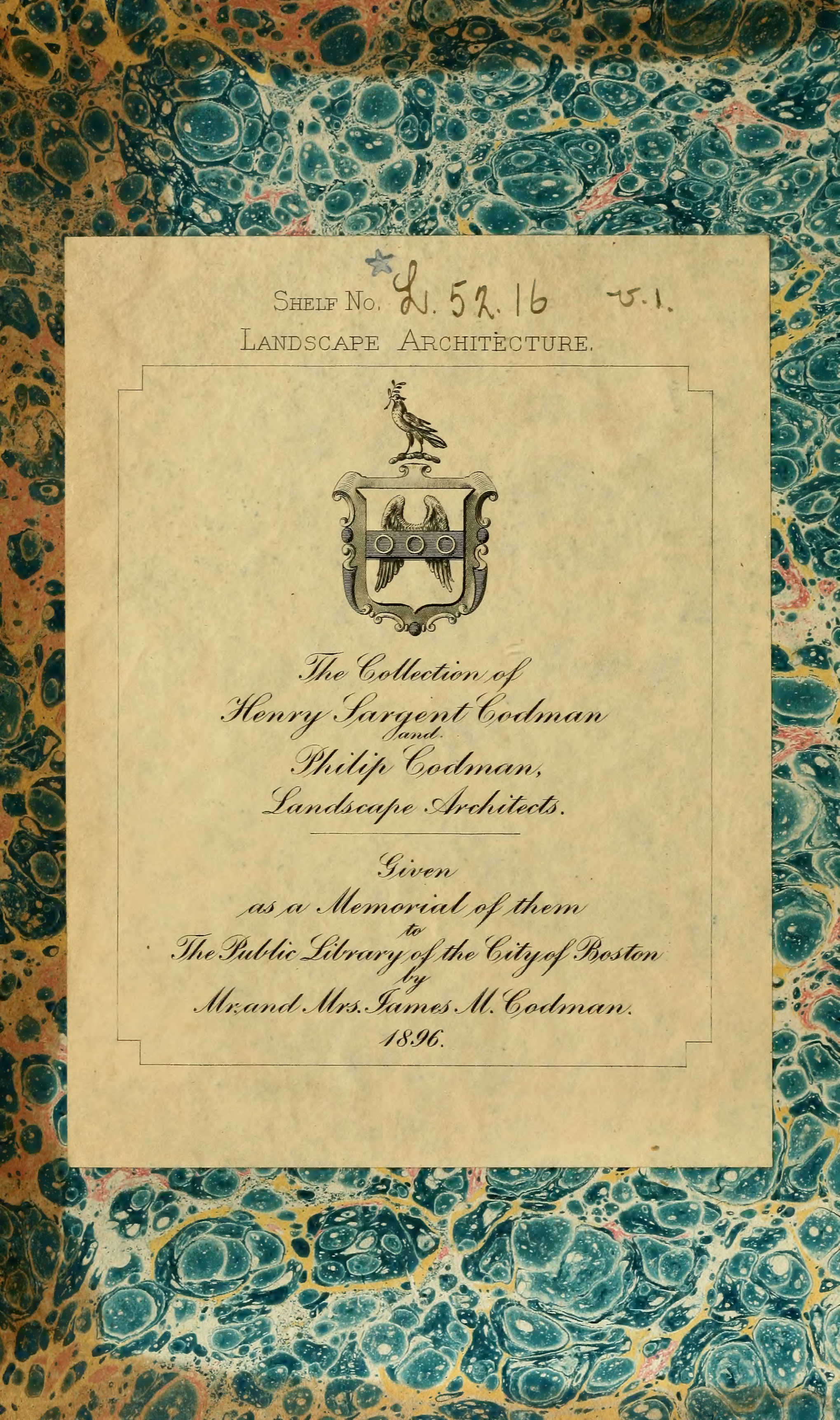
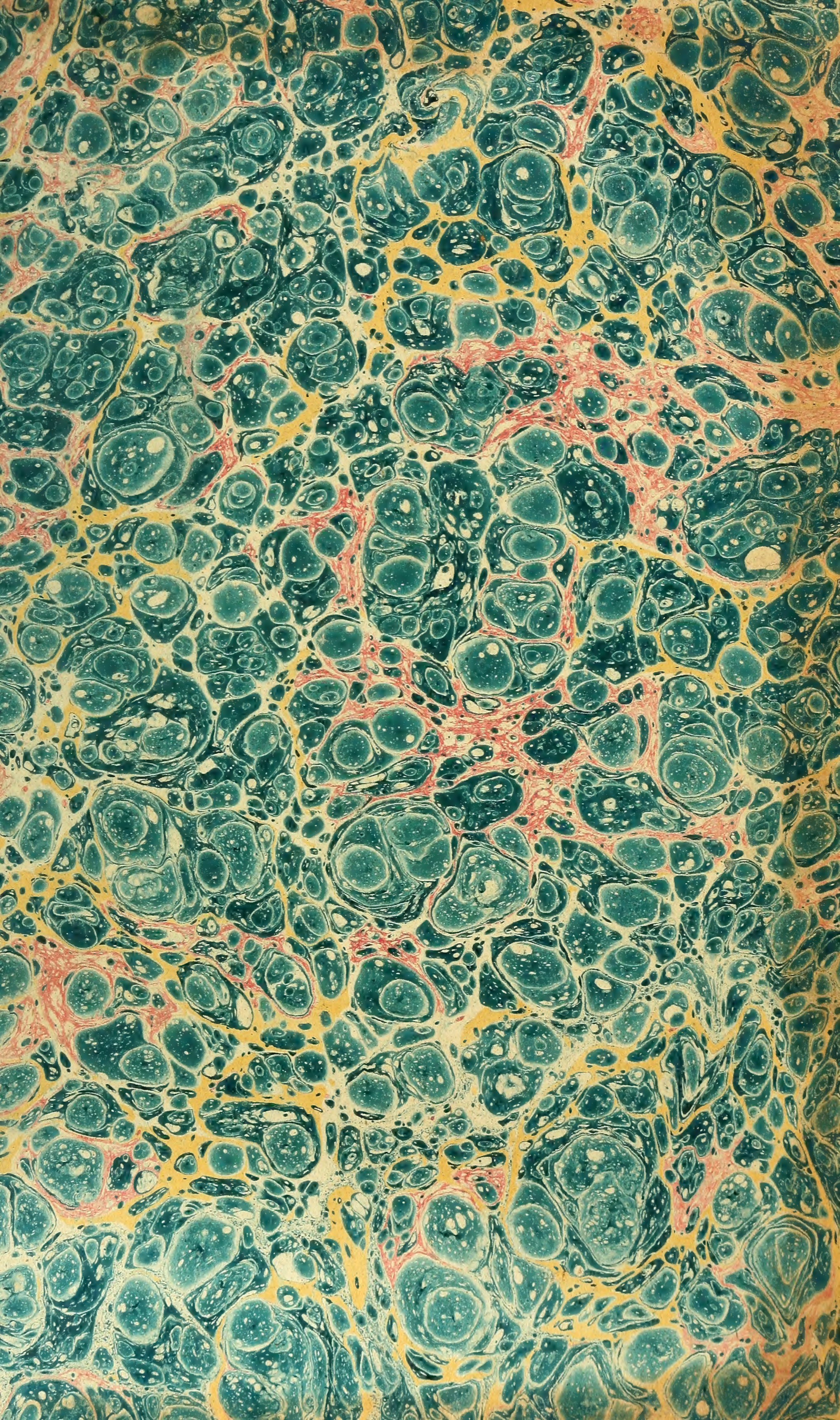




SHELF NO. L. 52. 16 v. 1.
LANDSCAPE ARCHITECTURE.
The Collection of
Henry Sargent Codman
and
Philip Codman,
Landscape Architects.
Given
as a Memorial of them
to
The Public Library of the City of Boston
by
Mr. and Mrs. James M. Codman.
1896.



a. M. Bourgeois -

2,50

2 Volumes

Henry Sargent Codman

Paris - March, 1888 -

VOYAGE
D'UN FRANÇAIS
EN ANGLETERRE.
TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.



BERGER DU PAYS DE GALLES.

VOYAGE
D'UN FRANÇAIS
EN ANGLETERRE,
PENDANT LES ANNÉES 1810 ET 1811;

AVEC

DES OBSERVATIONS SUR L'ÉTAT POLITIQUE ET MORAL, LES ARTS ET LA LITTÉRATURE DE CE PAYS, ET SUR LES MOEURS ET LES USAGES DE SES HABITANS.

Orné de 15 Planches et de 13 Vignettes.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
Et à STRASBOURG, même Maison de commerce.

1816.

[illegible] James M. Coleman
Nov 24, 1896.

2 v.

PRÉFACE.

L'AUTEUR de cet ouvrage a passé près de deux ans en Angleterre. Né en France, il avait résidé plus de vingt ans en Amérique avant de faire ce voyage. A peine débarqué, le souvenir des amis qu'il avait laissés aux États-Unis vint troubler le charme des sensations qu'il éprouvait; il voulut prévenir leurs regrets, et adoucir les siens en consignant dans un Journal simple et fidèle toutes ces impressions fugitives qui se produisent et s'effacent par la succession et la diversité de tous les objets nouveaux que la curiosité avide des voyageurs leur fait partout rechercher, partout admirer, et que la satiété leur fait bientôt oublier.

Ce Journal a été d'abord écrit en anglais, parce que la langue anglaise est devenue, par un long usage, aussi facile et plus familière au voyageur que la sienne propre, et parce qu'il lui semblait que les personnes et les choses qu'il avait à observer

se décrivaient mieux dans cette langue que dans aucune autre. Il n'avait d'abord d'autre objet, comme il l'a dit plus haut, que celui de donner à ses amis absens le plaisir de le suivre, de voir et de penser avec lui. Ce ne fut que vers les derniers temps de son séjour en Angleterre que, pour la première fois de sa vie, il lui vint dans l'esprit d'écrire et de publier un livre. Il fit voir ses ébauches à quelques personnes, qui en portèrent un jugement favorable ; il n'a garde pourtant de les inculper : leur approbation n'était pas un conseil ; *il ne s'est point rendu à leurs sollicitations*, et lui seul demeure responsable des conséquences de sa témérité.

Il n'existe presqu'aucune relation de voyage en Angleterre écrite par un Français ; du moins l'auteur n'en connaît point qui mérite d'être citée. M. Faujas de Saint-Fond n'a cherché et n'a décrit que des minéraux ; mesdames Rolland, de Genlis et de Staël n'ont parlé qu'incidemment de ce qu'elles avaient vu : c'étaient elles, et non pas l'Angleterre, qu'elles étaient

curieuses de faire connaître; le chevalier Hamilton n'a donné que la chronique scandaleuse d'une cour plus que galante; Sully ne s'est occupé que de son ambassade.

Quant à l'auteur de ce Voyage, il n'a pas seulement traversé l'Angleterre, il y a vécu sans affaires, sans devoirs, sans intérêts. Marié à une anglaise, compagne de son voyage, il lui doit, entr'autres avantages, celui de la familiarité et de l'intimité pour ainsi dire domestiques d'un grand nombre de personnes également recommandables par leur savoir, les qualités de leur caractère et les agrémens de leur esprit. Il connaît depuis long-temps la langue anglaise, qu'il parle et écrit avec facilité, et elle n'a pas été pour lui, comme pour ses devanciers, un obstacle, mais un moyen facile de s'instruire; il a donc pu espérer de faire, et moins imparfaitement, ce qui n'a pas été entrepris, ou ce qui l'a été vainement avant lui.

Maintenant il se trouve encore dans une position toute nouvelle; il faut qu'il se

traduise lui-même, et dans sa propre langue. *Je suis né changé*, disait plaisamment un hypocondriaque. Voici un livre *né traduit*; car l'auteur est obligé d'avouer que, quand une idée naît dans son esprit, c'est dans la langue anglaise qu'il trouve plutôt les formes d'expression sous lesquelles il doit la présenter. Les lecteurs français se récrieront sans doute; mais ils ne doivent pas chercher dans cet aveu des motifs de prévention : c'est tout au plus une *singularité* qui demandait une explication, et qui n'a pas besoin d'excuse.

Lui sera-t-il permis de leur dire encore, soit pour désarmer leur censure, soit pour se mettre en mesure contre l'excès de ses rigueurs, que quand il conçut le projet de voyager et d'écrire, il ne s'attacha à aucun plan, et ne s'assujettit à aucune méthode, résolu seulement d'examiner, avec toute l'attention dont il était capable, tous les objets qui se présenteraient à sa vue, ou qui s'offriraient accidentellement à ses observations, et de les décrire dans une indépendance absolue de toute pas-

sion, de tout préjugé, soit national, soit anti-national. L'auteur croit s'être sincèrement et rigoureusement conformé à cette loi, et il pense que son exactitude sur ce point lui donne le droit d'espérer que ses lecteurs voudront bien le juger avec la même franchise et la même indépendance.

Il doit ajouter que, comme ce livre était d'abord une simple correspondance, la délicatesse de l'homme a dû imposer des sacrifices à l'amour-propre de l'écrivain; il a fallu retrancher les anecdotes personnelles, et ces caractères et ces portraits dont tant de voyageurs peu généreux se sont permis d'amuser le public, abusant ainsi avec scandale des bienfaits de l'hospitalité qu'ils avaient reçus, et dont ils se montraient si peu dignes.

L'auteur a remplacé ces incidens de détail par des digressions sur les lois, sur le Gouvernement, le commerce, les finances et la politique de l'Angleterre, sur la géologie du pays et sur la littérature nationale. Il a bien vu, en relisant son

Journal, que ces additions ne se liaient point entre elles, ni au reste de l'ouvrage; que ses *remarques* étaient quelquefois de véritables *essais*, et que les règles de la proportion n'étaient pas toujours bien observées entre la description et les récits, qui sont l'essence même d'un voyage, et l'étendue des discussions qui n'en sont que l'accessoire; ses amis l'ont averti en même temps qu'il passait trop brusquement des cascades et des prairies aux pièces de théâtre, des scènes d'auberge aux finances, et de la politique au *pugilat*; ils lui ont conseillé de classer les sujets: il lui eût fallu refondre l'ouvrage, et l'entreprise était au-dessus de sa patience. Après tout, il n'est pas convaincu que son travail y eût gagné. La forme de Journal a un intérêt qu'il n'a pas cru devoir sacrifier à un meilleur ordre de matières. S'il eût fait un chapitre sur la constitution, un autre sur l'économie politique, etc., etc. il est probable que le plus grand nombre de ses lecteurs ne se seraient pas donné la peine de couper les feuilles de cette partie

de son ouvrage; ils peuvent tout aussi facilement passer sur les digressions que sur les chapitres, feuilleter les pages, et s'arrêter à celles où des dates annoncent que le voyageur, se remettant en route, va rendre compte de ce qu'il a vu, ainsi que dans les romans on passe les réflexions pour suivre le fil de l'intrigue et la suite des aventures.

L'auteur finit en déclarant qu'il n'a rien sacrifié au désir de plaire à ses lecteurs. On ne lui a pas su mauvais gré, en Angleterre, de la liberté avec laquelle il s'est souvent exprimé : son ouvrage y a eu quelque succès; il ose espérer qu'en France cette même franchise lui sera pardonnée.

VOYAGE D'UN FRANÇAIS EN ANGLETERRE.

APRÈS une heureuse traversée [1] de vingt-trois jours, sans une seule tempête à décrire, sans mauvaise rencontre, sans accident, nous nous réveillons ce matin, 24 décembre 1809, dans le port de Falmouth. Notre bâtiment, le paquebot anglais, est à l'ancre au milieu d'un joli petit bassin entouré de collines : elles sont vertes ; on voit des troupeaux paissans ; çà et là des bosquets d'arbres, quelques-uns verts, et des touffes ressemblant à du laurier. D'un côté nous avons une petite ville, vieille, noire, et mal bâtie ; et de l'autre côté, un petit village (Flushing), qui ne lui cède pas en qualités pittoresques. Sur une élévation derrière nous est le château de Pendennis ; près de l'entrée du port, et à l'entour de notre navire, nous voyons vingt ou trente autres bâtimens, la plupart paquebots ; car ce port est leur rendez-vous général, et quelques vaisseaux hol-

[1] L'auteur est parti de New-York, une des villes principales des Etats-Unis, où il a résidé vingt-deux ans.

landais, par permission spéciale (*licenses*), ce qui est une étrange sorte de relation commerciale.

L'air est calme et doux; le ciel est d'un bleu pâle, presque blanc; le paysage est voilé d'une vapeur légère : l'impression générale est paisible et très-agréable.

Des officiers de la douane arrivent à bord en foule; ils furètent partout, et tirent des recoins les plus obscurs, barrils, sacs, caisses, paniers, pains de sucre, tas de bouteilles pleines et vides, entortillées de paille moisie; et tout ce que l'humidité, le suif, le goudron, et l'espèce humaine entassée produisent de saleté et de mauvaise odeur, est étalé au grand jour.

Les douaniers saisissent un certain *surplus* de provisions, par quelqu'étrange règlement que je ne comprends pas. J'entends leur chef demander à notre capitaine ce qu'il aime le mieux, d'avoir son vin ou son *rum* saisi; et le capitaine semble prendre cette proposition en très-bonne part; il vient de me dire que le douanier se montrait *very friendly* (fort son ami).

Au milieu de cette confusion générale il n'y a point de déjeuné à espérer, et profitant d'une permission de débarquer les passagers et leur bagage, chacun s'apprête à sortir de prison. Laissant à bord mes compagnes de voyage, je vais seul à terre, pour reconnaître les lieux et m'assurer d'un logement, et je rapporte ensuite à l'arche la branche d'olivier, c'est-à-dire, de petits pains sortant du four : il n'appartient qu'à ceux

qui ont fait de longs voyages par mer, de sentir ce que cela vaut.

Un amas confus de maisons s'avance jusque dans la mer, qui lave leurs murs formés de grosses pierres brutes posées de champ, et toutes noires de plantes marines; on voit çà et là un escalier escarpé. Par l'une de ces entrées, nous venons d'être introduits dans la principale auberge, qui est un petit bâtiment, vieux, bas, irrégulier, mais extrêmement propre. Des rayons de faïence étalent tout ce qu'il peut y avoir de plus tentant, en poisson, gibier, volaille et viande de boucherie. Des domestiques, polis et bien vêtus, s'empressent autour de nous. On nous conduit dans notre appartement; un salon bien meublé, avec un bon feu, et deux chambres à coucher. Nos fenêtres donnent sur trois rues étroites, boueuses, tortueuses; les maisons sont toutes fort petites et fort vieilles. C'est dimanche : les passans (les hommes), sont généralement en uniforme de volontaires, et ont assez bonne façon, quoiqu'avec l'air emprunté de toute milice bourgeoise. Les femmes parées de leurs beautés naturelles, c'est-à-dire, très-légèrement couvertes, passent avec le bruit d'un pas de cheval; elles paraissent montées sur des échasses (un cercle de fer, posé horizontalement sous une semelle de bois attachée à chaque pied), et cependant leur démarche est vive et élastique. L'embonpoint semble général, ainsi que les couleurs de la santé. Notre jeune compagne de

voyage, qui voit l'Europe pour la première fois, est frappée de l'apparence grotesque des chaises à porteurs qui passent en cadence sur deux lignes vibrantes.

Une grosse voiture tourne le coin de la rue ; elle est surchargée de voyageurs : il y en a au moins une douzaine sur l'impériale, sur le siége avec le cocher, et sur d'autres siéges derrière ; tout cela porté sur quatre roues hautes, frêles et tremblantes, que quatre chevaux, au grand trot, entraînent sur un pavé rude et inégal.

Il y a vis-à-vis de nos fenêtres une boutique à moitié ouverte; deux hommes, en habits galonnés, et avec des chapeaux retroussés comme on les portait il y a cent ans, viennent la fermer de force : le marchand, qui parait être un Quaker, les laisse faire, mais rouvre sa boutique aussitôt qu'ils se sont éloignés. On nous dit que ce sont des *beadles*, ou *sergeants*, qui veulent faire observer le dimanche. Une chaise de poste à quatre chevaux, fort élégante, s'arrête à la porte; il en descend un jeune homme de six pieds de haut, gros et gras, avec le visage et les formes d'un enfant à la mamelle ; c'est le marquis de S., le premier homme de qualité que nous ayons vu en Angleterre : il va, à ce que nous apprenons, promener son désœuvrement et son ennui au-delà des mers ; c'est avoir bien jeune la maladie du pays [1].

---

[1] Il y a une sorte de maladie du pays, qui vous fait

Le dîner annoncé suspend nos observations. Il est servi dans notre appartement. Nous avons trois petits plats apprêtés fort simplement (un cuisinier anglais ne sait que bouillir et rôtir), mais d'ailleurs fort bons : la table, le linge, les domestiques, tout est extrêmement propre et en bon ordre. Au dessert, du fromage passable, de mauvaises pommes grosses comme des noix. On nous dit que ce sont les meilleures que le pays produise.

25 *Décembre.* J'ai été ce matin à la douane avec les autres passagers, pour avoir nos passeports; ils ont obtenu les leurs sans difficulté, mais il faut que j'écrive à Londres pour le mien. Vingt-deux ans d'absence n'ont pas effacé la tache de mon origine française; je ne m'en plains pas : chacun est maître chez soi.

Nous avons eu à notre arrivée une double ration de nouvelles : celles qui venaient lorsque nous avons quitté l'Amérique, et celles à la rencontre desquelles nous venons, forment une accumulation d'environ trois mois. Les nouvelles politiques ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois : depuis la révolution elles ont pris un bien autre intérêt; les *affaires d'état* sont maintenant des *affaires de famille*.

---

mourir de regret de l'avoir quitté : les Suisses y sont, dit-on, fort sujets. Celle dont je parle ici consiste à mourir d'ennui dans son pays. On assure que les Anglais les ont toutes les deux.

26 *Décembre*. J'ai été présenté à plusieurs personnes respectables de Falmouth : tout le monde y vit dans de chétives habitations, dont les appartemens ressemblent à des chambres de navire : une maison neuve est un phénomène. Les mœurs de ce recoin de l'Angleterre paroissent avoir une simplicité tout-à-fait primitive; et je ne vois rien de ce luxe et de cet orgueil, que je croyais trouver partout chez ce peuple, à la fois guerrier et commerçant.

J'aperçois beaucoup d'abattement et de découragement relativement à l'Espagne; il n'y a qu'un cri contre l'expédition de Walcheren, et contre les ministres, qui ne pourront résister à une opinion publique si prononcée.

Nous avons quitté notre hôtel pour prendre un appartement garni, dans un endroit élevé, sur une sorte de terrasse, d'où la vue plonge sur le bassin du port, et s'étend sur le joli pays d'alentour. Cet appartement ne coûte qu'une guinée et demie par semaine, et on fait la cuisine pour nous. Il en coûte plus cher dans une des plus petites villes des Etats-Unis. Les domestiques sont ici infiniment plus dociles, et plus industrieux; et, ce qui est remarquable, ont l'air d'être plus satisfaits et plus heureux.

30 *Décembre*. Le temps a été singulièrement doux depuis notre arrivée, couvert et brumeux, sans grande pluie; un peu de soleil chaque jour, mais bien peu. Le thermomètre de Farenheit à 50°.

31 *Décembre*. Munis d'un passe-port, nous avons quitté Falmouth ce matin dans une chaise de poste. Le pays que nous avons traversé est une espèce de désert, couvert d'un buisson épineux, toujours vert, à fleurs jaunes, brouté par quelques chèvres et quelques moutons. Il n'y a pas un quart de la surface du pays enclos et cultivé, et point d'arbres. Cette nudité nous paraît fort singulière, à nous qui venons d'un monde de bois ; mais elle a de la grandeur, et produit de belles distances, parmi un horizon de collines qui fuient et se perdent les unes derrière les autres, dans toutes les teintes du brun, du vert et du bleuâtre.

Les chemins sont fort étroits, tortueux et boueux, montant et descendant continuellement. Les chevaux de poste, qui ne sont point du tout vigoureux, nous font faire avec difficulté cinq milles à l'heure. Nous changeons de voiture comme de chevaux, à chaque relais. Les voitures sont à quatre roues, fort légères, et contiennent assez commodément trois personnes : le postillon mène assis sur un siége qui n'est qu'une barre de bois. Il est certainement bien plus raisonnable, plus prudent, et plus humain, de placer le postillon sur un siége que sur un cheval; mais cela n'est pas si leste, ni de si bonne grâce : enfin, je n'aperçois pas que l'établissement des postes en Angleterre, mérite tout l'éloge que les anglois en font eux-mêmes, soit pour la beauté, ou la bonté.

Ce comté abonde en mines que nous n'avons

pas le temps de visiter. Il y a une sorte de mine assez singulière, appelée *stream-tin :* l'étain, sous la forme de fragmens roulés se trouve mêlé avec l'argile, disposé en lit alluvial.

1 *Janvier*. 1810. De Bodmin, où nous avons couché, nous avons voyagé tout le jour pour faire 32 milles, à travers un pays très-montueux, mais assez agréable; un brouillard nous a caché plusieurs belles vues. Le *furze*, ce genêt épineux des bruyères (*ulex Europœus*), relève de ses jolies fleurs jaunes papillionacées le feuillage vernissé du houx en haie qui borde le chemin; le lierre enveloppe de sa draperie sombre le toit de chaume des *eottages* [1] et le tronc des arbres qui croissent à l'entour. Nous n'avons point de lierre toujours vert en Amérique; nos plantes rampantes perdent leur verdure en hiver, et cette belle décoration est très-frappante. Nous apercevons peu de maisons neuves, peu de jeunes arbres; tout est âgé, tout passe aux formes et aux teintes pittoresques. Il n'y a point d'arbres sans mousses; les plus petites branches en sont couvertes; ce qui est sans doute occasionné par l'humidité du climat : sa

---

[1] *Cottage* n'est point cabane ni *chaumière ;* et le chaume, en Angleterre, n'est pas nécessairement le signe de la pauvreté. L'intérieur d'une maison couverte de chaume est fort souvent très-proprement meublé, et très-habitable. *A cottage* est simplement une maison basse, simple, et sans autres prétentions que celles qui appartiennent au pittoresque.

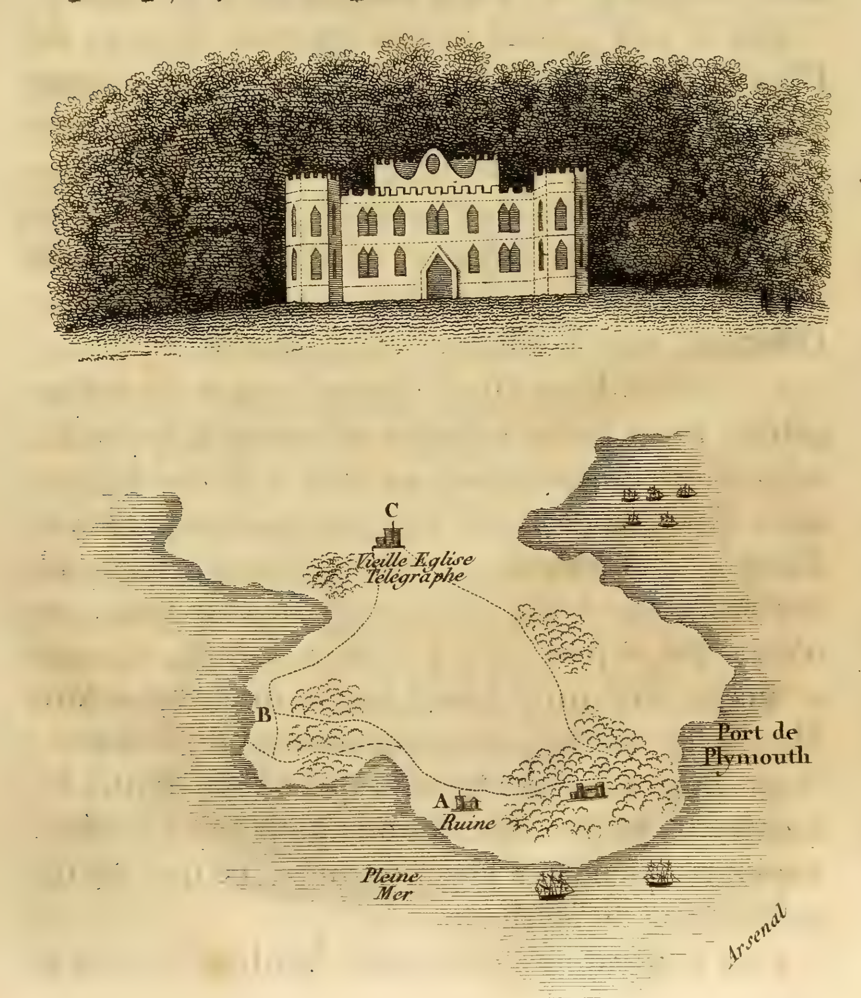
douceur est tout-à-fait surprenante; les géraniums, et autres plantes de serre, passent l'hiver sans feu. Les violiers (*wall-flowers*) sont en fleurs. Nous avons vu de loin plusieurs maisons de campagne sur une belle pelouse, abritées par des plantations de sapin et d'autres arbres toujours verts, qui forment un fond obscur derrière l'habitation; des massifs d'arbutus et de laurier, sont jetés çà et là, verts comme au printemps.

Sur le soir, nous avons traversé le port de Plymouth, en passant au milieu de ses forteresses flottantes : l'une d'elles porte 90 canons. Nous irons voir demain Mont Edgecumbe, si le temps le permet. La ville de Plymouth ressemble à Philadelphie, et non pas à la partie la plus moderne de Philadelphie; mais les habitans, loin d'être Quakers, sont la plupart militaires ou marins.

2 *Janvier*. Pourvus de parapluies et de redingotes, nous nous sommes acheminés ce matin vers Mont Edgecumbe, au milieu d'une bruine assez forte; nous avons traversé la baie à *Crimble Passage*, et abordé sur une grève de sable cailllouteux, vis-à-vis de la loge du concierge; ce n'était pas le jour où le public est admis, et nous avons trouvé qu'il fallait écrire un billet à lord Mont Edgecumbe; la permission a été obtenue, et on nous a remis une clef qui ouvre toutes les barrières, et des instructions pour nous guider; personne ne nous a accompagnés, ce qui est un rafinement de politesse.

Une pente douce de gazon, bordée d'ormes et

de vieux châtaigniers, conduit à la maison; car en Angleterre on n'appelle pas une grande maison un château : c'est un édifice simple, demi-gothique, d'une couleur grisâtre, se détachant sur un fond obscur de grands arbres qui s'élèvent derrière avec la colline. Il peut y avoir cinq à six cents acres de terre, formant une sorte de promontoire qui défend le port; en voici le plan à peu près, ainsi qu'une vue de la maison.



Un chemin[1] sablé, ou plutôt couvert de gravier, de huit à dix pieds de large, après avoir passé près de la maison, tourne plus loin à travers le bois, et vous conduit à un lieu découvert (A.), qui se termine sur la gauche par une pente rapide vers le rivage. Un petit fragment de ruine gothique a été bâti là pour marquer un point de vue; il divise le chemin, dont une branche descend obliquement, l'autre continue sur la hauteur; et après avoir plongé dans l'épaisseur d'un autre bois, et avoir passé par un bocage[2] de pins et d'arbrisseaux de toutes espèces, elle s'avance le long d'une pente précipitée (B.), d'où la vue, tout-à-fait libre et découverte, et d'une élévation de deux ou trois cents pieds, embrasse à la fois l'Océan. Sur la droite, en face, on voit de l'autre côté de la baie, à environ un mille, une ligne de bâtimens ressemblant à une ville immense, mais variée de fortifications, arsenaux, batteries, de manière à ne pas être un simple champ de toits et de cheminées, et, à vue d'oiseau, des vaisseaux de ligne et des frégates passant sous vos pieds sans cérémonie, comme de simples barques. De là, le chemin, tournant sur la droite, s'élève jusqu'à une plaine au sommet, où il y

---

[1] *A walk,* en anglais, est un chemin où l'on se promène à pied. Le mot français *sentier* veut dire *path,* qui est plus petit que *walk.* Nous n'avons rien qui y réponde exactement.

[2] *Grove* est le mot anglais qui est entre *bois* et *bocage.*

a une église gothique (C.), avec une tour servant de télégraphe. On a de ce point une vue très-étendue. Un autre chemin vous ramène le long des hauteurs, et à travers le bois, au point d'où vous êtes parti, c'est une promenade d'environ trois milles, qui nous a pris un peu plus de trois heures.

Il n'y a rien là qu'un particulier aisé n'eût pu faire, et la nature elle-même ne s'est pas mise en grand frais de rochers ou de montagnes; c'est simplement un grand talus arrondi, descendant plus ou moins rapidement vers la mer qui l'entoure presqu'en entier, mais dont le rivage est découpé de manière à offrir une variété continuelle de parties saillantes, et de baies assez profondes. Ce qui fait le grand charme de ce lieu, est le contraste du caractère tranquille, solitaire et doux de tout ce qui vous entoure, et de la scène vive, riche et animée, et de l'immensité qui s'ouvre, çà et là, à vos regards : je n'ai vu aucun lieu qui réunisse tant de beautés. Nous n'oublierons jamais le bosquet d'hiver, appelé *the green walk ;* ce beau feuillage lustré des lauriers en pleine terre, l'arbutus, le laurestinus couverts de fleurs, un autre arbre du plus beau vert, ressemblant au cerisier sauvage de l'Amérique (*Portugal laurel*), ces belles draperies de lierre jetées sur les arbres et les rochers, ces vieux sapins couverts de mousse pendant en franges blanches souffrées vert pâle et couleur de feu le long du tronc et des bran-

ches, sur la terre, une pelouse verte comme au printemps, parsemée de marguerites et de pervanches en fleur, et la fougère et le genêt, puis, à travers les arbres, et à une grande profondeur sous vos pieds, la mer qui gronde et brise sa lame écumante en temps mesurés. Le soleil n'était pour rien dans toute cette splendeur, et, loin de se montrer pendant notre promenade, le temps était couvert de nuages épais, balayant la terre en brouillard humide, qui nous perçait d'autant plus, que, trompés par quelques apparences de beau temps, et même de chaleur, nous avions laissé nos redingotes et nos parapluies chez le concierge.

A notre retour à l'hôtel, après avoir changé d'habits et nous être séchés, nous montâmes en chaise, et poursuivîmes notre voyage à travers une longue suite de rues, d'arsenaux, de chantiers, de casernes. Nous aurions pu voir quelques-uns de ces établissemens, mais nous ne nous en sommes sentis aucune envie, et nous avons gagné la campagne; elle est assez jolie, la même surface inégale, divisée en clôtures de haies vives et *hedge rows* [1], et en pelouses vertes, tachetées de maisons, avec leur entourage ordinaire d'arbres et d'arbrisseaux, lauriers, arbutus, pins, etc., et toute la décoration du Mont Edgecumbe, quoique dans des sites bien infé-

[1] Arbres plantés dans les haies, et qui fournissent la plus grande partie du bois de charpente de l'Angleterre.

rieurs. Les maisons de ferme sont généralement couvertes de chaume, bâties de pierre ou de *pisai*, et les fenêtres (*casements*) formées de petites vitres en échiquier et montées en plomb. On voit peu d'apparence de pauvreté : le peuple a l'air de la santé, et est proprement vêtu; mais l'on ne voit pas autant d'enfans fourmiller auprès des habitations qu'en Amérique.

3 *Janvier*. Nous avons couché à *Ivy-Bridge* (le pont au lierre). C'est un joli nom, et un joli endroit, avec une petite rivière vive, claire et bruyante; des violiers en pleines fleurs croissent entre les pierres des murailles. L'auberge, extrêmement *comfortable* · tant d'empressement à vous recevoir, tant de promptitude à remplir, à prévenir vos désirs, des appartemens si propres, si bien meublés, et ce que l'on vous sert si bon et si bien apprêté ! On peut bien appeler ceci le pays des commodités; et je ne conçois pas comment les Anglais peuvent s'accommoder des auberges étrangères après les leurs. Toute cette politesse, toutes ces prévenances, ont un motif sordide : on vous caresse pour votre argent; mais pourquoi y regarder de si près? Le simulacre de la bienveillance trompe comme les vêtemens, qui ne couvrent pas toujours une belle peau; il est bon d'ignorer un peu la laideur du corps comme celle de l'esprit, c'est assez de s'en douter.

Je cherche en vain un mot français qui rende celui de *comfortable* : *avoir toutes ses aises*,

toutes ses commodités, en jouir en paix et sans contrainte, rend à peu près l'idée, mais affaiblie par la périphrase [1]. *Home* est un autre mot expressif qui se rend assez bien par *un chez soi*, ou par le mot *logis*, qui a vieilli ; *a comfortable home* est une expression tout anglaise, qui appartient naturellement à un peuple domestique : la disposition casanière n'est pas commune en France, ses jouissances n'ont pas besoin de nom.

Les routes n'ont rien de magnifique ; elles ne sont généralement pas plus larges qu'il ne faut pour deux voitures, et sans fossés, point pavées, mais, ce qui vaut bien mieux, couvertes de pierres brisées ou de gros gravier. Cette surface, dure et unie, épargne les roues, et quoique souvent fort boueuse, n'a jamais d'ornières. Il y a généralement, de chaque côté, une élévation de pierre et de gazon, surmontée d'une haie qui ne laisse rien voir qu'un bout de chemin en zigzag, dont la vue n'embrasse jamais plus de cent ou deux cents toises à la fois. Ce peuple voyageur n'est point pressé d'arriver, et aime à faire durer le plaisir long-temps. Les chevaux paraissent, en général, exténués de fatigue, et on les fouette sans miséricorde, à tel point que

---

[1] Nous avions bien autrefois *confort, conforter, confortatifs*, qui signifiaient à peu près la même chose ; mais ces expressions sont tout-à-fait hors d'usage et perdues pour la langue.

nous sommes souvent obligés d'intercéder en leur faveur, aimant mieux aller doucement que d'être témoins et cause de tant de cruauté.

3 *et* 4 *Janvier*. Nous avons couché la nuit dernière à Exeter, et nous venons d'arriver à Taunton, 64 milles en deux jours; nous ne nous hâtons pas. L'approche d'Exeter est très-remarquable. D'un lieu élevé et en plateforme, on découvre, à vue d'oiseau, une vaste plaine, avec un bras de mer dans le lointain, et au-delà encore, un horizon de montagnes bleuâtres, qui fuient et se perdent les unes derrière les autres : c'est un Océan de culture.

La cathédrale est un édifice vénérable; je tiens de la bonne femme qui le montre aux étrangers, qu'il a été bâti dans le dixième siècle. L'extérieur me paraît avoir moins de légèreté et de hardiesse, et être moins aérien que je ne m'étais figuré le gothique. Il y a une tour carrée qui m'a paru très-lourde. Après vingt ans d'intervalle, les objets que l'on revoit ne sont plus ce qu'on se les figurait, lors même que l'on n'a vu depuis aucun nouvel objet du même genre qui puisse servir de comparaison et changer la mesure des idées. La mémoire n'est point un livre où tout reste gravé, c'est plutôt un champ où la semence germe, croît, mûrit et meurt; ce que l'on y jette s'altère sans cesse. Le temps qui change, qui perfectionne et détruit tout, étend son influence jusqu'à l'espèce de mémoire machinale de nos doigts; on dessine mieux après avoir posé le

crayon pendant quelque temps, on joue plus facilement d'un instrument, on fait mieux des armes, on nage mieux; et cependant la main a été inactive, on n'a point réfléchi, on ne s'est occupé en aucune manière de se perfectionner. Savait-on trop peu avant cette interruption, on oublie tout; mais si l'habitude était suffisamment formée, elle s'accroît dans l'inaction même, puis s'arrête, et enfin se perd.

L'intérieur de cette cathédrale est trop éclairé, et les peintures du vitrage ne valent rien. Les fenêtres, à un bout de l'église, sont peintes depuis quatre-cents ans; et notre conductrice a vu peindre celles de l'autre extrémité; c'est, je crois, trop tôt et trop tard pour l'époque de la perfection de cet art. Le service n'a pas été plutôt commencé, que nous avons oublié l'église pour ne nous occuper que du chant magnifique qui la remplissait, et nous livrer à une impression supérieure à ce qui me reste de souvenirs des effets du plain-chant. Le grand orgue, modérant sa puissance, accompagnait simplement le chant d'une belle basse, sans ornemens ambitieux et frivoles. L'air frémissant portait jusqu'au fond de l'âme un sentiment d'élévation et de sublimité religieuse, qu'aucune autre cause ne saurait produire, et qui donne l'idée d'une existence angélique. La musique et la poésie se ressemblent certainement à bien des égards; l'une est la douce et riche, et vague distance, où l'imagination place ce qu'elle veut, *all blended into harmony;* l'autre

est le vigoureux premier plan, où tout est vu distinctement, et clairement prononcé. L'une vous montre et vous fait partager ce que l'enthousiasme poétique a déjà su produire, et l'autre le fait naître en vous-même.

Après le service, nous avons vu les troupes en quartier à Exeter faire l'exercice; elles ont bonne mine, et paraissent bien disciplinées. Les chemins sont pleins de soldats à pied, en charrettes et dans les voitures publiques, allant vers Plymouth. Leur destination est, à ce que l'on dit, le Portugal ou les Indes.

Les villages à travers lesquels nous avons passé ne sont en général ni beaux, ni pittoresques. Les habitations ont l'air de la pauvreté, et tout est vieux et usé; mais les fenêtres sont propres, en bon état, et on voit rarement un vieux chapeau, ou un paquet de guenilles rebouchant le trou d'une vitre cassée, objets très-communs dans le Nouveau-Monde, où l'on bâtit, mais où l'on ne répare point. A travers une porte ou une fenêtre entre-ouvertes, nous voyons en passant que les planchers sont pavés de petites pierres rondes; quelques siéges en forme de banc, une table ou deux, un rouet à filer, et le long des murs, ou suspendus dans le milieu de la chambre, quelques ais en tablettes chargés de pain, de fromage, et d'ustensiles divers, et des rameaux verts, fichés partout, à cause des fêtes de Noël, le tout fort bien arrangé et fort propre. Les habitans ont l'air de la santé, et sont bien

vêtus ; mais ils ne sont pas de forte taille ; les femmes ont l'air plus robuste, en proportion, que les hommes. Nous rencontrons très-peu de mendians , et ce sont des vieillards infirmes. Les fermes sont entourées des divers bâtimens et constructions que l'agriculture requiert, et d'un grand nombre de meules de foin et de blé , de dimensions prodigieuses , ressemblant à d'immenses colombiers ronds et couverts d'un toit de chaume pointu ; ce toit est recouvert d'une espèce de réseau , ou filet fait de paille , ou de ficelle à très-grandes mailles, qui empêche que le vent ne le dérange ; la circonférence ou mur du colombier , forme une surface parfaitement unie et régulière ; l'industrie , la méthode et le bon ordre sont visibles partout. La plus grande partie du pays est en prairies, et en champs de raves énormes : il y en a d'aussi grosses que la tête d'un homme. Le bétail n'est pas fort différent du nôtre ; mais on rencontre plus de chevaux *pittoresques* qu'en Amérique , avec de grosses jambes, à longs poils, et des têtes pesantes.

5 *Janvier*. Nous sommes arrivés à Bristol , 48 milles en huit heures, y compris le temps perdu à chaque relais : les chevaux sont meilleurs. En approchant de Bristol on voit d'une élévation une ligne de coteaux sur la gauche, couverts de maisons de campagne, de bosquets d'arbres et de prairies. Cette ligne est brusquement coupée par une entaillure profonde, au pied de laquelle on découvre un assemblage confus de

toits et de cheminées, de tours et de clochers en flèche aiguë, et un atmosphère de fumée flottant par-dessus tout; c'est la ville. Bientôt après on descend dans des faubourgs assez sales, puis un pont traverse une petite rivière boueuse, et enfin, par diverses rues très-fréquentées, on arrive à l'auberge du *Bush*, moins *comfortable* que bien d'autres. Le matin nous a fait voir, vis-à-vis nos fenêtres, un grand édifice bâti en pierres de taille, de très-bonne architecture; c'est la Bourse. J'ai été, avec un guide, rendre les lettres que j'avais pour diverses personnes: j'en ai été reçu avec politesse et obligeance.

7 *Janvier*. L'hospitalité anglaise n'est pas en grand crédit parmi les étrangers; jusqu'ici nous n'avons pas à nous en plaindre. L'intérieur des maisons annonce en général l'aisance. Il y a partout une apparence de propreté, et d'une sorte d'élégance solide et uniforme, d'aisance et de commodité, qui paraît être l'état habituel de tout le monde, du plus au moins; et quant à la table, elle semble telle qu'un survenant n'est pas de trop. Lucullus dîne tous les jours avec Lucullus. L'air décent, attentif et leste des domestiques, est très-remarquable. Je conçois parfaitement qu'il y a ici beaucoup de gens qui n'ont point de domestiques, et à peine du pain à manger, et dont l'état habituel est le travail et la pauvreté. Quoique je ne les aie pas fréquentés, j'ai vu nécessairement, en traversant le pays, cette classe de pauvres et laborieux habitans, et

j'ai entrevu leurs demeures. Tout ce que je puis dire, c'est que les pauvres ont l'air moins pauvres ici qu'ailleurs, qu'il y a très-peu de mendians, que la misère ne se présente d'elle-même nulle part à vos yeux, et que pour la voir il faudrait la chercher. Toutes les sociétés humaines en sont pleines; ici elle ne déborde certainement pas.

Une des meilleures maisons de la ville, à Clifton, dans le plus beau quartier, coûte 220 l. sterlings par an, y compris les taxes; et une maison très-logeable dans les vieux quartiers ne coûte pas plus du quart de cette somme. Un domestique mâle coûte 35 l. ou 40 l. par an, y compris son habillement; une cuisinière 15 l. La viande de boucherie 8 d. la livre [1].

8 *Janvier*. Nous arrivâmes hier au soir à Bath. La chaise de poste s'arrête à la porte du White Hart; un coup de cloche retentit sur l'escalier; deux laquais bien mis ouvrent la portière, et présentent un bras de chaque côté. On accourt avec des lumières, et nous sommes conduits à un salon élégamment meublé, où il y a un excellent feu, et un sofa placé auprès; bientôt une femme de chambre propre et accorte, avec son grand tablier blanc comme la neige, se présente pour offrir ses services aux dames, et les con-

[1] La valeur d'une guinée ou de la livre sterling correspond, en France, à 24 francs, plus ou moins, selon le cours. Elle est divisée en 20 schellings (1 fr. 20 c.), et le schelling en 12 d. ou pence (10 cent.). Une couronne veut dire 5 schellings (6 fr.).

duire dans leurs chambres à coucher. Puis le maître d'hôtel avec sa carte : il y a du poisson, du gibier de toute espèce, etc. En moins d'une demi-heure le maître d'hôtel et quatre laquais poudrés à blanc entrent portant le dîner (trois plats), et deux restent pour servir. Tel est le ton de luxe des premières auberges. Il nous en a coûté 2 l., 11 s. (à peu près deux louis et demi) pour le dîner de trois personnes, le thé, le coucher, et le déjeûner avant de partir. Les domestiques n'ont point de gages fixes; ils les tiennent de la générosité des voyageurs, et sont par conséquent empressés à les contenter. Les domestiques nous coûtent environ 5 schellings par jour.

Ce matin nous avons parcouru la ville, qui est certainement fort belle, et bâtie en pierres de taille d'un jaune pâle; il y a plusieurs bâtimens publics de très-bon goût. On nous a conduits à une belle place circulaire, entourée de maisons régulières, puis à une autre place en forme de croissant. Toutes les rues sont belles et neuves. C'est une ville qui a l'air d'avoir été jetée au moule d'un seul coup, et qui vient d'en sortir toute jeune et toute fraîche. Le bâtiment où l'on prend l'eau médicinale et où l'on se baigne, laisse voir des objets très-différens; c'est la nature humaine, vieille, infirme, et tombant en ruines, ou bien ennuyée et désœuvrée.

Bath est une sorte de grand couvent; il est peuplé de célibataires surannés des deux sexes, et surtout de femmes. Il n'y a ni commerce, ni

manufactures, ni occupations d'aucune espèce, excepté celle de passer le temps, qui est la plus laborieuse de toutes. La moitié des habitans ne fait rien, et la seconde moitié fournit des riens à la première. Il y a une multitude de boutiques brillantes de tout ce que le luxe peut désirer, et arrangées avec coquetterie.

Etant pressés d'arriver à Londres, nous avons quitté Bath, et sommes venus coucher à Chippenham, 14 milles [1]. Sur la route nous avons demandé à une bonne femme qui reçoit le péage, comment s'appelait le petit ruisseau serpentant parmi des saules dans le vallon sur notre droite? *Sure, Sir, the Avon!* a-t-elle répondu avec surprise; *comment donc Monsieur, c'est l'Avon!* Il n'est pas aisé d'éviter de manquer de respect aux rivières d'Angleterre, en les prenant ainsi pour de petits ruisseaux. J'ai entendu raconter à un Anglais, qui s'égayait sur les erreurs de l'ignorance dans les pays étrangers, qu'une dame lui dit un jour : Avez-vous en Angleterre des rivières comme cela (la Seine)? mais s'interrompant elle-même en riant : *Ah! mon Dieu, quelle simplicité! c'est une île, il n'y a point de rivière!* Mais en vérité la dame ne jugeait pas si mal [2].

---

[1] Trois milles correspondent à une lieue de France.

[2] Il ne faut pas comparer la Seine à Paris, avec la Tamise à Londres; car la Tamise à Londres a des marées de 18 pieds qui en font un bras de mer plutôt qu'une rivière. Pour que la comparaison fût plus exacte, il faudrait prendre la Seine à Rouen.

La campagne, de Bath ici, est magnifique, riche, et variée de maisons de campagne. Du château à la chaumière, tout est orné de beaux groupes de sapins, d'un vert fort sombre, et de groupes d'arbrisseaux en *fleurs* sur des pelouses toujours vertes. Un chemin d'un gravier foncé serpente sans affectation parmi tout cela, et mène à la maison, qui n'est jamais sur la grande route. L'entrée (*lodge*), et quelquefois la maison elle-même, sont bâties, ou au moins leurs murs sont recouverts de pierres à feu dans tout leur grotesque naturel; car nous sommes maintenant dans cette partie de l'Angleterre qui a pour base un grand lit de craie presque à fleur de terre partout, et plein de cette production singulière. Ces cailloux, brisés à coups de marteaux, servent à entretenir les routes, formant un lit profond, dur et uni, sur lequel les roues ne font aucune impression. La grande route de Bath à Londres est bien plus large que celles où nous avons passé. Les chevaux de poste sont en général très-beaux, très-forts et très-frais, et les postillons mieux vêtus et à cheval. Nous pourrions les pousser à 8 milles à l'heure; mais nous voyageons pour voir, et non pour arriver, et ne désirons pas aller si vite. Les *comforts* des auberges nous étonnent toujours; le plaisir n'est pas encore usé.

11 *Janvier*. Nous arrivâmes hier avant dîner à Richmond. F** éprouva une sorte de terreur en approchant d'anciens et chers amis, devenus presque nouveaux après une si longue sépara-

tion. Je reconnus aussitôt la maison au dessin que j'en avais vu. On ne peut être reçu plus cordialement que nous ne l'avons été, et nous sommes déjà à notre aise. Il est en général bien plus agréable d'arriver le soir d'un jour de voyage à l'auberge (une auberge anglaise au moins) que chez *un ami ;* on y est infiniment plus comme *chez soi*, et il m'est échappé quelquefois de dire en semblable occasion, je *déteste les amis ;* ici j'ai commencé à aimer mes amis du premier abord.

Ce matin de bonne heure je suis parti seul pour la ville (Londres, ainsi nommé par excellence par toute l'Angleterre) dans une voiture publique, non-seulement pleine en dedans, mais toute hérissée de voyageurs en dehors. Nous nous sommes arrêtés plus de vingt fois sur la route pour prendre ou mettre à terre des voyageurs ; les débats sur le prix du passage, l'arrangement des places, et le monter et le descendre, et de belles dames crottées, montrant plus qu'il ne faut montrer en escaladant l'impériale, ont pris tant de temps qu'il était près de midi lorsque nous sommes arrivés à la barrière de *Hyde Park Corner.* Cette entrée s'annonce bien, mais à mesure que nous avons pénétré plus loin, les rues m'ont paru de plus en plus étroites, sales et enfumées. Tout est de la même couleur, gris de fer noirâtre, c'est-à-dire tout l'extérieur : car à travers les portes et les fenêtres, les boutiques n'offrent à la vue que des objets propres et frais,

et brillans de couleurs fort opposées. Les trottoirs, de chaque côté, sont pleins de marcheurs à l'abri des voitures qui passent sans s'entre-heurter à la suite les unes des autres, chacune prenant sa droite. A la fin, au sortir d'une vilaine rue, nous nous sommes trouvés tout à coup au pied d'un grand édifice, que j'ai reconnu être Saint-Paul, et j'ai quitté la voiture pour l'examiner. Bien que j'eusse vu des dessins de Saint-Paul, l'effet m'a beaucoup surpris; je me l'étais figuré plus pesant et plus vaste; je n'ai jamais rien vu de plus noble, de plus riche, de plus magnifiquement simple et de mieux proportionné, et cela malgré la situation la plus défavorable qu'il soit possible, le temple étant enveloppé et pressé de tous côtés entre quatre lignes de bicoques, qui ne permettent pas de voir l'ensemble d'une distance convenable. La couleur en est étrange, très-noire, très-blanche en grandes taches qui enveloppent quelquefois la moitié d'une colonne, la base de l'une, le chapiteau de l'autre, quelquefois tout un rang noir comme du charbon, ou bien blanc comme de la craie; on dirait qu'il est tombé de la neige, et qu'elle s'y est attachée partiellement. Il n'est pas douteux que cela ne soit l'effet de la fumée qui couvre Londres, mais je ne sais pourquoi elle opère si irrégulièrement: quoiqu'il en soit, cette singularité ne fait pas le mauvais effet que l'on devrait en attendre.

Il a fallu quitter cette contemplation pour m'occuper de moi-même, de ma situation isolée;

perdu au milieu de cette immense ville, dont je ne connoissais pas une seule rue, un fiacre m'a tiré d'embarras. Après bien des erreurs d'adresse, ayant, pendant les allées et les venues, passé par une multitude de petites rues courtes, étroites et tortueuses, ayant manqué mes lettres, qui venaient d'être envoyées à Richmond, j'ai congédié mon fiacre, qui n'était pas meilleur, autant que je me le rappelle, que ceux de Paris, et dans lequel j'ai été surpris de trouver une litière de paille, qui, étant changée tous les jours, vaut mieux sans doute qu'un tapis sale et a l'air misérablement pauvre.

Sous la conduite d'un ami que j'ai trouvé chez lui, et qui m'a accompagné fort obligeamment, je suis retourné à pied à travers la ville jusque près de la barrière par où j'étais entré le matin; passant par plusieurs grandes places ornées chacune dans le milieu d'un enclos planté d'arbres et d'arbrisseaux, avec une pelouse propre et unie, et des sentiers couverts de gravier. Une grille de fer empêche que ces jolis jardins ne soient gâtés par la populace, mais n'en intercepte pas la vue; les habitans à l'entour paient pour l'entretien et ont chacun une clef. L'un de ces jardins, *Lincolns-Inn-Fields*, m'a paru contenir au moins cinq ou six arpens; ses dimensions passent pour être égales à la base de la plus grande des pyramides d'Égypte; les maisons à l'entour sont fort simples et fort *grises*. Je n'ai rien vu dans cette longue promenade, qui s'élève en architecture au-dessus

du rang d'une simple maison de particulier[1]; pas un seul bâtiment public, excepté Saint-Paul, ne s'est présenté à ma vue. Le luxe de ce peuple ne ressemble point à celui des Grecs ou des Romains; mais malgré cela il est probable qu'il est mieux logé. Je n'ai point entendu de cris dans les rues; il y a peu de mendians. J'ai vu peu d'embarras de voiture, point de désordre, mais rien de brillant, rien de splendide. J'ai trouvé à Piccadilly une voiture publique prête à partir pour Bath, par laquelle je pouvais être transporté jusque près de Richmond; elle ressemblait à un vaisseau sur quatre roues; c'était une espèce de demi-cylindre, rond en dessous, plat en dessus et fort long; on a ouvert une portière en poupe, qui a été refermée à *clef*; j'ai pris mon siége et on est parti. Il n'y avait qu'un seul voyageur dans cette division de la voiture. Après avoir fait quelques milles, la peur m'a pris d'être oublié et emporté je ne sais où, bien au-delà du terme de mon voyage (Kew Bridge). Nous y sommes arrivés; mais l'impitoyable voiture a passé comme un trait et toutes mes appréhensions ont été confirmées. J'avais essayé en vain d'ouvrir la portière ou d'appeler, j'étais emporté, comme Robinson loin de son île, lorsqu'inopinément la voiture s'est arrêtée; après avoir perdu

---

[1] C'est un peu ma faute. J'ai vu depuis, dans cette même partie de la ville, plusieurs édifices qui méritent l'attention d'un voyageur, et qui m'échappèrent cette fois.

seulement un quart de mille, j'ai continué mon chemin à pied, et suis arrivé chez nos amis à Richmond, à nuit close, mais à temps pour dîner; j'ai raconté mes aventures, et reçu les lettres qui m'avaient été envoyées de Londres le matin.

24 *Janvier*. Nous voici installés à Londres, dans un appartement garni, tout près de Portman Square, un des plus beaux quartiers de Londres; et nous allons commencer à faire connaissance avec cette grande ville et quelques-uns de ses habitans. J'ai commencé par étudier la carte, et je la connais déjà assez bien pour pouvoir parcourir Londres sans me tromper, au moyen de deux grandes avenues principales, Piccadilly et le Strand, Oxford-street et Holborn, qui se réunissent à Saint-Paul, d'où, comme d'un centre commun, elles se séparent encore pour former deux autres grands canaux toujours coulant est et ouest, Cornhill et Bishopsgate-street. Ce sont les artères de ce grand corps, et toutes les autres rues sont les veines qui en sortent. Il est plus aisé de se reconnaître à Londres qu'à Paris, où l'on n'a pas de point de ralliement aussi marqué, excepté la Seine, qui divise Paris plus également que la Tamise ne fait à Londres. L'autre côté de la Tamise n'est qu'un grand faubourg, tandis que l'autre côté de la Seine est la moitié de la ville. Du reste, le peuple de Londres est tout aussi disposé à répondre avec politesse aux questions des étrangers que celui de Paris. Je ne me suis

jamais adressé à personne, soit marchands dans leurs boutiques, soit porte-faix, charretiers, ou femmes à brouette dans les rues, que je n'en aie reçu une réponse honnête, et tous les renseignemens qu'ils pouvaient donner. On n'ôte point son chapeau en s'adressant à quelqu'un ; on ne fait qu'une légère inclination, ou un signe de la main.

Les piétons cheminent ici fort à leur aise le long des trottoirs couverts de grands carreaux de pierre, sur lesquels le pied repose avec sûreté, sans qu'il soit nécessaire de regarder où l'on marche, et parfaitement à l'abri des voitures.

Dégagé de soins, et sans affaire pressante, je ne puis me refuser aux tentations que les boutiques de toutes espèces, mais surtout celles de gravures [1], offrent partout à la vue. Les boutiques d'instrumens de mathématiques, d'optique, de physique, dont l'admirable poli et la simplicité

---

[1] Leurs fenêtres sont toujours couvertes de caricatures, dans lesquelles mes compatriotes jouent généralement un rôle principal. Ce sont toujours de petits hommes maigres, avec une tête de sapajou, se pavanant avec un énorme chapeau et un sabre démesuré. L'Anglais, gros lourdaud, vous écrase une demi-douzaine de ces pygmées. On voit bien *qu'il n'y a pas de peintre chez les lions*, ou du moins qu'ils ne sont pas ici. Il faut convenir que les Anglais ne s'épargnent pas eux-mêmes : leurs princes, leurs ministres, leurs hommes d'église, tout y est mis en scène, et tourné en gros ridicule, souvent avec assez d'esprit, ou au moins de cette sorte d'esprit qui fait rire.

savante suggèrent l'idée de justesse et de perfection, rappellent tout ce que l'on sait des découvertes du génie, et font désirer de connaître tout ce que l'on ne sait pas. Celles de bijouterie et de colifichets brillans, qui me donnent au moins le plaisir de ne me sentir aucun besoin et aucun désir pour tout ce qu'elles contiennent. Enfin celles de pâtisserie, qui, dans le milieu du jour, et du long espace entre le déjeûner et le dîner (six ou sept heures du soir), offrent un secours utile, et qui est à la mode. Ces boutiques sont pleines, à l'heure du midi, de personnes, surtout d'hommes, qui viennent prendre un léger repas de tartelettes, avec un verre de petit lait : cela coûte 6 d. ou 8 d. sterling. Une jeune et jolie femme préside généralement derrière le comptoir, comme dans les cafés de Paris.

Les habitans de Londres, tels qu'on les voit dans les rues, sont, ainsi que leurs maisons, un peu enfumés. Ils n'ont pas l'air sales absolument : on aperçoit généralement du linge fort propre ; mais l'enveloppe est grise et sombre, et s'accorde fort bien avec la boue et la fumée. Trompé par les caricatures et les idées reçues de la corpulence anglaise, je m'attendais à voir partout l'original de *Jacques Rostbeef*. Point du tout : la race humaine est ici assez chétive ; moins peut-être que le véritable Parisien, mais il n'y a pas grande différence ; et j'ai rencontré plus d'une fois le petit homme de Sterne, à qui, se retournant pour lui donner la main au passage d'un ruis-

seau, il fut tout surpris de trouver une face de cinquante ans, au lieu de cinq.

Je suis forcé d'accorder aux chevaux la prééminence de taille que je refuse aux hommes, au moins à une certaine race de chevaux de trait, que l'on voit dans les rues de Londres attelés aux charrettes des brasseurs, et aux chariots à charbon; ce sont des éléphans. En revanche, il y a aussi des pygmées de chevaux, tels que je n'en ai vu nulle part employés pour la selle.

On ne voit ni guet ni maréchaussée faire la patrouille dans les rues et les chemins; point de police apparente, et cependant je ne me suis encore aperçu d'aucun désordre. Il y a, dans la partie occidentale de la ville, près de notre logis, trois grandes promenades publiques, qui n'en forment presque qu'une. Saint-James's Park, qui est une dépendance du palais de Saint-James, est planté en allées droites, qui entourent une prairie et une pièce d'eau, et ont toute la monotonie des grandes allées à la vieille mode, sans la magnificence de leur coup-d'œil, les arbres étant bas et d'une assez mauvaise venue. Le Green-Park est un peu dans le même style, quoique beaucoup mieux. Hyde-Park est totalement différent, et trois fois aussi grand que les deux autres ensemble : c'est un terrain d'environ 400 arpens, très-légèrement inégal, ayant çà et là des groupes de vieux arbres trop clair semés, et de grands espaces nus, ou nouvellement plantés de jeunes arbres trop près des vieux, avec qui

ils font disparate. L'eau d'un ruisseau, retenue par une écluse, remplit une vallée serpentante, et forme un joli petit lac, *the Serpentine River*. Plusieurs angles saillans et rentrans en déguisent l'étendue bornée, et un pont de pierre le termine. Les arbres qui croissent près de ses bords sont les plus beaux de Hyde-Park, et ont des formes très-pittoresques ; ce sont des ormes. Il n'y a pas la plus petite apparence d'art, et il ne manque à cette belle promenade qu'un plus grand nombre d'arbres. *Kensington-Gardens* est une autre promenade contiguë, où le public n'est admis qu'à pied : l'étendue est à peu près aussi considérable que Hyde-Park, environ trois milles de tour. Elle a trop d'arbres, et l'autre trop peu. La saison présente est trop défavorable pour en juger : à présent ce jardin a l'air d'un désert tiré au cordeau, monotone et sauvage en même temps [1].

Le temps est ce que l'on appelle ici très-froid, 20° et 22° du thermomètre de Farenheit. La pièce d'eau est gelée, et couverte de patineurs, quelques-uns très-habiles. Une foule de belles dames viennent admirer *the human form divine*, la force, la grâce et les mâles beautés. Il y a beaucoup à admirer, à cet égard, parmi la classe des *gentlemen*, en Angleterre : j'ai remarqué que

---

[1] Je suis revenu de cette opinion, qui n'est juste qu'à l'égard du centre de ce jardin. Les grandes allées qui l'environnent sont plantées d'arbres magnifiques, et couvertes du plus beau gazon. Il n'y a point de jardin à Paris qui soit comparable à Kensington-Gardens.

cette classe y est plus belle et plus forte que celle du bas peuple, non-seulement du bas peuple des villes, mais de celui de la campagne. Il me semble qu'en France c'est tout le contraire, et que les *Messieurs* [1] y sont inférieurs aux paysans en facultés corporelles. Cette différence est singulière, et je suis disposé à croire qu'elle vient de ce que les amusemens athlétiques entrent beaucoup plus dans l'éducation des gens aisés en Angleterre qu'en France, et de ce que les jeunes gens sont jetés bien plus tard dans la société des femmes : si c'est de femmes honnêtes, il en résulte des habitudes sédentaires, fatales au développement de la constitution et des belles formes, et, dans le cas contraire, c'est bien pis : elle vient enfin du goût pour la campagne, au moins du goût pour des amusemens qui ne se trouvent que là, la chasse, la pêche, les chevaux. Ce goût fait du quartier à la mode de Londres une

[1] *Messieurs* est une traduction presque burlesque de *gentlemen.* On appelle en France *monsieur* tout homme au-dessus du commun, ne fût-ce que par son habit; et il faut avouer qu'un *gentleman* ne signifie quelquefois rien de mieux en Angleterre; mais c'est l'abus, non la chose ; et en général un *gentleman* en anglais donne l'idée d'un homme au-dessus du vulgaire, sinon par la naissance ou la fortune, au moins par les manières ou par le caractère. Le mot *gentilhomme* suppose de la naissance; mais on peut être un *gentleman* sans naissance. *Un monsieur* est presque une expression ridicule; *un gentleman* ne l'est jamais : il est *a noble of nature's own creation.*

espèce de désert la moitié de l'année. Ce qu'il y a de remarquable et de caractéristique, c'est que cette moitié n'est point du tout la belle moitié, mais celle des plus petits jours, du temps le plus sombre et le plus brumeux, c'est-à-dire depuis juillet jusqu'en mars : les Anglais passent tous le printemps, que l'on dit être très-beau en Angleterre, mais qui n'est point la saison de la chasse, au milieu de la poussière et de la fumée de Londres : ce qui montre assez quelle est l'espèce de charme que la campagne a pour eux.

L'Abbaye de Westminster se montre avantageusement des parcs, élevant ses tours gothiques au-dessus du sommet des arbres.

Le palais de Saint-James, qui sert d'entrée à l'un des parcs portant son nom, est une vieille bicoque à demi-brûlée. Il est impossible de concevoir rien de plus misérable, de plus sale et de plus mesquin. On ne peut s'empêcher de prêter une *forme* et une *couleur* aux objets dont on a entendu parler toute sa vie sans les avoir vus; et j'avoue que je m'étais fait une image fort différente du palais de la *Cour de Saint-James*, si riche et si fière. Cette demeure royale a été bâtie par Henri VIII.

17 *Février.* Il y a un mois que nous sommes à Londres, et depuis trois semaines je n'ai rien noté dans ce Journal. On croirait que c'est pour avoir trop vu, ou trop peu; ni l'un ni l'autre. Un Français, mon devancier dans la carrière des voyages, a remarqué avec beaucoup de sagacité

qu'il y a une maladie particulière au climat d'Angleterre, appelée *catch cold*. Cette maladie, sous le nom moderne de l'*influenza*, a récemment affligé toute la ville de Londres, et nous en avons eu notre part. Une amie de F**, qui était venue à la ville, tout exprès pour nous en faire les honneurs, a été obligée de fuir précipitamment; d'autres n'osent y venir. La plupart des lettres que nous avons apportées ne nous ont procuré aucunes connaissances utiles ou agréables. Quelques-unes n'ont pas été suivies du plus léger acte de politesse de la part de ceux à qui elles étaient adressées; et quoique nous ayons à nous louer des attentions de quelques personnes, le nombre en est très-petit, et nous nous sentons seuls dans la foule.

Londres est un géant, dont on ne peut aspirer qu'à baiser les pieds. Enfermés dans notre appartement, qui est bien chauffé, bien éclairé, et où il ne semble nous manquer qu'un peu de cette immense société, dans le milieu de laquelle nous sommes suspendus, mais non mêlés, nous avons tout le temps d'en observer l'extérieur, et d'écouter le bruit de ses vagues qui roulent et se brisent autour de nous, à temps périodiques, comme les marées de l'Océan.

'Tis pleasant through the loop-holes of retreat
To peep at such a world to see the stir
Of the great Babel, and not feel the crowd;
To hear the roar she sends through all her gates
At a safe distance.

Le matin tout est calme, *not a mouse stirring*, avant dix heures; les boutiques commencent alors à s'ouvrir. Les laitières avec leurs seaux, d'une propreté parfaite, suspendus aux deux bouts d'un joug artistement adapté aux épaules, et couronnés de petites mesures de crême à l'entour, sonnent de porte en porte, coup sur coup, pour hâter les servantes qui viennent à moitié endormies, recevoir une mesure grosse comme un œuf, formant la ration suffisante pour toute une famille : car il faut expliquer que le lait n'est ici ni boisson ni nourriture, mais seulement une teinture, un élixir, dont on verse avec précaution quelques gouttes, cinq ou six au plus dans sa tasse de thé, soir et matin. Il est difficile de dire quel goût ou quelle qualité ces gouttes peuvent communiquer, mais on ne saurait s'en passer; c'est un usage dont personne ne se permet de considérer l'utilité. Cependant, pas une voiture, pas une charrette; rien ne passe.

Le premier bruit considérable est le tambour et la musique militaire des gardes qui sortent de leurs casernes pour aller faire l'exercice dans Hyde-Park, ayant à leur tête trois ou quatre géans nègres, avec leurs cymballes retentissantes. Sur les trois ou quatre heures il y a signe de vie parmi le grand monde : rendre des visites, ou plutôt laisser sa carte aux portes de ses *amis*, que l'on ne voit jamais que dans la foule des assemblées, courir les boutiques, aller voir les curiosités à la mode, appelées *lounges*, qui veut

dire *fainéantises*, se promener en voiture d'un bout à l'autre d'une rue assez laide, *Bond Street*, revenir, retourner encore, se rendre enfin chez soi, à cinq heures, pour s'habiller, voilà une matinée de Londres.

Les rues commencent alors à être illuminées d'un bout à l'autre, ou plutôt bordées de deux longues lignes de petits points indicatifs de lumière, mais qui en donnent très-peu ; ce sont les lanternes. Elles ne sont point suspendues au milieu de la rue comme à Paris, mais fixées sur un pivot de fer de huit à neuf pieds de haut, à environ dix toises de distance l'une de l'autre, de chaque côté de la rue. Soit faute de réverbère, ou autrement, il est certain que ces lanternes donnent très-peu de lumière. De six à huit heures le bruit s'accroît ; on va dîner. Les voitures, armées de deux grands yeux flamboyans, ébranlent de tout côté le pavé, se suivant, se croisant, avec une extrême vitesse. S'arrêtant soudainement, un laquais saute à terre, court à la porte, lève le pesant marteau, donne un grand coup, relève, frappe à petits coups précipités, puis de toutes ses forces roulant comme sur un tambour, avec un art et un air, et une délicatesse de touche, qui annonce la qualité, le rang et la fortune de ses maîtres.

Pendant deux heures, à peu près, il y a relâche. A neuf ou dix heures un redoublement reprend ; c'est la grande crise de bruit, de parure, de rapidité. On ne distingue plus qu'un

brouhaha uniforme et universel qui donne l'idée d'un grand moulin à cinquante paires de meules, avec sa chute d'eau; et si je ne craignais pas de paraître exagéré, j'avouerais que nous avons trouvé que cela ressemblait à la chute du Niagara, entendue de deux milles de distance. Cette grande crise se soutient sans diminution jusqu'à minuit, ou une heure, puis décroît pendant le reste de la nuit, et tant qu'à l'approche du jour on n'entend plus que de loin en loin une seule voiture.

Les grandes assemblées s'appellent *routs :* c'est-à-dire, que dans le monde on dit, telle personne a donné *a rout,* ou *a party;* mais la personne elle-même ne lui donne pas ce nom. Les invitations portent que l'on est *chez soi* (at home) un tel jour, et cela quelques semaines d'avance. La maison qui a une *rout* est dévalisée du haut en bas pour faire place. Lits, garderobes, meubles superflus, tout est entassé dans un recoin, et tout est remplacé par une foule de gens bien habillés, reçus à la porte de l'appartement principal par la maîtresse de la maison, qui est debout, ainsi que tout le monde, souriant à chaque nouveau venu d'un air de connaissance. On ne cause point, on ne joue point aux cartes, on ne fait pas de musique; on ne fait que coudoyer, pousser, tourner, se glisser de chambre en chambre, puis s'échapper au bout d'un quart d'heure, pour aller à la porte attendre sa voiture, restant plus longtemps sur le seuil, parmi les laquais, que l'on

n'a fait en haut avec les maîtres. De là on se fait mener au plus vite à une autre *rout*, et après avoir attendu son tour pour arriver à la porte, ce qui prend quelquefois une demi-heure, la rue étant pleine de voitures, on monte et l'on recommence la même ronde. On reconnaît qu'il y a une *rout* dans une maison à deux signes : d'abord une foule de voitures dans la rue; ensuite, les rideaux et les volets sont ouverts, et laissent voir des appartemens pleins de lumière, et de têtes noires et blanches (les unes sont poudrées, les autres non), fourmillant et se mouvant continuellement. Cet usage est si général, qu'ayant, il y a quelques jours, cinq ou six personnes qui passaient la soirée avec nous, je m'aperçus que le domestique avait laissé les rideaux ainsi ouverts, pensant, sans doute, que c'était une *rout* à notre façon.

C'est là, dira-t-on, le genre de vie des riches, des nobles, des oisifs; mais ce ne peut être celui des occupés, celui de la partie commerçante de cette grande capitale du commerce de l'univers. Le commerce occupe la partie Est de la ville de Londres, appelée par excellence *la Cité*. L'Ouest est habité par les personnes de qualité, ou qui prétendent l'être, et la ligne de démarcation au Nord et au Sud passe par *Soho Square;* chaque minute de longitude du côté de l'Est est comptée pour autant de degrés de *gentility* [1] de moins, *et*

---

[1] *Genteel* vient du vieux mot français *gentil,* bien né,

vice versa. Cette ligne Nord et Sud, comme celle qu'indique la boussole, s'incline vers l'Ouest au Nord, vers l'Est au Midi, de deux ou trois points, de manière à placer du côté de la *gentility* tout le quartier de Westminster : car si le Parlement, Downing Street, et la trésorerie, n'étaient pas *genteel*, qui est-ce qui le serait ? Pour oser émigrer de l'Est à l'Ouest, il faut avoir, au taux le plus bas, trois mille livres sterling de rente; si l'on a moins, on a des mépris à essuyer, ou plutôt si l'on dépense moins; et si l'on est sage, il ne faut pas y dépenser moins de six mille livres sterling. On peut y vivre avec moins si l'on est y né; mais l'on ne peut s'y transplanter avec moins, et même avec cela, les nouveaux venus ne jouissent pas d'autant de considération que les indigènes. Il est même du bon ton d'affecter la pauvreté, ou au moins de s'en plaindre; c'est ressembler à un *citadin* que d'être à son aise, et de n'avoir qu'à puiser.

N'ayant pas vécu dans la cité, je n'ai pas eu la même facilité pour y faire des observations; je m'y suis pourtant transporté souvent de bonne heure, et l'apparence de toutes choses est certainement fort différente. Au lieu de ce silence général, de ce profond repos de l'Ouest, jusqu'après le milieu du jour, tout est mouvement et activité dans l'Est dès les dix heures du matin. La foule, la

---

poli, ayant les formes de la bonne compagnie. *Gentility* est la possession de ces qualités.

boue, les voitures, croissent visiblement à mesure que vous cheminez de l'Ouest à l'Est, et une bonne heure de marche vous porte aux deux extrémités de Portman Square à Cornhill. Les voitures que l'on rencontre dans la cité sont des fiacres, qui les jours pluvieux ou très-boueux, forment une file continue. Peu de chariots ou charrettes, peu de transport de marchandises; tout ce commerce de l'univers semble se faire par abstraction. On ne *voit* point ces productions que les deux Indes, l'Afrique et l'Amérique versent sans cesse dans la Tamise, et que sans cesse elle reverse, modifiées, enrichies par l'art des manufactures, sur les quatre parties du monde. On me dit que toute cette substance commerciale est déposée dans certains magasins appelés *Docks*, qui entourent des bassins creusés pour recevoir à la fois et chacun d'eux des flottes entières, que l'*Inde* a son bassin, les *Antilles* le leur, que les pêcheries du *Groënland* toutes seules en remplissent un, que *Londres* en a un autre pour son propre usage, et que les navires étrangers occupent la rivière et versent leurs cargaisons dans des magasins particuliers. Tout cela est au-dessous de Londres, et forme une sorte de troisième ville à l'Est de l'Est. Que faut-il donc penser de ce commerce, dont toute une immense ville ne saurait contenir les produits, et ne lui peut servir que de simple comptoir? L'esprit oublie qu'il n'est question, après tout que de sucre, de café, d'indigo, de

tabac et de coton, et que l'*auri sacra fames* est le seul ressort, pour ne voir que l'ensemble d'une invention sociale, qui rivalise en utilité, en grandeur de plan, ainsi qu'en sagesse de détails, avec les phénomènes de la nature même.

Parmi le petit nombre de ceux qui se sont donné quelques soins pour seconder nos vues de plaisir, ou d'instruction, je voudrais pouvoir rendre un juste tribut de reconnaissance à sir Charles B** qui n'a laissé échapper aucune occasion de nous être utile; mais j'ai résolu de ne nommer personne, ou du moins que des personnes publiques, et quoique cette interdiction doive me coûter, lorsque j'aurai à louer, il faut bien s'y tenir.

Sir Joseph Banks est bien connu dans tout le monde savant, par son zèle pour les sciences qui dans sa jeunesse lui fit faire le tour du monde avec le capitaine Cook, et durant le cours d'une longue vie, lui a fait consacrer tout son temps et une ample fortune à leur avancement. Il reçoit les personnes qui lui ont été présentées le jeudi matin et le dimanche soir; ses amis ont leurs entrées libres tous les matins. L'on s'assemble dans sa bibliothèque, où l'on peut consulter ses livres, lire les papiers publics et les journaux anglais et étrangers, causer ou ne rien dire, entrer et sortir, sans gêne et sans cérémonie : c'est le seul établissement de ce genre en Angleterre. Sir Joseph y est le patriarche de la littérature, ou plus particulièrement de la science. Il préside à la Société

Royale qui s'assemble tous les jeudis soir à Sommerset House, à huit heures du soir, plus souvent à huit heures et demie ou trois quarts, et se sépare précisément à neuf heures. A juger des deux séances auxquelles j'ai eu l'honneur d'assister, ce quart d'heure suffit : l'un des secrétaires rendit compte chaque fois de ce qui avait été fait la séance précédente ; il eut peu à dire. Le rang et la richesse sont, à ce que l'on dit, le seul titre d'un grand nombre des membres de cette société au siége académique, et d'un tel arbre, on ne peut pas espérer beaucoup de fruit. Le haut de la salle est décoré d'un portrait original de *Newton*, que la société s'honore d'avoir eu pour président, et l'on me fit voir sa signature dans le registre des membres. Je sentis, en la voyant, un mouvement involontaire de profond respect qui me fit incliner la tête. On ne dit pas en Angleterre *Newton*, mais *sir Isaac Newton*. Je ne saurais dire combien ce *M. le chevalier Newton* choque l'oreille et bouleverse les idées d'un étranger.

Le recueil des Transactions de la Société Royale est arrivé au cent cinquième volume, et contient beaucoup de communications intéressantes, bien plus que l'on ne supposerait, d'après le peu de temps donné aux séances ; et comme elle ne publie que ce qui est jugé le mériter, on doit en conclure qu'il y a peu d'essais offerts qui n'aient du mérite. Il y a ici un fond d'orgueil et de jugement qui empêche de se com-

promettre : ailleurs on a moins de fierté et plus de vanité. Cette société prit naissance dans les temps de révolution et de guerre civile du dix-septième siècle, et l'on dit qu'un état de choses semblable a donné en France un nouvel essor aux arts et aux sciences. La grêle est souvent suivie d'un nouveau printemps ; mais si les orages politiques font croître et élèvent les talens, il est permis de douter qu'ils soient également favorables aux vertus.

L'Institut Royal est un établissement très-récent, et qui ne date que d'environ dix ans ; son objet est l'avancement des connaissances en genéral, et l'encouragement des découvertes mécaniques. Le Comte Rumford, si connu par ses inventions économiques, étant l'un des principaux fondateurs, la pratique et l'application de ses inventions ne manquèrent pas d'occuper l'attention de cette institution ; il y eut un atelier pour la construction des ustensiles, et une cuisine montée à la Rumford, des comités de cuisine assemblés pour prononcer sur un *pudding*, et des dîners consacrés à l'expérience ; mais ces nouveautés n'ont été qu'une mode, et n'ont point fait de révolution, soit préjugé de la part du corps exécutif cuisinier, ou jalousie de la part des maîtresses de maison, qui dans tous les pays ne voient pas de bon œil les hommes usurper leur département, et comme l'on appelait cela en France de mon temps *tailler des bavettes :* la broche et la marmite ont tenu bon, et l'appareil

culino-philosophique est peu consulté. Il n'en est pas de même des cours annuels qui se donnent dans un appartement très-bien disposé en amphithéâtre et éclairé par en haut; ils forment avec la bibliothèque tout ce qui reste du plan original, car la collection de machines et d'inventions nouvelles qui devait faire partie de l'établissement, est, je crois, abandonnée. L'intérêt personnel, soit qu'il ait pour objet la gloire ou le gain, fera toujours un secret de ses découvertes jusqu'à ce que la propriété exclusive en soit assurée à l'inventeur par une patente. Si telle machine est utile, l'usage en est bientôt adopté et généralement connu, et le dépôt du modèle est superflu; dans le cas contraire, il l'est encore plus.

La bibliothèque est très-bien composée, le bibliothécaire vient d'en publier le catalogue, qui n'est pas seulement utile pour ceux qui la fréquentent, mais qui peut servir de modèle pour la composition d'une bibliothèque dans les diverses langues de l'Europe et de l'antiquité. Il y a une division pour les livres à consulter et une autre pour ceux à lire, ainsi que pour tous les meilleurs journaux anglais et étrangers : bon feu dans chaque appartement, tables, écritoires, etc. Le monde doit probablement à l'Institut Royal, le célèbre chimiste, M. Davy. Sans les moyens puissans qu'il a placés dans ses mains, et particulièrement sans un appareil voltaïque de deux mille plateaux, il n'eût jamais décom-

posé les élémens de notre globe métallique. Un succès en produit d'autres, et le génie bien réel de M. Davy eût pu languir dans l'obscurité, sans une heureuse occasion de se montrer et de s'exercer. Il ne saurait être déplacé de dire que M. Davy était fort jeune et tout-à-fait inconnu à la naissance de cet établissement. Il y fut présenté par le docteur Beddoes et le comte Rumford, comme un jeune homme de grandes espérances; devenu professeur de chimie, et malgré un accent provincial, le défaut d'habitude et une grande timidité, il obtint dès ce moment un succès général, et qui n'a cessé de s'accroître. D'autres hommes célèbres donnent des leçons publiques à l'Institut Royal, M. Pond, sur l'astronomie, M. Allen, sur la mécanique; le docteur James E. Smith, sur l'histoire naturelle; mais aucune de ces sciences n'est aussi à la mode que la chimie : elles n'ont pas autant de représentation, il n'y a ni feu ni bruit, point de coup de théâtre, et la salle ne se remplit que pour M. Davy. Sa chimie fournit des ressources infinies pour ranimer l'attention d'un auditoire engourdi; un petit morceau de potassium jeté dans un verre d'eau ou sur un morceau de glace, ne manque jamais de le ranimer et d'élever de toutes parts un doux murmure d'applaudissemens.

La moitié au moins de l'auditoire est composée de femmes, et c'est la portion la plus attentive. Je vois du coin de l'œil des notes fur-

tives prises timidement sur des bouts de papier par mainte jeune et jolie personne. Aucun homme, jeune ou vieux, ne prend de notes, ils savent déjà tout ce qu'on leur dit ou ne s'en soucient guère. Les femmes seules ne se croient ni au-dessus ni au-dessous de M. Pond ou de M. Davy. Au fait, les cours publics ne sont utiles qu'à ceux qui savent peu et n'aspirent qu'à peu. On ne devient savant que par des études solitaires; cependant le goût des arts et des sciences, de quelque manière qu'il soit cultivé est certainement une disposition très-heureuse pour tous ceux à qui la fortune donne du loisir. Le mari d'une jeune dame qui suit très-assidument les cours de l'Institut Royal, me dit, il y a quelques jours, qu'il approuvait fort ce goût dans le sexe, *it keeps them out of harm's way* [1]. A voir le grand nombre de procès pour *crim. conversation* si souvent cités dans les papiers publics, on serait tenté de croire que ce moyen préservatif n'est point à négliger.

Il y a quelque chose d'assez comique dans cette abréviation technique de *criminal conversation;* il semble que l'on veuille esquiver une expression équivoque, et accourcir par modestie un mot qui est déjà un grand adoucissement de la chose qu'il représente. Cette *conversation criminelle* n'est point poursuivie *criminellement;* elle pro-

---

[1] Cela les tient hors de danger, ou les empêche de songer à mal.

duit simplement une réclamation civile évaluée en argent. Le jury forme son calcul, d'une part sur le degré d'union et de bonheur conjugal qui paraissent avoir existé avant cette *conversation* fatale qui les détruit, et sur le rang et la fortune des parties. La plus petite apparence de négligence ou de connivence de la part du mari, détruit son recours contre le séducteur, qui ne lui doit rien, s'il ne lui a pris que ce qu'il ne se souciait point de garder. J'ai vu des dédommagemens de dix mille livres sterling adjugés dans certains cas : c'est bien cher pour une *conversation!* Le mari reçoit l'argent[1] sans honte, parce que, dans ce pays, il a les rieurs de son côté, et que dans le monde on n'est bien réellement honteux que du ridicule. Le mariage est presque toujours dissous par un acte spécial du parlement après le procès civil, et généralement la dame et le galant s'épousent.

Il y a quelque chose de scandaleux dans cette publicité, et dans tous les détails de preuves qu'elle entraîne, et surtout dans le témoignage des domestiques, d'une jeune femme de chambre, par exemple, qui vient raconter en pleine cour, à la face du public, tout ce qu'elle a vu, entendu, deviné : c'est une seconde prostitution, plus indécente que la première. Les mœurs sont loin d'en être épurées, mais la violation matérielle en est

---

[1] On m'assure qu'il arrive fréquemment que le mari refuse l'argent, content d'être débarrassé de sa femme.

prévenue. Cette sorte de chasteté ressemble à la probité de certains hommes, qui sont précisément *assez honnêtes gens pour n'être pas pendus*. A tout prendre, il y a probablement plus de fidélité dans le mariage en Angleterre qu'ailleurs; et ces procès de *crim. conversation* calomnient les hauts rangs de la société, comme le livre célèbre de Colquhoun, sur la police de Londres, calomnie le bas peuple. Il n'y a dans le monde aucune réputation absolue; il faut juger les hommes à charge et à décharge, et se contenter d'une balance favorable : heureux qui peut se flatter de l'avoir! Je m'aperçois que les femmes mariées sont moins sur le pied d'égalité avec leurs maris ici qu'en France; elles y sont plus soumises. Les jeunes personnes, au contraire, me paraissent être ici sous un joug moins absolu; elles sortent souvent seules, sans être accompagnées : ce degré de liberté produit peu d'abus avant le mariage, et les prévient ensuite. Celles qui en profitent pour se mal conduire filles, se seraient mal conduites femmes; et l'on sait mieux ce que l'on fait, en prenant telle femme qui a vu le monde, que celle qui n'a vu que les murs d'un couvent, ou qui a été gardée à vue toute sa vie.

Il y a une chose qui me surprend ici tous les jours de plus en plus; c'est le grand nombre de personnes qui sont dans ce que l'on appelle *l'opposition*, c'est-à-dire qui désapprouvent et condamnent les mesures du gouvernement : et cela ne me surprendrait pas absolument; car, en

vérité, il n'y a rien à louer dans ses mesures depuis quelque temps; mais le gouvernement lui-même, sa forme et sa constitution, tout en est blâmé comme vicieux, corrompu et ruiné sans espérance et sans remède, à moins d'une réforme générale et d'une espèce de révolution.

Nos liaisons, sans être étendues, sont assez variées : nous avons des connaissances parmi l'aristocratie de rang et d'argent, parmi les artistes et le commerce, parmi les pauvres et les riches. Nous avons par conséquent à notre disposition un bon échantillon de l'opinion publique. J'ai l'intention de faire une liste en trois colonnes, Whigs, Tories, et réformateurs absolus; et cela ne serait pas difficile, car il y a quelques sujets principaux qu'il suffit de toucher, comme mots cabalistiques, pour savoir toute la suite d'opinions de la personne à qui l'on parle : mais à vue d'œil, les Tories à toute outrance, ou amis de l'administration, et de toute administration, ne forment qu'une petite partie de la nation, et la plupart ont des places : *Monsieur Josse, vous êtes orfèvre*, dirait Molière. Des deux autres partis, l'un paraît disposé à n'approuver aucune administration, et ni l'un ni l'autre l'administration actuelle; et si l'on suppose que le pouvoir ministériel en Angleterre soit fondé sur l'opinion publique, on doit être tenté de s'écrier dans sa surprise, comme Basile dans le Barbier de Séville, *Qui est-ce donc que l'on trompe? tout le monde est du secret!* C'est un

état de choses bien effrayant : tout semble prêt pour un incendie, et n'attendre que l'étincelle; et cependant, en regardant autour de soi, et voyant l'apparence de toutes choses, on ne peut s'empêcher de regretter que tout ce bien doive nécessairement être abandonné pour arriver au mieux à travers une révolution. Tout le monde désavoue l'idée d'une révolution à la française ; mais quel est l'imprudent qui ose se flatter de pouvoir guider une révolution une fois commencée, et l'arrêter quand il lui plaira ?

Au milieu de lamentations et de plaintes générales, et dans l'attente avouée d'une crise épouvantable, les habitans de Londres vivent d'ailleurs comme s'il n'y avait rien à craindre, s'amusent, et vaquent à leurs affaires en toute sécurité. On serait tenté de croire que tout ce bruit n'est qu'une habitude, une sorte de manie de se plaindre; et cependant ils ont l'air de si bonne foi que je ne sais qu'en penser.

5 *Mars*. Il est difficile de se faire une idée de l'espèce de jour qui éclaire la ville de Londres au milieu de l'hiver. La fumée du charbon de terre lui forme une atmosphère qui s'aperçoit de plusieurs milles, comme un grand nuage rond attaché à la terre. Lorsqu'on est dans la ville même, et que le temps est couvert et brumeux (ce qui est l'état le plus ordinaire), cette fumée augmente simplement la teinte sale et pauvre de tous les objets, terminant au-devant de vous l'extrémité de toutes les rues en un brouillard fixe,

d'un gris cendré, qui en dérobe la longueur; mais lorsque quelque peu de soleil vient frapper l'épaisse masse, sa saleté s'illumine d'une aurore pâle, comme quand on regarde à travers un verre de cette couleur, et l'effet en est réellement beau autant que singulier. L'air est chargé de petits flocons de suie en sublimation, espèce de fleur de fumée en petites lames minces, si légères, qu'elles flottent sans tomber. Cette neige noire s'accroche aux habits, au linge, au visage; on sent quelque chose sur son nez, sur sa joue, presque rien; on y porte le doigt machinalement, et l'on a une balafre noire.

La ville de Londres est riche en tableaux. Toute la galerie d'Orléans, et beaucoup d'autres collections, y sont venues pendant la révolution : ces trésors sont divisés et épars entre les mains de la noblesse et des riches particuliers, par tout le royaume. Nous n'avons encore rien vu de tout cela, et il n'y a réellement pas eu assez de jour jusqu'à présent. L'Ecole de peinture anglaise ne date pas de plus de quarante ans. Sir Joshua Reynolds peut en être considéré comme le fondateur, et il fut le premier président de l'Académie royale. Il illustra une branche inférieure de son art, le portrait, qui, sous sa main, devint historique. Il semble avoir su saisir une action au vol, une action caractéristique, et la fixer d'un seul coup sur la toile avec une ressemblance parfaite, mais une ressemblance qui agit, qui pense, et qui ne *pose* pas. Il est impos-

sible d'imaginer rien de plus parfait que ses enfans, avec leur gaucherie naïve, leur maladresse pleine de grâces, et leur sourire si innocent et si malin. Son coloris, qui ne paraît pas avoir jamais eu beaucoup de force, disparaît et s'efface tous les jours; quelques-uns de ses tableaux ne sont plus que noirs et blancs. On dit qu'il aimait à essayer des nouveautés en couleurs, et croyait, entre autres découvertes, avoir trouvé le moyen de les rendre plus durables. Sir Joshua Reynolds, loin d'être *gueux comme un peintre*, vécut comme Rubens, magnifiquement, recevant chez lui la meilleure société de Londres, la plus haute et la plus savante, et laissa après lui une fortune de plus de 50,000 l. sterlings, levée sur la vanité, non sur l'amour des arts de ses compatriotes, qui auraient pu louer son talent, mais ne l'eussent pas payé, s'il n'eût fait leur portrait. Son prix était de 50 l. pour une tête, et de 200 l. pour un portrait en pied. Ses discours à l'Académie royale, qui sont imprimés, lui font autant d'honneur que ses tableaux. On peut croire qu'un si bel exemple n'a pas manqué d'être suivi : tous les peintres anglais font le portrait, et il faut convenir qu'ils excellent dans ce genre. J'en ai visité quelques-uns. M. Philips et M. Lawrence ont une manière libre, hardie et vigoureuse; M. Owen a un dessin correct et une bonne composition.

Il y a plusieurs autres artistes d'un grand mérite. M. Nollekins est sculpteur (de portraits aussi). Nous avons vu dans son atelier le mo-

dèle en terre cuite d'un groupe funéraire, qui fait regretter que son talent ne soit pas plus dignement employé. C'est une femme qui se meurt après une couche malheureuse; elle est à demi-couchée, l'enfant mort, étendu sur ses genoux, une main dans la sienne; ses épaules sont appuyées contre une figure debout derrière elle, qui s'incline et montre de la main quelque objet éloigné. La douleur, les regrets, les terreurs même de la mort s'évanouissent avec la vie; il ne reste rien qu'une sorte de sérénité angélique qui va aussi quitter la terre pour la suivre dans le ciel : tout est simple dans les attitudes, et profondément senti dans l'expression. Nous vîmes là aussi une belle Vénus du ciseau de M. Nollekins, un buste de Fox en marbre, et un autre de Pitt, très-ressemblant, à ce que l'on dit, mais qui n'a certainement pas la physionomie *d'un grand homme;* Fox non plus, mais au moins il a l'air *bon homme;* l'autre n'a que l'air dur et hautain. M. Canning, l'ex-ministre, était là, posant aussi pour son buste en marbre, destiné sans doute à être placé à côté de son maître, M. Pitt.

Les Anglais savent que les arts ont été négligés chez eux : on ne peut leur faire aucun reproche à cet égard qu'ils n'aient d'eux-mêmes anticipé encore plus sévèrement. Un de leurs meilleurs artistes, M. Shee, a publié dans une brochure fort bien écrite, le mal et le remède. Si je me le rappelle bien, il voudrait que le gouvernement fît un fonds pour acheter chaque année un cer-

tain nombre de tableaux peints par des artistes vivans en Angleterre, au choix d'un comité de bons juges. Le gouvernement a bien autre chose à faire avec son argent ; mais il y a une société particulière formée pour le même objet : elle a choisi un très-beau local dans le Pall Mall, pour la réception des tableaux modernes ; ils ont un bon jour d'en haut, sans aucunes fenêtres dans les côtés ; l'admission coûte deux schellings (environ deux francs), et on peut traiter avec le secrétaire, qui est toujours là pour l'achat de tel tableau que l'on veut, mais qui reste à sa place jusqu'à la fin de l'exposition, environ quatre mois. Après avoir acheté un tableau, on a ses entrées *gratis* pour le reste du temps : le revenu est très-considérable, et sert à acheter des tableaux pour le compte de la société. Il n'y a pas de doute qu'il n'en résulte une grande émulation parmi les artistes ; ceux qui ont un talent supérieur pourront quitter le sordide portrait, et être historiens et poëtes sans risque de mourir de faim. Je suis obligé d'avouer que cette exposition m'a paru en général bien médiocre ; mauvais dessin, ignorance des formes et de l'anatomie humaine, coloris pauvre, maigre et bleuâtre. Il y a souvent de l'expression dans la physionomie, et de belles formes dans les traits du visage : ces excellens portraits, ressortant ainsi sur une surface toute plate, me rappellent l'homme du *Tableau parlant*, qui passe sa véritable tête à travers la toile. Les bons paysages sont bien moins

rares que les bons tableaux d'histoire. Il y a plus de vérité, d'originalité et de connaissance de la nature, plus de *poésie*, plus de beau idéal dans cette branche de l'art, en Angleterre qu'en France.

La perfection exquise des gravures anglaises m'avait donné une opinion correspondante de l'état de l'art de la peinture, mais cette branche aînée lui est bien inférieure. La gravure du paysage en particulier y est portée à un degré de beauté, à un fini, j'oserais presque dire à une richesse de *coloris* qu'il ne me paraît pas possible de surpasser. Les gravures, devenues un objet de grand commerce, offrent un premier but aux talens. On se fait artiste pour avoir du pain d'abord, et ensuite si l'on a du talent, on devient grand artiste pour avoir de la gloire, mais on ne commence pas par là. La nullité profonde de presque tous les hommes nés avec de la fortune, dans les arts, dans les sciences, dans tout ce qui requiert de l'étude, de grands sacrifices et de grands travaux, montre assez que le premier pas dans la carrière est imposé par une dure nécessité.

Il y a un genre de composition dans lequel les artistes anglais ont atteint un grand degré d'excellence, ce sont les scènes domestiques, prises dans la vie commune et moderne; on n'y représente pas exclusivement des manans au cabaret, ou des scènes de corps-de-garde, comme dans l'école flamande, ni des bergers et des bergères à

la Virgile, mais de véritables paysans ou artisans avec tout ce qui caractérise leur état, occupés de quelque incident domestique, intéressant sans caricature. *L'Institut britannique* a plusieurs tableaux de ce genre; il y en a un particulièrement qui m'a beaucoup plu; l'action n'est point basse, quoique la scène et les acteurs le soient : on est chez un cordonnier. Il est assis sur un banc, les manches retroussées jusqu'au-dessus du coude, les genoux serrés, sur lesquels il tient d'une main un soulier, de l'autre son gros marteau, dont il frappe la semelle; son fils, assis près de lui, le dos tourné, travaille au même métier; derrière, auprès d'une table, sa femme debout, est occupée à écosser des fèves, et sa fille assise borde des souliers; un jeune enfant, une écuelle à la main, mange d'un air déjà rassasié et joue avec le chat. Au milieu de tout cela, la porte s'ouvre; un jeune homme endimanché, un bouquet à la boutonnière, son chapeau à la main, et de l'autre se grattant la tête d'un air fort embarrassé, s'avance quelques pas, et s'apprête à dire l'objet de sa visite. Le père s'arrête tout court au milieu de son travail, et relevant à demi sa tête voutée, laisse voir un front ridé, soucieux, un œil vif, impatient, et peu propre à rassurer le galant; la jeune fille, sans interrompre son travail, mais rougissant, et toute inquiète et tremblante, épie du coin de l'œil ce qui se passe; la mère contemple avec complaisance; le jeune frère rit sous cape d'un air fort malin, et l'en-

fant continue à jouer avec le chat sans prendre aucune part à cette scène qui s'appelle, comme on peut bien s'en douter, *la Demande en mariage.*

Il est impossible de mieux dessiner, de mieux composer et d'avoir un coloris plus vrai; c'est l'expression de la nature même. Tous les détails de l'ameublement, des ornemens, des ustensiles, sont finis dans le plus grand détail, parfaitement distincts, sans nuire à l'action et aux figures principales qui ressortent, sans que l'œil soit distrait par les alentours. L'artiste est un M. Cossé de Dusseldorf, depuis quinze ans à Londres, où il ne paraît pas qu'il se soit fait une réputation jusqu'à présent : elle lui est assurée à l'avenir. Il y a un autre artiste, M. Vilkie, qui est monté en peu d'années au faîte des honneurs de ce genre. Je n'ai encore rien vu de lui ni de ses ouvrages; mais à en juger par sa réputation, ils doivent être d'un grand mérite : c'est un écossais, fort jeune, de mauvaise santé, et que l'on dit être instruit et estimable, mais qui ne se laisse pas voir facilement.

J'ai remarqué à l'Institut britannique quelques autres ouvrages de mérite, mais les descriptions de tableaux sont toujours fort ennuyeuses et imparfaites : je n'ai décrit celui de M. Cossé, que pour donner une idée du genre qui me paraît être aux *tableaux d'histoire* ce que les *mémoires* sont à *l'histoire écrite*. Je préfère les mémoires à l'histoire, en tant qu'ils donnent l'histoire morale,

l'histoire humaine au lieu de l'histoire diplomatique, qui n'a ni intérêt, ni variété, ni instruction, ou qui a seulement cette sorte d'instruction invariable qu'un seul volume fournit aussi complètement que tous les autres. Il y a une sorte de prestige attaché au rang et au pouvoir qui jette un faux lustre sur des actions toutes communes. On se figure que ceux qui font de grandes choses sont de grands hommes ; mais ce sont les moyens que le hasard a placés sous leurs mains qui sont grands et puissans, non pas eux. Du même effort on jette plus loin une pierre qu'une plume ; et il n'est probablement pas beaucoup plus difficile de conduire un empire qu'une boutique. Les vingt dernières années ont assez montré que la grandeur de la naissance est bien peu de chose ; et quant à la grandeur parvenue, compte-t-on le hasard pour rien ?

Un dîner anglais est, comme on sait, fort différent d'un dîner français, moins différent pourtant à présent qu'autrefois : la cuisine est à moitié française. L'Angleterre a évidemment toujours eu de grandes obligations à ses voisins à cet égard, car presque tous les mots de cuisine sont français, ainsi que la plupart des mots de tactique. Il est remarquable que le même animal qui, vivant, a un nom anglais, dès qu'il est mort en prend un français. Le *mouton* qui paît est *a sheep ;* mais dès qu'il a passé par la main du boucher il est *mutton ;* ainsi un *bœuf* (ox), devient *beef,* et un cochon, ou porc (hog), *pork.* J'entendis

l'autre jour un vieux Français qui a vécu trente ans parmi les Anglais, dire à un de ses enfans, qui avait les mains sales, de s'aller laver, ajoutant : *go, you are a little pork* (allez, vous êtes un petit cochon). Rien au monde n'a un effet plus risible qu'une méprise de cette nature; cette disparate de langage est comme les notes dissonantes en musique, ou comme les couleurs demi-assorties, qui choquent d'autant plus, qu'elles sont plus près d'être semblables, sans l'être tout-à-fait.

La maîtresse et le maître prennent les deux bouts de la table, qui est plus étroite et plus longue qu'une table française ; la maîtresse a le haut bout, et les places près d'elle sont les places d'honneur. Il y a généralement deux services et le dessert [1]. La soupe est toujours un consommé

---

[1] En voici l'esquisse ; et quoique mes contemporains en puissent rire, je me flatte que cela intéressera la curiosité des siècles à venir qui liront mon livre ; car

This work, which ne'er shall die, shall be
An everlasting monument to me.

Dîner pour dix ou douze convives.

PREMIER SERVICE.

Sauce, ou ragoût d'huîtres.	Volaille.	Légumes.
Poisson.	Soupe.	Bœuf rôti ou bouilli.
Épinards.	Salé.	Légumes.

SECOND SERVICE.

Crêmes.	Pâtisserie.	Choufleurs.
Ragoût à la française.	Crêmes.	Gibier.
Céleri.	Macaroni.	Pâtisserie.

très-épicé et très-succulent ; les légumes, au contraire, vous sont servis dans toute la belle simplicité de la nature comme le foin aux chevaux, seulement un peu bouillis, au lieu d'être séchés. Ce dîner est d'un ordre moyen ; chez les personnes qui se piquent de *ton*, le maître et la maîtresse de la maison abandonnent les bouts de la table, qui même est souvent ronde et n'a point de bout ; il y a plus de ragoûts à la française ; les plats arrivent seuls en succession, et les légumes ne se montrent pas tout-à-fait *in naturalibus*. Si au contraire on a affaire à quelque bonne vieille famille anglaise, il n'y aura pas de soupe, et les apprêts ne seront que bouilli et rôti.

Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins,
Un gros *rost beef* que le beurre assaisonne,
Des *plum-puddings* [1], des vins de la Garonne.

VOLTAIRE.

DESSERT.

Noix.		Raisins secs et amandes.
Pommes.	Gâteau.	Poires.
Raisins secs et amandes.		Oranges.

[1] Ce *plum-pudding* est une masse de pâte, faite de quantités égales de mie de pain ou de farine, de certaine graisse dure tirée d'un rognon de bœuf, d'œufs, et de raisins secs dont les pepins sont ôtés, et de *corinths*, petit fruit sec qui vient de la Méditerranée. Il y a de plus un peu de lait ; et pour rehausser le tout, un peu de citron confit, d'épices et d'eau-de-vie ; tout cela, bien mêlé, est lié dans un morceau de toile, et suspendu dans une marmite pleine d'eau, où on le laisse bouillir pendant cinq

Les minéralogistes allemands ont donné le nom de *Pouding stein* à une pierre qui est une amalgame de fragmens divers, liés par un ciment commun. Je ne sais pas si le *pudding* dérive de la pierre ou la pierre du *pudding;* quoiqu'il en soit ce mets national est excellent.

L'on boit généralement du vin d'Oporto, d'un gros rouge, âpre et fort, du Madère ou du Sherez. Le vin de Bordeaux, appelé ici *claret,* le Bourgogne, le Champagne et les autres vins de France, sont des vins de luxe. Il n'arrive presque point de vin en Angleterre qui ne soit rehaussé d'eau-de-vie.

On goûte de moins de mets divers ici qu'en France. Chacun dîne généralement d'un ou deux plats, quel que soit le nombre de ceux qui couvrent la table. On ne vous presse ni de boire, ni de manger; la boisson ordinaire, durant le repas, est de la bière (*table beer*), du *porter* (bière forte), et de l'*ale,* espèce de bière pétillante, que l'on sert dans des verres de la forme en usage pour le vin de Champagne, et de l'eau acidulée par le gaz carbonique; personne ne boit du vin et de l'eau. Le vin est sur

ou six heures; le plus long-temps est le mieux : et cette faculté précieuse de ne rien perdre à attendre, l'a fait nommer par excellence *the hunter's pudding*, pudding de chasseur. On ôte la toile avant de le servir. Le *pudding* forme une grosse boule qui se découpe en tranches, sur lesquelles chacun verse une sauce, composée de beurre, de sucre et de vin.

la table, transvasé dans des carafes de beau verre blanc : on se sert quand on veut. On ne pouvait autrefois boire que deux à deux, et quoique cette coutume soit moins générale, il s'en faut bien qu'elle soit abolie. On propose formellement *challenge* (défi) à un des convives, homme ou femme, de boire un verre de vin, ce qui étant accepté par une légère inclination de tête, on verse respectivement, chacun observant son adversaire ; puis prenant son verre, autre inclination réciproque, et dans cette attitude, promenant ses regards tout autour de la table, on nomme successivement chaque convive ; cette cérémonie, qui vieillit pourtant et passe de mode, étant achevée, les deux champions s'envisagent gravement, et portant le verre à la bouche, avalent en même temps ; comme un défi n'attend pas l'autre et que chacun peut former sa partie sans s'embarrasser de ce qui se passe à l'autre bout de la table, il en résulte que les promenades d'œillades, et l'appel nominal, et les inclinations de tête se croisant en tous sens, forment un feu roulant autour de la table. Autrefois on ne manquait pas de présenter l'un à l'autre les convives qui ne se connaissaient pas auparavant, en prononçant leurs noms réciproquement ; c'était leur affaire de se souvenir ensuite de ces noms sous peine de ne pas boire ou de boire impoliment. Cette coutume de présentation se perd tous les jours, et le grand objet du savoir-vivre à la mode actuelle est de bannir toute gêne et tout

cérémonial, ce qui est certainement le mieux : mais on va plus loin, et sous prétexte de se mettre à l'aise et d'éviter les formalités de la vieille politesse, on exclut toute apparence de bienveillance mutuelle. Voltaire a dit quelque part, *qui n'est que juste est dur :* j'ajouterais, *qui n'est que sincère est grossier.* La véritable politesse n'est que la bienveillance dans les petites choses, et cela coûte si peu et demande si peu de sacrifices, qu'il ne vaut pas la peine de s'en dispenser ; quand elle ne promet que cela, elle n'est point fausseté. Les gens qui ont cette sorte de politesse se ressemblent beaucoup dans tous les pays, ceux qui n'ont que la politesse arbitraire des manières, l'usage du monde, sont plus nationaux. L'impolitesse anglaise est insolente, l'impolitesse française est impertinente ; l'une tient à l'orgueil, l'autre à la vanité.

Très-peu de temps après la fin du dîner, les dames se retirent, la maîtresse de la maison se levant de table la première ; pendant ce mouvement les hommes se tiennent debout, restés seuls ils se rasseyent et paraissent évidemment plus à leur aise ; la conversation change un peu de caractère, c'est-à-dire, qu'elle devient moins mesurée, ou plus grave, ou plus licencieuse :

Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain.

La politique est un sujet qui intéresse fortement presque tout le monde en Angleterre, et

non-seulement les hommes, mais les femmes, de sorte qu'elle entre tout autant dans la conversation avant qu'après la retraite de ces dernières, qui cependant s'en mêlent peu, si la compagnie est nombreuse. L'espèce de politique dont on s'entretient roule généralement sur les mesures de l'administration présente, et les ministres sont infailliblement blâmés ou loués pour les mêmes choses et pour toutes choses, suivant que la personne qui parle est de l'un ou de l'autre parti. Cette petite guerre d'opinions ministérielles se fait généralement avec assez de gaîté, mais il y a une autre branche de politique à laquelle on ne peut guère toucher sans s'échauffer, c'est la réforme parlementaire; on n'entend pas raillerie là-dessus. Cette question porte sur des principes spéculatifs très-compliqués, mais plus elle est difficile à résoudre, moins les disputans s'entendent, et plus ils sont positifs et opiniâtres. En fait de ministres, c'est tout autre chose, on s'entend parfaitement, ceux qui les défendent ont leurs raisons pour cela; ils font leur devoir, on le leur pardonne.

Le ministre Walpole, qui passe ici pour avoir connu mieux que personne la manipulation de son art et avoir étudié les hommes à fond, et même jusqu'à la lie, disait qu'à table, il était aisé de ramener toujours ses convives au ton de la bonne humeur, qu'il n'y avait qu'à faire tomber la conversation sur les femmes ou sur la bonne chère, et que tout le monde était d'ac-

cord sur ce point. Cette recette n'a encore rien perdu de sa vertu, et la matière se traite en Angleterre *con amore;* vieillards et jeunes gens tous s'en mêlent, et les hommes se vengent *over the bottle,* de la retenue que les mœurs imposent devant le sexe.

Il y a quelques coutumes bien étranges pour un pays où l'on se pique d'une grande délicatesse de propreté. A la fin du dîner, et avant que les dames aient quitté la table, on place devant chaque convive une petite jatte de verre coloré pleine d'eau. Hommes et femmes y plongent la bouche, aspirant, dégorgeant, reprenant et rendant avec un bruit de rinçement et de crachement point du tout déguisé, aidé quelquefois d'un doigt élégamment fourré dans la bouche. Cela fait, on s'essuie les mains et la bouche *avec la nappe,* si l'on n'a pas de serviettes; l'usage en est fort moderne, et n'est pas encore tout-à-fait général. Mais cela n'est rien en comparaison de ce que je vais dire! On boit tant, et si long-temps, qu'il en résulte des conséquences naturelles auxquelles il faut céder. Croira-t-on qu'il y ait dans un coin de la chambre un certain vase auquel les convives vont gravement rendre visite tour à tour, sans que le bruit, le geste et l'attitude interrompent la conversation. J'ai demandé pourquoi cet article de première nécessité n'était pas placé hors de la chambre dans quelque cabinet voisin? C'est, m'a-t-on dit, qu'autrefois on avait trouvé que cela fournissait un prétexte

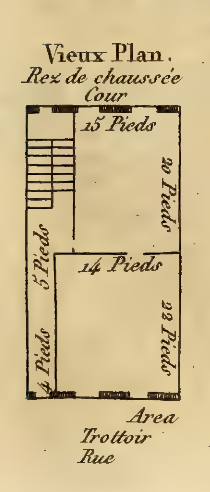
à ceux qui avaient le malheur de n'aimer pas à boire, ou de ne pouvoir le faire impunément, de s'échapper avant d'être ivres, et que leurs ancêtres avaient sagement pourvu à un abus si criant, par l'introduction de cette ridicule malpropreté. Ceci n'a lieu, comme j'ai dit, qu'après la retraite des femmes, mais j'ai vu le meuble dont je parle paraître après dîner dans des maisons où il n'y avait point d'homme, c'est-à-dire, point de maître de maison. La maîtresse de la maison est censée en avoir donné l'ordre aux domestiques : cela est un peu scabreux pour la délicatesse d'une dame anglaise ! Et cependant on attaque inexorablement quelques peccadilles françaises sur la propreté; par exemple, on nous reproche de cracher perpétuellement sur le tapis, dans le feu, et cela se dit partout à Londres, avec un air d'aisance et de simplicité, avec une prétention de politesse tout-à-fait inconcevable ! Cracher sur la table dans de petites jattes de verre, à la bonne heure, mais sur le plancher, que va peut-être essuyer la draperie traînante d'une élégante, cela est effroyable ! Prendre un morceau de sucre avec ses doigts est une autre incongruité française au second chef : il y a des pinces dont il faut se servir. L'étonnement, l'horreur et la colère du grand docteur Johnson, lorsque, dans son voyage en France ou bien en Écosse, quelqu'un mit avec ses doigts un morceau de sucre dans sa tasse, sont fidèlement décrits par son historiographe Boswell.

On sera curieux en France de savoir comment on est logé à Londres. D'abord, il faut savoir que chacun y a sa maison, à moins qu'il ne soit fort pauvre. Il en résulte des avantages et des inconvéniens. On est certainement plus complètement chez soi; on n'est pas à la merci du bruit, de la saleté, des maladies contagieuses, et surtout du feu de ses voisins. D'un autre côté, quand chaque famille occupe un grand étage, on a une suite de pièces de plain-pied, qui ont certainement un bien plus bel effet, et sont bien plus commodes. Les petites maisons de Londres sont bien étroites et bien hautes, avec un nombre de petits étages, l'un pour manger, l'autre pour dormir, un troisième pour recevoir la compagnie, un quatrième sous terre pour la cuisine, un cinquième tout en haut pour les domestiques; et l'agilité, la rapidité et l'aisance avec lesquelles toute la famille monte, descend et se perche sur ces différens étages, me donne l'idée d'une cage avec ses bâtons et ses oiseaux.

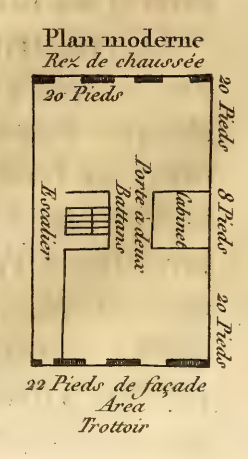
La construction de ces sortes de maisons est fort simple et uniforme. Il y a deux chambres à chaque étage; l'une sur la rue, éclairée de deux ou trois fenêtres; l'autre sur une cour, souvent fort petite. L'escalier est derrière, et pris sur la largeur de l'arrière-chambre, ou bien, dans les maisons plus modernes, entre les deux chambres, dans le centre de la maison, et éclairé d'en haut par un vitrage dans le toit. En voici le plan, couvrant un terrain de 20 à 25 pieds de large sur

40 à 50 pieds de long. Le rez-de-chaussée est élevé de 2 ou 3 pieds au dessus du niveau de la rue, et en est séparé par une espèce de fossé appelé *area* ou aire, de 3 à 6 ou 7 pieds de large, bordé d'une grille de fer, profond de 5 à 6 pieds, et donnant du jour aux fenêtres de la cuisine. Il y a trois ou quatre marches, et une plate-forme de pierre, servant de pont à travers ce fossé pour arriver à la porte.

Quoiqu'il y ait dans une maison de cette espèce beaucoup de place, le tout est certainement fort mesquin; mais on n'a pas plutôt passé la porte, qui est toujours tenue fermée, que l'ordre et la propreté vous frappent : le plancher de l'entrée couvert d'un tapis, les murs peints à l'huile ou tapissés de papier, une lampe dans sa cloche de verre, suspendue au plafond par une poulie; tout est uniforme, complet, retiré et indépendant. En anglais, on dit tout cela par *snug and*



Dans les étages au-dessus la Chambre sur la rue a de plus la largeur du passage qui au rez de chaussée conduit de la rue à l'escalier.



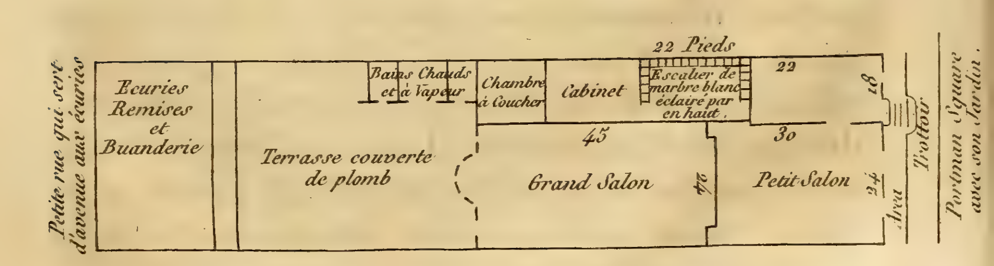
I. Page 70.

comfortable. J'ai déjà expliqué ce que c'est que *comfortable*; *snug* est un autre mot qui n'a pas son équivalent en français. Des oiseaux, qui se tapissent dans leur nid sous l'aile de leur mère, y sont *snug*; on est *snug* au lit en hiver, on est *snug* chez soi lorsqu'on s'y tient clos et couvert. *Snug* est un mot familier; il n'est pas noble d'être *snug*, ni d'être *comfortable* non plus.

Sur le trottoir, devant chaque maison, on voit un trou rond de 15 ou 18 pouces, couvert d'une petite grille de fer; c'est le caveau au charbon de terre : les charbonniers viennent y vider leurs sacs, sans salir la maison, et ce caveau a une porte qui s'ouvre dans l'aire et correspond à celle de la cuisine aussi dans l'aire. Les latrines sont dans la cour, et, communiquant avec les conduits ou égoûts souterrains qui passent le long de chaque rue, elles n'ont jamais besoin d'être vidées; opération qui empoisonne l'air de Paris pendant la nuit, et y produit souvent des effets funestes. Les maisons opulentes ont ce que l'on appelle *water-closets*. On pratique, dans le haut de la maison, une citerne entretenue par la pluie, et, par un mécanisme fort simple, un tour de robinet vide et lave le vase de faïence, qui a une ouverture dans le bas, et, dans le même instant, le remplit d'eau propre. Le loyer d'une maison, telle qu'elle vient d'être décrite, et c'est la plus basse classe, varie, suivant les quartiers, de 80 à 200 livres sterlings par an, y compris les taxes, qui sont de 20 à 50 l. sterlings.

Pour donner une idée des meilleures maisons de Londres, voici le plan d'une maison de Portman-Square, occupée par une personne riche. * Ceci est le rez-de-chaussée. Le petit salon, de 24 pieds sur 30, est la salle à manger, et la pièce, de 18 pieds sur 22, est le vestibule. Cette maison a été achetée, par le présent propriétaire, pour 16,000 liv. sterlings, mais a coûté plus du double à bâtir. Le loyer des maisons un peu inférieures, dans un aussi bon quartier, est d'environ 400 à 500 l. sterlings par an, y compris les taxes. On m'assure qu'il y a beaucoup de maisons dont le loyer est de 1000 l. sterlings. Les meilleures maisons sont occupées par les propriétaires eux-mêmes.

Dans ces maisons, on voit ordinairement de trois à six domestiques mâles, et probablement autant de femmes au moins. Les gages des premiers sont d'environ 40 l. sterlings par an, y compris l'habillement ; et ceux des femmes, de 10 à 12 l. st. ; et finalement, la dépense annuelle est de 4000 à 8000 liv. sterlings. Le prix de la



I. Page 72

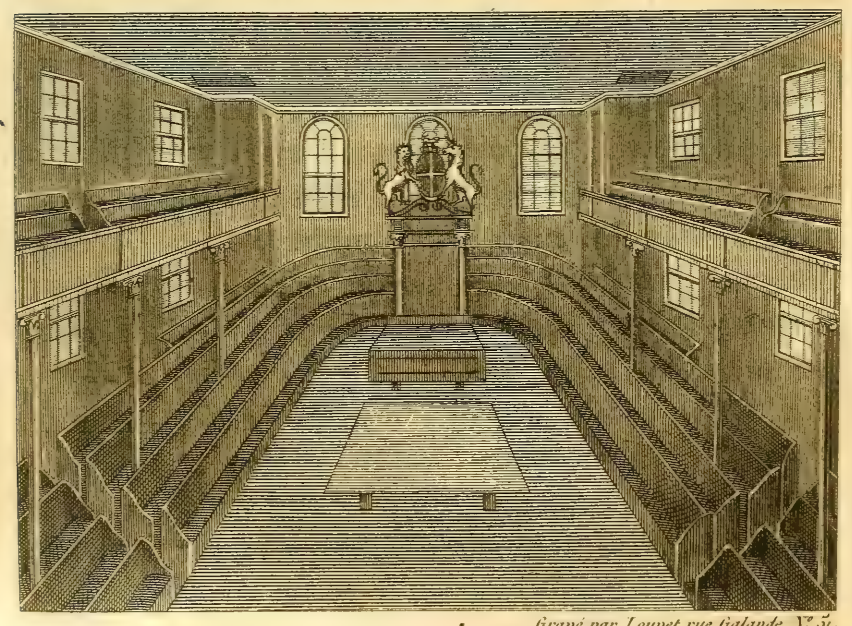
viande de boucherie, bœuf et mouton, est 9 d. la livre; le veau, 1 s. à 1 s. 6 d.; le beurre, 1 s. 10 d. la livre; le lait, 8 d. la pinte; le pain blanc, 3 d. la livre; une bonne vache, de 18 à 20 liv. sterlings; un bon cheval, de selle ou de voiture, de 50 à 100 liv. sterlings.

30 *Mars*. Je désirais depuis long-temps assister à une séance parlementaire, et, ne sachant pas les usages, j'aurais voulu y être accompagné. C'est une entreprise qui demande du courage, de la persévérance; il y a peu de gens, et généralement il n'y a que des jeunes gens, qui veuillent se soumettre à la fatigue, à l'incommodité, et on peut ajouter aux humiliations, qu'exige l'admission à la galerie de la chambre des Communes, si les débats du jour promettent quelque intérêt. Ainsi, je pris mon parti, et j'y fus seul hier. La foule s'était accumulée depuis deux heures sur l'escalier, et il y eut grande presse pour arriver à un petit guichet, où l'on présente son titre d'admission. Le mien était un ordre d'un membre du Parlement; mais j'observai qu'une pièce d'argent (*five shillings*) était le passeport le plus commun, reçu aussi publiquement et plus gracieusement que mon admission légitime. En entrant dans la tribune, je trouvai les deux premiers bancs déjà remplis, et je pris place sur le troisième; il y en avait deux autres derrière le mien, et à peu près cent cinquante personnes dans la galerie. On voyait, dans la chambre en bas, assez peu de membres du Parlement;

ils paraissaient occupés à des affaires de peu d'importance, et qui s'expédiaient sans débat. Cette chambre (*the House of Commons*) m'a paru avoir 40 pieds de large sur 60 pieds de long. La tribune où j'étais est élevée de 15 à 18 pieds; elle occupe un des bouts de la chambre en face des fenêtres, à travers desquelles on voit la rivière et quelques arbres. Une longue tribune ou galerie, plus étroite que celle du public, et supportée par des piliers de fer, règne de chaque côté; elle est occupée par des membres, lorsque la chambre se trouve trop pleine, ou bien lorsqu'ils sont disposés à faire un somme, ce qui se pratique à la face du public avec une hardiesse inconcevable. L'honorable membre arrange les coussins, se fait un oreiller, puis se couche tout de son long, et ronfle à son aise et tout aussi long-temps qu'il lui plaît, sans s'inquiéter des débats. Le siège du président (*Speaker*), qui ne parle que sur les points de formes relatifs à la conduite des débats, et au maintien de l'ordre et des privilèges de l'assemblée, fait face à la tribune, et a les fenêtres derrière, ou plutôt au-dessus de lui. Tout autour de la chambre règnent cinq rangs de bancs en amphithéâtre, couverts de coussins de maroquin vert. Les murs sont lambrissés d'un bois brun; un grand lustre est suspendu dans le milieu, et trois chandeliers de chaque côté au-dessus des galeries. Devant le *Speaker* est une grande table, couverte de livres et de papiers, à laquelle sont assis deux personnages, clercs ou secrétaires, en

robes noires et en perruques poudrées à blanc, ce qui est aussi le costume du président; tout le reste de l'assemblée est habillé comme il lui plaît. La *masse* repose à l'extrémité de la table, quelquefois dessus, quelquefois dessous, suivant que le président préside ou non. A la droite du président sont les bancs ministériels, à la gauche ceux de l'opposition; c'est-à-dire, que les membres prennent ordinairement ces places, mais l'ordre n'est point obligatoire. Voici une esquisse d'une vue générale de la salle, prise de la tribune publique où j'étais. *

Je vis bientôt un membre, grand, mince, et d'un extérieur assez distingué, se lever, et annoncer une *motion* qu'il se propose de faire la


Gravé par Louvet, rue Galande, N° 51.

semaine prochaine, relativement à un grand abus d'autorité commis par le capitaine d'un vaisseau de guerre contre un de ses matelots. Il ne dit que quelques mots. C'était sir Francis Burdett, personnage très-connu dans ce moment.

L'affaire de Walcheren est venue ensuite à être discutée, par le général T**. contre, et par le général C**. et M. R**. pour le ministère; tous ont discouru fort au long, et, à ce qu'il m'a paru, bien pesamment; puis quelques jeunes membres sont descendus dans l'arène (si on peut dire descendre, puisqu'ils ne sortent pas de leurs places), lord T., lord G. G., M. F**; ce dernier a parlé avec une grande véhémence en faveur des ministres; tous trois avec une sorte d'éloquence de collége, assez bien pour s'exercer, mais certainement en pure perte, quant à persuader ou à changer l'opinion de qui que ce soit. Après ces jeunes orateurs, un vétéran s'est levé, vieux, édenté, parlant comme un juif, de mauvaise grâce, négligemment, sans apparence d'art ni de méthode, mais ardemment, avec beaucoup d'esprit, et de cet air de persuasion intime et forte, qui est inséparable de la véritable éloquence. Avancé de quelques pas vers la table, il a accompagné son discours de gestes animés, un peu à la française, ou au moins très-différens de la manière anglaise, qui est simple et tranquille : M. Grattan est irlandais. Tout cela a duré jusqu'à environ onze heures. Las, fatigué et les jambes engourdies par l'attitude contrainte

dans laquelle il faut rester, car on ne peut se tenir debout un instant, ni remuer que pour sortir, j'ai abandonné la partie, et descendant l'escalier, je me suis retiré chez moi, traversant l'immensité sombre et solitaire de cette salle gigantesque de Westminster, qui a 275 pieds de long et 74 de large, et qui, éclairée à cette heure par deux ou trois lampes dont les faibles rayons percent à peine l'obscurité, ressemble à l'antichambre des enfers. C'est dans le fait l'antichambre des cours de justice, dont les portes sont distribuées tout à l'entour, ainsi que l'antichambre du parlement. C'est là que les grands procès criminels par *impeachment* sont plaidés et jugés; c'est là que la sentence régicide fut prononcée contre Charles Ier, et c'est aussi là que Richard II donnoit un dîner à dix mille convives, qui sont morts depuis quatre cents ans !

Ce matin j'apprends que M. Can** et M. Whit** ont parlé après que je me suis retiré, la chambre des communes ayant siégé jusqu'à deux heures du matin. Je regrette beaucoup de n'avoir pas entendu ces deux orateurs, quoique le sujet (*Walcheren*) soit à présent tout-à-fait rebattu et usé. Je ferai un autre effort pour tâcher de les entendre. Le sacrifice est grand, deux ou trois heures debout sur un escalier, puis monter à l'assaut par une brèche étroite et escarpée, enfin pour se refaire, rester immobile et pressé sur un banc huit à dix heures pour n'avoir peut-être à entendre que des écoliers, et sur le point d'at-

teindre l'objet de tant de souffrances et de patience, être mis dehors comme des chiens, au premier mot d'un des membres, qui peut demander au président l'ordre de vider la galerie, sans donner aucune raison. M. Windham qui s'est fait une mauvaise affaire à ce sujet avec le public, et avec les rapporteurs, est un de ceux que je désire le plus d'entendre, d'autant plus que l'on ne peut plus que *l'entendre*, les rapporteurs s'étant ligués entre eux pour ne plus rapporter ses discours.

Il est juste
Qu'on soit puni par où l'on a péché.

Et ce n'est pas une punition insignifiante pour M. W—, qui se plaisait autant que personne à voir ses discours rapportés correctement et qui s'est plus d'une fois donné la peine de reviser le rapport avant son impression. M. Windham est à peu près le dernier vivant d'une certaine classe d'hommes d'état qui ont illustré le sénat anglais pendant ce règne. Fox, Burke et Pitt furent des hommes de talens et de caractères totalement différens les uns des autres, et M. W—, l'un des grands luminaires de cette constellation brillante, est presque également différent de chacun d'eux. Ils se ressemblèrent en ceci, que la plupart commencèrent leur carrière dans l'opposition et furent plus ou moins réformateurs; deux d'entre eux aspirèrent à donner une base représentative, plus pure, et plus populaire au parlement, avant d'arriver au pouvoir : aucun d'eux, cepen-

dant, ne *fit* ce qu'il avait *dit*, et tous, à l'exception de Fox, abjurèrent plus ou moins formellement la foi de leur jeunesse.

Je suis disposé à mal penser également, ou d'un jeune homme qui a peu d'amour pour la liberté, ou d'un homme âgé qui en a beaucoup; mais Pitt changea avant l'âge où il est permis de changer. Les conséquences terribles de la révolution française que Burke sut deviner dès son commencement, à force d'imagination plutôt que de sagesse, le jetèrent dans l'extrême opposé à la liberté, et il sembla vers la fin de sa vie, ne plus voir de salut pour l'humanité que dans le despotisme. S'il avait vécu jusqu'à ce jour, il n'aurait pas eu à se plaindre. Mais cet enfant gâté du génie eût probablement brisé son nouveau hochet et repris l'ancien. Fox eut le mérite de la constance d'opinion, il a toujours été l'ami d'un état de liberté modérée; il s'est constamment opposé aux empiétemens du pouvoir ministériel en Angleterre, il a toujours été bon Whig. Il me paraît avoir pensé trop favorablement de la révolution française, et avoir trop peu craint son influence en Angleterre autant que son adversaire Pitt la craignit trop ou feignit trop de la craindre. Pendant le court espace de temps que Fox a été en pouvoir non-seulement il a peu fait pour ce qu'il avait toujours appelé *la liberté*, mais il a semblé aussi peu disposé que ses prédécesseurs à sacrifier à la paix, après avoir tant déclamé contre la guerre : ce pouvait être manque de pouvoir, et

non de sincérité. Son éloquence paraît avoir été la véritable éloquence anglaise, simple et forte, vigoureuse et directe, plutôt que fine et insinuante; quand il parlait avec chaleur sa voix devenait aigre et criarde. Il est singulier, que sachant si bien parler, ce grand homme n'ait pas su mieux écrire. Un fragment d'histoire, à peine commencée, a paru après sa mort; le style en est laborieusement simple, et la morale à force d'être libérale, un peu relâchée.

Pitt, opposé en tout à Fox, avait plus d'art et de logique, un choix d'expressions qui n'a jamais eu d'égal et une ironie déchirante; mais on ne lui accorde pas l'éloquence persuasive de Fox. Burke était tout imagination; mais à juger par ce qu'il a écrit sur la révolution française, c'était une imagination déréglée dont le jeu continuel, l'exubérance et la vigueur pouvaient plaire et éblouir; mais dont on eût pu dire *qu'est-ce que cela prouve?* et *qui est-ce que cela persuade?* On dit qu'à une certaine époque de sa carrière parlementaire, les bancs se vidaient aussitôt qu'il se levait pour parler et qu'il en reçut le nom de *dinner-bell* (la cloche du dîner); c'est que l'esprit amuse plus et plus long-temps, ceux qui en font que ceux qui l'écoutent. Burke était très-savant et très-aimable, et sa conversation avait de grands charmes.

M. Windham, le seul qui reste de ces grands hommes, ressemble plus à Burke qu'aux deux autres, mais son éloquence paraît être plus

simple quoiqu'également brillante et vigoureuse. Son faible est le paradoxe; il aime les idées extraordinaires et à se frayer un chemin neuf à travers les opinions et les principes du reste des hommes, pourvu toutefois que ce soient des opinions et des principes modernes; car ses innovations consistent à ne rien changer, et son originalité à ne faire que ce que l'on a toujours fait. Pour qui ne veut pas suivre le courant, il revient au même d'aller plus vite que lui, ou de rester en arrière, et de le laisser passer; le résultat est le même.

On attribue à M. Shéridan un bon mot sur son compte. Le commun des hommes voit généralement deux côtés à une question quelconque; mais M. Windham en trouve toujours un troisième, et ensuite il s'arrange (*pairs off*) avec lui-même [1].

Les *rapporteurs* sont des personnes employées par les éditeurs des papiers publics, à prendre note des principaux discours qui se font dans le parlement, et qui sont ensuite publiés dans ces papiers. Ils étaient assis derrière moi dans la galerie et je profitai de l'occasion pour observer attentivement leur manière de faire. Loin de tout écrire, il ne font que prendre des notes fort négligemment en apparence; un mot sur cent,

[1] Pour entendre *pairs off*, il faut savoir que, lorqu'une question va être mise aux voix, si un membre est obligé de sortir, il s'arrange avec quelqu'un des membres du côté opposé, pour sortir en même temps, en *paire*, de manière à ne rien changer au résultat des voix.

pour marquer les points principaux. Je ne conçois pas comment ils peuvent, au moyen de ces simples notes, donner au public les discours, ou du moins leur substance liée et suivie, formant une ébauche fort ressemblante. Un de ces rapporteurs, nommé Woodfald, qui est mort, avait coutume sans prendre aucunes notes, et entièrement de mémoire, d'écrire chez lui à son retour de la séance, tout ce qui s'était dit et qui valût la peine d'être répété. Ils sont dans la foule, pressés, poussés, interrompus, écrivant sur leurs genoux d'une manière très-incommode, riant et plaisantant à mi-voix sur ce qui se fait et se dit, et faisant des vœux pour que tel ou tel orateur ennuyeux veuille bien se taire et reprendre son siége.

L'effet de l'exclamation, *Hear! Hear! Hear!* (écoutez! écoutez!) m'a singulièrement surpris. Les papiers publics en font souvent mention, en rapportant les discours des orateurs; mais je ne m'étais pas fait une idée juste de la chose. Un modeste, *genteel, hear! hear!* se fait d'abord entendre, d'une ou deux voix : d'autres s'y joignent de plus en plus *crescendo;* tant qu'à la fin un *charivari* universel remplit la salle, ressemblant singulièrement au bruit d'un troupeau d'oies effrayées, s'éteignant, se ranimant, montant et descendant, suivant que l'orateur dit quelque chose de remarquable en bien ou en mal.

On s'imaginerait, d'après le caractère triste et taciturne de cette nation, que la gravité natu-

relle et réputée essentielle à toute assemblée législative, se ferait remarquer particulièrement dans le sénat britannique; point du tout, c'est l'assemblée la plus gaie que j'aie jamais vue. On semble y être toujours à l'affût d'une plaisanterie, et si on peut la glisser dans la discussion la plus sérieuse, elle n'en réussit que mieux. Il y a quelques membres, M. Shéridan en particulier, qui sont tellement en possession de la *risibilité* sénatoriale, que d'un seul mot, d'un geste significatif, ils peuvent, quand il leur plaît, mettre tous leurs honorables confrères de bonne humeur. La taciturnité anglaise ne tient pas contre un trait d'esprit, et encore moins contre une grosse bouffonnerie, qui s'appelle ici *humour*. Ils disent que les Français n'en ont pas; je réfutai il y a quelques jours cette injuste accusation, en produisant, *les battus paient l'amende* que je trouvai sous ma main. Je défie tout Anglais d'y résister, et de ne pas convenir, en se mourant de rire, que c'est là de la véritable *humour*: d'ailleurs Molière en est plein. La nation anglaise l'emporte pourtant; elle est essentiellement grave et bouffonne, la nation française, frivole et bienséante.

Quand on considère l'importance toujours croissante de l'opinion publique, de ce tribunal moderne que les gouvernemens d'aujourd'hui sont obligés de consulter, et devant qui les plus despotiques trouvent bon de justifier leurs mesures publiques, lui faisant l'honneur de le trom-

per : quand ensuite on voit combien la publicité de ce qui se passe en Parlement influe sur cette opinion publique en Angleterre et lui est nécessaire ; et que sans le rapport des débats dans les gazettes, non-seulement le peuple anglais n'en aurait presque aucune connaissance, mais même que ces débats n'existeraient pas tels qu'ils sont à présent ; puisqu'il est indubitable que les discours sont bien plus pour le peuple que pour le Parlement ; on est un peu surpris de voir les personnes employées à préparer cette communication tout importante, traçant sur leurs genoux et comme à la dérobée, les notes furtives qui doivent alimenter la curiosité légitime d'un public éclairé, et servir à l'instruction de cette grande enquête nationale ; mais au lieu d'un organe alimentaire, M. Windham semble n'y voir au contraire, qu'un de ces organes de sécrétion dont la nécessité n'est admise qu'avec honte.

La liberté de la presse est considérée en Angleterre comme le palladium de la liberté nationale. D'un autre côté, son abus en est sans doute le fléau. « C'est la seule plaie, a dit un homme d'esprit, dont Moïse oublia de frapper l'Égypte ». Cette plaie moderne pénètre comme les reptiles jusque dans l'intérieur des familles, où elle porte la diffamation et le malheur. Elle distribue, quant aux affaires publiques, autant de mensonges que de vérités, et quoiqu'elle offre des moyens de réfutation également publics, et que du choc réciproque qui en résulte, on puisse se

flatter d'obtenir à la fin la vérité, il faut convenir que c'est une *réciprocité toute d'un côté :* car je me suis convaincu que chacun ne lit que les papiers de son parti, de manière à se fortifier dans ses erreurs et dans ses préjugés au lieu de s'éclairer. La constitution laisse à chaque individu l'usage de son épée et de sa plume, à ses risques et périls, et l'on est puni pour un libelle ainsi que pour un meurtre. Mais l'un de ces crimes est plus difficile à prouver que l'autre; il est susceptible de tant de degrés différens, et prend tant de formes diverses qu'il échappe communément au harpon de la loi. On ne peut pas tuer *un peu,* comme diffamer *un peu,* petit à petit et par morceaux, soit un individu, soit le gouvernement, ou la constitution même. Voilà le mal; quel est le remède? C'est ce qui est certainement bien plus difficile à trouver; car il n'est plus question de supprimer la liberté de la presse, qui est entrelacée avec les mœurs anglaises de manière à ne pouvoir en être séparée sans déchirer tout le tissu; et malgré ses énormes inconvéniens, il est impossible de ne pas convenir que le peuple anglais lui doit beaucoup; il a mangé du fruit de l'arbre de la science, et il ne peut plus retourner à son état d'innocence et d'ignorance.

Il résulte de cette liberté de tout imprimer une sorte de transparence qui laisse voir à travers le corps politique bien des opérations dégoûtantes, tout le travail de l'estomac et des intestins, et

la succion famélique de tant de vaisseaux, ceux-ci pour le soutien de la vie, ceux-là pour la communiquer, et le jeu des poumons embarrassés de flegmes et d'humeurs pituiteuses; les parties nobles salies et corrompues par le contact des plus viles, et de tout ce que les infirmités de notre nature ont de plus abject. Mais en même temps quels moyens de régénération! Comme on peut mettre le doigt sur le mal et le fer aussi, ouvrir, pénétrer, nettoyer, extirper! Cependant, qui pourrait voir ainsi son intérieur tout à découvert, sans avoir des momens de grande frayeur, et une inquiétude continuelle, et sans contracter cette habitude grondeuse, plaintive et gémissante, qui est certainement très-commune en Angleterre? Je ne sais si l'existence d'un tel corps serait fort agréable; mais elle serait probablement de longue durée.

Les extrêmes en fait de gouvernement se rapprochent, dit Hume. Dans un gouvernement arbitraire fermement établi, le maître ne craint pas son peuple, et lui laisse beaucoup de liberté [1]; dans une république, le peuple ne craint pas ses magistrats, et leur permet d'exercer sur ses actions toute la sévérité des lois. Dans un gouvernement mixte, comme celui d'Angleterre, les magistrats et le peuple se craignent et s'observent

---

[1] Hume avait en vue le gouvernement de Frédéric de Prusse; s'il eût écrit à présent il aurait eu des données différentes.

mutuellement : le premier cherche à étendre son pouvoir, et le second à le réprimer. La liberté d'écrire et de parler, sera sous un tel gouvernement portée aussi près qu'il se pourra de la licence; et ne s'arrêtera qu'à ce que la loi désigne sédition et libelle. Ce sont les limites du pouvoir des magistrats et des droits du peuple, qui seront poussées de part et d'autre aussi loin qu'elles pourront aller.

Il m'est venu dans l'esprit, que si chaque papier public était forcé de consacrer la moitié de ses colonnes à chacun des deux grands *partis* qui divisent l'opinion publique; si, par exemple, un gazetier ministériel était obligé d'envoyer sa feuille, imprimée d'un côté seulement, à un gazetier de l'opposition, qui imprimerait l'autre côté, de manière à présenter le poison et le contre-poison dans le même verre, il serait difficile au peuple d'être alors aussi grossièrement trompé qu'il l'est. Mais il y aurait une difficulté, c'est le nouveau troisième parti, les réformateurs absolus, qui ne consentiraient jamais à marcher côte à côte avec les Whigs, et qui, ainsi que M. Windham, seraient réduits à la nécessité de *pair off* avec eux-mêmes.

Les rapports des débats dans le temps de l'enquête relative à la conduite du duc d'Y. (affaire qui fait autant d'honneur que de honte à ce pays-ci) ayant causé un grand scandale, et les ministres voulant s'éviter l'humiliation d'un semblable *scandale* pendant l'examen de l'affaire

de Walcheren, un d'eux déclara l'intention de faire usage, jour par jour, du droit qu'a tout membre de faire vider la galerie. M. Shéridan fit à ce sujet une motion pour rescinder cette loi ou usage, (*standing order*) ou le modifier de manière qu'une décision de la Chambre des Communes fût à l'avenir nécessaire, toutes les fois qu'un membre désirerait d'exclure le public. Cette motion donna lieu à des débats fort animés, pendant lesquels M. Windham nia que le rapport des discours pût être considéré comme fort important à la liberté nationale, puisque cet usage ne date que de vingt-cinq ou trente ans; et qu'au dire des bons amis de cette liberté, elle a toujours été sur son déclin depuis ce temps-là. Dans l'ardeur de son zèle contre les *rapports*, M. Windham s'étant permis de faire une sortie contre les *rapporteurs*, les accusant d'être un ramas d'aventuriers nécessiteux, banqueroutiers, laquais, etc. il reçut de l'un de ces *rapporteurs* une excellente lettre, exposant, en langage également fort et modéré, l'injustice, la cruauté et l'illibéralité de cette attaque personnelle. M. Windham ne dédaigna point de se justifier par une réponse digne de sa réputation à tous égards, et finit par offrir, mettant de côté rang et privilége, cette sorte de réparation que l'honneur offensé requiert. Je tiens cette anecdote d'une personne qui a vu les lettres.

Il y a eu depuis peu, dans la Chambre des Communes, une scène tragi-comique fort cu-

rieuse, qu'il serait injuste de donner comme caractéristique des mœurs de cette nation singulière, étant peut-être unique en extravagance. Un honorable membre, bon gentilhomme campagnard, (*country gentleman*) et qui plus est, un de ceux qui sont élus par le peuple, (*county-member*) prit ombrage de ce que certaines questions qu'il avait faites en Parlement, pendant l'examen de l'officier commandant à Walcheren, avaient été négligées, parce que sans doute on le supposait un peu ivre lorsqu'il les fit, péché très-véniel en Angleterre; et ayant fait là-dessus quelques remarques emportées, accompagnées de juremens, il y eut une motion que les paroles de l'honorable membre seraient *taken down* (notées) afin d'être prises en considération. Autre emportement de la part de l'honorable membre, à qui le Président ordonne de se retirer, et, après quelques difficultés, il se retire. La chambre détermine qu'il sera mis sous la garde du *serjeant at arms*; cette résolution ne lui est pas plutôt communiquée, qu'il rentre comme un furieux, criant que le président n'a pas le droit de le constituer prisonnier, et que *ce petit Monsieur en grande perruque* n'est que le serviteur et non le maître de la Chambre des Communes. Le président, en conséquence du vote d'emprisonnement, est obligé d'ordonner au *serjeant at arms* de faire son devoir; celui-ci, à l'aide de quelques assistans, enlève son prisonnier après un combat opiniâtre; l'honorable membre étant un

Hercule ! Que diraient les Parisiens d'un coup de tête comme celui-là, au milieu du corps législatif ! et d'un membre en grand costume, livrant bataille au portier, devant l'assemblée auguste des sénateurs ! Au bout de deux jours, l'honorable membre ayant écrit une lettre pénitente, est ramené à la barre de la Chambre des Communes, où ayant reçu une bonne mercuriale, et *payé* le *serjeant at arms* pour ses services, il lui est permis de reprendre son siége. Le corps législatif des États-Unis offrit, il y a quelques années, un spectacle encore plus édifiant. On vit un honorable membre, (Irlandais naturalisé) cracher au visage d'un autre honorable membre ; on arrêta les voies de fait immédiates ; mais le jour suivant le membre insulté livra bataille à son adversaire, on se donna des coups de poing et de pincettes (*poker*) et on se roula sur la poussière du plancher législatif, devant les représentans de la nation. C'était dans la salle du congrès, mais dans un moment où le président n'était point sur son siége.

2 *Avril.* La question de Walcheren fut finalement décidée le lendemain du jour où j'assistai à la séance, ou plutôt le surlendemain, le Parlement ayant passé toute la nuit et jusqu'à sept ou huit heures du matin aux débats. Une petite majorité (21) approuve tout ; (253 pour, et 232 contre). Ceci est bien certainement tout à rebours de l'opinion publique, qui condamne les ministres presqu'unanimement. Le fait est, que

le Parlement les condamne aussi généralement que le public : mais outre les affidés, qui votent *toujours* pour les ministres [1], il y a un grand nombre des membres indépendans qui ont voté pour eux dans cette occasion, quoiqu'ils les condamnent, mais parce que, tout considéré, ils sont opposés à un changement. La question n'est pas s'ils ont bien ou mal fait à Walcheren, mais si, malgré cette faute, ils ne sont pas les meilleurs ministres que l'on puisse avoir. Le pouvoir des ministres en reste pourtant bien ébranlé; et s'ils envoient demain sir Francis Burdett à la Tour, il en peut résulter des conséquences sérieuses.

Voilà les membres du Parlement bien à leur aise; car cette affaire de Walcheren, si vilaine et si indécrotable, leur était devenue aussi ennuyeuse qu'odieuse. J'ai entendu plusieurs d'entre eux parler avec épouvante d'un certain grand registre de témoignages (*évidences*), qui

[1] Il a paru une liste dans les papiers publics, des membres qui ont voté pour ou contre les ministres dans l'affaire de Walcheren. De 253 membres qui ont voté *pour*, la plus grande partie ont des places; et de 232 membres qui ont voté *contre*, aucun n'a de place; voilà une liste éloquente! reste à savoir ce que ces messieurs *contre* auraient fait s'ils avaient eu des places. On sait qu'il y a des femmes vertueuses faute de tentation, ou même afin d'être tentées. Il est nécessaire d'expliquer qu'un membre du parlement qui accepte une place perd dès ce moment son siége; mais il peut être élu de rechef : il sort par la porte et rentre par la fenêtre.

avoit servi de texte à tant de longs discours, et qu'ils ne pouvaient plus voir ouvrir sans des angoisses mortelles.

Je me rappelle que, durant cet armement, le plus grand peut-être et le plus coûteux qui se soit jamais fait en Angleterre, la destination (*Walcheren*) était désignée si ouvertement dans les papiers publics, que nous ne voulions pas croire, en Amérique, que ce fût la véritable, attendu que, dans ce cas, le ministère ne serait pas si maladroit que de la laisser connaître. C'était mettre les curieux en défaut à force d'indiscrétion.

Je reviens à cette affaire des rapporteurs de discours en parlement, parce que je trouve qu'elle développe et met au jour quelques-unes de ces ramifications obscures qui donnent au gouvernement, à la manière d'être, à la véritable constitution de ce pays-ci, son caractère particulier. Certain corps d'avocats (*Benchers of Lincoln's Inn*), pour marquer sans doute leur zèle contre ce qu'un parti appelle *la liberté de la presse*, et l'autre la *licence effrénée* de la presse, passèrent pendant les discussions relatives aux rapports des discours parlementaires, un arrêté par lequel toute personne qui aurait jamais été aux gages d'un éditeur de papier public, et qui aurait écrit par métier pour les gazetiers, serait à l'avenir exclue de leur corps. Les exclus ont pétitionné le parlement contre cet arrêté. Dans le cours des débats, M. Shéridan a dit qu'il était

prêt à communiquer une longue liste de personnes qui avaient commencé leur carrière de cette manière, et étaient devenues ensuite des membres très-distingués, non-seulement du barreau et d'autres professions, mais du Parlement même. Il en a mentionné plusieurs, entre autres M. Burke, et il a dit que de vingt-trois *gentlemen*, à présent employés à prendre note des débats, dix-huit avaient, à sa connaissance, été élevés dans les premières universités, que la plupart étaient gradués, et que plusieurs avaient reçu des prix et autres distinctions littéraires. Il a cité une anecdote bien connue du célèbre docteur Johnson. Deux discours du grand lord Chatam, (le premier Pitt), étant comparés à ceux de Cicéron et de Démosthène, on demanda au docteur Johnson ce qu'il en pensait. Je ne sais, dit-il, auxquels des deux styles, grec ou romain, ces discours peuvent ressembler; tout ce que je puis dire, c'est que c'est moi qui les ai écrits tous les deux [1]. Eût-il été au-dessous de la dignité des *Benchers of Lincoln's Inn* de recevoir le docteur Jonhson parmi eux? M. Stephens, autre membre distingué du Parlement, s'est levé, et condamnant cette exclusion comme injuste, illibérale et impolitique, il a ajouté Hawkesworth, Steele et Addison, à la liste des hommes célèbres qui ont écrit pour les papiers publics. Et celui qui a l'honneur de vous parler,

[1] *Ecrits*, c'est-à-dire, rapportés pour les papiers publics.

a-t-il dit encore, interrompu par des applaudissemens universels, fut un de ces coupables il y a trente ans. C'est ainsi que les talens, le génie et la turbulence factieuse, trouvent ici dans tous les rangs de la société quelqu'issue étroite, quelque porte à demi-ouverte, quelqu'avenue aux honneurs et aux distinctions qui récompensent ceux qui les obtiennent, occupent et amusent ceux qui n'y arrivent pas, et préviennent ces explosions politiques, qui par un mouvement terrible mais naturel et presque juste, replacent au milieu des débris de tout l'ordre social, les hommes où ils devraient être, suivant l'ordre de leurs talens et de leur courage, et où il vaut mieux leur permettre d'arriver par degrés, sans avoir à écraser sous leurs pieds la foule imbécille. Dans l'ordre graduel les vertus comptent pour quelque chose; mais dans la mêlée des révolutions, elles ne comptent pour rien du tout, et les talens eux-mêmes sont à la merci du hazard.

L'opposition dans la Chambre Haute, blâme beaucoup le ministère d'avoir mis sous les yeux du Parlement la correspondance secrète avec certaines personnes en Espagne qui peuvent être exposées par là à de grands dangers : manque de foi aussi impolitique que criminel. Le bruit qu'ils font donne la véritable publicité à ces lettres, qui sans cela, auraient pu rester sur la table de la chambre, aussi inconnues que dans le portefeuille du ministre. Au fait, les ministres cherchent à se justifier, en faisant voir les diffi-

cultés qu'ils ont à surmonter en Espagne, sans s'inquiéter de ceux qui se sont fiés à eux et qu'ils sacrifient ; et l'opposition dans l'ardeur d'un beau zèle contre les ministres, a tout aussi peu d'égards pour la justice et l'humanité.

A entendre les réformateurs et même les Whigs, un homme capable de conduire les affaires de l'état avec honneur et succès, ne saurait tenir un moment dans le ministère. Au lieu d'application dans le cabinet, il faut à un ministre anglais de la dextérité dans les débats, et des talens brillans plutôt que solides ; la réputation de droiture nécessaire pour obtenir et conserver la confiance des puissances étrangères, s'accorde mal avec cette habitude d'intrigue et de fausseté qui assure son influence dans le Parlement ; et tout le temps, tous les talens, toute l'énergie d'un ministre sont employés à rester ministre. Suivant le parti opposé, cette obligation de défendre jour par jour, dans le Parlement, chaque mesure ministérielle exige tant de talens d'une certaine espèce, qu'il est impossible que celui qui en est doué, n'en ait pas d'autres; cette défense journalière et minutieuse, les oblige à considérer les affaires très-attentivement, et sous toutes leurs faces, et la crainte d'être exposés au blâme général, et surtout au ridicule, est le plus grand des stimulans; un ministre ainsi employé n'a, il est vrai, que le temps de donner des ordres sur les affaires et non de les faire lui-même ; mais cela est d'autant moins nécessaire, que les

offices inférieurs sont remplis par des gens bien plus propres aux détails des affaires, lesquels n'étant pas renvoyés à chaque changement de ministre, ont acquis pendant nombre d'années, la routine de leur métier. Enfin j'aime mieux un ministre à l'anglaise qui ne peut donner qu'une heure par jour à *faire* les affaires de l'état, mais qui est forcé de *s'en occuper* et de *les débattre* le reste du jour et la moitié de la nuit, que ces ministres d'autres pays dont un homme de beaucoup d'esprit a dit qu'il se renfermaient *pour tailler des plumes*. Quand les sauvages de l'Amérique enterrent leurs chefs jusqu'au cou dans une fourmilière, les pincent et les tourmentent, ou leur font endurer la faim et la soif, ce n'est pas pour leur donner les qualités nécessaires à un chef de sauvages, mais pour s'assurer qu'ils les possèdent déjà.

Ce systême d'épreuves et de combat, s'applique surtout à la branche législative du gouvernement. On est involontairement impatienté, révolté, indigné de la futilité, de l'exagération, de l'inutilité apparente des débats du Parlement. L'examen d'une question un peu difficile, se fait fort mal dans une assemblée et on y porte bien peu de bonne foi; elle n'est considérée que dans ses rapports avec les vues de parti qui divisent toujours une telle assemblée; mais sans les vues de parti, on ne s'en occuperait point du tout. Le moindre individu de cette assemblée pourrait conduire seul l'affaire dont l'assemblée s'occupe

mieux et plus vite ; mais le danger est encore qu'il ne s'occuperait pas de l'affaire, faute de motif. C'est ainsi que les systèmes dans les sciences sont utiles, quelque extravagans qu'ils soient, parce que le zèle égoïste qu'ils inspirent fait découvrir des faits nouveaux qui servent, non pas à établir le système, mais quelque autre vérité bien plus importante à laquelle on ne songeait pas.

La branche judiciaire est, comme les deux autres, placée dans l'arène ou sur un théâtre. Examen des témoins, instruction du procès, citations de la loi, *charge* du juge (c'est-à-dire, son opinion motivée adressée au jury), tout se fait à haute et intelligible voix à la face du public, qui voit et entend tout ; et le jury décide sans désemparer, sans boire, manger ou dormir, jusqu'à ce qu'il ait donné son *verdict*. Il n'y a pas de doute que le juge ne pût considérer l'affaire bien mieux, bien plus à fond dans son cabinet, qu'au milieu du bruit et des distractions de ce lieu public, d'après les mémoires écrits, que sur des plaidoyers vagues et qu'il faut saisir à la volée. Mais dans ce cas, peut-être qu'au lieu du juge, ce serait son secrétaire qui examinerait l'affaire, et qu'au lieu d'interroger les témoins, il interrogerait les parties ; quant au *jury*, il est clair que le juge est bien plus capable que lui de décider sur le fait ainsi que sur la loi, et j'aimerais bien mieux m'en rapporter à sa décision toute seule, si j'étais aussi sûr de sa droiture et de son impartialité que de sa capacité. Mais ces douze

hommes sont placés dans une situation dont l'habitude n'a pas émoussé le sentiment d'importance et de *responsabilité* morale, de curiosité, d'intérêt et de crainte des regards du public. Le juge qui leur donne son opinion au moment où ils se retirent, et qui sait que tant de regards sont sur lui et que tant d'oreilles l'écoutent, leur donne peut-être un avis bien différent de celui qu'il prendrait pour lui-même, s'il n'avait qu'à prononcer la sentence :

> On en vaut mieux quand on est regardé,
> L'œil du public est aiguillon de gloire.

Le département le plus haut et le plus brillant du gouvernement anglais, c'est-à-dire, le trône, ne compromet point sa dignité dans cette lutte générale, et s'il est comme les autres, exposé aux regards de la nation, c'est du haut d'un piedestal; car la personne royale est ici une belle statue creuse dans laquelle les prêtres du temple se placent pour rendre leurs oracles. Il n'agit que par ses ministres : c'est eux qui répondent de tout, et le Parlement peut leur faire leur procès par *impeachment;* car le roi lui-même (*can do no wrong*) ne saurait faire de mal, ou ne saurait avoir tort; et dans le fait, il ne peut rien faire sans eux, pas même apposer son sceau royal, qui est entre les mains de son chancelier. Le roi est le magistrat suprême, mais il ne rend point la justice; il ne peut se mêler en rien des procès civils ni criminels. Jacques Ier se trouvant pré-

sent au jugement d'une cause célèbre, le juge lui rappela qu'il ne pouvait ni donner son avis, ni se mêler en rien de l'affaire. Le roi nomme les juges, mais il ne peut les déplacer sans leur faire leur procès, ni leur faire leur procès sans la demande expresse des deux chambres du Parlement. Leur salaire est fixe; ils ne dépendent que de leur devoir, tant qu'ils le font, c'est-à-dire, tant qu'ils sont l'organe exact et fidèle de la loi; ils sont aussi indépendans du roi ou des ministres que ceux-ci le sont d'eux.

Le roi a le commandement en chef des armées et de la flotte; mais il ne peut retenir les troupes sous le drapeau sans le consentement exprès du Parlement, renouvelé d'année en année; de manière que l'armée est débandée, *ipso facto*, si le Parlement n'en renouvelle pas le *bill* à chaque *session*. Il faut aussi une loi expresse chaque année pour enrôler les matelots; et on ne peut avoir les moyens de payer les matelots ou les soldats, sans le Parlement.

Le roi accorde les titres et les dignités. Il est la source des honneurs. Il traite avec les nations étrangères, ou plutôt les ministres traitent en son nom. Il est le chef de l'Eglise, c'est-à-dire, qu'il convoque, proroge et dissout les assemblées du clergé, que son consentement est nécessaire pour rendre leurs actes valides et qu'il nomme aux évêchés et archevêchés. Il a le beau droit de faire grâce; cette grâce est pour la peine afflictive, mais n'exempte pas de compensations pécuniaires. Et

en cas de meurtre, si la veuve ou le plus proche parent du mort poursuit, le pardon royal n'est pas admis. Il est incertain si ce droit s'étend aux cas de condamnations sur *impeachment* pour crimes d'état; au moins est-il certain que l'ordre du roi n'est point admis comme justification de l'acte, ou que son pardon, reçu d'avance, n'arrête pas les poursuites. Enfin, sa sanction est nécessaire à toute loi, après qu'elle a passé aux deux chambres du Parlement; mais il n'y a pas eu d'exemple d'un bill rejeté par le roi depuis l'année 1692, sous Guillaume III; c'était pour rendre le Parlement triennal.

La majorité au Parlement est dans le fait le souverain, car elle a les clefs du coffre-fort; et si elle passe une loi, il faut bien que le roi la sanctionne, autrement on se brouillerait et il y aurait une paralysie générale. C'est son affaire d'avoir la majorité de son côté; et cela s'obtient par des moyens appelés légitimes et convenables par un des partis qui divisent l'opinion publique, abominables et corrompus par l'autre; et véritablement il y a tant à dire des deux côtés, que je ne sais pas encore à qui donner raison. M. Pitt est le premier qui se soit avisé de l'expédient de dissoudre un Parlement réfractaire, afin d'en essayer un nouveau plus raisonnable, et cela lui réussit; c'est une alternative un peu sérieuse pour un membre de Parlement dissous, à qui son siége coûte beaucoup, que d'être ainsi renvoyé à ses constituans, *to take the sense of the people*,

et d'avoir à recommencer son élection à nouveaux frais. Jusqu'à cette époque, aussitôt qu'un ministre se trouvait dans la minorité, il prenait congé. Cet expédient de M. Pitt est comme passer son épée au travers du corps de quelqu'un qui vous a donné un démenti, et puis se tourner vers le reste de la compagnie, le fer encore tout fumant pour lui demander ce qu'elle en pense.

Il y a ici un ambassadeur persan qui fournit beaucoup à la conversation du beau monde de Londres. Les dames prennent plaisir à voir sa belle barbe noire, elles aiment sa bonne humeur originale et grotesque, et son mauvais anglais ; ses propos sont fort répétés. Il se plaint pourtant de ce que le beau sexe n'est composé que de *vieilles*, il lui faut de la fraîcheur et de l'embonpoint, et il s'écrie à la vue d'une beauté ferme et dodue : *Ah nice fat, nice fat!* Ah jolie grasse ! jolie grasse ! une jeune dame est *a nice little fellow* (un *joli petit drôle*). Il se plaint de ce que l'on ne voit jamais le soleil ; *mais*, dit-il l'autre jour à une audience du premier ministre, *qu'a-t-on besoin du soleil lorsqu'on peut contempler la face radieuse de son excellence*. Quiconque a vu la face de son excellence trouvera cette hyperbole orientale un peu forte. Pendant l'enquête relative à Walcheren, il croyait pourtant que la tête de ce grand vizir ne manquerait pas de sauter.

La cour de Saint-James ne brille pas en ambassadeurs européens ; il n'y en a que deux ou trois, y compris celui des États-Unis ; mais elle est

riche en barbes, car outre l'ambassadeur de Perse, il y a celui de Turquie, qui ne fait pas à beaucoup près autant de sensation, et un envoyé barbaresque, à ce que je crois.

J'ai été conduit à un des hôpitaux de cette grande ville ; c'est un établissement particulier, entretenu par des contributions volontaires : voici ce que j'y ai vu. Le médecin de semaine assis auprès d'une table, dans une grande salle basse, un registre devant lui, a fait ouvrir la porte de la salle. Une troupe de misérables femmes est entrée confusément et s'est rangée debout le long du mur ; il a jeté les yeux sur son registre, appelant successivement par leur nom chacune de ces ombres infortunées errantes comme sur les bords du Styx. « Une telle ! La malheureuse se détachant de son mur, s'est traînée vers la table. Comment va votre catarrhe ?—Sauf votre respect, Monsieur, et sans vous offenser, c'est un asthme, je n'ai de repos ni jour ni nuit et.... — Ah oui, c'est un asthme; c'est un autre qui a le catarrhe. Hé bien, il vous a été ordonné de prendre, etc. — Oui, monsieur, mais je vais de mal en pis, et.... — Cela n'y fait rien, il faut continuer. — Mais, monsieur, je vous assure que je ne puis y résister, et que... —Allez, allez, ma bonne femme, je n'ai pas le temps d'en entendre davantage; *j'ai ce matin à passer à travers tant de malades* [1], que je n'aurais jamais fait s'il fallait les écouter tous;

[1] I have so many patients to get through this morning.

allez, prenez votre.... ». La pauvre catarrheuse a été ensuite appelée, puis une longue liste de victimes de la consomption, entremêlées de fièvres, d'hydropisies, d'humeurs scrophuleuses et de maladies diverses, particulières au sexe, détaillées sans cérémonie en présence de jeunes étudians. Pendant cette triste revue, il y a eu une interruption inattendue. Un jeune chirurgien, suivi de plusieurs autres, est entré brusquement, apportant dans un plat un morceau de chair sanglante. Voici un cas neuf, s'est-on écrié, plaçant le plat sur la table; une ossification des poumons! Nous venons d'ouvrir un tel mort hier, voilà l'état où se sont trouvés ses poumons. Voyez ces aiguilles blanches, semblables à des arêtes de poisson qui en pénètrent la substance çà et là; cela est curieux, admirable ! Puis de manier, couper, dépecer et tenir en l'air entre l'œil et la lumière, ces dépouilles presque palpitantes d'une victime qui respirait hier, et de rappeler les symptômes de sa maladie et les circonstances de son dépérissement et de sa mort; et tout cela devant des poitrinaires, sentant ou croyant sentir chaque symptôme mortel décrit avec une exactitude si cruelle, et ces arêtes pointues les percer elles-mêmes à chaque mouvement de respiration. Elles semblaient entendre leur propre sentence de mort prononcée à chaque parole.

Les femmes congédiées, vingt ou trente spectres mâles se sont présentés, et ont subi la même espèce d'examen sommaire. Le seul cas que je me

rappelle, est celui d'un homme attaqué de palpitations suffocantes et de grandes douleurs à l'épaule. On sentait son cœur battre fortement à travers le sternum et même sous les côtes à la droite. Son cœur a changé de place, a-t-on dit. Le malheureux renversé dans un fauteuil, la poitrine découverte, pâle comme la mort, attachait un regard animé par la crainte sur les médecins qui venaient successivement sentir les pulsations de cette poitrine nue, et raisonner sur les causes. Ils m'ont paru s'arrêter à l'opinion que le cœur avait été pressé de côté et détourné par l'augmentation de volume d'un autre viscère, et que l'action de l'aorte en était gêné. Le cas a excité beaucoup d'attention, mais assez peu de compassion. Après avoir beaucoup raisonné, et à ce qu'il m'a semblé, fort habilement sur les causes, on n'a songé au remède qu'après le départ du malade, qui a été ramené de la porte, et il a été ordonné qu'on lui appliquerait les ventouses.

On a delà procédé à la visite des malades résidens, car tous ceux-ci étaient des externes. J'ai suivi la visite : les appartemens m'ont paru propres et les malades logés au large, ce qui est sans doute de la première importance. Du reste, j'ai aperçu la même insensibilité et la même précipitation qui m'avaient déjà si choqué :

> Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
> Victimes des secours plus que de la douleur,
> L'ignorance en courant fait sa ronde homicide,
> L'indifférence observe, et le hasard décide.

Il y a au surplus bien plus d'indifférence que d'ignorance à imputer aux médecins; car il n'y a aucun lieu du monde où l'art de la médecine soit porté plus loin qu'à Londres; et quoique je n'aie pas les connaissances nécessaires pour en juger, il y a une circonstance qui suffirait seule, soit qu'elle soit cause ou effet, pour me faire croire à la supériorité des médecins anglais sur ceux de France, c'est qu'ici l'art est en honneur et ceux qui l'exercent très-respectés; tandis qu'en France il y a certainement une disposition contraire; on y honore la chirurgie, mais on se moque un peu de la médecine. Peut-être faut-il s'en prendre à Molière, et si Shakespear eût ainsi maltraité les médecins, je ne sais ce qui aurait pu en arriver [1].

4 *Avril*. Quelques militaires avec qui nous dînâmes hier, ont parlé peu avantageusement des *Congreve's Rockets*. C'est une énorme fusée volante qui a plusieurs livres de poudre dans un cylindre de fer, et dont la baguette ou queue la

---

[1] Sir William Petty, qui écrivait en 1682, rapporte que, de son temps, il mourait deux malades sur quinze dans le plus mauvais hôpital de Londres, et deux sur seize dans le meilleur de Paris; et il ajoute le fait incroyable, que les deux cinquièmes des morts à Paris sont à l'hôpital, et à Londres seulement la cinquantième partie, c'est-à-dire, qu'un homme seulement sur cinquante y meurt à l'hôpital. D'où il ne manque pas d'inférer, avec grande raison, si le fait est vrai, qu'il y a plus de misère à Paris qu'à Londres. Il meurt, dit-il, 3,000 personnes par an à l'*Hôtel-Dieu* seulement. Suivant lui, le peuple de Paris

maintient dans la direction qui lui a été donnée, comme font les barbes d'une flèche. Elle ne va droit qu'avec le vent contraire : si le vent souffle d'un côté, cette longue queue est poussée de l'autre, et la fusée se présente au vent, de sorte que s'il accompagne la fusée, et va plus vite qu'elle, il en change tellement la direction, qu'elle retourne sur ceux qui l'ont lancée. C'est, dirent-ils, ce qui arriva à Flessingue, où les rockets firent plus de mal que de bien. A Copenhague ils réussirent parfaitement; et là, sans doute, ils firent plus de bien que de mal. Une ou deux fois en Espagne ils ont eu un grand effet. Pour preuve de leur utilité douteuse, ces officiers remarquèrent que Buonaparte n'en avait pas encore adopté l'usage.

10 *Avril*. Londres a été dans la plus grande fermentation depuis quatre jours, à l'occasion du vote passé le 5 de ce mois par la Chambre des Communes, pour l'emprisonnement de sir Françis Burdett, l'un de ses membres, dans la

---

était bien plus mal logé que celui de Londres, 24,000 maisons y contenant 81,280 familles; tandis qu'à Londres il y a 84,000 maisons, c'est-à-dire, presque autant que de familles. Les vivres de toutes espèces, et le chauffage, étaient à meilleur marché à Londres qu'à Paris; quoiqu'il y eût plus de commerce à Londres, il y avait plus d'argent à Paris, à cause du revenu public, qui excédait environ quatre fois celui d'Angleterre. Morery portait, dans ce temps-là, le nombre des maisons de Paris à 50,000; c'est le double du nombre que donne Sir William Petty.

tour, en conséquence d'un libelle contre cette Chambre, publié et avoué par lui, lequel est une offense criminelle contre ses privilèges. Depuis le matin du 6, jusqu'au matin du 9, hier, le sergent ayant l'ordre de la Chambre des Communes à la main, et une armée de quarante ou cinquante mille hommes de troupes réglées à sa suite, a hésité s'il forcerait la porte de sir Francis, bravant chez lui les ordres de sa compagnie, qui, dit-il, n'a pas le droit d'envoyer ses membres en prison. Il y a de nombreux exemples de l'exercice de ce pouvoir, qui dans le fait est indispensable à la sûreté, à la tranquillité et à l'existence de cette assemblée; mais il n'y a pas d'exemple de résistance. La question était de savoir jusqu'où le *sergeant at arms* pouvait aller en cas de résistance; et dans le cas où, en forçant la maison, il en eût coûté la vie à quelqu'un, s'il n'eût pas été coupable de meurtre, et s'il n'eût pas encouru la peine de ce crime. « Faites votre devoir, lui dit la Chambre des Communes, par l'organe de son président. Mais, reprend le sergent, s'il m'arrive de tuer, ne serai-je point pendu? Nous n'en savons rien, lui répond-on, mais faites toujours, et la loi décidera ensuite »! Le sergent, fort embarrassé, s'est adressé au procureur-général et à d'autres hommes de loi; mais tous ont donné des réponses incertaines : c'était convenir que l'on touchait aux limites du pouvoir légitime, et que l'on était sur les bords de l'anarchie. Dans cet intervalle, la populace, tou-

jours hardie contre la timidité et l'indécision, a pris fait et cause pour sir Francis. Elle s'est mise en bataille devant sa maison, envoyant des volées de morceaux de briques aux passans, à pied ou en voiture, qui refusaient de se joindre à leurs cris et à leurs démonstrations patriotiques; et aussitôt la nuit venue, se portant devant les maisons de tous ceux qu'ils supposaient opposés à sir Francis, ils ont brisé toutes leurs vitres, les voisins recevant des éclaboussures [1]. Les troupes, et particulièrement les gardes du Roi (*life-guards*), ont été grossièrement insultés, blessés de coups de pierres et renversés de cheval; d'un autre côté, il y a eu de leur part quelques pistolets tirés et des coups de sabre donnés. A la fin, le sergent et ses assistans ont pénétré dans la maison, partie par force et par adresse, et, s'assurant de la personne de leur prisonnier, il a été conduit à la tour, dans une voiture, accompagné d'un fort détachement. Ce détachement étant à son retour salué de coups de pierres, il est devenu impossible de contenir plus long-temps les soldats; irrités de tant d'insultes et de mauvais traitemens, ils ont tiré, et il en a coûté la vie à plusieurs personnes, qui malheureusement n'étaient la plupart que spectateurs. Il paraît que ni les

---

[1] Dans l'ardeur de leur zèle ils ont aussi brisé les fenêtres, et même les marches de pierre de la maison de sir John Anstruther, et de quelques autres membres de l'opposition.

ministres, ni sir Francis Burdett, n'avaient de plan fixe; sa résistance n'avait été prévue ni par eux, ni par lui-même. Par égard pour lui, on a d'abord agi faiblement; et cette première faiblesse a fait tout le reste. Cependant le hasard a bien servi les ministres : ces fenêtres brisées, et tous les autres désordres d'une folle populace, et les vues bien plus profondément redoutables et peu déguisées de quelques individus, ont rangé tous les gens timides, tous les indifférens, tous ceux qui ont quelque chose à perdre, du côté du pouvoir qui peut protéger le peuple contre la populace. On a oublié Walcheren et la réforme parlementaire, pour ne s'occuper que de ceux qui sont seuls assez forts pour parer les coups de pierre et garantir les fenêtres. Si sir Francis Burdett se fût laissé mener en prison, il eût été le martyr du patriotisme; maintenant il est fauteur de rébellion. Il a changé fort maladroitement le rôle d'opprimé pour celui d'oppresseur.

On a remarqué que les assureurs demandent souvent une plus haute prime, lorsqu'il fait mauvais temps, que dans un beau jour, quelque éloigné que le lieu du risque puisse être, et que le marchand qui a son vaisseau à assurer se soumet plus volontiers à la leur payer. L'idée de danger est réveillée dans les esprits, et l'on est disposé à payer plus cher pour l'assurance. Le ministère aura bon marché de Jean Bull [1], grâce à

---

[1] John Bull (Jean Taureau) est le nom que le peuple

cet *orage* politique. Cobbet, dans son *Political Register* d'hier, voudrait faire croire que le peuple était unanime pour sir Francis Burdett, mais il n'en est rien. J'ai été beaucoup sur les lieux, mêlé parmi le peuple, et j'ai remarqué sur les visages plus de curiosité que d'intérêt. Les casseurs de vitres étaient en petit nombre, et j'ai lieu de croire que c'étaient les mêmes qui se portaient successivement dans les divers endroits assaillis. Les amis de sir Francis ont, sur le tout, plus de cause de mortification que de triomphe. Ils s'étaient flattés que le moment était venu : ils ont essayé leurs forces et les ont trouvées bien insuffisantes ; mis dans la balance, ils ont été trouvés légers de poids ; ils font maintenant pate de velours, parlant *d'insurrection mentale ;* mais c'est que l'insurrection *corporelle* a manqué. On rira en France de cette petite guerre, mais c'est faute de bien entendre ce qui se passe ; et elle

---

anglais aime à se donner, comme emblématique sans doute de la force de corps, de la franchise et du courage qu'il s'attribue, le tout mêlé d'un peu de stupidité et de brutalité ; mais en vérité le peuple anglais ne mérite *ni tant d'honneur, ni tant d'indignité ;* et la populace, que j'ai vu fuir de tous côtés devant la charge de quelques gardes à cheval, ressemblait bien plus à un troupeau de moutons qu'à des taureaux. Swift, ou son ami Arbuthnot, paraît avoir été l'inventeur de ce sobriquet de *Jean Taureau*, il y a justement un siècle. Ceux qu'il donne aux Français et aux Hollandais étaient également caractéristiques, sinon de leurs mœurs, au moins de la malice de l'auteur.

prouve par son résultat plus de force que de faiblesse dans le Gouvernement. Il est bien que le peuple ait montré son mécontentement de mesures qui sont certainement faites pour l'irriter. Il est bien qu'il ait élevé sa voix, mais non pas sa main, et que le gouvernement ait pu arrêter cette main; car une réforme à force armée est le premier pas vers le despotisme; et quoique la résistance au gouvernement doive être admise comme légitime dans certains cas extrêmes, et que l'histoire d'Angleterre en fournisse plusieurs exemples, il s'en faut bien que les circonstances présentes requièrent un tel remède, ni qu'il soit demandé par l'opinion générale.

La doctrine d'obéissance passive et de *non-résistance* et son contraire, constituent une des différences essentielles entre les *Tories* et les *Whigts*. Cette grande question est présentée sous un point de vue simple et lumineux, par un écrivain anglais moderne de beaucoup de réputation (Paley). L'idée de pacte ou contrat social, est, dit-il, une fiction; il n'y a dans le fait jamais eu de contrat social, et quand on admettrait que la première génération humaine eût fait un tel contrat, il ne saurait être obligatoire pour celles qui ont succédé. Chaque individu apporte en naissant tous ses droits naturels inaliénés, et rigoureusement n'est point obligé d'obéir à des lois qu'il n'a point faites. Mais que deviendrait l'ordre social? Il est donc *expédient* d'obéir aux lois que l'on trouve établies, tant qu'elles assurent la

sûreté, la liberté et le bien-être du peuple, mais *pas plus long-temps*; et ici commence la résistance légitime. Qui en déterminera la nécessité? qui sera le juge? Paley répond, *every man for himself*, c'est-à-dire, *chacun pour soi*, et à ses risques et périls! Cela est hardi, et quoique parfaitement vrai, semble prouver trop au premier coup d'œil; car la conséquence en paraît être que si la résistance réussit, elle est légitime, louable et glorieuse; et si elle ne réussit pas, elle est criminelle et mérite la potence. Mais il y a ici une petite distinction à faire entre légitimité politique et légitimité morale. Il est dans l'ordre, il est *expédient*, pour me servir de l'expression de Paley, que l'on pende les révolutionnaires qui ne réussissent pas, *in terrorem*, autrement il y aurait trop de révolutions. On ne peut pas faire de différence entre les bonnes et les mauvaises intentions, et la sentence sera révisée dans l'autre monde par le tribunal supérieur, qui juge de la légitimité morale. Un nouvel ordre de choses une fois établi, il faut le maintenir, s'il fait le bien-être du peuple, et sans égard aux moyens qui ont établi ce nouvel ordre de choses, car en punissant l'usurpateur on courrait risque de punir l'usurpé. Corneille s'est *approché*, sans s'en douter, d'un principe juste et raisonnable dans la tirade suivante, qui se trouve dans Cinna :

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

Et dans le rang sacré où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste, et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoiqu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable,
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

Mais l'usurpateur doit y prendre garde ; ce principe est une épée à deux tranchans ; il fait son danger en même temps que sa sauve-garde ; et si Corneille a raison de dire *quoiqu'il ait fait,* il a tort d'ajouter *quoiqu'il fasse !* On sera surpris d'apprendre que Paley était un homme d'église.

18 *Avril.* Il y eut hier une assemblée des électeurs de Westminster, convoquée suivant les formes légales, à l'effet de *pétitionner* le Parlement pour l'élargissement de leur délégué, sir Francis Burdett. On craignait beaucoup que cette assemblée ne donnât lieu à de nouveaux désordres ; mais quoique le langage de la pétition soit violent, et que la pétition elle-même ne soit qu'un prétexte pour dire des injures, ou, si l'on veut, de dures vérités à la Chambre des Communes, cependant tout s'est passé assez doucement, et nous n'aurons plus qu'une guerre de paroles. A entendre le bruit qui se fait, on croirait que toute la machine civile va se mettre en pièces ; mais au plus chaud de la dispute, les *formes* viennent se mettre à la traverse, et donnent le change aux voies de fait. Tout est ici un système de ressorts réprimans (*checks*), de poids et de contre-poids ; l'art semble consister à retarder le

mouvement, pour donner le temps à l'exagération et à l'irritation des factions de se refroidir, et de toutes les impulsions différentes en former une droite et modérée. On enraye les roues à la descente, non pas que l'on ne veuille descendre, mais seulement parce que l'on ne veut pas tomber; l'on veut bien arriver au pied de la montagne, mais non pas en culbutant.

Il y a maintenant assez de jour, et les journeés sont assez longues pour *voir* ce que cette capitale offre de curiosités. Nous avons commencé par le Muséum britannique. Le bâtiment est disposé autour d'une cour vaste et de très-bon goût. On entre dans une salle où l'on attend, assis sur des bancs, que quatorze autres curieux se soient rassemblés, car la règle est que l'on n'est introduit que quinze à la fois, ni plus ni moins. Ce nombre fait, un Cicerone allemand s'est mis à notre tête, et nous avons été conduits au pas de charge à travers un nombre de chambres pleines d'oiseaux et d'animaux empaillés ou conservés dans des bocaux d'eau-de-vie, la plupart dans un état de dépérissement. Nous avons entrevu des armes, des vêtemens, des ornemens et des ustensiles de nations sauvages, puis une collection de minéraux, ensuite des antiquités tirées d'Herculanum et de Pompeia, et d'autres que le ciseau monstrueux des Égyptiens a produites. On remarque une inscription ou plutôt trois inscriptions fort curieuses; elles sont gravées toutes trois sur la même pierre qui a été tirée

de Rosette : l'une est en caractères hiéroglyphiques, une autre dans le langage vulgaire de l'Égypte, et la troisième en Grec. Toutes trois disant la même chose, peuvent se servir de glossaire l'une à l'autre. Cette pierre, ainsi que plusieurs grands sarcophages, statues et bas-reliefs, forment la collection française dont l'armée anglaise s'empara à Alexandrie en 1801. La dernière et la plus brillante acquisition est la collection de statues, de bustes, etc. grecs et romains, formée par M. Townley en Italie. J'y ai remarqué une très-belle statue de Diane, reposant sur sa main gauche, et quelques beaux bustes, entre autres une tête, levant les yeux avec une expression d'indignation et de terreur très-fortement prononcée, et d'autant plus remarquable, que les anciens ne cherchaient pas souvent à représenter les passions violentes, et que l'expression de leurs statues est généralement calme et tranquille. Au reste nous n'avons fait qu'entrevoir.

Parmi les *Manuscrits*, l'on montre 43 volumes de littérature *Islandaise*, présentés par sir Joseph Banks, qui visita cette île singulière il y a quarante ans : 41 volumes de décisions des commissaires nommés pour arranger les disputes relatives aux bornes ou limites des propriétés, après le grand incendie qui détruisit la plus grande partie de la ville de Londres (400 rues et 13,000 maisons) en 1666 : le dommage fut estimé dans le temps à 10,716,000 l. sterl., égal à 28,000,000 l. d'à présent ; il ne resta qu'une vaste plaine de

décombres. On nous montra encore le contrat de vente original de quelque terre à un monastère, daté de Ravenne l'an 572, et écrit sur le papyrus; l'original de la Grande Chartre (*Magna Charta*), etc. etc. Nous n'eûmes le temps de rien examiner; notre conducteur nous poussait toujours en avant, sans s'embarrasser de nos questions, auxquelles il était parfaitement incapable de répondre : il nous régalait chemin faisant de contes gaillards et de propos grivois, sur divers objets d'histoire naturelle, d'un ton de grossièreté et d'impudence, que je n'aurais pas cru pouvoir être souffert dans ce lieu et dans ce pays [1]. Les peintures du plafond de l'escalier et de plusieurs salles sont très-belles; la plupart, par La Fosse, Rousseau, Monoyer, tous artistes étrangers, car les beaux-arts étaient peu cultivés en Angleterre lors de la décoration de cet édifice : il fut bâti en 1680, par le premier duc de Montagu.

Le Muséum britannique doit son origine à la collection précieuse de sir Hans Sloane, qu'il légua par testament au Parlement, à condition que sa famille recevrait 20,000 l. sterling pour ce qui lui avait coûté plus de 50,000 l., et le travail d'un grand nombre d'années. Il mourut en 1753, et le Muséum britannique fut ouvert au public, pour la première fois en janvier 1759,

[1] Tout cela a été changé, à ce que j'apprends; et le public est admis au Muséum beaucoup plus facilement et plus décemment.

dans l'emplacement actuel, qui fut acheté pour cet objet. Il a été successivement enrichi depuis son origine par diverses donations et acquisitions, particulièrement de la collection d'antiques de sir William Hamilton, qui a coûté 8400 liv. sterl., de celle de M. Townley en 1805, qui a coûté 20,000 liv. sterl.; et de plusieurs bibliothèques, particulièrement de celle qui fut achetée des héritiers de lord Oxford, pour 10,000 liv. sterl., qui est riche surtout en manuscrits, et que l'on connaît sous le nom de *Harleian Library*, de la bibliothèque léguée sous le nom de *Cottonia*, et de plusieurs autres.

Nous venons de passer toute une matinée chez M. Hope, qui a une magnifique collection de tableaux; il faudrait plusieurs semaines pour bien *voir* tous ses trésors, et encore faudrait-il en *deviner* une partie, à cause de sa mauvaise distribution, tous les murs de tous les appartemens étant couverts, qu'il y ait du jour ou non. Nous avons été extrêmement frappés du tableau de la peste d'Athènes, par N. Poussin; l'idée, le dessin, le coloris, le ton de lumière, tout est d'accord, tout est horrible. Dans le milieu du tableau, un enfant affamé suce le sein de sa mère, qui est un cadavre livide. Les morts et les mourans sont répandus, entassés, *groupés*, avec une fécondité d'imagination véritablement effrayante. Le coloris du Poussin est généralement d'un rouge terne et livide, que je n'aime point du tout; mais ici il est parfaitement en caractère.

Je me rappelle avec plaisir plusieurs tableaux de Van-Dyck d'une grande beauté, particulièrement la mort d'Adonis; au second étage, un paysage de Claude Lorrain, d'une lumière douce, chaude, dorée et vaporeuse; mais plusieurs autres tableaux du même artiste m'ont semblé inférieurs à sa réputation; les arbres particulièrement, sont durs et pesans, et la lumière est souvent le contraire de l'effet admirable du premier tableau. Un paysage de Both m'a paru supérieur à Claude. J'ai remarqué un très-beau Dominiquin (Suzanne), plusieurs excellens Carlo Maratti, et d'Annibal Carrache, un très-bon tableau et un exécrable paysage, quoique la composition ressemble beaucoup au joli tableau d'Isabey et sa famille, dont j'ai vu le trait dans la *galerie du Musée*. Rubens ne saurait me plaire : dessin, coloris et surtout expression, tout me paraît mauvais; il n'a pas la plus légère idée du beau *idéal*. Il y a pourtant ici un bon *déluge* de lui. Renaud et Armide par Paduiniro est un bon tableau. Notre Sauveur dans la tempête, par Rembrandt, offre un effet de mer grand et vrai; une belle composition. Agar, par Le Sueur, tableau excellent; plusieurs paysages de grand mérite, par Bolognesi; deux tableaux, par C. Dolce, l'un excellent, l'autre mauvais.

Je ne reviens pas de la surprise que Raphaël m'a causée : dur comme des découpures, toujours la même expression, et cette expression, l'absence de toute expression! et puis dans le

fond, ces paysages indigo, avec des arbres qui ressemblent à des balais! On me dira que Raphaël n'était pas paysagiste; et je le vois bien; mais pourquoi donc introduire des paysages pour le fond de ses tableaux? et d'ailleurs il n'est permis à personne, Raphaël ou non, d'avoir si mauvais goût. J'ai osé avouer à un connaisseur toute cette barbarie : il m'a dit qu'il n'y avait point ici de bon Raphaël, que tout était avant sa bonne manière, et comme il faut bien, tout Raphaël qu'il est, qu'il ait commencé par le commencement de son art, avant d'arriver au sommet, je suis un peu réconcilié avec moi-même pour le présent.

Léonard de Vinci m'enchante avec ses ombres transparentes et son fini parfait, sans froideur et sans dureté. Quoique contemporain, et même plus ancien que Raphaël, ses tableaux avec leurs trois siècles, sont aussi frais que s'ils étaient peints d'hier. On raconte qu'il préparait ses couleurs lui-même (sir Joshua Reynolds aussi, mais avec un succès bien différent) et avec un soin très-particulier. Léon X, qui l'avait appelé à sa cour, en conçut du mépris pour lui, et Raphaël succéda à Léonard de Vinci, qui quitta son injuste protecteur.

M. Hope est particulièrement riche en tableaux flamands, qui ayant été peints pour cette famille de millionnaires, pendant les deux cents dernières années, n'ont jamais passé dans d'autres mains, et sont parfaitement conservés. Leur beauté nous a singulièrement surpris; ils n'ont

rien de ce goût bas et trivial qui distingue l'École flamande. Je nommerai quelques-uns des tableaux dont je me souviens : saint Jean dans le désert, par Breenberg ; ce n'est point du tout un désert, mais c'est un très-beau tableau. Van Huysen, très-beau. Berghem, belle composition de rochers et grands effets de lumière. Gérard Dow, scène domestique d'un fini parfait. Polenberg, ses arbres sont pleins de grâce et de légèreté, et ses nudités femelles précisément le contraire. Brugo, son Jardin d'Éden est une véritable ménagerie, la fausse splendeur et l'ostentation du coloris en sont tout-à-fait désagréables. Deux vues de mer, par Backhuys, d'un fini très-précieux. Deux grands tableaux de Weenix, c'est du gibier mort et vivant, et malgré le peu d'intérêt du sujet, je n'ai jamais rien vu de plus admirable. Le fini est tel, que l'on distingue chaque plume, chaque poil et chaque brin d'herbe, comme si chacun de ces détails était l'objet principal, mais sans que ce minutieux travail nuise à l'harmonie et à la vigueur de l'ensemble. L'originalité d'attitude, la simplicité et le naturel de mouvement et de composition ne sont pas moins remarquables ; il y a des chevreuils vivans, qui semblent bondir de la toile. Quelques paysages de Ruisdal, d'un coloris froid et noir, et cependant beaux. Un excellent Woovermanns, le cheval blanc qui se trouve toujours dans ses tableaux, plein de feu et d'impatience, tressaille et s'agite au son de la trompette guerrière.

La collection des tableaux de feu M. Walsh Porter est en vente chez Christie, et je n'y ai rien vu de fort remarquable, excepté le vendeur lui-même. Il est reçu ici qu'un crieur d'encan doit faire le polichinelle et amuser son audience d'acheteurs par des dissertations outrées, partie sérieuse et partie burlesque, sur les objets qu'il offre en vente, et surtout si ce sont des ouvrages de goût, de la porcelaine, des tableaux, des antiques. Ce qu'il dit ne persuade personne, et n'est point dit pour être cru, mais seulement pour amuser la foule de riches oisifs qui vont là pour tuer le temps, et qui n'achètent que parce qu'ils s'y trouvent. Ces batteleurs, comme les crieurs de foire en France, visent aux riches, qui sont souvent tout aussi peuple que les pauvres; mais les riches étant un peu plus difficiles à amuser, on a besoin d'un certain degré de talent, et réellement cette espèce de charlatans fait ici fort souvent preuve de beaucoup d'esprit impromptu.

Il faut convenir que l'ardeur inquiète et soucieuse des amateurs, l'importance qu'ils mettent à des beautés de convention, de temps, de lieu, de nom, dont personne ne se douterait à moins d'avoir fait son apprentissage de *goût*, et tout leur petit manége pour se donner le change les uns aux autres dans la poursuite d'un objet commun, a quelque chose de si peu digne du véritable *goût* des vrais beaux-arts, et prête tellement au ridicule, qu'il est fort aisé, avec un peu d'esprit, de dire des choses très-plaisantes, d'amuser

et d'amorcer les acheteurs à leurs propres dépens. Foote, qui a écrit des pièces de théâtre dans le genre mime et bouffon, et qui les jouait fort bien lui-même, a mis en scène un fameux crieur d'encan de son temps, avec un naturel et une vérité qui ont plus de mérite comme satire de mœurs et de ridicules publics, que comme caricatures d'un individu. Le Tartuffe de Molière ne rappelle plus son original, mais peint toujours un faux dévot hypocrite.

Une autre collection, celle de M. Greville, vient aussi d'être vendue : l'objet de ce *connaisseur* était de montrer le progrès de l'art, par une suite de tableaux des différens âges, et il en avait par conséquent beaucoup de mauvais; mais au moins il en convenait.

Nous avons vu madame Catalani; c'est une enchanteresse ! Malgré toute sa réputation, elle nous a autant surpris que si nous n'avions jamais entendu parler d'elle. Sa voix, qui est forte, douce et harmonieuse, et qu'elle donne sans efforts et sans contorsions, est moins extraordinaire encore que ce maintien plein de grâce et de modestie, cet air de naïveté fine, et ce charmant sourire, à la fois tendre et enjoué. Deshaye et Vestris sont des Mercures ailés; on dit que ce Vestris-ci est bien inférieur aux autres, et quelques Français m'ont assuré en confidence, qu'il ne serait pas souffert à Paris; cela peut être : je n'ai pas l'honneur de venir tout récemment de Paris.

La salle de l'Opéra de Londres, ainsi que

toutes les autres salles de spectacle anglaises, a la forme d'un fer à cheval; les loges de chaque côté sont fort mal tournées pour voir, et celles du fond trop loin pour entendre; l'élévation du plafond est de plus si démesurée, que la voix se perd, à moins qu'elle ne soit très-forte. Il me paraît bien étrange que la forme d'un demi-cercle, dont le théâtre formerait le centre, ne se soit pas offerte, où n'ait pas été préférée : chaque spectateur aurait les acteurs précisément vis-à-vis de lui, et serait à une distance moyenne qui serait la même pour tous, et la salle contiendrait plus de spectateurs. Je voudrais de plus abaisser le plafond d'un tiers ou d'une moitié, retranchant deux rangs ou étages de loges, ce qui serait un très-petit sacrifice pécuniaire, puisque cette haute région est souvent vide, ou n'est remplie que de spectateurs, dont la présence est incommode et scandaleuse, c'est-à-dire, dans les galeries de côté, de filles publiques, qui y tiennent boutique, vendant et délivrant les objets dont elles font commerce, sans s'embarrasser des yeux du public. Et en face du théâtre, ce qui s'appelle en France le paradis, est occupé par la populace, qui prend ses ébats, buvant, chantant, sifflant, hurlant, quand et autant qu'il lui plaît [1]; lançant de temps à autre sa foudre du haut des cieux, c'est-à-dire, des morceaux de

---

[1] Ces désordres n'ont pas lieu à l'Opéra, que la populace ne fréquente pas, mais à tous les autres spectacles.

pommes, des coquilles de noix, des écorces d'oranges, etc., non-seulement sur les acteurs qui n'ont pas le bonheur de leur plaire, mais aussi, par manière de passe-temps, sur le parterre. Ces gentillesses ont toujours été considérées en Angleterre comme une sorte d'exubérance de liberté, dont il est bon d'avoir un peu trop, pour être sûr qu'on en a assez. Quelques personnes se plaignent même de ce que ce trop n'est plus si visible, et que les bienheureux du paradis de Londres sont devenus aussi traitables, aussi domptés, aussi béatifiés que ceux de Paris. On s'accorde à dire que ce paradis est beaucoup plus poli, et plus bienséant qu'il n'était autrefois : c'est une de ces bonnes choses, qui sont, dit-on, un mauvais signe.

J'ai été fort surpris de voir des sentinelles, la baïonnette au bout du fusil, montant la garde à toutes les avenues des salles de spectacle; c'est une nouveauté. J'ai demandé si, en cas de désordres, ces soldats pouvaient se servir de leurs armes : ils s'en garderaient bien, m'a-t-on dit, un meurtre à la baïonnette serait traité tout comme un autre. Pourquoi donc sont-ils là ? Est-ce pour accoutumer le peuple à la vue de la chose, avant d'en venir à l'usage?

La turbulence du bas-peuple semble avoir passé dans les rangs mitoyens de la société. Il y eut, il y a quelques mois, une émeute dramatique qui ébranla les fondemens, si non de l'état, au moins de la comédie. C'était avant notre arrivée, ainsi

je n'en parle que par ouï-dire. Il paraît que le directeur du Théâtre Royal de Covent-Garden s'était rendu coupable de deux crimes de lèse-parterre : 1°. d'avoir un peu haussé les prix, sous prétexte que, malgré l'augmentation de toutes choses, ils restaient les mêmes que du temps de la reine Anne; 2°. d'avoir loué quelques loges à l'année. Le parterre demanda le rétablissement de toutes choses sur l'ancien pied; le directeur insista; on siffla, on fit du tapage, on interrompit chaque soir le spectacle; personne n'y vint plus, que ceux de la faction, qui prit le nom de O. P. (*old prices*) anciens prix. Quelques individus qui avaient donné prise aux lois, par certains actes de violence, ayant été arrêtés, le ressentiment des O. P. ne connut plus de bornes, et procéda un soir à la démolition de tout ce qui était démolissable dans l'intérieur; tel que lustres, bancs, pupitres, violons, basses et contre-basses, etc. etc. Un grand nombre de personnes furent arrêtées par les officiers de police; (point de baïonnettes). Plusieurs étaient des jeunes gens de famille, tous étaient au-dessus du bas-peuple, qui prit peu de part à tout cela. Ces Messieurs *payèrent les violons;* mais le directeur n'en faisait pas mieux ses affaires, et il fallut qu'il cédât et qu'il demandât pardon d'avoir fait ce qu'il avait droit de faire, et ce qui ne faisait de mal à personne; car, quant aux loges louées, c'étaient les plus mal situées de toutes, et où personne ne va que lorsque tout est plein; mais on avait cru y voir

le dédain aristocratique, qui veut sa place à part; et c'était là la véritable offense. Le feu gagna de proche en proche, et fit la ronde de presque tous les théâtres de l'Angleterre. Il y eut presque partout des O. P. et des violons cassés et payés; mais les directeurs cédèrent partout.

Ce despotisme du public est ou était, au reste, à peu près le même en France. On maltraite, on vilipende partout le théâtre et les acteurs, et l'on veut qu'ils soient respectables! Voltaire, qui découvrit il y a soixante ans les îles britanniques[1], ou au moins avant qui on ne savait en France rien des mœurs de ses habitans ni de sa littérature, nous a fait croire que les comédiens et leur art y étaient en honneur, c'est une erreur. Garrick l'était de son temps, mais c'était une exception rare; et il est peu probable que les anglais, qui payent bien les Arts, mais que l'on accuse, et je crois avec raison, de mépriser les artistes, se soient jamais humanisés en faveur de ceux-ci. Bien des actrices ont été épousées par des hommes riches et distingués, et quelques-unes le méritaient. En

---

[1] « Il n'y a aucun écrivain, dit lord Holland dans sa Vie de Lope de la Vega, à qui l'Angleterre doive plus de sa réputation en France et dans toute l'Europe, qu'à Voltaire. Aucun critique n'a mis en usage plus d'esprit, d'adresse, de soin et d'activité à établir un commerce littéraire. Ses ennemis voudraient nous persuader que la surabondance d'esprit prouve le manque de savoir; mais ils font voir seulement que le manque de savoir ne prouve pas la surabondance d'esprit ».

France cela ne se faisait point ; mais c'est qu'en Angleterre on se livre plus à ses fantaisies, que l'on y est plus original, et que le *cela se fait*, où *cela ne se fait pas*, soit en bien, soit en mal, n'y est pas sans appel comme en France, où tous les individus du même rang sont jetés dans le même moule. On dit que cette originalité s'efface tous les jours en Angleterre ; c'est une perte. Dans la culture des fruits chaque belle espèce est due à un accident heureux ; mais il n'y a si belle espèce qui ne s'abâtardisse à la fin, et il faut de temps à autre avoir recours à la pépinière de sauvageons, pour une greffe originale et un nouveau plant. L'Europe est menacée de devenir chinoise; elle n'offrira de caractère que celui de la place et de la situation, et de vertu que la bienséance.

Il n'est point aisé pour des femmes de se procurer des places décentes au spectacle. Les loges sont prises quinze jours d'avance par les *amis* du portier ; on remplit sa loge si le spectacle du jour convient, si non, on la laisse vide, ou l'on n'en occupe qu'un banc ou deux, et comme on ne paye qu'en entrant et point d'avance pour toute la loge, mais seulement pour le nombre de places occupées, on ne risque rien en arrêtant ici d'avance toute une loge. Après le premier acte, le public a droit à toute place vide; mais il est clair que tous ceux qui n'ont pas l'oreille du portier, n'ont que les restes, et qu'il n'y a pas de place pour eux, si la pièce est courue. Ayant observé que le second rang

ou étage des loges paraissait occupé par des personnes décentes, je me crus heureux d'avoir pu y prendre d'avance une loge que je croyais pouvoir remplir de personnes de notre connaissance; mais on a ri de mon ignorance. Ces secondes loges, m'a-t-on dit, ne sont pas mauvaise compagnie, mais elles ne sont pas bonne compagnie. Les gens qui composent celles-ci n'y vont point et ne voudraient pas y être vus. D'honnêtes femmes y vont, ai-je alors observé. Ce n'est que la petite bourgeoisie et les femmes d'artisans avec leurs maris; une dame ne voudrait pas courir le risque de se trouver assise à côté de sa couturière. Ainsi nous nous sommes trouvés comme Sancho à son dîner de gouverneur, la baguette du docteur faisant disparaître tous les plats dont il voulait tâter.

Le spectacle n'est une habitude pour personne en Angleterre, et n'est point à la mode; cependant Londres est si grand, qu'il n'y a pas assez de spectacles. Paris en a neuf, Londres quatre ou cinq, et qui sont fermés une partie de l'année. L'heure de dîner est l'heure de la comédie; voilà un autre obstacle. Ainsi nous n'avons encore été que deux fois à Covent-Garden, et une fois à l'un des petits théâtres, le Lyceum. Les pièces étaient toutes de composition moderne. *The Free Knights*, *Fly by Night*, *Speed the Plough*, *The Maniac*, et *Hit or Miss*. Je vais donner une idée de ces pièces afin que l'on sache un peu ce qui se passe sur le théâtre anglais. *Fly by*

Night[1]. La scène est chez un général Bastion, qui vit dans sa maison de campagne avec sa fille et une sœur qui gouverne la maison. Le général qui a perdu la vue à la guerre, il y a trente ans, passe son temps à raconter ses campagnes, la sœur à lire les gazettes et à surveiller sa nièce qu'elle veut marier à un homme de son choix, attendu ce soir même, tandis que la nièce a fait le sien ailleurs. Un officier à jambe de bois se présente sous le nom de colonel Redoubt, acteur principal dans les vieilles histoires du général, qui parle toujours d'un lieutenant Redoubt qui avait perdu une jambe dans la même occasion où il perdit les yeux. Il est reçu comme un ancien ami, et trouve bientôt les moyens de faire connaître à mademoiselle Bastion qu'il n'a point une jambe de bois, qu'il est jeune, et qu'il n'est autre que son amant déguisé en vieux militaire. On convient (en chantant) que l'on s'aime et qu'il faut fuir, et qu'il y aura une chaise de poste à certaine heure à la porte du jardin. Le soir venu, le général, au coin du feu, recommence ses vieilles histoires : la sœur et toute la famille s'endorment, hors les amans et un domestique affidé. La sœur,

---

[1] Cette pièce est une traduction de la pièce française de Picart, intitulée *le Conteur* ou *les Deux Postes*, excepté que le comte de Grenouille est un Anglais, original si vous voulez, mais respectable. Le public français sifflerait une scène où le caractère anglais serait indécemment dénaturé.

toujours soupçonneuse, a saisi en s'endormant la main de sa nièce; on retire fort adroitement cette main, et on y substitue encore bien plus adroitement la main d'un gros domestique, paysan profondément endormi, que l'on transporte dans sa chaise auprès de la tante; puis on se saisit du trousseau de clefs qui pend à sa ceinture, et l'on décampe. Le général, aveugle, conte toujours pendant ce temps-là, et continue de conter après la fuite des amans à un auditoire endormi : cela fait un coup de théâtre. Il s'étonne à la fin de ce que son vieil ami Redoubt, qu'il a pris à témoin de quelque circonstance mémorable, ne réponde point, et il le presse en vain de s'expliquer.

Cette scène est enfin interrompue par l'amant choisi par la tante, qui entre sans être annoncé, et s'étonne d'avoir trouvé toutes les portes ouvertes et tout le monde endormi. La tante, réveillée en sursaut, présente sa nièce dont elle croit tenir la main, mais c'est le lourdeau de laquais qu'elle tire après elle. Surprise, découverte, emportement, confusion générale! Vite des chevaux, une chaise de poste, et à la poursuite.

En attendant, la scène change; c'est une auberge, maison de poste, dont le maître et la maîtresse, jeunes mariés, commencent déjà à se dire leurs vérités. Un courrier ivre, commande à souper et retient des chevaux pour des voyageurs français (*a French lord and lady*); une chaise de poste arrive bientôt après son départ;

ce sont les amans en fuite ; on les prend pour le *French lord and lady*, et leur laquais qui s'aperçoit de l'erreur, en profite pour s'assurer de l'attelage préparé, qui est le seul à l'écurie. Pour mieux donner le change il parle mauvais anglais, et en vrai *Mounseer* ' il met, après avoir dîné, un poulet qui reste, dans sa poche, ce qui étant une vilenie mesquine, est censé tout naturellement être une coutume française, et fait rire le parterre [1].

Ces voyageurs ne sont pas plus tôt partis, que voici le véritable *french lord* et sa *lady* qui arrivent ; point de chevaux, point de souper, longue explication, malentendus et quiproquo ridicules. Ce *french lord* est monsieur le comte de *Grenouille*, et pour bien entendre tout ce que le nom de Grenouille a de plaisant et de spirituel, il faut savoir que ce petit animal est réputé être un mets favori en France, une sorte de friandise nationale ; de sorte que Grenouille est ici une allégorie fine, et sert d'armes parlantes à M. le comte.

---

[1] On me dit que j'ai mal interprété le rire du parterre et l'intention de la pièce ; de plus, que s'il fallait écouter les plaintes de ceux qui ne voudraient pas que l'on tirât de leur pays des personnages odieux ou ridicules, il en résulterait une exclusion totale, et que le théâtre ne serait rempli que de gens également parfaits et ennuyeux. Cela peut être ; mais, en vérité, les étrangers n'ont pas à se louer du sort qui ne leur fait tomber que de mauvais rôles en partage sur le théâtre anglais.

J'ai dans mon temps mangé des grenouilles, je l'avoue hautement, et j'en mangerais encore si elles m'étaient servies accommodées comme il faut, frites dans la poêle, ou bien à la sauce blanche, comme de petits poulets dont elles ont la blancheur et la chair tendre et délicate. Mais après la franchise de cet aveu, j'ai droit d'en être cru, lorsque je déclare que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des habitans de la France, n'ont jamais goûté de la chair de grenouille et que la plupart ignorent qu'on en mange.

Pour en revenir à M. le comte de Grenouille, il fuit de Londres où il croit avoir passé son épée à travers le corps d'un amant de madame. Au milieu de la conversation, ou plutôt des altercations baragouinées entre le comte et l'hôtesse, arrive une troisième chaise de poste; c'est le vieux général Bastion à la poursuite de sa fille avec le gendre futur, un M. Skipton. Le comte et la comtesse alarmés se retirent précipitamment dans une chambre voisine, d'où ils entendent qu'il est question de poursuite, et le comte se croit perdu, lorsqu'il entend le nom de *Skipton*, qui est celui de l'amant de sa femme qu'il croit avoir tué, et que par conséquent le vieux général est monsieur Skipton le père à la poursuite du meurtrier de son fils : et il faut ici expliquer, que Skipton le fils ayant fait un faux pas et étant tombé en se battant avec le comte dans l'obscurité, cet incident a fait croire au comte qu'il l'avait tué. L'hôtesse se met dans la tête que le

comte et la comtesse sont les amans déguisés en prétendus Français, et communique ses soupçons. Le gendre futur, Skipton, va chez un juge de paix, pour faire arrêter les fugitifs. Le comte, pendant ce temps-là, sort de sa cachette, et le vieux général l'accable de reproches sur l'enlèvement de sa fille que le comte attribue à son meurtre. Mais quand, cédant à son émotion paternelle, il veut serrer dans ses bras sa chère Emma (qui se trouve être la comtesse), le comte ne sait plus que penser de tout cela. Skipton revient à la grande surprise du comte son meurtrier. Nouvel éclaircissement, et enfin les véritables amans fugitifs, dont la chaise de poste a versé, reviennent, et on leur pardonne.

Il y a dans tout cela des situations comiques; le style est très-négligé et les chansons entremêlées sont d'une absurdité trop forte pour n'être pas faites ainsi tout exprès. C'est ce que les Anglais appellent *nonsense songs*, c'est-à-dire, *chansons tout à rebours du bon sens*, et cela les divertit prodigieusement. Cette petite pièce est de M. George Colman, qui a écrit avec succès pour le théâtre, et je la donne comme un échantillon des meilleures petites pièces modernes.

Hit and Miss est une autre petite pièce en vaudeville. Il serait difficile de rendre compte de l'intrigue, si l'on peut donner ce nom à un assemblage d'événemens sans liaison, sans vraisemblance, qui ne sont là que pour servir de cadre à des plaisanteries, ou plutôt à des imitations

burlesques de certaines modes ridicules. La passion des chevaux est ici, comme on sait, nationale. Il y a dans ce moment un *club*, une société de jeunes gens riches et de qualité, qui mettent leur gloire et leur plaisir à mener une voiture à quatre chevaux, sans postillon; ce qui s'appelle mener *four in hand*, (quatre à la main). Ces amateurs ayant reçu les premiers principes de leur art de véritables cochers, et surtout de cochers de voitures publiques qui ont plus d'expérience et d'habitude que les cochers à gage, l'admiration, le respect, l'affection qu'un bon écolier se sent naturellement pour un bon maître, font que ceux-ci ont imité les cochers, non - seulement dans l'art du fouet et des rênes, mais dans le costume, la marche, le langage et les mœurs. On dit même que c'est en quoi ils ont le mieux réussi et qu'ils *ressemblent à des cochers et mènent comme des messieurs*. Quoiqu'il en soit, un des personnages de *Hit and Miss* est un jeune procureur, qui, au lieu de procès, conduit son *landem*, (cabriolet à deux chevaux l'un devant l'autre), qu'il verse après avoir passé sur le corps d'une vieille femme; gentillesse qui n'est point dans les mœurs et qui cependant divertit fort les spectateurs. Il a je ne sais combien de cravates et de redingotes toutes de couleurs différentes et chacune ayant son nom propre; il les ôte l'une après l'autre avec des airs et des grâces qui donnent au génie de l'acteur, M. Mathews, tout son essor. Il fait claquer son grand fouet, et débite avec

une volubilité inconcevable, de longues tirades en jargon technique qu'il m'est bien difficile de suivre, mais où je reconnais un nombre de mots que j'entends répéter souvent en société, par manière d'esprit. Le grand Garrick qui ne dédaignait pas de jouer quelquefois le rôle d'Abel Drugger, garçon apothicaire, faisait toujours les délices du public par la manière seule dont il nouait les cordons de son tablier, tant elle était bien copiée d'après nature.

Pour en revenir aux *four in hand gentlemen*; ils portent si loin la fidélité d'imitation, que leurs voitures sont faites comme les voitures publiques, et si exactement, qu'il leur est arrivé d'être pris sur la route pour de véritables diligences, et de prendre des passagers, de qui le grand seigneur cocher a ensuite reçu sans se découvrir, ou laisser percer sa joie, le prix de leurs places. Les vaudevilles de cette petite pièce sont encore plus à *rebours du bon sens* et encore plus plats que ceux de la précédente.

The Free Knights est un drame mêlé de musique; il y a du larmoyant, du trivial et du terrible; des lieux communs de sentiment dans le genre allemand, mêlés de bouffonneries à l'anglaise, et de toutes sortes d'improbabilités et de platitudes. Du reste, beaucoup d'appareil et de décoration. Une caverne où le *tribunal secret* siége, éclairé par des torches, un couvent dont l'abbé brave la puissance des *Free Knights* (chevaliers), membres de ce terrible tribunal secret, et sauve

une jeune princesse prête à être sacrifiée par un usurpateur. Faucett est un excellent acteur comique, et Incledon a une fort belle voix; mais à quoi servent de grands moyens si mal employés.

Speed the Plough. L'auteur de cette comédie s'est servi, comme dans *Hit and Miss*, d'un ridicule à peine assez général pour être mis sur le théâtre, celui d'*inventeur* pour en composer sa pièce, qui tourne toute entière la-dessus. *Sir Abel Handy* (*handy* veut dire adroit), fait continuellement des découvertes en mécanique, inventant et perfectionnant des machines de toutes espèces qui vont toujours tout de travers. Le fils Bob Handy se pique d'être en action, ce que son père est en conception, il n'*invente* pas mais il *fait* tout mieux que les autres, et ne saurait voir personne, homme, femme, ou enfant, employé à quoi que ce soit, sans s'en mêler; depuis le coussin à dentelle jusqu'à la charrue, il faut qu'il ait la main à tout, et toujours, ainsi que son père, tout de travers. Voilà de quoi faire rire le parterre, et c'est tout ce qu'il faut. Tout le reste n'est que les ombres du tableau.

Il y a un orphelin qui ignore son origine, et s'en désole sans cesse, et qui, élevé chez un paysan, et à la queue de la charrue, a pourtant, par une sorte d'éducation innée, tous les sentimens et les manières d'un *gentleman*, et qui de plus est beau comme un ange. Puis une jeune demoiselle revient d'Allemagne, où elle a passé nombre d'années avec son père, belle aussi et

innocente comme un ange; elle se prend de belle passion pour le bel orphelin paysan à la première vue, parce qu'il a gagné le prix de labourage et qu'il est aussi modeste que beau. Le père de la demoiselle rentre dans son vieux château abandonné depuis long-temps. Il y a une chambre mystérieuse, barricadée et fermée à double tour. Elle renferme quelque affreux secret que personne ne doit savoir, et dont il parle à tout le monde. On n'ose point entrer dans cette chambre fatale; mais à la fin *l'inventeur* sir Abel Handy, coupe le nœud gordien en mettant le feu à la maison par quelque expérience chimique. Le bel orphelin sauve la vie à la belle demoiselle, et pénétrant dans la chambre fatale, en rapporte un couteau et quelques guenilles sanglantes qui dévoilent tout, car on sent bien qu'il y a du meurtre.

Le père voyageur qui est absolument un personnage de tragédie, avoue qu'il a tué le père du bel orphelin qui était son propre frère, mais il est vrai qu'il donne de bonnes raisons pour cela, car il avait fait un enfant à sa maîtresse, lequel enfant n'est autre que notre bel orphelin. Au milieu de cette scène toute de désolation, un inconnu en grand manteau se présente, et se laissant voir, n'est autre que le frère assassiné, qui, comme on voit, mais sans savoir comment, n'est point mort. Il s'est amusé à suivre son prétendu meurtrier à la piste pendant vingt ans, lui gagnant sans se laisser voir, son argent au jeu pour le lui rendre ensuite par amitié, et

afin d'expier le tort qu'il avait eu de faire ce malheureux enfant à sa maîtresse ; mais toujours le laissant mourir à petit feu du remords d'avoir commis un meurtre. Il y a un autre couple d'amans et à la fin deux mariages faits et un défait; car le vieux Handy qui a fait l'expérience fatale de se marier à une servante, méchante, diablesse, s'en débarrasse par le moyen d'un premier mariage qu'il ignorait et qui se découvre inopinément, sans être amené par rien et simplement pour placer quelques lieux communs et quelques mauvaises plaisanteries sur le mariage. Tout cela est entrelardé de paysans qui parlent moralité et sentiment en patois.

Ce fracas de crudités décousues, grossièrement liées par un style sans mérite, a eu le plus grand succès ; et il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour être convaincu que le théâtre comique en Angleterre n'est pas au-dessus de nos représentations de foires sur des tréteaux, telles que je me rappelle les avoir vues en France il y a vingt ou trente ans. Elles me faisaient rire quelquefois et me feraient sans doute sourire encore; et bien loin de me refuser à la *risibilité*, cette faculté précieuse de l'espèce humaine, je suis toujours bien aise quand il m'arrive de sentir que je ne n'y suis pas tout-à-fait étranger. Mais en vérité, s'il était sage de se reprocher d'avoir ri de quoi que ce soit, ce serait des misérables platitudes du théâtre anglais.

Voltaire dit que le langage de la comédie an-

glaise est le langage de la débauche et non celui du monde et de la politesse. Muralt attribue la corruption des mœurs à Londres au théâtre, comme à sa cause principale : il dit qu'il ne ressemble à celui d'aucun pays ; que c'est une école où la jeunesse des deux sexes se familiarise avec le vice qui n'est jamais représenté comme vice, mais comme un sujet de gaîté. Quant à la comédie, ils n'en ont point, dit Diderot ; ils n'ont que des satires pleines, à la vérité, de force et de gaîté, mais sans morale et sans délicatesse. Lord Kaimes remarque que si les comédies de Congrève ne l'ont pas torturé de remords dans ses derniers momens, il fallait qu'il eût perdu tout sentiment de vertu.

Jusqu'ici je n'ai point vu sur le théâtre de fort mauvaise morale, mais en revanche de bien mauvais goût : il y a par-ci, par-là, au contraire, dans toutes les pièces nouvelles dont j'ai rendu compte, de belles tirades de vertu et de patriotisme introduites de gré ou de force. Elles sont toujours applaudies vigoureusement, et cela fait honneur au bon naturel du public : mais j'avoue que je voudrais bien voir quelqu'échantillon de ces satires si pleines de force et de gaîté dont parle Diderot, et essayer de ce réprouvé de Congrève. Le mauvais goût qui précède le bon goût, disait Horace Walpole, est préférable à celui qui le suit. Le génie anglais franchit les distances ; du premier mauvais goût, il est arrivé au dernier sans intermédiaire.

Les Anglais, il faut l'avouer, ne défendent point leur théâtre comique; ils conviennent que leurs meilleures comédies sont grossières et indécentes, et que depuis bien des années il n'a rien paru de nouveau qui ne soit du dernier mauvais. Le théâtre est presque entièrement abandonné au peuple; le goût en est perdu, et c'est grand dommage; car en vérité la bonne comédie serait un passe-temps plus raisonnable et plus amusant, que les insipides assemblées dont j'ai rendu compte sous le nom de *routs* ou de soirées.

25 *Avril. Mistress*[1] Siddons vient enfin de paraître, et nous l'avons vue hier dans la pièce appelée *Grecian Daughter*. Elle ne paraît pas sur le théâtre avoir plus de cinquante ans; mais sa voix est un peu cassée. F** fut d'abord désagréablement affecté par le changement que vingt-quatre ans ont nécessairement produit; mais avec moins d'avantages naturels, Mrs. Siddons est toujours une actrice incomparable: toute la salle était remplie. C** Kemble, le plus jeune des frères de Mistress Siddons, a un visage très-dramatique et un grand jeu de physionomie.

---

[1] *Mistress*, dérivé du mot français maîtresse, est employé précisément comme madame en français; mais, par un usage singulier, on n'écrit jamais le mot en entier, mais toujours ainsi, *Mrs.; Mrs. Siddons*. Il en est de même de *master*, dérivé de maître, et prononcé *mester*; il s'emploie comme notre *monsieur*, mais est toujours abrégé, en écrivant ainsi, *Mr.*

29 *Avril.* Nous allâmes encore hier à Covent-Garden, voir Mrs. Siddons dans le *Gamester* (original du Joueur de Mercier). Elle se surpassa. Une simplicité parfaite et la plus profonde sensibilité ; son désespoir à la dernière scène, muet et tranquille, fit un effet prodigieux ; il n'y avait pas un œil sec, et le plus profond silence régnait dans cette assemblée de gens de toutes espèces, au paradis comme ailleurs. Mrs. Siddons avait touché une corde qui vibre dans tous les cœurs. Nons étions placés plus loin du théâtre que le premier jour (au parterre, bravant les conséquences), et Mistress S** paraissait de cette distance encore jeune et belle. Cooke jouait Stukely *con amore ;* c'est un excellent acteur, qui se plaît, goût étrange, à ces rôles de scélérat. Ce Stukely est un amateur de scélératesses ; il en fait gloire et s'en vante, ce qui n'est point dans la nature. Il y a toujours une sorte de pudeur dans le crime qui craint de se laisser voir à découvert et évite jusqu'à l'image secrète que réfléchit le miroir de son propre cœur.

Le parterre de Covent-Garden est à peu près carré et m'a paru avoir 50 pieds de long sur autant de large ; il a 24 bancs, qui à 30 personnes, donne 720 spectateurs à 3 s. 6 d. ; 26 loges au premier rang à douze personnes, fait 312 à 7 s. ; la galerie derrière les premières loges en face du théâtre, peut contenir 180 personnes à 7 s. ; le second, le troisième et le quatrième rang ou étage, au moins 600 personnes, à divers prix, soit 4 s. ;

total environ 1890 spectateurs, et la recette 418 liv. sterl. L'œil du spectateur aux premières loges, en face du théâtre, est au moins à 60 pieds du bord du théâtre; c'est trop loin pour apercevoir les nuances fines et légères d'expression; et également pour entendre tout ce qui n'est pas crié. Si l'on veut avoir les dimensions des théâtres antiques, il faut aussi adopter le masque et le porte voix.

Sir Francis Burdett est encore la nouvelle du jour, et la question de *privilége* est toujours débattue à tous les dîners, et considérée sous toutes ses faces. La Chambre des Communes n'est qu'un corps législatif et nullement un pouvoir exécutif ni judiciaire; tout le monde est d'accord là-dessus: mais elle a le droit naturel et nécessaire de protéger sa propre existence, la paix et le bon ordre de son intérieur, tout comme un particulier a le droit de mettre ses enfans en pénitence, s'ils font du bruit, de chasser de chez lui un intrus qui l'insulte ou l'incommode, ou de faire feu sur un voleur qui force la porte. Mais si ce particulier sort de chez lui et poursuit l'intrus, ou s'il ne se borne pas à arrêter le voleur, et qu'il le punisse lui-même, il empiète visiblement sur le pouvoir des lois. C'est précisément ce que la Chambre des Communes est accusée d'avoir fait, ou même pis, il y a environ un mois. Un homme obscur, nommé Gale Jones, qui tient un club de débats, une sorte de salle d'armes où les jeunes gens viennent s'escrimer de langue, appelée *British Forum*, fit

afficher comme sujet de débat, la question suivante : « Lequel a le plus outragé l'opinion publique, M. Yorke, en mettant à exécution le réglement qui exclut le public de la Chambre des Communes, ou M. Windham par son attaque récente contre la liberté de la presse ? » Ce Gale Jones fut dénoncé au Parlement par M. Yorke, l'un des membres nommés dans le placard, cité et emprisonné. L'objet du placard était évidemment de rendre odieux le droit de police intérieure qui appartient certainement au Parlement et d'intimider ses membres par une attaque personnelle sur deux d'entre eux : tout cela était probablement factieux et criminel, quoiqu'il se dise et écrive encore pis que cela tous les jours. Mais il semble que ce n'était pas au Parlement à punir un acte commis hors de ses murs, et tel est l'opinion qni prévaut. Puis vient sir Francis Burdett, membre de la Chambre des Communes, qui publie une lettre adressée à ses constituans, mais dans le fait au public, défendant Gale Jones, non-seulement quant à l'illégalité de son emprisonnement, mais quant à la *criminalité* du placard, et dans laquelle il accuse la Chambre des Communes d'*usurper* le pouvoir des autres branches du gouvernement. Il pouvait dire tout cela à sa place dans le Parlement; mais il ne fallait pas l'imprimer et le publier, et ceci est bien un peu le cas posé ci-dessus de l'enfant qui fait du bruit et que l'on peut mettre en pénitence. Après avoir emprisonné Gale Jones, on ne pouvait moins

faire pour sir Francis Burdett; quoique l'on sentît bien qu'une simple réprimande sans martyre ou triomphe eût mieux valu ; mais un faux pas en amène un autre, et de là tout ce que nous avons vu qui a coûté la vie à une demi-douzaine de personnes, et maintenant sert à aiguiser l'esprit des politiques de cette capitale qui s'exerce en distinctions subtiles entre *privilége* et *prérogative*, entre droits *protectifs* et *inflictifs*.

> They will raise scruples dark and nice,
> And after solve them in a trice.

Sir Francis Burdett s'occupe, dit-on, dans sa prison à traduire la grande charte (*Magna Charta*) avec son fils. Cela vise trop à l'effet ; il y a là de l'ostentation.

Je suis toujours à chercher ce que veulent les réformateurs. Le Parlement, disent-ils, et c'est le langage d'un grand nombre des membres même du Parlement, tel qu'il est constitué à présent, est un instrument fort cher, incommode et inutile. C'est une digue, mais l'eau monte et passe par-dessus, et nous en sommes pour nos frais en pure perte. Les gens en place, désespérant de s'y maintenir long-temps au milieu de l'orage des factions, se regardent comme de simples passagers, et s'inquiètent peu de ce que deviendra le vaisseau de l'état, après le présent voyage, pourvu qu'ils aient leur part des profits de sa cargaison. Une simple monarchie aurait plus de force au dehors; plus de tranquillité au dedans, et coûterait moins.

D'un autre côté, ce serait grand dommage de mettre au rebut une machine si curieusement organisée et qui a coûté tant de temps et de travail à construire. Il est possible qu'elle n'ait pas les moyens de maintenir et de défendre cette ancienne liberté constitutionnelle, qui a fait de l'Angleterre un phénomène civil de prospérité et de grandeur dont le monde n'offre pas d'autre exemple ; peut-être la laissera-t-elle expirer sous le poids d'un ordre de choses commandé par les circonstances extraordinaires où se trouve l'Europe. Mais elle contient les germes, les moyens de la régénération de cette même liberté ; elle conserve ces formes précieuses, ces organes constitutionnels par lesquels l'opinion publique peut parler et se montrer en corps, un point de ralliement où elle peut rassembler ses forces. Et quand il serait vrai que le Parlement britannique soit réellement inutile comme *législature*, encore serait-il d'un grand service comme maison d'éducation pour les hommes faits. C'est au moins un lieu où l'aristocratie de fortune, de rang et de talens, vient apprendre l'éloquence, la connaissance des hommes et des affaires, et acquérir l'habitude d'occupations sérieuses, qui fournissent un aliment à leur activité inquiète, bien préférable aux occupations et aux plaisirs frivoles auxquels se livraient de mon temps en France des hommes du même rang. Ces hommes faits ne voudraient pas aller à l'école ; mais un semblant de législation entretient l'intérêt et sou-

tient l'attention : c'est comme l'argent aux cartes.

Il y a des abus épouvantables dans le gouvernement, disent les réformateurs, et cela vient de ce que le peuple est mal représenté. On entend répéter à tous momens, on voit partout imprimé ce fait singulier, que de cinq cent cinquante-huit membres des communes pour l'Angleterre et l'Écosse, il y en a trois cent sept, c'est-à-dire, une grande majorité, qui sont élus par cent cinquante-quatre individus puissans, les bourgs ou villes qui nommaient ces députés ayant perdu leur population au point de n'avoir plus que quelques centaines d'habitans aisément gagnés pour ou contre le ministère, ou même étant si entièrement dépeuplés, que leur emplacement est devenu la propriété d'un petit nombre de personnes, et dans quelques cas, d'un seul individu : tandis que de grandes villes, dont l'existence est moderne, telles que Birmingham et Manchester, n'ont point de représentans au Parlement. Les siéges au Parlement qui se trouvent ainsi à la nomination d'un petit nombre d'électeurs sont vendus publiquement pour de l'argent, ou donnés gratuitement à des amis, des parens, ou bien sont accaparés par des entremetteurs subalternes qui les revendent au gouvernement.

A cela, on répond que les élections les plus populaires, celles qui sont faites réellement par le peuple, par tout homme ayant un ténement de la valeur de 40 s. par an (moins de deux guinées), et payant taxe, sont celles qui souvent coûtent le

plus, celles où les moyens d'une corruption effrénée sont mis en usage, au point de ruiner fréquemment les familles les plus opulentes qui entrent en rivalité et font assaut de corruption, le peuple recevant des deux mains, et votant pour celui qui paye le plus, ou qui du moins les traite ou les régale le mieux. Les électeurs, dit M. Windham dans son discours célèbre du 26 mai 1809, sont donc tout aussi corrompus que les élus, les uns tout aussi disposés à se vendre que les autres à acheter, et c'est contre lui-même que le peuple doit prendre des précautions. La machine du gouvernement est pleine d'abus du *haut en bas*, peut-être serait-il mieux de dire du *bas en haut*: et ce n'est pas tout; après avoir trafiqué de son droit de souverain, le peuple est encore nécessairement associé à tous les abus de l'administration. Les fournitures, les entreprises, la perception des impôts, passent du plus au moins par les mains de gens qui font partie de ce peuple; et il est de moitié dans toutes les fraudes dont il se plaint.

M. Windham va plus loin et nie qu'il y ait rien de nuisible et de criminel dans la vente des places au Parlement: il cite les places de judicature dans les anciens Parlemens de France et en Angleterre même des emplois ecclésiastiques et militaires, qui s'achètent dans bien des cas et n'en sont pas plus mal remplis. Examinant ce qui détermine les suffrages du peuple, il demande ce qui fait qu'un grand propriétaire a plus d'influence sur ses te-

nanciers que sur ceux des terres qui ne lui appartiennent pas, ou qu'un manufacturier opulent mène au *poll* (lieu où l'on donne sa voix), les ouvriers qu'il emploie et non ceux de son voisin; et pourquoi enfin le boucher et le boulanger d'un riche gentilhomme de campagne votent pour lui au lieu de voter pour son adversaire dont ils n'ont pas la pratique ou qui ne les paye pas si bien? Qu'ont de commun, demande-t-il, ces considérations avec les qualités requises pour un membre du Parlement? Et si le gentilhomme, au lieu de se mettre lui-même sur les rangs, offrait son parent, son ami, ou toute autre personne, son choix pourrait-il être déterminé par des motifs plus étrangers aux qualités parlementaires que ceux des électeurs eux-mêmes? S'il est impossible d'exclure ces motifs personnels, et s'ils conduisent après tout à un choix meilleur à bien des égards que d'autres motifs plus purs, mais plus sujets à erreur, n'auraient pu faire, il faut bien savoir se passer de cette pureté impossible à obtenir, et dont l'utilité est douteuse. La corruption dont on fait tant de bruit revient à ceci, qu'il faut mettre en jeu l'intérêt personnel du peuple, le persuader, capter sa bienveillance de manière ou d'autre. Ces moyens ne sont pas toujours irréprochables; mais on dira, c'est toujours un hommage rendu à ce peuple, qui par un renversement avantageux de l'ancienne coutume féodale, reçoit à son tour les redevances et droits seigneuriaux qu'il payait autrefois.

Le gouvernement anglais repose sur un système d'influence qui se ramifie dans toute la nation, établissant une chaîne d'intérêts mutuels entre le riche et le pauvre, entre les talens et le pouvoir, entre l'opinion publique et le gouvernement. Il a été appelé par manière de reproche une oligarchie; mais les gouvernemens les plus populaires ne sont que des oligarchies : le seul usage que le peuple ait jamais fait dans aucun pays et puisse jamais faire de son pouvoir, est de le donner ou de le laisser prendre; l'autorité de tous n'est jamais que l'autorité d'un seul ou d'un petit nombre. Ici il y a en même temps l'autorité d'un seul, celle de tous et celle d'un petit nombre existant à la fois très-distinctement, et cependant combinées et mêlées de manière à faire un tout assez fortement lié pour que les différentes parties restent chacune à leur place. Malgré maints débats et d'inévitables tiraillemens, ce qu'il y a de plus particulier et de plus admirable dans la constitution anglaise, et qui me semble lui promettre une longue durée, c'est qu'elle a fait la part de toutes les passions humaines : depuis l'ambition généreuse qui n'est avide que de gloire, jusqu'à la plus vile corruption, tout y trouve son compte.

Peut-être y aurait-il moins de différence d'opinion sur le sujet de la réforme parlementaire, si le mot de *représentation* était entendu dans le même sens par tout le monde. Chaque membre du Parlement, dit Blackstone, bien que choisi

par un district est là pour tout le royaume et non pour ses constituans en particulier, etc. etc. ; d'où il suit que les membres du Parlement n'ont point d'instructions à recevoir du district qui les y place, et ne sauraient être guidés que par leur propre opinion de ce qui convient, non pas à ce district, mais à tout le royaume : l'exacte représentation géographique en est par conséquent d'autant moins importante.

« Les Anglais, dit J.-J. Rousseau, se croient » libres, mais ils ne le sont que pendant les élec» tions des membres du Parlement ; aussitôt » qu'elles sont finies, ils sont esclaves, ils ne sont » rien, et l'usage qu'on leur voit faire de leur li» berté pendant sa courte durée, montre après » qu'ils en sont peu dignes ».

Les idées de quelques-uns des réformateurs approchent de ce degré d'exagération ; ils semblent croire que la liberté consiste à faire les lois plutôt qu'à jouir de leur protection. Le citoyen romain insulté, vexé, sous l'autorité tyrannique des magistrats qu'il avait contribué à nommer au milieu de la cohue tumultueuse du Forum, n'était point libre. Le citoyen de Manchester et de Birmingham, *sûr* de sa propriété, de sa vie, de sa faculté *loco-motive*, de tout ce qu'un Anglais appelle son *droit de naissance*, est fort libre, quoiqu'il n'ait aucune voix quelconque dans la chose publique. Comment peut-il être *sûr* de tout cela, dira-t-on ? C'est là une autre considération : le droit d'élire ceux qui font les lois peut être ou

n'être pas le moyen de les avoir bonnes, mais ne saurait constituer en lui-même la liberté, à moins que ce ne soit cette liberté spéculative que se proposait la révolution française.

La sûreté des propriétés est à peine inférieure en importance à la sûreté personnelle, non comme simple source de jouissances pour ceux qui possèdent ces propriétés, mais comme formant la base de la civilisation même, sans laquelle les facultés humaines resteraient à jamais enfouies. La sûreté personnelle exige peu de lois, et une fois faites, les tribunaux la protègent facilement; ce n'est pas à la vie, mais bien à la bourse qu'une administration corrompue cherche à attenter, et c'est par la bourse encore que ses usurpations sont réprimées. Par conséquent, la sûreté des propriétés doit être le premier objet de législation : elle exige des gardiens qui aient beaucoup à perdre et rien à gagner par le renversement de l'ordre établi; et en même temps qu'ils sont intéressés au maintien du gouvernement, il faut qu'ils le soient également à ce que le gouvernement ne devienne pas indépendant d'eux et maître du coffre-fort qui est bien réellement pour le peuple le palladium de la liberté. Les gens de cette espèce pourront manquer de hardiesse, ils pourront avoir plus de prudence que de talens, et les élections populaires sont les plus propres à y suppléer. Les qualités brillantes ne sont pas assez généralement alliées aux solides pour qu'il soit à desirer qu'elles dominent dans une assem-

blée législative. On sait ce que furent les législateurs de la France républicaine choisis par le peuple : des avocats sans cause, des curés de village, des comédiens, tout ce que la société pouvait fournir d'aventuriers nécessiteux, hardis, accoutumés à parler en public, ou de théoristes emportés par un enthousiasme aveugle. Plus l'élection serait pure, c'est-à-dire, plus elle serait déterminée par la seule persuasion, plus elle serait mauvaise ; car personne ne se donne la peine de persuader le peuple, s'il peut le tromper. Ceux qui le gagnent par les largesses, font preuve au moins d'indépendance pécuniaire, et ont généralement intérêt au maintien de l'ordre et de la tranquillité. Les réformateurs et même les plus modérés, disent que les élections actuelles sont dans le fait une véritable innovation, au lieu d'un ancien usage, puisque *les boroughs* dépeuplés ne sont plus ce qu'ils étaient ; que l'esprit de la constitution ne pouvait être qu'un tiers des membres du Parlement fût député par quelques familles, tandis que les villes modernes et leur nombreuse population n'ont point de voix, qu'une telle représentation est illusoire et absolument monstrueuse. Il faudrait pourtant considérer que les habitans de ces villes modernes sont la plupart des manufacturiers que leur ignorance et turbulance naturelles rendent les plus mauvais électeurs qu'il soit possible ; de sorte que l'existence d'une telle population demanderait la concentration du droit d'élection

plutôt que son extension, et pour chaque nouvelle ville de manufacture il faudrait *créer* un nouveau *borough*, au lieu de réformer un de ceux-ci en faveur de l'autre. Sans prétendre défendre rigoureusement cette position extrême, je ne cherche qu'à indiquer au lecteur étranger le principe mixte sur lequel les élections du Parlement d'Angleterre sont fondées, afin qu'il apprenne à ne pas envelopper indistinctement dans l'accusation générale d'abus et de corruption, une organisation accidentelle dont l'*incongruité* apparente couvre jusqu'à un certain point des avantages réels. La juste mesure de démocratie et d'aristocratie propre aux élections parlementaires, est une affaire d'expérience, et doit être déterminée par des faits plutôt que par des abstractions. Il est possible qu'il fût bon de réformer quelques-uns des *rotten boroughs* et d'étendre le droit d'élection à quelques villes qui en sont privées; mais en ce cas, les conditions (qualifications) du droit de suffrage devraient être haussées, et ce que l'on ôterait d'influence aux grandes fortunes, devrait être ajouté aux moyennes, ou plutôt être ôté à la pauvreté absolue en même temps qu'aux grandes fortunes, de manière à rendre l'influence des propriétés plus grande dans la masse, et moindre dans le petit nombre; enfin, le droit de suffrage ne devrait appartenir qu'aux particuliers jouissant d'une sorte d'indépendance et au-dessus du besoin. Une nation ne saurait être riche et nombreuse, et retenir en même temps un gou-

vernement très-populaire : partout où il faut des verroux aux portes, le gouvernement doit avoir une force proportionnée.

On a écrit dernièrement que les richesses du peuple s'étaient tellement accrues depuis cinquante ans, qu'il fallait au gouvernement de quoi balancer l'ascendant que le peuple s'est acquis : l'on a répondu que cet accroissement de richesses devenait purement nominal, non-seulement par la hausse des prix, mais par les progrès du luxe, et que les particuliers étaient dans le fait plus pauvres et plus dépendans qu'autrefois, quel que fût le produit nominal de leur industrie. Cependant, s'il est vrai que le luxe appauvrisse la classe jouissante, c'est au profit de la classe travaillante, qui a probablement acquis une prépondérance qu'elle était loin de posséder autrefois. Les lumières aussi en se répandant, ont rendu l'opinion publique bien autrement formidable ; il y a plus de gens impatiens de commander, et moins de ceux qui soient disposés à la soumission ; d'ailleurs, la population s'est accrue comme les richesses, et le gouvernement pourrait bien avoir étendu son influence sur un plus grand nombre de personnes sans y avoir gagné. S'il faut à présent au gouvernement plus de force pour se maintenir, il lui faut d'un autre côté plus de circonspection et de justice, car les abus du pouvoir sont plus observés et causent plus de sensation qu'autrefois.

Ce n'est pas tant la corruption qui se pratique

pour obtenir un siége au Parlement, qui est dangereuse, que celle qui a lieu après s'y être assis, c'est la connivence entre le gouvernement et ses surveillans; car tout est perdu si le chien et le loup s'entendent pour dévorer le troupeau. Comme on ne peut empêcher les membres de se laisser gagner directement ou indirectement, et que tout règlement à ce sujet serait illusoire, il vaudrait mieux faire que le gouvernement n'eût pas trop de quoi acheter, et il faut pourtant qu'il ait un peu de quoi se faire des amis pour balancer les ennemis naturels de tout pouvoir.

Il me paraît impossible qu'avec une armée de près de 300,000 hommes et une marine de près de 200,000 matelots, un revenu et une dette qui passent tout calcul, et toutes les places que cet état de choses met à la disposition du gouvernement, il ne soit un peu trop le maître du Parlement. Quel que soit le creuset parlementaire que les réformateurs puissent inventer, l'Angleterre est à présent sous une espèce de dictature qui durera nécessairement aussi long-temps que cette malheureuse guerre. Non-seulement les ministres ont trop à donner, trop de moyens de corruption, ou, si l'on veut, ont trop d'influence sur les membres du Parlement, mais les *rotten boroughs*, expression énergique, qui signifie littéralement *bourgs pourris*, les mettent à même de faire entrer au Parlement un certain nombre de membres, environ soixante, *corrompus d'avance*; c'est-à-dire, obligés en honneur

et conscience, et par la nature de leur tenure, de voter pour le ministre, tout comme des soldats de combattre sous leur général. Cela est tellement reçu, que si par grand hasard un de ces membres ministériels se trouve saisi d'un scrupule extraordinaire à l'aspect de certaine mesure pour laquelle son vote est requis, et que cet accès de mal de conscience ne lui permette absolument pas de passer outre, il ne vient seulement pas à l'esprit du membre consciencieux de voter du côté de sa conscience, c'est-à-dire, de sa véritable conscience, l'autre conscience ne le lui permettrait pas; mais il se démet de son siége, et cela d'une manière tout-à-fait curieuse. La constitution a pourvu à ce que tout membre du Parlement acceptant une place, quelque petite qu'elle puisse être, cesse dès ce moment d'être membre du Parlement. Il existe une place insignifiante, appelée *Chiltern Hundreds;* je ne sais pas exactement ce que c'est, mais je sais seulement que ce n'est presque rien, pas de quoi corrompre le laquais d'un membre du Parlement. Il est d'usage, en semblable cas, que le ministre donne cette place au membre, ce *Chiltern Hundreds;* le membre l'accepte, et son siége vacant est donné à un nouveau membre plus accommodant.

A voir tout cela, on s'imaginerait que le Parlement d'Angleterre est le plus corrompu de tous les corps politiques qui aient jamais existé, et en vérité je crois que c'est tout le con-

traire. Je connais personnellement plusieurs membres qui ont acheté leurs siéges, et qui seraient cependant aussi incapables de vendre leur *vote*, je ne dis pas pour de l'argent, mais pour des places, ou aucun avantage personnel quelconque, que d'aller couper des bourses sur le grand chemin. Et j'ai toute raison de croire que c'est le cas d'un très-grand nombre de membres, et du plus grand nombre certainement. M. Windham cite l'ancienne magistrature de France, qui achetait ses places, et n'en était pas moins intègre et respectable.

Il y a un grand nombre d'individus riches en Angleterre qui, sans avoir de propriétés territoriales, ni d'illustre origine qui leur donnent du poids dans un comté, tels que des banquiers, de riches négocians, de grands manufacturiers, aspirent à l'honneur d'être membres du Parlement : car c'est un grand honneur, un honneur que l'opinion publique sanctionne; ce qui prouve que le Parlement n'est point encore avili, quoique les réformateurs en puissent dire. Ce n'est point par amour du peuple sans doute qu'ils y aspirent, mais par amour de distinction. Une fois là, ceux qui ont le talent de la parole cherchent à se distinguer dans des débats qui font l'objet de l'attention de tout le public. Ceux qui ont le talent moins brillant des affaires, se distinguent dans les comités ; et le plus grand nombre, content de signer M. P. à la fin de son nom et du privilége d'affranchir des lettres pour tous ses

amis [1], s'absente la plupart du temps, ou ne vient là que pour donner sa voix sur les questions importantes; car de six cent cinquante-huit membres qui composent le Parlement, y compris l'Irlande, il est rare qu'il y en ait plus de cent qui siégent, jamais tous, et je doute même qu'il y eût assez de place dans la salle. La plupart de ces hommes riches inclinent, comme hommes riches, du côté du gouvernement, c'est-à-dire, du côté d'une force protectrice qui puisse réprimer la foule indigente, parce que, dans tous les pays du monde, elle porte envie à la propriété et la mettrait fort naturellement au pillage, si on la laissait faire, sans en être mieux pour cela. Cependant toutes les fois que le gouvernement se conduit assez mal pour leur donner de plus grandes inquiétudes que le peuple, ils se tournent contre le gouvernement.

[1] Le privilége d'affranchir fut réclamé pour la première fois par les Communes, en 1660, et concédé aux deux Chambres par la Couronne l'année suivante. On abusa à tel point de ce privilége, qu'en 1763 la perte du revenu fut estimée à 170,700 liv. sterl., dit Pennant; et l'on y a depuis porté remède, en obligeant les membres à écrire toute l'adresse des lettres qu'ils affranchissent pour leurs amis, au lieu de signer seulement leur nom sur l'enveloppe, et autres entraves de ce genre, qui les ont rendus moins prodigues et moins obligeans. Il n'y a rien sur quoi on économise si scrupuleusement en Angleterre, que sur les ports de lettre. Comme on y est prodigue par vanité, par vanité encore on y est avare, de peur de paraître n'avoir pas un seul membre du Parlement de sa connaissance.

Les membres pour les comtés élus par le peuple, ou plutôt *par le moyen du peuple*, sont toujours des personnes considérables par leurs grandes possessions territoriales, ou des talens très-marquans; et ce que je viens de dire des dispositions des membres riches qui ont acheté leurs siéges, s'applique encore plus essentiellement aux membres pour les comtés. Une troisième classe est celle des membres qui sont entrés par l'influence ministérielle au moyen de places données ou promises à l'une de ces personnes qui disposent d'un *rotten borough*, désignés aussi par le nom de *ministerial boroughs*. Ces membres sont là *pour faire bon poids*; ils sont au pouvoir du gouvernement ce que la force d'inertie est à la matière, empêchant que les corps ne soient déplacés trop aisément. Or je conviens qu'il me paraît que le gouvernement anglais a un peu trop de cette force-là; je ne voudrais ni qu'il fût emporté par le premier vent de doctrine, ni qu'il pût résister à tout; par exemple, aux efforts légitimes et salutaires d'une opinion publique, mûre, générale et bien prononcée; et quoique je ne croie pas que même à présent, et malgré le pouvoir prodigieux du gouvernement, il pût y résister absolument, il me semble qu'il est en état de résister trop long-temps. Sous M. Pitt, la terreur qu'inspirait le peuple lui asservissait le Parlement; maintenant c'est la terreur de Buonaparte qui produit le même effet. Quand cette cause viendra à cesser, et la durée d'un individu n'est rien à celle

d'un peuple, on pourra voir le ressort de la liberté se débander tout-à-coup; et l'opinion, comme un vaste fleuve, emporter toutes les digues ministérielles et reprendre son ancien lit (1).

L'orage des factions qui gronde sans cesse sur l'horizon de l'Angleterre, l'exagération des débats, le faux jour que les papiers publics jettent sur tout, lui donnent l'apparence d'être toujours à deux doigts d'une révolution ; et il semble qu'il ne faudrait qu'un chef audacieux et habile pour renverser le gouvernement et s'établir sur ses ruines. Cependant supposons l'individu le plus propre à une entreprise de cette nature, supposons-le illustré par de grandes actions militaires sur terre ou sur mer; instruit, éloquent, accoutumé aux affaires, et aussi dénué de principes, aussi pliant qu'il vous plaira. Un tel homme sera infailliblement au Parlement ; c'est une carrière si brillante, qu'il ne saurait lui entrer dans la pensée de chercher à s'en frayer une autre, au risque de se démasquer tout de suite, et de tourner tous les pouvoirs contre lui. Un citoyen ambitieux a ce grand et beau chemin ouvert devant lui, et n'a que celui-là. Une fois au Parlement, et de l'opposition (car ils commencent tous par-

[1] « At this time (disait le célèbre docteur Johnson dans le temps du ministère de sir Robert Walpole), a course of opposition had filled the nation with clamour for liberty of which no man felt the want, and with care for the constitution which was not in danger ». Il aurait bien pu faire la même remarque aujourd'hui.

là, il harcelera les ministres, décriera leurs mesures, deviendra l'idole du peuple, et enfin obtenant, à la tête de son parti, une majorité au Parlement contre les ministres, il les forcera à la retraite. Toujours dans un courant qui l'entraîne trop agréablement pour être tenté de lui résister quand il le voudrait, le voilà tout naturellement à leur place, premier ministre probablement. Que fera-t-il? Croit-on qu'il diminuera les taxes, réformera les abus contre lesquels il a tant déclamé, qu'il se désistera de ses manœuvres parlementaires qui assurent le pouvoir ministériel? Rien de tout cela. Le besoin d'argent, toujours croissant, l'obligera probablement à augmenter les taxes au lieu de les diminuer; et quant à l'influence ministérielle dans le Parlement, il se gardera bien d'y toucher; ses devanciers sont là qui le couchent en joue des bancs de l'opposition qu'ils sont allés occuper, tout prêts à l'enfoncer s'il ouvre ses rangs. Dans cette attitude, ils ont beau jeu à lui reprocher l'abandon de ses propres principes, et son abominable fausseté. Dès ce moment sa popularité décline fort vite, tout moyen d'usurpation par le peuple est perdu pour jamais. Ses talens peuvent être tels, qu'ils le maintiendront dans le ministère toute sa vie, si vous voulez; mais il ne peut être que cela, et s'il arrive à la pairie, ce qui lui sera fort facile, et est toujours fort tentant, il n'en sera que plus loin de l'espèce de pouvoir auquel un usurpateur aspire. Il n'y a donc point de moyen d'usurpa-

tion par le civil. Y en a-t-il par le militaire, c'est-à-dire, par l'armée, car la marine ne peut rien ? La situation de l'Angleterre exige peu de troupes réglées, et leur offre peu de moyens de devenir formidables. L'armée anglaise est, en temps ordinaire, une espèce de milice très-bien disciplinée, mais qui n'a jamais vu le feu ; elle est commandée généralement par des gens riches, qui n'ont point d'expérience, et ne songent qu'à leurs plaisirs. Cette armée n'est point formée en corps dans le pays même, qui n'est jamais le théâtre de la guerre ; et s'il lui arrivait d'être employée sur le continent, et d'avoir un général qui lui fît faire de grandes choses, et que ce général voulût rentrer, à la manière de César, à la tête de son armée victorieuse, il faut d'abord qu'il l'embarque sur une flotte de transports, à la merci des forces navales, et ensuite qu'il rassemble les troupes dispersées après leur débarquement, manœuvre d'autant plus dangereuse, qu'elle serait sans prétexte.

La situation présente de l'Angleterre, avec une armée très-nombreuse et aguerrie, est certainement bien plus exposée à une usurpation militaire qu'elle ne l'a jamais été ; mais la difficulté du trajet de mer reste la même. Les mœurs sont singulièrement opposées à une semblable entreprise, et les circonstances changeront avant que ces mœurs aient eu le temps de s'altérer. Un extrême abus de pouvoir de la part du gouvernement pourrait sans doute amener résis-

tance, révolution et usurpation, comme sous Cromwell : mais c'est un autre cas; je ne parle ici que d'usurpation gratuite; cette espèce d'usurpation est presque impossible en Angleterre.

Les faits cités par de Lolme, pour prouver la stabilité du pouvoir de la couronne, s'appliquent également à la stabilité de la constitution toute entière. Il fait mention (page 214, quatrième édition) de la facilité avec laquelle le grand duc de Marlborough et ses adhérens furent dépouillés de leur pouvoir. Annibal, dit-il, dans des circonstances à peu près semblables, continua la guerre malgré le sénat de Carthage, ainsi que César en Gaule; et lorsqu'à la fin il fut requis de se démettre et de délivrer sa commission, il marcha à Rome, et y établit un despotisme militaire.

On trouve dans cet ouvrage de de Lolme, un exposé lumineux de tout ce qu'il est important de savoir sur la constitution et les lois de l'Angleterre. Il est très-estimé par les Anglais modérés. Les Whigs rigoureux lui font le reproche de prendre ce qui devrait être, ce qui est censé être, pour ce qui est; et il faut convenir qu'il voit les choses un peu trop en beau. Par exemple : « Le pouvoir exécutif, dit-il, étant indivisiblement celui d'un seul, toute autre personne est intéressée à le maintenir dans ses limites, et à protéger les lois contre son abus. La loi d'*habeas corpus*, par exemple, est défendue avec autant de zèle par l'homme du plus haut rang comme du dernier ».

Puis il continue avec la même aimable simplicité : « Le ministre lui-même est aussi intéressé que le simple citoyen, au maintien des lois sur lesquelles la liberté est fondée ; car il sait qu'un caprice ou une intrigue peuvent le rejeter dans la foule, et que la haine d'un successeur pourrait l'envoyer languir dans une prison ». Il n'y a rien dans ce raisonnement qui ne pût s'appliquer à Richelieu, à Wolsey, à Strafford, ou à tout autre ministre tyrannique, et comme bien des gens ici ajouteraient, justement ou non, à M. Pitt : il ne paraît pourtant pas que cette considération ait eu beaucoup d'influence sur leur conduite.

30 *Avril.* Nous avons eu depuis quinze jours un ciel serein, le plus beau soleil, et pas une goutte de pluie; le thermomètre de Farenheit de 60° à 65°. Le marronnier d'Inde a commencé le 15 de ce mois à ouvrir ses gros boutons glutineux, qui déploient maintenant chacun leur ample parasol vert à côtes velues. Les peupliers ne sont pas fort avancés, ils viennent assez mal ici. On voit les jolies fleurs rouges de l'arbre de Judée percer partout son écorce. Le chèvrefeuille et les rosiers sont tout verts. Le premier vert du gazon est moins frappant ici qu'en Amérique, parce que la verdure ne disparaissant pas tout-à-fait en hiver, il y a moins de contraste. L'alouette se fait entendre, mais pas encore le rossignol.

Nous avons été voir les cartons de Raphaël à Hampton-Court. On ne peut rien concevoir de plus

admirable pour la grandeur de la composition, le dessin, l'expression. Je commence à croire que Raphaël était un grand homme quelquefois. Ananias frappé d'aveuglement, est celui que j'admire le plus. Un habile artiste (M. Hollaway) travaille depuis plusieurs années à graver ces cartons; il était là, occupé à faire un dessin précieusement fini d'un des cartons, d'après lequel la gravure est ensuite copiée.

Le palais de Hampton-Court est vaste, divisé en plusieurs cours, deux gothiques et une moderne; le tout est estimé, mais m'a paru sans beauté. Les jardins sont sur un terrain plat, planté à la vieille mode, d'ifs et d'autres arbres, taillés en forme de vases, d'animaux, etc., c'est-à-dire, qu'ils l'ont été; mais leur éducation ayant été négligée depuis quelques années, ils ressemblent à des ours mal léchés, couverts de grands poils qui se dressent. Les appartemens sont ornés de quelques beaux tableaux de Léonard de Vinci, de Salvator et d'autres grands maîtres. Il y a quatre grands tableaux par Sébastien Richy, le Lazare, la Sainte-Cène, etc. qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Le prince d'Orange fut logé dans ce palais après sa retraite de Hollande en 1795.

On montre à Londres un nouveau panorama, c'est Flessingue. Le spectateur est placé dans le milieu de la ville, au sommet de quelque édifice élevé; il voit les bombes et les rockets percer les toits des maisons, qui sont à l'instant dévorées par les flammes, ou bien crever au milieu de rues

pleines d'habitans qui fuient éperdus, chargés de paquets, ou enlevant les malades et les blessés de leurs maisons incendiées. Tout y est d'une vérité épouvantable. A la vue de tant d'horreurs, les lieux communs sur la guerre redeviennent des pensées originales, et toutes les fadeurs sur l'humanité gémissante oppressent et déchirent le cœur, comme si elles étaient dites pour la première fois. On éprouve bien ici ce sentiment de pitié vive et profonde, comparé avec celui de sa propre sûreté, qui a été peint avec tant de force et de naturel, par un des meilleurs poètes de cette terre poétique.

Ask the crowd,
Who fly impatient from the village walk
To climb the neighbouring cliffs, where far below
The cruel winds have hurl'd upon the coast
Some helpless bark; while sacred pity melts
The general eye, or terror's icy hand
Smites their distorted limbs and horrent hair,
While every mother closer to her breast
Catches her child, and pointing where the waves
Foam through the shatter'd vessel, shrieks aloud,
As some poor wretch, who spreads his piteous arms
For succour, swallowed by the roaring surge.

Il n'y a aucun pays où il se fasse des applications aussi nombreuses et aussi heureuses qu'ici de la mécanique pratique; et je dirais presque de ce sens naturel, de cet instinct de l'espèce humaine. On m'a fait connaître un ecclésiastique, M. Mann, ou plutôt son frère, qui a inventé une nouvelle jambe de bois munie d'un res-

sort élastique qui enveloppe le talon et se continue sous la plante du pied et jusqu'à l'extrémité des doigts, de manière à imiter le double mouvement de ces parties en marchant. Ce membre postiche est fait sur le modèle du véritable; il est creux, le moignon y entre à l'aise, mais il est arrêté au genou, qui ne peut passer, et autour duquel le bord de l'*entonnoir* s'adapte si exactement, que la jonction ne paraît point, et que cette partie porte sans inconvénient le poids du corps en marchant. J'ai été fort surpris d'apprendre qu'une personne de ma connaissance avait depuis plusieurs années une de ces jambes de bois, sans que je m'en fusse aperçu. J'ai vu une jeune demoiselle dans le même cas; elle boite à peine, et il est impossible de dire de quel côté. M. Mann a lui-même une jambe de bois ; mais il a perdu la jambe au-dessus du genou; et quoique l'invention s'adapte à bien des égards à ce dernier cas, et qu'il ait trouvé un bon point d'appui, de manière à pouvoir marcher bien plus commodément que par les moyens ordinaires, il s'en faut bien que ce substitut vaille l'autre.

Le même mécanicien a inventé un instrument à corde, de la forme d'un piano-forte, et ayant le même clavier. Chaque touche élève une corde, qui va toucher un archet mouvant continuellement sur deux roues. L'habileté et le goût ont ici de grands moyens pour modifier le son en prolongeant le contact à volonté, et le faisant plus ou moins fort : par la grande longueur et

grosseur des cordes et la puissance de l'archet, on obtient la belle basse mordante de l'orgue, avec toute la douceur et la richesse de son du violoncelle.

30 *Avril.* Le combat à coups de poings est une science en Angleterre, comme l'escrime en France; quand on fait assaut pour s'exercer, la main est couverte d'un gros gant rembourré en dehors, et cela s'appelle *sparring;* le combat réel est *boxing.* Je reviens du jeu de paume, où j'ai vu quelques-uns des professeurs s'exercer (*spar*). Les combattans, nus jusqu'à la ceinture, sont montés sur un petit théâtre de 15 à 20 pieds en tout sens et haut de 3 à 4 pieds, situé au centre de la salle, chacun suivi de son second. Ils se sont pris la main en signe de bonne amitié, comme on fait le salut en faisant des armes: puis se sont mis en défense, un pied en avant, les genoux demi-pliés, le corps un peu effacé, les bras raccourcis, les poings placés à la hauteur du visage, et à environ un pied de distance. Dans cette attitude, on s'observe œil à œil; les coups sont lancés plutôt que frappés; le bras plié se détend tout à coup comme un ressort, et porte le poing droit en avant; c'est la première phalange qui donne le coup: il n'est donné qu'à demi-force, et s'il est bien appliqué, il culbute son homme. Il faut parer d'un bras ou d'une main, et frapper de l'autre, quelquefois des deux à la fois, ménager ses forces, ne faire aucuns mouvemens inutiles, et surtout ne pas se mettre hors d'ha-

leine, encore moins se laisser aller à la colère, mais apprendre à être impassible sous les plus rudes atteintes. Malgré les gants il y a du sang répandu. Parmi les combattans, on m'a nommé Crib le jeune, Guley et Belcher, tous noms accrédités dans l'art du pugilat. Ce n'étaient pas des hommes de forte taille, mais de beaucoup d'agilité et de sang froid. La salle était fort pleine. J'ai remarqué des gens de tous les rangs : tout s'est passé fort tranquillement et décemment.

L'épée ou le pistolet servent à égaliser les forces et à assurer les égards entre les individus dans les rangs polis de la société ; le coup de poing a le même effet entre le haut et le bas étage de la société, c'est-à-dire qu'un *gentleman* bien appris peut repousser et punir l'insulte d'un manant robuste, mais inexpert. Il y a une espèce de courtoisie des lois du combat ; par exemple, de ne jamais frapper un adversaire à terre, de se désister à l'instant qu'il se déclare vaincu, de ne jamais se mettre deux contre un, de ne jamais frapper plus bas que la ceinture, etc. etc. : ces règles admises, adoucissent la brutalité des voies de fait parmi le peuple, et lui donnent dans sa violence même une sorte de générosité et des sentimens d'honneur. Aussitôt que deux hommes se mettent en devoir d'en venir aux coups, personne ne les sépare ; mais le peuple fait un cercle autour d'eux, et *see fair play*, c'est-à-dire, veille à ce que tout se passe honorablement et en conscience. J'ai été conduit, il y a

quelques jours, chez Jackson, qui tient école de pugilat, et qui a pour écoliers tout ce qu'il y a de mieux à Londres : c'est l'homme le mieux fait que j'aie jamais vu ; il est tout muscle. Je n'ai pu embrasser de mes deux mains le milieu de son avant-bras, quand le biceps était gonflé par l'action de plier le bras. Cet art a, comme tout autre, ses mots techniques : on dit d'un combattant qu'il est *game* ou qu'il a *bottom*, lorsqu'il possède à un haut degré ce courage passif, désigné ici par le nom de *fortitude*, qui consiste à supporter les coups et les blessures les plus cruelles sans s'émouvoir et sans se rendre ; tels qu'un nez écrasé, un œil hors de la tête, quelques côtes rompues, la peau et les chairs déchirées, et ruisselant de sang : *bottom* signifie *fond*, et *game* est littéralement *jeu*, *badinage* [1], de sorte qu'au propre c'est entendre le *badinage*, et avoir du *fond*.

Il est à remarquer que tous ces athlètes sont obligés de vivre régulièrement et sobrement, et que surtout, avant un grand combat, ils passent plusieurs semaines en préparations, s'abstenant

---

[1] Les jeux gymnastiques requièrent du courage et de la constance ; on exprime assez singulièrement en anglais la possession de ces qualités par le mot *jeu*, dont on fait un adjectif. On dit donc d'un champion qui a fait ses preuves, qu'il *est jeu* (*game*), de sorte que bien qu'au propre *game* soit jeu ou badinage, métaphoriquement c'est, comme on voit, une chose tout-à-fait sérieuse.

de toute liqueur forte, même de bière, et s'exerçant continuellement, mais sans excès de fatigue. On voit communément aux fenêtres des boutiques de gravures, les portraits en pied et en *attitude* des favoris de l'art du pugilat dans leur *déshabillé*, déployant des formes bien prononcées, le bel entrelacement de leurs muscles, et la grâce de la force en action; car tel est le caractère vague et indéterminé de ce qui constitue la grâce, qu'elles se trouvent également dans la plénitude de pouvoir, l'aisance et la confiance éprouvée d'un athlète, l'impuissance maladroite et inquiète d'un enfant, et la timidité modeste et craintive d'une jeune beauté. Mais on ne saurait faire dormir Hercule avec grâce, et une belle nymphe terrasserait Antée ou le lion fort gauchement.

Je me rappelle avoir vu sur le théâtre en France, une plaisanterie sur le goût du pugilat en Angleterre. Deux Anglais font leur partie à ce jeu fort amicalement; l'un d'eux reçoit un coup de poing si bien planté sur la mâchoire, qu'il s'arrête (ce qui montre notre ignorance de l'art, car on ne s'arrêterait pas pour si peu de chose), et crache ensuite une demi-douzaine de dents l'une après l'autre, tournant, entre chaque crachement, vers son *ami* un regard de congratulation vif et sincère, il s'écrie, ah ! *le beau coup de poing !*

La grande exposition annuelle de tableaux à Sommerset-House, est ouverte et nous en venons. J'avoue que je ne m'attendais pas à tant de mé-

diocrité. Il y a un immense tableau de Fuseli, Hercule, Thésée, Pluton, et tout ce que l'on peut imaginer de mauvais en dessin, coloris, composition, goût. Copley a fourni une autre production colossale : c'est le prince de Galles à cheval, également mauvais. West ne vaut guère mieux. Les portraits fourmillent, et ce genre, si peu intéressant en lui-même, est pourtant ici le meilleur. Owen et Phillips me paraissent avoir un talent supérieur, ainsi que Robertson pour la miniature.

J'espérais voir quelque chose de Wilkie, mais il est brouillé avec cet établissement, et il n'y a rien de lui. Cossé a là un joli petit tableau représentant des enfans sortant de l'école, mais qui n'approche pas de sa *demande en mariage*, à l'autre exposition. Le mélange des dessins en détrempe et à gouache, s'accorde mal avec les peintures à l'huile, et contribue à apauvrir le tout. Une dame, avec qui nous étions, remarqua que tout cela avait l'air de dessins de jeunes demoiselles; ce qui caractérise fort bien l'impression générale de ces chefs-d'œuvre. Au reste, les Anglais ne s'y trompent pas; ils n'en parlent guère plus favorablement que je ne le fais; ils se comportent, à cet égard, en gens qui voudraient bien voir ce bel art fleurir chez eux, et qui sont disposés à l'encourager, mais qui ne se piquent pas d'y exceller encore, et n'y attachent pas une importance exagérée. Ce n'est après tout qu'une simple fleur du grand arbre social, dont la char-

pente vigoureuse et les belles masses de feuillage peuvent se passer de cet ornement.

Ce que j'ai vu de plus curieux à cette exposition, a été le jeune *Betty*, ce Roscius enfant, dont la réputation prématurée a rempli l'Angleterre il y a quelques années, non pas de son portrait, mais de lui-même en propre personne. C'est un grand veau, mal sur ses jambes, les genoux en dedans, un joli petit visage rond, frais et vermeil, sans la moindre expression, la moindre trace de sentiment ou de génie. Je ne comprends pas comment il a pu faire preuve de talens aussi extraordinaires, et il faut qu'il y ait eu bien de l'exagération et un goût bien vicié. Dans le cas même de talens extraordinaires, comment supporter l'idée d'un enfant de dix à douze ans, travestissant les grandes passions qu'il ne saurait sentir, et vous prouvant, au milieu de votre attendrissement erroné, que vous êtes la dupe d'une émotion contrefaite, et d'une véritable mistification de sentiment? Voilà une nouvelle preuve de la dégénération du théâtre en Angleterre, et du bien mauvais goût qui y règne à cet égard.

Nous avons visité *l'asile militaire* à Chelsea : c'est un établissement dont l'objet est de prendre soin des enfans de soldats, orphelins par la guerre. L'édifice, d'une architecture simple et noble, est le moindre mérite de cet établissement. Sept à huit cents enfans mâles, et trois ou quatre cents filles, tous ayant l'air extrêmement propres, de fort

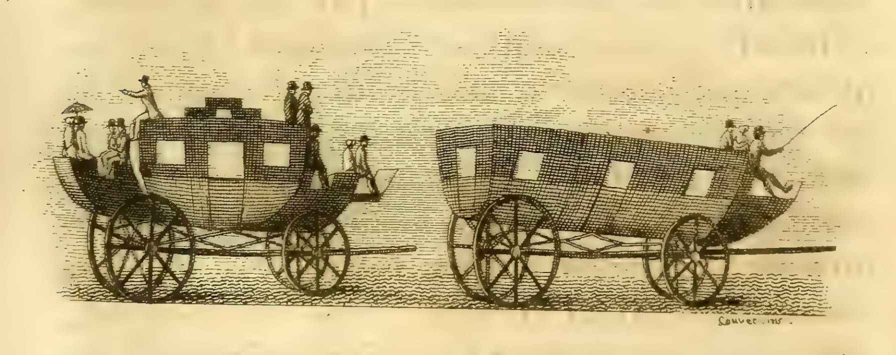
bonne santé et heureux, y sont élevés suivant la méthode de Lancaster. La cuisine est à la Rumford ; tout le travail de la maison est fait par les enfans eux-mêmes, de manière que l'établissement coûte peu en comparaison de son utilité (le bâtiment lui-même a coûté 80,000 liv. sterl.) ; les jeunes garçons faisaient l'exercice dans une grande cour, et les mouvemens m'ont paru exécutés avec beaucoup de justesse et de célérité ; les jeunes officiers, avancés par le *mérite* seulement, semblaient très-fiers de leur poste. Le général en chef était un vieux soldat. Quoique élevés ainsi militairement, ils sont libres, à un certain âge, d'embrasser une autre profession ; mais généralement ils préfèrent l'état militaire. Cet établissement fait honneur au duc d'York, son fondateur.

6 *Mai*. Je viens de voir les originaux dont Mathews nous donna la copie, il y a quelques jours, sur le théâtre de Lyceum. Le véritable *barouche club*. Les *gentlemen* cochers, avec une demi-douzaine de redingotes à grands collets, sur eux ou sous eux, un grand bouquet au côté, montés sur un siége élevé, les coudes *équarrés*, un fouet prodigieux à la main, mènent chacun un superbe attelage de quatre chevaux. Ils vont ainsi, à la suite les uns des autres, à Salt Hill, environ vingt milles de Londres, et reviennent, s'arrêtant aux relais ordinaires des voitures publiques, et aux différens cabarets de la route, pour prendre *leurs paquets et leurs passagers*,

toujours à l'imitation des véritables conducteurs de voitures publiques, et usant scrupuleusement du langage de cette profession, qui est, à ce que l'on m'assure, aussi riche qu'énergique. Tout cela est sans doute fort ingénieux et spirituel; mais que ces Messieurs y prennent garde, l'avilissement des classes supérieures, leur rapprochement volontaire des mœurs du vulgaire, et en un moindre degré qu'ici, n'a pas peu contribué à amener la révolution française. Les distinctions de rang doivent beaucoup à certain prestige d'opinion qu'il n'est pas prudent de dissiper.

Voici la forme des véritables voitures publiques. J'ai compté jusqu'à dix-sept personnes montées sur ces voitures. Cette forme-ci, sur le modèle d'un navire, est la meilleure.

Ces voitures ne sont pas *suspendues*, mais *portent* sur des ressorts disposés en ovale aplati, qui me semblent plus pesans, et moins propres à *empêcher* le cahotage que les soupentes de cuir montées sur des ressorts.



En conséquence de l'accumulation de pesanteur dans le haut, ces voitures sont toujours prêtes à faire la culbute à la moindre inégalité de surface. S'il faut deux étages de passagers, on devrait placer le plus bas tout près de terre. Il paraît qu'on s'est déjà aperçu de ce défaut, car j'ai vu quelques-unes de ces voitures publiques dont la caisse ou panier des paquets, au lieu d'être derrière, est dessous, de manière à placer le niveau de son poids au-dessous de l'axe des roues de derrière; et comme cette caisse ou panier est fort près de terre, pour empêcher qu'elle ne vienne en contact avec quelque inégalité de terrein, elle a quatre petites roues qui nécessairement toucheraient à terre les premières, et préviendraient tout accident : il ne reste qu'à étendre cette invention du bagage aux voyageurs.

J'ai encore eu le plaisir de voir deux fois MM. Siddons, dans Henri VIII, et dans Macbeth, deux tragédies de Shakespeare, que l'on place, l'une au premier rang, l'autre au second. Henri VIII est un bon-homme de tyran, qui se laisse tromper grossièrement par son ministre, et ne sait rien de ce qui se passe dans l'État, jusqu'à ce que la reine vienne le lui apprendre. Elle lui raconte comment il y a eu certaines *commissions*, *taxations* et *exactions* qui sont sur le point d'exciter un soulèvement général. Le bonhomme se tourne fort en colère vers son ministre, le cardinal Wolsey, autre bon-homme, également fameux dans l'histoire, qui n'a d'autre

excuse à donner, sinon que le conseil en a ainsi ordonné, et que lui, bon-homme, n'a qu'une voix. Le Roi fait là-dessus des réflexions très-philosophiques, très-humaines, et débonnaires jusqu'à la faiblesse, sur la résistance du peuple. Le cardinal donne sous main des ordres pour que tout ce que le peuple demande soit accordé, et paraisse l'être à son intercession. Henri se montre ensuite un peu plus dans son caractère, par la manière astucieuse dont il se débarrasse de la reine Catherine, afin d'épouser Anne de Boulen, dont il est devenu soudainement amoureux. Wolsey, qui le mène toujours, envoie un grand seigneur périr sur l'échafaud, parce qu'il s'est fait dire sa bonne aventure; mais enfin son tour vient. Par une étourderie un peu forte pour un homme comme lui, il met sous les yeux du Roi un papier, qui se trouve être l'inventaire général de toutes ses immenses richesses mal acquises; et dans le même moment on intercepte une lettre qu'il avait écrite au pape, et où il le priait d'interposer son autorité pour empêcher le mariage avec Anne de Boulen. Le roi, redevenu tout-à-fait le Henri VIII de l'histoire, après avoir turlupiné son éminence, le renvoie lire chez lui ces malheureux papiers, « *and then to breakfast with what appetite you may* »; c'est-à-dire, *lisez, et puis, bon appétit pour votre déjeûné!* expression qui est devenue proverbiale en anglais, et qui, bien qu'elle parût en France blesser terriblement la noblesse tragique, indique assez l'état d'in-

quiétude et de trouble dont cette lecture va être suivie. Le ministre disgracié devient dévot et philosophe. « Si j'eusse mis à servir Dieu la moitié du zèle que j'ai mis à servir mon roi, m'eût-il ainsi livré dans mon vieil âge, nu et sans défense à mes ennemis » ? La reine divorcée ne prend pas son parti avec autant de courage que le cardinal ; entourée de ses femmes et de ses serviteurs, elle se lamente piteusement dans son grand fauteuil, au milieu du théâtre, pendant une bonne demi-heure, s'endort, a une longue vision ; puis elle se réveille, gronde un domestique qui ne s'est pas présenté avec assez de respect ; et à la fin, au grand soulagement de l'auditoire, elle se retire pour aller mourir dans un autre appartement, en donnant des ordres pour son enterrement. La nouvelle mariée, Anne de Boulen, pendant ce temps-là a déjà fait un enfant ; la sage-femme vient en apporter la nouvelle à Henri, qui s'en réjouit fort, et lui fait donner cent marcs ; mais la vieille trouve que ce n'est pas assez :

Aurai-je pour si peu de chose dit que l'enfant lui ressemble !
Allons, il me faut plus, ou je m'en dédis.

Cet enfant n'est rien moins que l'illustre reine Élisabeth. Shakespeare vivait sous son règne et sous Jacques Ier, et en bon courtisan il fait prédire à l'archevêque Cranmer, non-seulement la grandeur future d'Élisabeth, mais même celle de son successeur, Jacques Ier, *aussi grand qu'elle*

même; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que cette flatterie sur Jacques Ier ne fut insérée qu'après son avènement.

Il est difficile d'imaginer rien de plus ennuyeux que cette pièce, particulièrement la scène du grand fauteuil; et cependant, c'est à cause de ce rôle qu'elle est jouée, parce que du temps de Shakespeare, les rôles de femmes étant remplis par des jeunes gens, il ne leur a presque jamais donné de rôle important, et mistress Siddons est par conséquent réduite à choisir les pièces où il y a un rôle quelconque pour elle.

La tragédie de Macbeth a aussi un rôle de femme principal; mais c'est tout autre chose que le rôle du grand fauteuil de la reine Catherine. Macbeth est un seigneur écossais qui revient de la guerre avec son compagnon de victoire, Banquo. Chemin faisant, au milieu d'une bruyère sauvage, ils tombent dans une embuscade de sorcières, qui se sont mises sur leur passage, exprès pour leur jouer un bien mauvais tour. Il est à peine nécessaire de dire, qu'une sorcière est toujours une affreuse vieille en haillons, avec un grand balai à la main. Ce n'est pas la première fois que j'ai vu ces sorcières dramatiques, et il y a de l'art à les bien jouer. Un mauvais acteur (car ces vieilles sont des hommes en jupons) s'imagine qu'il doit faire le polichinelle avec ses guenilles et son balai, et qu'il est là pour faire rire le parterre; cela me rappelle ce que J. J. Rousseau dit en parlant des monstres de carton de l'Opéra

de Paris, animés d'un polisson, *qui n'a pas l'esprit de faire la bête*. Il ne faut pas sans doute que l'acteur sorcière vise à la dignité tragique française; mais il y a un certain *bas terrible*, que son talent, s'il en a, doit savoir saisir. Si l'on s'avisait de prendre la caverne des voleurs, dans Gil-Blas, pour la scène d'une tragédie française, la vieille servante pourrait y jouer son rôle avec tout le sérieux tragique des sorcières du théâtre anglais. Cette supposition donne une idée de *ce bas terrible*, peut-être trop étranger à notre théâtre.

Les vieilles infernales prédisent à Macbeth qu'il sera *Thane de Cawdor*, et qu'il deviendra *roi* dans la suite, et à Banquo, qu'il ne sera pas roi lui-même, mais que sa postérité le sera, et elles disparaissent sans vouloir s'expliquer davantage. Bientôt après, Macbeth, étant nommé *Thane Cawdor*, commence à croire au reste de la prédiction. Lady Macbeth, d'une ambition effrénée, l'excite à en assurer l'accomplissement par le meurtre du roi, qui est venu passer une nuit dans leur château. Il hésite; elle lui dit : « Cette espérance qui t'animait tantôt était-elle ivre? a-t-elle dormi depuis, et vient-elle seulement de se réveiller, qu'elle a l'air si blême et si languissante, et toute pâle d'avoir tant osé? ta vaillance ne saurait-elle que désirer et non pas faire? à quel prix voudrais-tu vivre un lâche dans ta propre estime; le *je n'ose* suivant toujours le *je voudrais* ».

« Arrête, répond Macbeth, j'ose tout ce qu'il

sied à un homme d'oser; ce n'est pas être homme que d'oser davantage ».

Elle réplique : « Pourquoi former cette entreprise, lorsqu'il n'y avait ni temps ni lieu en votre faveur, et maintenant que tout y conspire, c'est vous-même qui lui manquez ! J'ai porté un tendre enfant à la mamelle, et je sais combien il est cher à celle qui le nourrit; mais je pourrais le repousser de mon sein, au moment même où il me sourit, arracher le mamelon de sa bouche, et lui écraser la tête contre la muraille, si je l'avais juré, comme vous avez juré ceci ».

Pour couvrir ce meurtre, il en faut d'autres; Banquo est un des premiers dont on se débarrasse. Poussés d'un crime à l'autre, et rendus plus cruels par le souvenir de leur cruauté même, dont la terreur les poursuit, ils inondent de sang toute l'Écosse. A la fin, le fils du roi assassiné rentre avec une armée anglaise, et Macbeth, abandonné de tout le monde, est tué. Il avait, depuis son accession au trône, été faire une visite à ses bonnes amies les sorcières, dont les prédictions ont déjà si bien opéré leur propre accomplissement. Il les trouve occupées à préparer leurs maléfices dans l'antre obscur qu'elles habitent. Là, rangées autour d'un feu qui éclaire de sa pâle lumière leurs visages livides, les affreuses sibylles font leurs incantations; elles jettent dans le chaudron bouillant leurs drogues magiques, les nomment gravement l'une après l'autre, et c'est un assemblage monstrueux de

tout ce qu'une imagination dévergondée pouvait inventer d'objets fantastiquement hideux, dans un âge où l'on n'avait pas peur des rieurs. J'avoue que, bien loin de rire, cette scène m'a fait éprouver un certain saisissement d'horreur dont je ne pus me défendre. Les sorcières continuent, par le double sens de leurs prédictions, à pousser Macbeth de plus en plus à sa perte.

Tel est le plan général de cette pièce, qui a de l'intérêt et du naturel (même les sorcières), et qui, sans s'astreindre à nos unités arbitraires de temps et de lieux, ne s'en éloigne pas outrageusement. Son mérite, ainsi que celui de toutes les pièces de Shakespeare, consiste principalement dans l'aisance, la liberté, la grâce inimitable et la vigueur toujours nouvelle du langage ; il joue sans effort avec ses idées, qui sortent abondantes, vives et profondes, d'une source intarissable.

Mistress Siddons était ce soir-là une tigresse sans pitié, qui s'abreuve de sang, et pousse Macbeth de crime en crime ; et cependant, dès le premier, lorsqu'elle sort de la chambre du vieux roi, après avoir placé près de son lit les poignards des deux pages dont Macbeth doit se servir pour l'assassiner, elle dit : « S'il n'eût pas ressemblé à mon père quand il dormait, je l'eusse tué moi-même ». Ce rapprochement simple et inattendu d'un sentiment humain qui passe comme un éclair au milieu des ténèbres, et relève la noirceur qui le précède et qui le suit, a d'autant plus d'effet, qu'il est exprimé sans pompe de langage,

et sans tirade d'éloquence ; il me rappelle deux vers pittoresques :

> A sunny island in a stormy main ;
> A speck of azure in a clouded sky [1].

Après le parricide, Macbeth épouvanté répète plusieurs fois : « Une voix me crie : Il n'y a plus de repos pour Macbeth ! il a tué le sommeil ; Macbeth ne dormira plus ».

Vers la fin de la pièce, lorsque le château est investi, et que tous les prestiges de l'ambition s'évanouissent, ne laissant plus que le remords, lady Macbeth sort tout endormie de son appartement, erre en somnambule, pâle et échevelée, et paraît chercher à effacer quelques taches sur ses mains. Ce sont des gouttes de sang qu'elle s'imagine y voir, et qu'elle cherche en vain à enlever : ses discours incohérens, interrompus, indiquent l'agitation d'une âme bourrelée. « Encore l'odeur du sang ! s'écrie-t-elle ; ne pourrai-je jamais nettoyer cette *petite* main ! L'enfer est bien sombre, dit-elle encore. Allons, mylord, fi donc, vous, un soldat et avoir peur ! et peur de quoi ? qui le saura ? Qui l'aurait cru pourtant que ce vieillard eût eu tant de sang ! Le *Thane of Life* (une autre de leurs victimes, dont le château et toute la fa-

---

[1] Littéralement, et sans prétendre donner autre chose que le squellette décharné d'une belle image :

> Une île éclairée du soleil au milieu d'une mer orageuse,
> Un coin d'azur parmi les nuages d'un ciel ténébreux.

mille ont été détruits) avait une épouse; qu'est-elle devenue? Oh! ces mains, ces mains, reprend-elle, ne seront-elles jamais lavées»! Puis à son mari, à qui elle croit parler: «Prenez-y garde, mylord; plus de ces tressaillemens, vous nous perdez»!

Il est aisé de comprendre tout l'avantage qu'une grande actrice peut tirer de scènes semblables, rendant aux conceptions du poète ce que l'insuffisance du langage leur a fait perdre, et revêtissant d'un nouveau corps l'ombre de son génie.

La mort de la reine est annoncée par les cris des femmes dans son appartement. Macbeth dit: «Le sentiment de la crainte est perdu pour moi; il fut un temps où de tels cris [1] m'eussent fait dresser les cheveux sur la tête. Je suis rassasié d'épouvante; l'horreur, devenue familière à mon âme meurtrière, ne peut plus l'émouvoir.

«Demain! demain, et demain! se traîne au petit pas, jour par jour jusqu'au dernier terme de la durée, et tous les jours d'avant n'ont fait qu'éclairer les pauvres humains dans le sentier obscur de la mort. Éteins-toi, faible lumière! la vie est une ombre ambulante; c'est un mauvais acteur, qui se rengorge, marche fièrement, se tourmente sur le théâtre pendant son heure, et puis disparaît. C'est le discours d'un idiot, plein de bruit et d'emportement, et vide de sens».

---

[1] Night-shrieks (cris de nuit): cela ne se peut rendre.

Je me livre, avec beaucoup de crainte, au désir de faire passer dans notre langue quelque chose des beautés de Shakespeare. Je sens trop, dès le premier pas, la grande différence des deux langues; et c'est la moindre difficulté. Les pensées, le tour d'esprit de deux nations si voisines, et si semblables à tant d'égards, diffèrent encore plus que le langage. Par une contradiction singulière, chez l'étourdie tout est retenue, bienséance et circonspection; chez la sage et la réfléchie, tout est licence, exubérance et excentricité. La peur du ridicule est la passion dominante de ce siècle, par toute l'Europe; mais elle règne bien plus impérieusement en France, sans empêcher pourtant qu'on n'y apprête à rire au moins autant qu'ailleurs. « On est honteux des affections fortes devant les âmes légères. L'enthousiasme en tout genre, est ridicule pour qui ne l'éprouve pas. La poésie, le dévouement, l'amour, la religion, ont la même origine; hors le soin de son existence, tout peut être illusion, ou peut être supposé tel ». (*Madame de Stael.*)

« Il y a souvent, dans les choses où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie ». (*Voltaire.*)

Les Français et les Anglais ne s'accorderont jamais sur le mérite comparatif de leurs théâtres tragiques, ils se sont formés sur des modèles trop différens. L'inspiration semble être venue trop tôt chez ceux-ci, et trop tard chez ceux-là. La

bienséance uniforme et rigoureuse, et les mœurs dociles et fastueuses du siècle de Louis XIV, nouèrent les ailes de Corneille et de Racine. La grossièreté et le mauvais goût de celui d'Élisabeth obscurcirent le génie de Shakespeare. Il eût fallu renverser cet ordre, que Racine et Corneille fussent nés un siècle plutôt, et Shakespeare un siècle plus tard ; avant le rafinement, après la barbarie, lorsque le génie, dans l'innocence du premier âge, ignore encore la honte, et abandonné à son ivresse, ose dire tout ce qu'il sent, mais ne sent rien qu'il ne puisse dire ; habituellement simple et ingénu, fier et élevé, quelquefois seulement passionné et sentimental, philosophique et profond par élans, par ébullition, inégal comme la nature. La tragédie française n'a point de ces inégalités ; la tragédie anglaise en a trop, et de trop fortes. L'une est uniformément déclamatoire et magnifiquement monotone ; l'autre, beaucoup trop souvent absurde, basse et dégoûtante ; et ceux que les préjugés de l'éducation et la longue habitude ont réconcilié à l'un de ces défauts, ou qui vont même jusqu'à le croire une beauté, en sont d'autant plus loin de pardonner à celui qui leur est diamétralement opposé, et ce serait en vain de chercher à les amener à la même opinion. Au surplus, si les Français et les Anglais reçoivent des impressions semblables de leurs théâtres respectifs, tout différens qu'ils sont, la critique devrait se taire, et les laisser jouir et sentir chacun à leur manière :

le cœur humain a plus d'une avenue. « Quand une lecture vous élève l'esprit, dit La Bruyère, et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon, et de main de maître ».

Je ne sais si la connaissance égale de plusieurs langues, de plusieurs littératures, et de plusieurs poésies, ne détruit pas quelque chose du prestige qui enveloppe chacune d'elles pour celui qui n'en connaît qu'une seule. Comme l'*amor patriæ*, dans toute son énergie, n'existe que pour ceux qui ont peu voyagé, on perd toujours quelques plaisirs à être sage.

Quant à la manière de jouer la tragédie, il me semble qu'en France on outre dans la déclamation son vice national, tandis qu'en Angleterre on l'adoucit et on le corrige. Quelques doutes qui puissent exister à l'égard de la tragédie écrite, il n'y en a point, suivant moi, quant à la tragédie jouée ; et mistress Siddons approche de plus près le beau idéal de son art, qu'aucune actrice ou qu'aucun acteur que j'aie jamais vus.

Dans la pièce de Henri VIII, il est question d'emprisonnement *à la Tour*, et des gardes ; le public saisit l'allusion, et il y eût de grands applaudissemens et de grands sifflemens ; les applaudissemens eurent un avantage décidé ; mais je ne sais pas exactement s'ils étaient pour ou contre sir Francis Burdett.

J'eus l'honneur de dîner, il y a quelques jours,

avec une dame, grande *oppositioniste*, et même très-zélée pour la grande réforme, qui admire sir Francis, et a été le voir à la Tour. Un des convives, dignitaire de l'église anglicane, et anti-réformateur par métier, piqué de toute cette tendresse pour sir Francis, fit une sortie fort vive contre lui. Il attaqua les talens, ainsi que les principes politiques et les vues de sir Francis; et, entre autres choses, il disait qu'il avait été son pupille au collége, et *a great dunce*, c'est-à-dire, une *tête dure*, et qu'il était demeuré tel jusqu'après son entrée dans le monde. Marié, et père de famille, il s'avisa, pour la première fois, de son ignorance, et prit la résolution désespérée de retourner à l'école, ou du moins de recommencer ses études; il prit chez lui, à cet effet, un précepteur *français*, de quelque réputation littéraire, à qui il fait 100 liv. sterl. de pension, en retour pour toute la science et la philosophie politique qu'il l'a aidé à acquérir, et dont il a fait depuis une profession de foi si éclatante. On convient, au reste, que ce grand patriote a des mœurs douces et bienfaisantes; il a une grande fortune, et il est très-aimé de ses fermiers, de qui il exige des rentes fort modérées. Comme orateur, il a des talens distingués; comme homme d'État, on lui attribue plus de zèle que de prudence ou de jugement. A force de vouloir trop, il n'aura rien. Il use et émousse ses armes à faire la petite guerre, et ne remportera jamais de grande victoire.

Sir Francis nous a fait faire une course inutile

pour voir la Tour ; nous y sommes allés un jour où une députation des bourgeois de Londres (*livery of London*) se rendait auprès de lui, pour lui présenter une adresse ou déclaration de leurs sentimens ; le concours était immense, et bien loin de pouvoir pénétrer, nous nous sommes crus heureux de nous être tirés de la foule sans accident. Cette Tour paraît être un assemblage confus de toits et de cheminées, ceint d'un grand mur et d'un fossé large, profond, et plein d'eau. Nous prendrons mieux notre temps pour une seconde visite.

En revenant, nous nous sommes arrêtés à Saint-Paul. Je ne me lasse point d'admirer ce magnifique temple [1]. L'intérieur passe pour être nu et seulement ébauché. J'ai néanmoins été frappé de sa grandeur, qui perd peu au premier coup-d'œil par le manque d'ornemens et de détails. Il a pourtant celui des trophées de la marine suspendus à la voûte ; les pavillons et longues flammes pendantes du dôme ont un bon effet. Je ne sais si tout cela est fort conforme à l'esprit du christianisme ; mais ce que la religion peut y perdre de pureté, l'esprit public le gagne en en-

[1] L'église de Saint-Paul, bâtie par sir Christophe Wren, finie en 1710, a été 35 ans à bâtir, et coûte 736,752 liv. sterl. ; elle a 500 pieds de long, 250 de large ; l'élévation du dôme 340 pieds ; le diamètre extérieur du dôme 145 pieds. Saint-Pierre de Rome a été 135 ans à bâtir, et ses dimensions sont 729 pieds de long, 364 pieds de large, et 437 pieds de haut jusqu'au sommet de la croix.

thousiasme, et dans l'âge où nous vivons, un peu de cet échange est nécessaire. Dans un caveau sépulchral, sous le centre du dôme, repose le corps de Nelson ! Nous y avons aperçu de la lumière à travers une grille dans le pavé. On y prépare une place pour son ami, et compagnon d'armes, l'amiral Collingwood. La pensée d'être enterré dans l'Abbaye de Westminster semble avoir occupé quelques-uns des derniers momens du héros : au lieu de cela, on le fait ici le fondateur d'une nouvelle dynastie mortuaire. Il fallait un grand nom pour consacrer Saint-Paul, et l'on ne pouvait mieux choisir.

La vanité excessive de lord Nelson, jointe à quelques autres faiblesses, avaient un peu terni sa gloire dans les dernières années de sa vie. Il aimait à se montrer chamarré de croix et de rubans, et tout mutilé de blessures, et à se repaître d'acclamations populaires. C'était son salaire, et il ne craignait point de tendre la main pour le recevoir. A quoi servent, après tout, les croix et les rubans, et les blessures glorieuses, si ce n'est à être vus ? Le plaisir qui en résulte est senti par tous les hommes ; il tient à la faiblesse, mais il tient aussi à la grandeur d'âme ; et il est plus estimable de l'avouer, que de feindre d'y être peu sensible. Lord Nelson était ainsi paré, il était tout brillant de ces décorations glorieuses, lorsqu'il reçut le coup mortel sur le pont du *Victory*, à la bataille de Trafalgar. En le faisant remarquer, elles causèrent probablement sa mort ;

on le lui avait représenté; il le savait, mais il le voulait ainsi. Il avait sacrifié ses membres et sa santé à les acquérir, et au péril de sa vie il les montrait à l'ennemi dans ce grand jour. C'était là une sorte de vanité bien magnanime !

Le jour suivant nous avons encore été à Saint-Paul entendre un grand *oratorio* au profit des *enfans du clergé :* il y a quelque chose d'un peu scabreux pour une oreille française dans le mot *d'enfans du clergé*. On a de la peine à s'accoutumer à l'idée que ces hommes de Dieu puissent avoir des enfans en conscience. Quoi qu'il en soit, la musique de Hændel m'a paru former une belle harmonie, sans chant, sans mélodie; une suite de beaux sons, qui n'expriment, ou plutôt n'inspirent rien, et dont j'ai été bientôt fatigué. Hændel est considéré ici comme le fondateur d'une espèce d'école nationale; et c'est un sacrilége que de ne pas reconnaître son mérite. Je ne veux pas me hâter d'en juger, mais ce n'est pas la première fois que j'ai eu le malheur d'être ennuyé de sa musique. «Le plaisir de l'harmonie, dit J. J. Rousseau, n'est qu'un plaisir de pure sensation, et la jouissance des sens est toujours courte; la satiété et l'ennui la suivent de près. Mais le plaisir de la mélodie et du chant est un plaisir d'intérêt et de sentiment qui parle au cœur, et que l'artiste peut toujours soutenir et renouveler à force de génie».

En revenant de Saint-Paul, nous nous sommes arrêtés à une petite église, qui est considérée

comme le plus parfait modèle d'architecture pure et chaste; et certainement l'intérieur mérite toute sa réputation : c'est encore un ouvrage de sir Christophe Wren. L'extérieur de ce bel édifice est comme revêtu d'une enveloppe de mauvaises petites maisons plaquées contre ses murs.

Le Parlement s'est occupé, pendant la session présente, d'un sujet intéressant. Sir Samuel Romilly, qui est un des membres les plus distingués de la Chambre des Communes, mais qui a le malheur de ne pas être toujours du parti des choses comme elles sont, et croit, avec Bacon, que le temps est le plus grand des innovateurs, a proposé de commuer la peine de mort, dans certains cas, en celle de bannissement et d'emprisonnement; et sans prétendre prévoir tous les cas criminels, et y appliquer une peine proportionnée, il voudrait définir plus que la loi ne fait à présent, et diminuer l'arbitraire infini entre quelques mois de prison et la peine de mort, que la loi permet au juge pour la même dénomination de crime. L'ancien Code criminel de l'Angleterre est, a-t-il dit, le plus sanguinaire qui existe; il prononce sentence de mort contre celui qui vole la valeur de cinq schellings (5 livres 10 sous de France), dans une boutique, ou de quarante schellings dans un domicile, sur un quai ou dans un bateau.

Au rapport de Fortescue, il y eut, sous Henri VI, plus de personnes exécutées pour vol en une année, qu'en France en sept ans! Pen-

dant le règne d'Élisabeth les exécutions se montèrent à quatre cents par an; ce qui, pour 45 ans formant la durée de son règne, donne un épouvantable total de 18,000 exécutions! Mais sous son père, Henri VIII, c'était bien pis; il y eut (sera-t-il possible de le croire) 2000 exécutions par an, faisant, pour un règne de 38 ans, 76,000 hommes mis à mort : quel carnage! Un magistrat éminent du comté de Sommerset, dit Hume, écrivait dans l'année 1596, c'est-à-dire, vers la fin du règne de la reine Élisabeth, lorsque l'autorité du gouvernement avait acquis toute sa force, et devait avoir accoutumé le peuple à l'ordre et à la soumission aux lois, qu'il y avait eu quarante criminels exécutés dans ce comté pendant le cours d'une année, pour vol et autres félonies, trente-cinq marqués d'un fer chaud dans la main, trente-sept fouettés, et cent quatre-vingt-trois absous, et que les absous étaient presque tous de très-mauvais sujets; enfin, qu'il n'y avait pas un cinquième de coupables à qui on eût fait leur procès. Leur nombre était si considérable, que les magistrats en étaient intimidés. Hume, qui aimait l'autorité, attribue cette police imparfaite à la modicité du revenu de la couronne, qui ne fournissait pas les moyens *d'intéresser un assez grand nombre* de personnes au maintien du pouvoir. Quoi qu'il en soit, il paraît, par les débats sur cette question, que depuis ce temps-là, et sans aucun adoucissement des lois, le nombre des exécutions a diminué

successivement, et si rapidement, qu'en 1806, de trois mille quatre cent vingt-six personnes *committed*, c'est-à-dire, arrêtées simplement, et envoyées par-devant le grand jury, qui détermine s'il y a lieu de poursuivre, ou non, il n'y a eu que deux criminels exécutés. En 1807, de trois mille quatre cent quatre-vingt-douze personnes *committed*, seulement une exécution, et en 1808, de trois mille sept cent quarante-huit, pas une seule exécution. Or, comme il est tout-à-fait impossible de supposer, que de plus de dix mille personnes [1] arrêtées ainsi sur des soupçons suffisans pour déterminer un magistrat à donner son *warrant*, il ne s'en est trouvé que trois de criminelles, il faut croire que l'extrême sévérité de la loi en empêche l'application.

Il n'y a point d'acte plus solennel que celui de passer une sentence de mort; et pourtant, par sa fréquence, et le peu de cas où la sentence est exécutée, cet acte n'inspire plus aucune terreur, aucune pitié, et même n'excite plus aucune attention. Le criminel lui-même ne peut y croire, et l'ordre pour son exécution devient, après cette espérance trompeuse, un raffinement de cruauté, et une véritable injustice. Le *maître des rôles*,

---

[1] Il paraît par les débats, qu'un seulement sur vingt-neuf des criminels condamnés a été exécuté; de sorte que de dix mille arrêts en trois ans, seulement quatre-vingt-sept criminels ont été condamnés; et de ces quatre-vingt-sept, seulement trois ont été exécutés.

qui est le magistrat second en rang au chancelier, a remarqué que l'extrême sévérité de la peine de mort produisait un système tacite d'évasion, par lequel les accusateurs, le jury, le juge, et finalement le conseil du roi, s'accordaient, chacun dans son département, à violer leur serment d'exécuter une loi dénaturée.

Est-ce ainsi que les lois doivent être administrées? et lorsque les mœurs publiques, et un sentiment unanime de justice les ont en effet abrogées, doivent-elles demeurer dans le Code? La certitude d'une peine modérée a plus d'effet que la possibilité très-douteuse d'une peine très-sévère; et enfin ce système substitue aux lois le simple arbitraire.

A toutes ces bonnes raisons, et contre l'opinion de tout ce que la Chambre des Communes offre de plus respectable, le ministère a opposé sa phalange impénétrable; et je ne sais pourquoi, car il ne me semble pas qu'il y soit intéressé, à moins que ce ne soit pour ne pas perdre la louable habitude de toujours s'opposer à l'opposition, habitude dont au surplus l'opposition elle-même lui montre bien l'exemple. Il y a eu une petite majorité contre sir Samuel Romilly; il y reviendra sous une autre forme : le bon sens et la justice triompheront à la fin. M. Windham a, comme à son ordinaire, fort bien parlé contre la loi telle qu'elle est, et en même temps contre sa réformation.

Il y a beaucoup de choses à dire contre le ban-

nissement des criminels, et leur transportation dans une colonie éloignée, telle que Botany-Bay : la dépense est énorme; c'est une grande charge pour le public, et les honnêtes gens ont droit de se plaindre que l'on fasse voyager ainsi les échappés de la potence à leurs dépens. C'est bien ici le cas de répéter ce qu'un auteur moderne, justement célèbre, dit en termes trop expressifs en parlant du pauvre : « Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert pour lui[1] ».

J'avoue que je ne m'attendais pas à un système de jurisprudence criminelle si inconséquent, si cruel à la fois et si relâché, et cependant il semble que l'objet est assez bien rempli : car avec une police invisible, ou du moins qui ne se montre nulle part les armes à la main, je n'aperçois ni désordres, ni violences, excepté ceux des factions politiques. A la place de la loi écrite, les mœurs en ont dicté une nouvelle qui faisant un détour, passe à côté de l'autre et va se placer au-devant d'elle. La belle institution du jury d'une part, et de l'autre le droit de grâce du souverain, corrigent tout.

20 *Mai*. Nous avons fait notre première sortie et avons été voir ce que c'est que le printemps hors de la fumée et de la poussière de Londres, à trente mille au midi de la capitale, dans le comté de Surrey. La surface du pays est variée de collines en pente douce, couvertes de pâturages du

---

[1] Essay on Population, p. 591.

plus beau vert, et de troupeaux de moutons et de bêtes à cornes, avec çà et là des groupes de grands et beaux arbres. Peu de terres labourées, peu de clôtures, de grandes bruyères; tout cela est fort pittoresque, me plaît infiniment, et me surprend beaucoup, si près de ce colosse de ville avec ses huit cent mille bouches dévorantes. Je me serais attendu à voir partout des champs de blé pour les hommes, et des champs de trefle et de sainfoin pour les animaux; partout la charrue, point d'autres arbres que des arbres à fruit, point de pâturages et surtout point de bruyères. Nous ne perdrons pas au change; mais je ne comprends rien au calcul des propriétaires de ce terrain précieux. Il faut croire que la plus grande partie de cette belle campagne appartient à des personnes riches, qui s'occupent plus de ses beautés que de son produit; et en effet, on voit partout des maisons ornées, demi-châteaux, demi-chaumières, mais évidemment les demeures du goût et de l'opulence. J'ai mesuré à Weston deux peupliers de douze pieds de circonférence; plusieurs ormes et un chêne encore jeunes, excédaient cette grosseur, et les branches d'un châtaigner couvraient un espace de cent pieds de diamètre.

On nous a conduits à un lieu (Leith-Hill) élevé environ de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, d'où la vue plane sur une grande étendue de pays; on voit au Nord le dôme de Saint-Paul, au milieu du site enfumé de la ville de Londres, et par-delà même, les collines

de Hampstead et Highgate ; au Midi, entre des montagnes, quelque chose qui brille dans le milieu d'un beau jour : c'est la mer. Ces deux extrémités, Londres et la mer, sont à soixante milles de distance, et l'œil commande tout l'intervalle. Le point de vue est marqué par une tour bâtie par un M. Hull, membre de plusieurs parlemens successifs, qui s'y est fait enterrer, et s'est assuré par ce moyen une immortalité qu'il craignait peut-être que l'ingratitude de son pays ne refusât à ses services.

Le printemps a été cette année froid et tardif ; les marronniers d'Inde ne font que commencer à fleurir, l'aubépine pas encore ; les pommiers sont en fleurs ; le thermomètre (Fahrenheit) varie de 45° à 60° : le feu est encore fort agréable.

A notre retour à Londres, nous avons trouvé sir Francis Burdett de nouveau sur la scène. Il a attaqué par-devant une des cours de justice (*King's Bench*) le président de la Chambre des Communes, pour avoir donné l'ordre au *serjeant at arms* de l'arrêter, le sergent de la Chambre lui-même qui a exécuté l'arrêt, et enfin le gouverneur de la tour, lord Moira, qui le détient ; il porte ses dommages à 300,000 liv. sterl. Le Parlement a été occupé pendant quelques jours à débattre s'il doit reconnaître l'autorité d'aucune cour dans une question de privilége. On a compulsé les registres pour s'appuyer d'exemples : on trouve qu'il y a eu nombre de membres de la loi, procureurs, huissiers, et

même juges, arrêtés par autorité du Parlement, pour s'être mêlés indiscrètement d'affaires de privilége; et cependant le comité qui rapporte ces faits, est d'avis que les personnes attaquées comparaissent par-devant la cour de King's Bench (*plead*), afin d'y donner, par politesse, les raisons de ce qu'ils ont fait. Mais si ce tribunal s'avisait de passer condamnation, il paraît que la Chambre des Communes croit qu'il y aurait matière à information (*impeachment*) contre les juges. Les débats de part et d'autre, tels qu'ils ont été donnés au public dans les papiers, sont très-animés, ingénieux, et forts d'argument. J'ai remarqué particulièrement les discours de lord Erskine dans la Chambre Haute, de sir Samuel Romilly et de M. Ponsonby, dans les Communes.

A voir de sang-froid toute cette chaleur, tout ce tiraillement d'autorités contradictoires, l'exagération manifeste de tout ce qui se dit et se fait, et la cause, en apparence, si disproportionnée, on ne peut se défendre d'un mouvement de surprise et de dégoût. D'abord, toutes les forces de l'état ébranlées, une armée en mouvement pour se saisir d'un individu qui a écrit une lettre impolie au sujet du corps législatif dont il est membre; ensuite cet individu s'armant du pouvoir judiciaire, pour punir à son tour le pouvoir législatif, sans que ni les uns ni les autres soient certains qu'ils aient le droit de faire ce qu'ils font; et pendant ce temps-là, les affaires de l'état allant comme elles peuvent.

D'un autre côté, il faut se souvenir que ce n'est qu'au point de contact des divers pouvoirs, et en approchant leurs limites réciproques, qu'il peut y avoir collision, et que l'importance de la dispute ne doit pas se mesurer sur son objet immédiat, mais sur ses conséquences. On verse tout son sang sur la brèche, qui n'est qu'un monceau de pierres, à cause de la place derrière soi, qui est prise, si l'ennemi parvient à former son logement. L'importance des formes constitutionnelles, et le danger de leur infraction dans un gouvernement comme celui-ci, sont décrits avec tant d'esprit, et par une comparaison si juste et si ingénieuse, dans le passage suivant d'un vieux poëme anglais (Hudibras), que je ne peux m'empêcher de le transcrire :

As when the sea breaks o'er its bounds
And overflows the level grounds,
Those banks and dams, that like a screen
Did keep it out, now keep it in.
So when tyrannic usurpation
Invades the freedom of the nation,
The laws o' the land, that were intended
To keep it out, are made defend it.

25 Mai. — Nous avons vu au théâtre du Lycéum la comédie du *Critique*, qui est une fort bonne pièce de M. Sheridan.

Je désirais beaucoup voir Strawberry-Hill, maison de campagne de lord Orford, mieux connu en France sous le nom d'Horace Walpole, par le charme de sa conversation, et sa lettre du

Roi de Prusse à Jean-Jacques, si bien française, que ce dernier l'attribue à d'Alembert, dans son mémoire contre David Hume. Je savais que M. Walpole avait la passion des petites antiquités de toute espèce, et surtout des fenêtres peintes, des colifichets historiques, et qu'il se moquait lui-même de ses propres goûts; mais je n'aurais pas cru que ce fût avec autant de raison. La maison est un château de carte gothique; le vitrage des fenêtres, chamarré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ressemble à un habit d'arlequin; de petits corridors étroits mènent, par de petites portes basses, à des appartemens en miniature. J'ai remarqué, pendante à la muraille, la cotte de mailles de notre François Ier, dont il est question dans la correspondance de madame du Deffant; elle paraît bien courte pour ce prince, qui était un grand et bel homme. Il y a quelques portraits intéressans de son idole madame de Sévigné, de madame de Grignan, de madame de la Fayette. L'encrier de madame de Sévigné est sur la table. Cela donne à penser. Le temps, avec son épouvantable rapidité, a déjà emporté si loin de nous Walpole, madame du Deffant, Voltaire, d'Alembert, et toute la société dont le duc et la duchesse de Choiseul étaient le centre, que cette époque se refoule déjà vers le siècle de Louis XIV, et se confond avec les mœurs décrites par madame de Sévigné. Les vingt dernières années couvrent de leur crêpe et de leur sang, de leur folie et de leur gloire, l'espace d'un siècle dans la mémoire des

hommes; elles ont creusé un abyme entre les temps qui précèdent et ceux qui suivent; et l'on dira à l'avenir, avant ou après la révolution française, comme on dit avant ou après la chute de l'empire romain, avant ou après la renaissance des lettres.

Strawberry-Hill est, malgré son nom, un lieu tout plat, et qui semble même bas et humide. La route, qui passe tout à côté, est couverte d'arbres en voûte gothique à cintre aigu, formant une avenue d'un beau caractère. L'aspect de la maison est triste et sombre; les jardins (*grounds*) offrent du gazon bien vert et de beaux arbres; mais c'est ce que l'on rencontre partout.

Le Roi aime l'astronomie, et a un observatoire dans un petit parc à Richmond, appelé *The King's Paddock*. Il y a un grand télescope de Herschel; un instrument des passages (*transit*) de huit pieds de long, à travers lequel nous observâmes Vénus passant le méridien; un instrument vertical de douze pieds, pour les observations au zénith; un mural de huit pieds de rayon; un télescope équatorial, et plusieurs autres instrumens moins considérables; quelques modèles de machines, entre autres, une pour déterminer la pression latérale des voûtes; une collection de minéraux, et un cabinet d'instrumens de physique. Sa Majesté étant venue à l'observatoire, il y a quelques années, pour observer une occultation de planètes, un daim, poursuivi de Windsor, traversa la rivière, franchit les palissades,

suivi de toute la meute, et vint se laisser prendre au pied de l'observatoire précisément au moment de l'observation. Je demandai si l'attention de Sa Majesté s'était montrée supérieure à cette interruption. On me répondit qu'un nuage, malheureusement survenu, précisément au même instant, avoit rendu l'observation impossible, et qu'autrement rien n'aurait pu l'en distraire. Le King's Paddock est un terrain tout-à-fait plat, sans autre vue que celle de ses prairies et de ses arbres; mais les arbres des parcs, en Angleterre, ont un caractère de magnificence que je n'ai vu nulle part au monde, et composent à eux seuls un paysage. Ils font aussi le grand charme de la vue de Richmond-Hill, si justement célèbre.

D'une élévation médiocre, de 250 ou 300 pieds, on voit une vaste plaine, à travers laquelle la Tamise fuit en serpentant; ses deux bords sont des prairies en pâturage, sur lesquels les troupeaux de bétail errent en liberté. De grandes masses d'arbres s'avancent irrégulièrement sur cette belle pelouse verte et unie, dessinant leurs noirs ombrages en baies, en promontoires, et se détachant en beaux groupes, comme des îles touffues sur une mer de verdure. Çà et là on reconnaît un grand chêne isolé, à ses bras vigoureux projetés à angle droit; plus souvent c'est un orme élevant en étages ses masses arrondies. Quelques maisons, en petit nombre, demi-cachées dans les bocages; quelques sentiers, légèrement marqués sur la verdure, conduisant à

ces demeures, sont les seules traces humaines; point de fossés, de haies, ou de clôtures d'aucune espèce; point de route, point de lignes droites. Au plus loin, où la vue se porte dans un immense demi-cercle, toujours la même décoration, et toujours variée. Mais à mesure que tout cela fuit, chaque léger changement de niveau dessine le plan le plus proche, sur le fond éteint et bleuâtre du plan le plus éloigné, jusqu'à ce qu'enfin un horizon de collines, d'une teinte encore plus vague et bleuâtre, termine tout. Si c'était un horizon de véritables montagnes, cette vue ne laisserait rien à désirer.

D'une plus grande hauteur [1], d'où la vue planait en liberté sur une plaine bien plus étendue, et déchirée plus qu'embellie par un grand fleuve qui dédaigne de serpenter, j'ai été accoutumé, dans les temps de mon enfance, à contempler un horizon formé de la plus haute chaîne des Alpes, le Mont-Blanc au centre. Vers la fin de l'été, un brouillard épais descendait souvent, pendant la nuit, sur cette vaste plaine, et tellement de niveau, que ses bords paraissaient, au point du jour, aussi nettement prolongés le long de la colline, au-dessous de nous, que si c'eût été le rivage d'une mer. Pendant le crépuscule, les feux de l'Orient éclairaient cette surface sans la troubler; mais dès que le soleil commençait à

---

[1] L'auteur parle de Lyon, son pays natal. (*Note de l'Editeur.*)

lancer ses rayons à travers la dentelure noire des Alpes, un mouvement général se faisait apercevoir; les flots de cet océan de vapeur roulaient furieusement comme dans une tempête, jusqu'à ce que, perdant de leur densité, et s'élevant peu à peu jusqu'à nous en forme de nuages, ils dérobaient à nos regards toute cette vision de gloire.

La vue de Richmond-Hill, sans prétendre à tant de sublimité, a un genre de beauté plus orné, plus doux et plus aimable. Ce n'est pas *une forêt*, car il n'y a rien de rude, de grossier et de négligé; ce n'est pas *un jardin*, car il n'y a aucune apparence d'art; la simplicité, et l'unité de plan et de moyens, toujours des arbres et du gazon, et la vaste étendue, lui donnent un caractère de nature; ce n'est pas *un pays*, car on n'aperçoit aucune culture; enfin, c'est un objet unique. Une grande partie de l'effet magique est dû à ce que deux propriétaires riches, lord Dysart et M. Cambridge, se trouvant occuper tout le terrain au pied de la colline, leurs parcs (ce que l'on appelle ici *grounds*) forment l'avant-scène du tableau : tout le reste de la campagne est assez parsemé d'arbres pour faire continuation. Les arbres du parc de Richmond, sur le penchant de la colline, forment comme le cadre du tableau. C'est grand dommage que tant de gens se soient accordés à admirer cette belle vue, et qu'elle se trouve si près de Londres (huit à dix milles); les maisons se sont accumulées sur le

sommet de Richmond-Hill, formant une rue, ou plutôt un rang de constructions en terrasse, qu'habitent de bons bourgeois, classe en général plus estimable par ses mœurs, que remarquable par son goût. Les promeneurs de la terrasse admirent le plus les objets qu'ils peuvent le moins voir, et s'extasient en découvrant au bout de leur lunette d'approche le château de Windsor, parce qu'il est trop loin pour être aperçu à la vue simple. Et avec Thomson,

The raptured eye
Exulting, swift to huge Augusta [1] send,
Now to the sister hills [2] that skirt her plain,
To lofty Harrow now, and now to where
Majestic Windsor lifts his princely brow.

Tout ce qui n'a pas un nom est compté pour rien. La petite rivière Tamise, serpentant dans la plaine, tient le premier rang dans les objets de leur admiration; mais, suivant moi, elle ajoute peu à la beauté du paysage.

De Richmond, remontant la rivière, nous avons vu, en passant, le lieu qui fut la demeure de Pope. Les deux saules pleureurs, plantés de sa main, les premiers, à ce que l'on dit, qui l'ont été en Angleterre, ne sont plus; les souches en sont encore visibles au niveau du sol. Sa chaumière est transformée en une grande maison neuve et nue, qui n'a absolument rien de poétique. Sion House est un grand palais en vue de la Tamise,

---

[1] Londres. [2] Highgate and Hampstead.

il appartient à l'ancienne famille des Percy. C'est un immense carré, qui ne présente rien de remarquable que le nombre prodigieux de ses fenêtres; son site a quelque chose de triste et de nu. Plus bas, enfin, nous sommes venus au nouveau palais gothique de Kew, que le roi fait bâtir; il en est, dit-on, lui-même l'architecte en chef: M. Watt, artiste celèbre, n'est que son maître maçon. Le public n'admire point le goût qui préside à cet édifice, et je suis assez de son avis; il ressemble un peu à notre vieille Bastille. Quoi qu'il en soit du bâtiment, sa situation est certainement on ne peut pas plus mal choisie : il a pour perspective, de l'autre côté de la rivière, un grand village, une espèce de faubourg de Londres, bien noir, bien sale, et bien bruyant.

La beauté du gazon anglais m'a fait examiner avec attention les soins que l'on y donne. Toutes les grandes inégalités sont d'abord nivelées autant que possible : le cylindre ou rouleau fait le reste. On s'en sert principalement au printemps, lorsque la surface est devenue assez ferme pour ne pas s'enfoncer, et pourtant ramollie à une assez grande profondeur pour s'aplatir. Quand l'herbe devient mousseuse, la cendre ou le fumier la rétablit; mais cela se fait très-rarement, car on ne veut pas que l'herbe croisse forte et dure, mais basse et menue. On fauche, ou plutôt on rase cette planimétrie parfaite, toutes les semaines une fois, même deux dans les temps chauds et pluvieux : dans les temps secs, une fois par mois

suffit. Cette opération se fait pendant que l'herbe est mouillée par la pluie ou la rosée; la faux doit être bien aiguisée, à large lame, et emmanchée de manière à poser à plat sur le gazon. Le cylindre est généralement de fer jeté au moule, creux en dedans; ceux à la main ont environ 18 à 20 pouces de diamètre, et 2 pieds et $\frac{1}{2}$ à 3 pieds de longs; ils pèsent environ 500 livres; ceux qu'un cheval met en mouvement ont deux ou trois fois ce poids; et enfin, j'en ai vu dont le diamètre était de 7 à 8 pieds, et du poids probablement de 5 à 6,000 livres, tirés par quatre chevaux.

2 *Juin.* Nous revenons de l'hôpital naval de Greenwich, bâti sur les bords de la Tamise, 5 milles au-dessous de Londres. L'édifice est de la plus grande beauté; sa disposition est singulière: au lieu de présenter un grand front à la rivière, il s'avance en deux corps séparés, laissant entr'eux un intervalle de près de 300 pieds, décoré d'une statue en marbre de Georges II, et derrière ceux-ci deux autres corps également séparés et isolés. Cette espèce d'avenue, ornée de colonnades doriques, est terminée au Nord par la Tamise, qui est ici un grand fleuve, et porte des flottes entières de bâtimens de commerce et de guerre, et au Midi, par le parc de Greenwich, avec ses hauteurs ombragées de beaux arbres : il y a par ce moyen une grande circulation d'air, et la vue s'ouvre en face et par les côtés sur la Tamise. C'est l'hôpital, non-seulement le plus magnifique, mais le plus gai que j'aie jamais vu. Cela

n'empêche pas les vieux marins invalides qui l'habitent, d'avoir l'air bien tristes, et ennuyés de leur oisiveté. On les voit se réchauffant aux rayons du soleil, ou bien se traînant languissamment le long de ce superbe portique, dont l'élégance et la richesse forment un contraste trop frappant pour n'être pas senti, avec leur vieillesse isolée, infirme et dépendante. Quelles que puissent être leurs idées à ce sujet, l'impression que doit faire l'aspect imposant de cet établissement national sur les jeunes marins qui montent et descendent la Tamise, n'est pas douteux. Ce n'est pas, dit Paley, les sensations que peut éprouver le lord Maire, dans son carrosse de cérémonie, qui importent au bien public, mais celles du jeune apprentif qui le regarde.

Deux mille quatre cents de ces vétérans résident dans l'intérieur, et cent cinquante veuves de marins comme gardes malades; environ trois mille sont externes, et deux cents fils de marins sont élevés pour la marine. Les externes reçoivent 7 liv. sterling par an. Je n'ai aucune donnée exacte pour estimer ce que cet établissement a coûté à bâtir, mais jugeant par son étendue et les ornemens qui y ont été prodigués en peinture et sculpture, aussi bien qu'en architecture, la somme de 800,000 liv. n'est pas trop forte, ce qui, à 8 pour cent d'intérêt et réparations, fait 64,000 liv.; puis environ 7000 liv. pour les appointemens des officiers, commis, gardes, médecins, etc. etc., et 44,000 liv. à un schelling par

jour pour la nourriture et l'habillement des deux mille hommes, feraient ensemble 115,000 liv. ou 48 liv, par tête. Je suis persuadé que les externes, avec leur 7 liv. par an, ce qui ne suffit pas, mais les aident à vivre en liberté, où et comme ils veulent, sont beaucoup plus heureux.

La chapelle a 110 pieds de long, et 52 de large; ses belles proportions et le fini recherché, et on peut dire exquis des ornemens, ont bien surpassé ce que je m'attendais à voir. Le char funéraire qui a servi à transporter le corps de lord Nelson, a été placé ici dans une des grandes salles, et forme un trophée digne du lieu.

Le site du parc de Greenwich est inégal et pittoresque, et offre des points de vue intéressans. C'est sur la principale hauteur de ce parc, qu'est situé l'observatoire national, d'où les Anglais comptent leur longitude. Il porte, ou plutôt son emplacement, le nom de Flamstead, pour qui Charles II le fit bâtir. Le célèbre vétéran de l'astronomie, Maskeline, est à présent l'astronome royal. Le vieux invalide, notre conducteur, nous dit que le docteur Maskeline était toujours *at work about the stars* (bien affairé touchant les étoiles), mais qu'il n'y avait que le roi qui sût ce qu'il faisait.

Nous avons vu dernièrement deux des plus fameuses collections de tableaux de cette capitale, celle de sir Francis Bourgeois, la plus nombreuse de toutes, et celle de M. Angerstein, qui est réputée la mieux choisie. Un artiste d'une réputation très-distinguée, M. T**, nous a fait le plaisir de

nous accompagner. Nous remarquâmes, chez sir Francis Bourgeois, un admirable Van-Dyck, la Vierge et l'Enfant; le dessin en est parfait, le coloris grave et vigoureux, et l'expression telle qu'on la chercherait en vain parmi les grands maîtres qui ont été les créateurs de l'art. Il y a quelque chose de vague et d'indéfini dans le contour dont l'effet est singulièrement doux et harmonieux. J'ai observé la même manière dans Rembrandt et Murillo; leur coloris ressemble, à beaucoup d'égards, à celui de Van-Dyck.

Un des appartemens est occupé tout entier par N. Poussin, *sans prix* pour les connaisseurs. N. Poussin me paraît le plus souvent au-dessous de sa réputation. Il y a bien de l'audace dans cet aveu, qui m'attirera le mépris de beaucoup de gens; mais je m'offre en sacrifice pour le repos d'esprit d'un grand nombre d'infortunés qui, j'ose le soupçonner, pensent comme moi, sans oser le dire, croyant être les seuls. Le massacre des Innocens, par Lebrun, est affreusement beau. Plusieurs excellens paysages de Cuyp, malgré un certain ton de lumière singulier et à peine naturel; un Vieillard, par Michel-Ange Caravage, dans le goût de Rembrandt; plusieurs Claude qui ne m'ont pas beaucoup plu, et un Salvator qui ne m'a pas plu du tout. Rien ne pourrait me persuader que les quatre cinquièmes de cette immense collection ne sont pas de mauvais tableaux, et cela sans disputer de leur originalité, qui est reconnue pour la plupart.

M. Angerstein n'a qu'un petit nombre de tableaux, mais tous originaux, tous excellens : ils occupent deux salons. Son fameux Rembrandt, (la Femme surprise en adultère et amenée à Jésus-Christ), est certainement la plus belle chose que j'aie jamais vue, quant au coloris, qui est admirable : si l'on examine de près, on ne distingue aucun trait, aucune terminaison; on ne comprend pas comment tout cet effet magique est produit. Ce tableau coûte, je crois, 6,000 liv. sterling.

Un grand tableau de la Résurrection de Lazare, dessiné par Michel-Ange Buonarotti, et peint par son disciple, Sébastien del Piombo, a fixé notre attention. L'histoire de ce tableau est, qu'il a été peint en concurrence avec Raphaël, et que Michel-Ange eut l'avantage : ainsi voilà une pièce importante au procès. La figure du Christ n'a rien de cette douceur inaltérable qui doit toujours le caractériser : les yeux ardens, les joues pâles et creuses, la barbe rare et mal peignée, le geste animé et presque menaçant, c'est un prophète, mais non pas un Dieu ; la toute puissance est plus calme, elle agit sans effort ; les membres sont indiqués sous la draperie avec une affectation tout-à-fait déplacée. Quant à Lazare, il n'est pas simplement rendu à la vie, mais il a aussi repris, tout à coup, l'embonpoint et les chairs qu'il avait dû perdre pendant la maladie qui l'avait mis au tombeau ; et au lieu de cet étonnement, de cette extase, de ce ravissement

si naturels à un ressuscité, Lazare est tout bonnement occupé à défaire ses jarretières, ou du moins quelque ligament autour de sa jambe gauche; et cela, par le moyen de l'orteil de son pied droit, dont il semble se servir avec beaucoup de force et de dextérité, au lieu de ses mains, qui sont employées ailleurs. Cependant, tout vivant qu'il est, une femme, sa sœur probablement, se tient le nez et détourne la tête, comme si malgré sa bonne mine il sentait encore un peu le mort. Je ne saurais croire qu'il y ait dans tout cela, rien qui ne soit misérablement bas, exagéré et mal conçu, pas une seule pensée digne du sujet; et cependant voilà la pierre de touche qui marque irrévocablement le bon ou le mauvais goût. Le coloris est fort terne, et toutes les figures ont l'air de mulâtres; mais c'est peut-être l'effet du temps.

M. Angerstein a quatre tableaux de Claude le Lorrain. Deux m'ont beaucoup plu; de belles distances, voilées d'un air vaporeux; les arbres bien massés sans être lourds, les figures toujours mauvaises. Un de ces tableaux est un port de mer; ses bâtimens, les navires, tout est en lignes droites, et les derniers rayons du soleil couchant, galonnant toutes ces lignes d'un trait de lumière vive; puis la même lumière formant une longue traînée éblouissante, réfléchie par la surface de l'eau. Claude aimait cette sorte de composition, car il l'a souvent répétée.

Nous avons ensuite remarqué un petit tableau

tout bleu et tout froid, fini très-précieusement et sous verre; le sujet est Jésus dans le jardin des olives, et le nom du peintre, rien moins que *le Corrège.*

Ensuite deux Titien, le trait bien marqué, et certainement bien incorrect, et au lieu de coloris, tout l'intervalle de ce trait, c'est-à-dire, toute la figure, d'un blanc sale également dénué d'ombres et de lumière, enfin tout plat; et cependant le Titien est réputé le premier des coloristes. Puis vient un autre Rembrandt, l'Adoration des Mages, le coloris *superlativement* beau. Une assez bonne bacchanale, par le Poussin; mais toujours le même coloris, rouge sale, comme de la brique pilée. Au-dessus d'une porte, on voit un Murillo, qui paraît fort bon, et on ne devinerait point que c'est de la tapisserie, par une dame artiste, miss Thompson.

J'ai trouvé là, et j'ai vu avec grand plaisir, toute la suite des tableaux originaux du Mariage à la mode d'Hogarth. Ils sont très-intéressans, mais il me semble que je leur préfère les excellentes gravures de ces mêmes tableaux, par Hogarth lui-même. Leur mérite est trop connu pour en parler.

Tous les matins, sur les onze heures, la musique des gardes s'assemble dans la cour de ce misérable palais de Saint-James, et joue pendant trois-quarts d'heure, doucement, lentement, dans ce beau medium, le *sotto voce* des Italiens, qui pour les instrumens, ainsi que pour la voix,

est si plein, si riche, si favorable aux grands effets de la musique. Les musiciens sont la plupart allemands. L'auditoire est en général composé de gens du peuple ; les gens de qualité ne sont pas levés. J'ai souvent été frappé de l'attention profonde, à l'œil fixe où tremble une larme, que l'on surprend çà et là dans la foule. Il y a un sixième sens pour la musique, que l'on peut cultiver, mais qui ne se supplée point ; et il est aussi inutile de chercher à en donner une idée à ceux qui ne l'ont pas, qu'à un aveugle-né des couleurs. Ainsi que les autres sens, celui-ci ne fait sans doute qu'ouvrir une avenue vers ce sens moral, qui peut exister parfaitement sans le sens matériel de la musique ; car c'est le même qui nous rend sensibles au pouvoir de l'éloquence, aux charmes de la poésie ; le même peut-être qui fait idolâtrer la gloire, chérir et adorer la vertu. Avec de l'âme sans oreille, on peut conjecturer par analogie ce que fait éprouver la musique ; avec de l'oreille sans âme on sentira le rhythme, mais sans émotion ; et on ne pourra pas même conjecturer ce qu'est la musique. « Homme vulgaire, dit Rousseau, au célèbre article *Génie* de son *Dictionnaire de Musique*, que t'importe de le connaître ? tu ne saurais le sentir ».

On rencontre toujours partout l'ambassadeur de Perse. Je fus surpris hier de l'entendre parler très-haut, et rire aux éclats d'un sot rire, avec sir Gore Ousley, qui est son truchement, et une

autre personne, qui entend sa langue. Je ne croyais pas que les orientaux se départissent jamais de leur gravité. Un officier présent, sir David B**, avec son bras emporté à l'épaule, l'air simple et modeste, semblait attirer moins d'attention que ce barbare diplomate.

L'Angleterre vient de perdre M. Windham: sa mort a été, comme sa vie, marquée de l'originalité de son caractère. Il a voulu absolument se soumettre à une opération cruelle, contre l'avis de plusieurs hommes de l'art; il s'y est préparé avec le plus grand courage, et avec pleine connaissance de son danger, comme il paraît par les lettres qu'il avait écrites, pour être remises en cas de mort.

On parle de Mémoires en forme de journal, que sa famille donnera sans doute quelque jour au public. Cet homme illustre a excité un intérêt universel; il est devenu nécessaire, pendant les derniers temps de sa maladie, de satisfaire le public par un bulletin journalier; maintenant ses péchés lui sont pardonnés, et tous les partis s'accordent à rendre hommage à son parfait désintéressement personnel, à sa franchise, à sa générosité, à son courage, à son mépris pour les petits artifices populaires, à son grand savoir, à son éloquence. Il ne laisse après lui aucune réputation égale à la sienne; mais il laisse nombre d'hommes capables d'être plus solidement utiles, et l'état ne perd guère qu'un ornement brillant, et de grand prix. Il ne laisse pas une fortune

considérable, environ 6,000 liv. sterl. de rente, et tout de patrimoine non acquis.

Un événement d'un autre genre a partagé l'attention du public; l'assassinat d'un prince du sang, le duc de C**. Il a été attaqué dans son lit, pendant la nuit, avec son propre sabre, et s'est échappé avec difficulté, après avoir reçu un grand nombre de blessures dont aucune n'est mortelle. Un de ses domestiques, italien de naissance, a été trouvé mort dans un appartement voisin, et paraît s'être coupé la gorge avec un rasoir, immédiatement après l'assassinat : on suppose qu'il est le meurtrier. Comme ce malheureux n'avait donné préalablement aucune marque de démence, on cherche à deviner le motif d'un acte aussi désespéré.

Le *Birth-day* (la fête du roi) quelques jours après, a été célébré avec une pompe marquée; la foule était beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, la ville illuminée, et le peuple éclatant de joie, et sur un pied tout-à-fait cordial avec *les gardes à cheval* en faction parmi eux; ce qui, considérant les tumultes politiques si récens, et que l'on est à la veille d'une nouvelle scène (*row* comme cela s'appelle ici) à la sortie de sir Francis Burdett de la tour, fait voir que ce peuple est, tout comme les autres, gouverné par l'impulsion du moment. Les dames qui vont rendre leurs devoirs à Sa Majesté à Saint-James, le jour de sa fête, sont habillées suivant la mode qui régnait il y a un demi-siècle; elles s'y rendent en chaises

à porteur, qui peuvent pénétrer plus loin que les voitures ; et il est vraiment curieux de les voir arriver à la file, leurs grands paniers repliés comme deux ailes, et braqués en avant, la tête fixée entre deux, le visage relevé, afin de faire place derrière pour la coiffure qui a bien une coudée de haut. Ce visage, toujours vieux et laid, attendu que les jeunes personnes ne sont guère de la fête, est immobile par sa position, fardé jusqu'aux yeux, et tout encadré de diamans :

Son gros cou jaune et ses deux bras carrés
Sont de rubis, de perles entourés ;
Elle en était encor plus effroyable.

VOLTAIRE.

Les glaces de la chaise à porteur sont fermées, à cause de l'air et de la poussière ; et cette pièce d'histoire naturelle, vue ainsi dans sa boîte de verre, ne ressemble pas mal à un fœtus d'hippopotame dans son bocal d'eau-de-vie. Et pourtant c'est ce que nous avons tous vu sans surprise dans notre jeunesse (je parle de ceux qui ont cessé d'être jeunes depuis assez long-temps). On pouvait être jeune et belle dans ce costume, la génération présente a peine à le croire.

Ayant reçu la commission de faire passer en France, à une personne en place, un nombre de brochures politiques sur les événemens du jour, pour et contre le gouvernement, et ne jugeant pas convenable de le faire clandestine-

ment, le ministre américain, M. Pinkney, a eu la complaisance de se charger d'en parler à un des secrétaires d'état, qui, bien loin de faire aucune objection, a offert de procurer l'occasion de faire passer la caisse de livres sans s'inquiéter de ce qu'elle peut contenir. Ce procédé est certainement libéral; d'un autre côté, tout est nécessairement si public ici, qu'on peut bien s'épargner l'embarras de chercher à garder un secret quelconque. Ce serait fermer les portes et les fenêtres dans une maison dont les murs sont de verre.

Les finances de l'Angleterre sont un monstre en économie politique; elles présentent des quantités qui effraient l'imagination. On les voit en chiffres, mais l'esprit ne saurait presque y attacher aucune idée; c'est le fruit de la santé même et de la vigueur de sa constitution politique et de la confiance qu'elle inspire, comme la corpulence des hommes qui ont un trop bon estomac.

En remontant à l'origine de la dette, on la voit commencer peu après la révolution qui plaça Guillaume III sur le trône en 1688; les finances étaient fort en désordre, quoique sans dette comme sans crédit.

En 1672, le roi Charles II avait fait banqueroute pour une somme de 1,328,516 liv. sterl., dont l'intérêt, 79,711 liv. sterl., fut pourtant payé pendant quelque temps, mais cessa avant sa mort. Les créanciers réclamèrent par-devant les tribunaux, qui rendirent sentence contre le gouvernement en 1697, une somme de 3,428,526

liv. sterl. y compris 25 années d'intérêt à 6 par cent. Mais le gouvernement, qui se trouvait être la plus forte partie, sursit l'exécution, et en 1699 se libéra, d'un trait de plume, d'une somme de 664,263 liv. sterl., qui forme le fondement inique et le honteux commencement de la dette présente de la Grande-Bretagne [1].

Le numéraire, dont la rareté actuelle est attribuée, non sans grande raison, à l'abondance du papier de banque, était aussi très-rare alors; on eut recours à une circulation de papier, comme remède, et c'était en effet un bon remède, tant il est vrai que c'est l'excès qui fait le mal, et non la chose en elle-même. Ce papier était des billets de l'échiquier (*Exchequer bills*) inventés en 1697, par Montagu, alors ministre des finances, et qui ont toujours joué depuis ce temps-là un si grand rôle dans les opérations de finance de ce pays. C'est une délégation sur les taxes, une anticipation de revenu, une espèce de demi-papier monnaie, dont la circulation n'est point forcée; mais qui, portant intérêt, et étant payé ou fondé, c'est-à-dire, converti en annuité hypothéquée sur une taxe à la fin de chaque année, est reçu sans difficulté, et passé de main en main dans le public sans endossement.

Guillaume III eut à combattre dans l'intérieur de son royaume, contre la désorganisation totale des finances, le défaut de crédit, la rage effrénée

[1] Sir John Sinclair, vol. I, p. 397.

des factions, une corruption et des dilapidations bien plus grandes en proportion que celles dont on fait, avec raison, tant de bruit aujourd'hui. Il y a une conformité singulière entre les discours et les plaintes de ce temps-là et du temps présent, quoique dans des circonstances à tant d'égards opposées. On parlait alors de la dette qui venait de naître, comme énorme. Un écrivain de grande réputation (d'Avenant) disait alors que l'Angleterre ne pouvait fournir un revenu de plus de deux millions sterl. (égal à environ huit millions d'aujourd'hui) sans ruiner son commerce et ses manufactures : il est arrivé à soixante et dix millons, et ni le commerce ni les manufactures ne sont encore ruinés, ou du moins, s'ils souffrent, ce n'est pas par cette cause. Les billets de banque étaient à l'escompte de 20 pour cent, et quelques fonds perdaient 40, 50 et 60 pour cent. Aujourd'hui on se plaint de ce que les billets de banque perdent aussi environ 20 pour cent. C'est aujourd'hui le manque d'espèces d'or et d'argent qui cause le mal; c'était alors aussi le manque d'or et d'argent, dont la somme en circulation excédait peu huit millions sterling, y compris l'argenterie, qui fut portée à la monnaie [1]. On supposait alors qu'il y àvait 5 à 6 millions cachés par la méfiance publique; il n'y a pas

[1] Suivant le docteur Price, il paraît que tout l'or en circulation dans le royaume, en 1773, ne se montait qu'à 16 millions sterling.

aujourd'hui de bonne ménagère, ou d'homme timide, qui n'ait son magot de guinées. Nombre d'officiers publics s'étaient enrichis par abus de confiance, par la fraude et le péculat; leur crime était avéré et restait impuni : on dit que c'est précisément ce qui arrive ici tous les jours. Enfin, la terreur du pouvoir de la France, et la nécessité absolue d'opposer la force à la force jusqu'à extinction et sans quartier, *était* et *est* l'ordre du jour. L'empereur d'aujourd'hui est bien autrement puissant, bien autrement habile, et bien autrement ambitieux que le grand roi d'alors; et quoique l'Angleterre ne puisse pas en dire autant des souverains de ces deux époques respectives, elle a d'ailleurs des moyens de défense bien plus grands aujourd'hui qu'alors, et quel que soit le gain d'un côté, je le crois au moins aussi grand de l'autre.

Voici le tableau de la dette nationale de la Grande-Bretagne dans son progrès depuis le commencement en 1681, jusqu'en décembre dernier, ainsi que du montant des impôts et des dépenses publiques.

Pendant tout le cours du dernier siècle, nous voyons chaque écrivain se récrier sur la dette. Hume déclare que si la nation ne détruit pas le crédit, le crédit la détruira. Le docteur Price dit que les maux et les dangers d'une dette exorbitante sont si grands, qu'il est impossible de les exagérer : « Une caisse d'amortissement nous sauverait avec le temps; mais nous sommes arrivés

TABLEAU
DES PROGRÈS DE LA DETTE ANGLAISE,

Depuis son commencement jusqu'à ce jour, ainsi que de l'accroissement successif du revenu et des dépenses annuelles.

		Capital.	Intérêt.	Montant des Taxes annuelles aux dates respectives ci-contre.	Montant des Dépenses annuelles aux mêmes dates, y compris l'Intérêt de la dette.
1688	Dette à la révolution (fondée en 1699)...............	L. 664,263	L. 39,855		
	Accroissement durant le règne de Guillaume.........	15,730,439	1,271,087		
1701	Dette à l'avénement de la reine Anne..............	16,394,702	1,310,942	L. 4,212,358	L. 5,610,987
	Accroissement sous ce règne........................	37,750,661	2,040,416		
1714	Dette à l'avénement de George I.	54,145,363	3,351,358	6,762,643	6,633,581
	Accroissement sous ce règne........................	2,853,128	1,113,807		
1727	Dette à l'avénement de George II.	52,092,235	2,217,552	6,522,540	5,441,248
	Diminution pendant la paix.........................	5,137,612	253,526		
1739	Dette au commencement de la guerre d'Espagne........	46,954,623	1,964,025		
	Accroissement pendant cette guerre.................	31,338,689	1,096,979		
1748	Dette à la fin de la guerre.........................	78,293,312	3,061,004		
	Diminution pendant la paix.........................	3,721,472	664,287		
1755	Dette au commencement de la guerre.................	74,572,848	2,396,717		
	Accroissement......................................	72,111,004	2,444,104		
1762	Dette à la paix, deux ans après l'avénement de George III.	146,682,844	4,840,821	8,744,682	24,456,940
	Diminution pendant la paix.........................	10,739,793	364,000		
1776	Dette au commencement de la guerre d'Amérique.......	135,943,051	4,476,821		
	Accroissement......................................	121,269,992	5,192,614		
1782	Dette à la paix......................................	257,213,043	9,669,435	13,300,921	21,657,609
	Diminution..	4,751,261	143,569		
1793	Dette au commencement de la guerre de la révolution française..	252,461,782	9,525,866		
	Accroissement.......................................	327,469,665	12,252,152		
1801	Dette à la paix......................................	579,931,447	21,778,018	36,728,971	61,278,018
	A déduire pour viager (*Voy.* l'*Histoire du Revenu public*, par sir John Sinclair, Bart. vol. I, p. 474)..........	9,379,807			
		570,551,640	21,778,018		
	Accroissement jusqu'à la fin de 1809................	240,346,442	10,000,000	environ.]	
1810	Dette présente (*Voyez* le *Political Register*, vol. XVIII, p. 323. Les fonds accumulés entre les mains des commissaires de la caisse d'amortissement, de l'année 1786 jusqu'à ce jour (Voyez *Political Register*, vol. XVIII, pag. 426).....................................	811,898,082 / 160,000,000	31,778,018 / 4,443,519	70,240,226	82,027,288
	Montant réel de la dette et de son intérêt.......... L.	651,898,082	27,334,499		

La différence entre la recette et la dépense (qui pour l'année 1810 était, comme on voit, 12,000,000 liv. sterl.) est remplacée par un emprunt, qui ajoute chaque année de 10 à 20,000,000 liv. sterl. à la dette nationale, moins ce que la caisse d'amortissement rachète.

Le nombre des personnes employées à la collection de ce revenu prodigieux se trouve détaillé dans une brochure fort curieuse, qui vient d'être publiée par un membre du ministère actuel (M. Rose, page 50 à 52).

	En 1783.				En 1808.			
L'Excise rendait...	L. 5,222,000, et	employait	4,985	personnes.	L. 22,784,000	employant	5,043	personnes.
Les Taxes directes.	516,000	ditto	263	ditto.	16,747,000	ditto	438	ditto.
Droits de Douane..	3,375,000	ditto	3,450	ditto.	8,797,000	ditto	4,317	ditto.
Timbre..........	726,000	ditto	215	ditto.	4,512,000	ditto	358	ditto.
Poste aux Lettres..	148,000	ditto	155	ditto.	1,076,000	ditto	339	ditto.
	10,087,000		9,068		53,916,000		10,495.	
Accroissement de revenu et d'employés.	43,829,000		1,427					

N. B. Ceci était en 1808; le revenu est maintenant plus considérable, et le nombre de personnes employées quoique sans doute dans une moindre proportion.

L'excellent ouvrage de M. Hamilton d'Aberdeen sur les Finances de l'Angleterre, s'accorde assez bien avec le Tableau qui en est donné ici jusqu'à l'année 1801. — Il fait monter la dette, à cette époque, à la somme de 567,008,978 liv. sterl., au lieu de 570,551,640 liv. sterl. Mais il diffère essentiellement dans la suite du calcul; car il ne porte la dette, en février 1813, après avoir déduit les rachats par la caisse d'amortissement, qu'à 599,590,197 liv. sterl., au lieu de 651,898,082 en 1810. La cause principale de cette différence vient de l'accumulation de la caisse d'amortissement, qui n'a été portée dans le Tableau qu'à 160,000,000 liv. sterl. en 1810; tandis que M. Hamilton l'évalue, en février 1813, à 212,422,938 liv. sterl. — Enfin on peut estimer la dette de la Grande-Bretagne à 599,590,197 liv. sterl.

A déduire, rachat de l'impôt territorial (*land tax*), 24,378,804

575,211,393.

L'intérêt annuel, y compris les frais, est de 23,671,568 liv. sterl.

si près de la fin de nos ressources (en 1790), qu'il n'y a guère de temps pour nous ». Depuis lors la dette a quadruplé. Une dette exorbitante, dit-il encore, mène au despotisme vers lequel tout gouvernement a une pente naturelle, s'il n'est arrêté par la surveillance d'une opposition constante, et finalement par la résistance. Mais il n'y a point de résistance sans trouble, confusion et danger pour les fonds publics ; c'est pourquoi, dit-il, on préfère la servitude. La hausse du prix de toutes choses détruit le commerce et les manufactures, et même la population ; enfin l'agiotage corrompt les mœurs publiques, et il y a un point d'augmentation nécessairement fatal. Lord Kaimes, Adam Smith, Blackstone, tiennent tous à peu près le même langage. Le docteur Price ne se borna point à annoncer le danger de ce progrès fatal ; il entreprit, à la prière de M. Pitt, de chercher les moyens de l'arrêter, et suggéra plusieurs systèmes de rédemption, l'un desquels fut adopté, sans que M. Pitt, à ce que dit l'éditeur du docteur Price, en ait jamais reconnu l'obligation.

L'invention de la première caisse d'amortissement (*sinking-fund*) paraît être due à sir Robert Walpole, ou plutôt, dit le docteur Price, au comte Stanhope, et fut établie en 1716. Mais ce dépôt fut violé par Walpole lui-même, quelques années après, afin de se donner le mérite d'avoir diminué les impôts. La nouvelle caisse d'amortissement proposée par le docteur Price, fut enfin

substituée par acte du Parlement en 1786. Il y est ordonné que la somme de 250,000 liv. sterl. sera payée tous les trois mois à certains commissaires nommés pour cet objet (un million par an), et employée par eux à l'achat des fonds publics, au prix courant; et l'intérêt de ces fonds payé aux commissaires, et employé à de nouveaux achats de fonds publics, jusqu'à ce que l'intérêt de cette accumulation, joint au million annuel, forme un revenu de 4 millions sterling: qu'alors l'intérêt annuel sur leurs achats futurs de fonds publics cessera de leur être payé, de manière que (si j'entends bien cet acte) les achats des commissaires devaient se borner, après cette époque, à 4 millions par an, et cela devait arriver en 1808.

En 1792 le gouvernement appropria de nouveaux fonds à cet établissement; et enfin un dernier acte du Parlement, passé en 1802, ordonna la continuation du payement des intérêts aux commissaires pour l'achat des fonds publics, jusqu'à l'entière rédemption de la dette nationale existante en 1802 (580 millions). Cette accumulation s'élève déjà à 160 millions, et doit arriver à son terme dans environ trente-huit ans. Il n'existera plus alors de dette, que celle qui résulte des emprunts faits depuis 1802, montant jusqu'à ce jour à environ 200 millions. Mais comme ces nouveaux emprunts ont tous un fond d'amortissement qui leur est attaché, c'est-à-dire, un excès de taxe levé au-delà de l'intérêt annuel,

ils ont chacun d'eux un principe d'extinction qui s'accroît dans une proportion géométrique.

On conçoit fort bien comment une nation, ou un particulier endetté, qui paye chaque année, outre les intérêts, une portion si petite qu'elle soit du capital, parviendra à la fin à se libérer; mais il n'est pas tout-à-fait si facile de comprendre comment on peut parvenir à se libérer, si l'on emprunte chaque année une somme plus grande et bien plus grande que celle qui est mise de côté pour se libérer. Emprunter d'une main, pour payer de l'autre, semble une opération au moins inutile. Le grand secret du docteur Price consiste en ceci, que la dette s'accroît simplement par le capital de chaque nouvel emprunt, puisque l'intérêt est payé tous les ans aux prêteurs et éteint; tandis que la caisse d'amortissement, convertissant les intérêts qu'elle reçoit en capital, par de nouveaux achats de fonds publics, s'augmente dans une progression géométrique; et pour pousser l'incrédulité jusque dans ses derniers retranchemens, le docteur Price dit comment un denier mis à intérêt le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, et intérêt sur intérêt, représenterait, à la date de son livre, (1791) plus d'or que trois cent millions de fois le volume de notre globe; tandis qu'à intérêt simple ce dernier n'aurait produit que 7 s. 6 d. Par une espèce d'escamotage économique, le docteur Price sépare les finances du peuple. Les

finances gagnent par la caisse d'amortissement et non le peuple, ou plutôt le peuple d'à présent y perd, et le peuple à venir y gagne. La caisse d'amortissement peut être cependant un établissement utile; voici comment : la dépréciation naturelle des monnoies de tous les pays, par la quantité toujours croissante d'or et d'argent qui arrive constamment des mines, par la surabondance de circulation du papier de banque, et enfin par celle de la dette elle-même, fait que que l'intérêt payé aux prêteurs, représente chaque année moins, et que le peuple peut payer chaque année un peu plus *nominalement* que cet intérêt, sans payer *réellement* davantage; et cet *un peu plus* forme très-naturellement un fond d'amortissement qui peut s'appliquer au payement du principal de la dette; et lors même que ce surplus excéderait la dépréciation de l'espèce, cela serait encore sage, en tant qu'il est juste et prudent d'égaliser le fardeau des dépenses publiques entre les générations présentes et futures, sans porter exclusivement sur aucune. La caisse d'amortissement sert à cette égalisation et rien de plus : il y a de l'empirisme à vanter les *gains* qu'elle fait faire à la nation. C'est un harnois qui embrasse bien le dos de la bête de somme, et tire le meilleur parti de ses forces : le fardeau est placé avantageusement, mais n'est pas spécifiquement moindre. Si l'accumulation de la caisse d'amortissement sort après tout de la poche des contribuables, à quoi sert-il de calculer à combien

l'accumulation qui en résulte pourrait se porter abstractivement? Elle ne peut, dans la pratique, excéder les moyens des contribuables, et faire payer au peuple ce qu'il n'a pas.

Le docteur Price à la grande surprise, mais sans doute à la parfaite conviction de ses lecteurs, fait voir qu'au moyen de sa caisse d'amortissement il importe peu à quel taux la nation emprunte, le plus haut le mieux. Si le prêteur lui demande 4 pour cent, il est prêt à lui accorder 8, et la nation y gagne. Par exemple, supposons un emprunt de 100,000,000 à 8 pour cent, et qu'il soit levé sur le peuple, outre les 8,000,000 d'intérêt, 100,000 liv. par an pour le rachat de la dette, toujours payant les 8,000,000 d'intérêt chaque année, dont une partie, augmentant continuellement par les achats des commissaires, est versée dans la caisse d'amortissement, et s'applique à de nouveaux rachats, et en cinquante-six ans l'état sera libéré; mais il faudra quatre-vingt-quatorze ans pour accomplir cette libération si l'emprunt a été fait à 4 pour cent. Levez 1 pour cent de plus que l'intérêt d'un emprunt, et appliquez ce surplus à la caisse d'amortissement, tout l'emprunt sera racheté en trente-sept ans, s'il est fait à 5 pour cent; en quarante-un ans, s'il est à 4; en quarante-sept ans, s'il est à 3 pour cent. Mais c'est toujours une répartition commode du fardeau, jamais un gain.

Un emprunt est à l'économie politique ce que le levier est en mécanique, compensant le pou-

TABLE
DE LA DÉPRÉCIATION DES ESPÈCES,
DEPUIS L'AN 1050 JUSQU'EN 1795.

Tome I, page 229.

Années	Blé par boisseau (s. d.)	Cheval (l. s. d.)	Bœuf (l. s. d.)	Vache (l. s. d.)	Mouton (l. s. d.)	Cochon (l. s. d.)	Oie (s. d.)	Poule (s. d.)	Coq (s. d.)
1050	0 2¼	1 17 6	0 7 6	0 6 0	0 1 3	0 2 0			
1150	0 4½	0 12 5	0 4 8¼		0 1 8	0 3 0		0 3	
1250	1 7¾	1 11 0	1 0 7	0 17 0	0 1 7		1 0	0 3	0 4½
1350	1 10½	0 18 4	1 4 6	0 17 2	0 2 7	0 2 6	0 9	0 2	0 3¾
1450	1 5		1 15 8	0 15 6	0 4 11½	0 5 1	0 6¼		
1550	1 10½	2 2 0	1 16 7	0 16 0	0 4 3¾	0 5 6	1 0	0 8¼	1 0
1600	4 0½								
1625	4 11						2 0		1 6
1650	5 6								
1675	4 6	5 10 0	3 6 0	2 17 0	0 11 0	0 14 0	3 0	1 3	1 3
1700	4 9½								
1720	4 4½								
1740	3 8	10 0 0	8 0 0	7 7 0	1 6 0	1 15 0	3 6	1 6	1 6
1760	3 9¾	14 0 0	8 10 0	7 0 0	1 7 0	1 15 0	5 0	1 10	1 10
1780	4 5½								
1795	7 10	19 0 0	16 8 0	16 8 0	1 18 0	5 8 0	3 0	1 6	1 6
1810	15 0	Année de disette.							
1812	16 6	ditto.							

Années	Beurre par livre (d.)	Fromage par livre (d.)	Bière (s. d. d.)	Dépréciation moyenne	Bœuf et Mouton (d. q.)	Journée de travail (s. d.)	Dépréciation sur les articles suivans: Blé	Douze Articles divers	Viande	Travail	Sur le tout
1050				42			10	42			26
1150						0 9					
1250											
1350				56		0 3	100	56		75	77
1450						0 3¾					
1550	5	2	0 1½ 1	100	1 0½	0 4	100	100	100	100	100
1600			0 4 2		1 2	0 6					
1625						0 6½					
1650			0 4 2								
1675	4½	2	0 8 2½		1 3½	0 7½	246	239	166	188	210
1700			0 10 3								
1720			1 0 3		2 2	0 8					
1740	9	3½	1 0 3		3 0	0 10	197	434	266	250	287
1760	10	5½	1 2 3		4 2	0 11	203	492	400	275	342
1780						1 2					
1795	11½	5	1 2½ 2¾		5 3	1 5¼	426	752	511	436	531
1810					9 0	2 6					
1812											

Appréciation moyenne par interpolation d'années. A. D.	
1050	26
1100	34
1150	43
1200	51
1250	60
1300	68
1350	77
1400	83
1450	88
1500	94
1550	100
1600	144
1650	188
1675	210
1700	238
1720	257
1740	287
1750	314
1760	342
1770	384
1780	427
1790	496
1795	531
1800 nearly	562
1812	1000

Philosophical Transactions, Vol. LXXXVIII, N° 176, année 1798.

s'afferment aujourd'hui à 40 ou 45 schellings l'acre; leur rente, il y a quarante à cinquante ans, était de 15 ou 20 schellings. Le salaire du journalier était, il y a cinquante ans, à quelque chose de moins qu'un schelling par jour : maintenant il est à 2 s. 6 d., ou même 3 s. Les gages d'un ouvrier de campagne à l'année étaient, il y a cinquante ans, de 8 à 10 liv. sterl., logé et nourri, maintenant de 20 à 22 liv.; ceux d'une fille domestique sont montés de 3 à 4 l. sterl. à 8 ou 9 l. sterl. Dans cet intervalle le prix du blé a quadruplé; il est monté de 3 s. 9 d. à 15 s. le boisseau [1]. Les fermiers payent leurs rentes avec plus de facilité à présent qu'elles sont hautes, qu'autrefois qu'elles étaient basses; et cela ne vient pas entièrement de l'augmentation du prix du produit, mais de ce qu'ils cultivent avec plus d'industrie, et que les fermiers capitalistes osent seuls entreprendre des fermes à haut prix. On ne paraît pas avoir fait de grandes découvertes en agriculture, mais on y a donné plus de soin. La nouveauté la plus utile paraît être la culture des raves pour les bestiaux, et celles des patates pour les hommes. Avec les raves on entretient un grand nombre de moutons, qui non-seulement fournissent leur chair et leur laine, mais qui rendent fertiles des terres auparavant incapables de culture.

---

[1] J'ai donné, à la page 222, le tableau de dépréciation de sir George Shuckburgh Evelyn, que l'on pourra comparer à la dépréciation qui a eu lieu dans d'autres pays.

Pendant les cinquante ans qui ont précédé ce dernier terme, l'augmentation n'a pas été à beaucoup près aussi rapide; le blé semble même être allé en baissant de 4 s. 5 d. à 3 s. 9 d. le boisseau; la viande de boucherie a doublé; la rente des terres ne s'est guère accrue que de cinquante pour cent; et il est remarquable que les propriétaires trouvaient quelque difficulté à louer leurs fermes, tandis qu'à présent, aussitôt qu'un bail expire, il y a dix fermiers qui se présentent pour le prendre : enfin l'augmentation nominale a plus que quadruplé en cent ans. Il en résulte certainement qu'une dette quelconque ne représente plus que le quart, ou moins du quart, de ce qu'elle représentait il y a cent ans. Une dette de 100,000,000, par exemple, ne représente plus que 25,000,000, et dans un autre siècle que 6,000,000, etc.; et c'est là une véritable caisse d'amortissement : l'autre hâte le payement de la dette, celle-ci détruit la dette; elle l'éteint sans la payer : car le peuple débourse, par exemple, 4,000,000 d'intér. pour cette dette de 100,000,000 avec autant de facilité qu'il aurait payé 1,000,000 il y a cent ans, son blé, ou ses moutons, ou son salaire, lui rapportant aujourd'hui quatre fois la somme d'argent qu'ils lui rapportaient autrefois. Les taxes sont prodigieuses, mais elles ne portent que sur ceux *qui veulent bien les payer;* car les riches de naissance, ou ceux qui, par leurs talens et leur industrie, ont pu se prévaloir des avantages qu'un système de gouvernement vigoureux,

sûr et libre fournit pour devenir riche par les arts, le commerce et l'agriculture, payent seuls pour le soutien de ce système. Les pauvres ne payent presque rien en proportion, *et l'on ne force personne d'être riche.* Les cultivateurs, c'est-à-dire les fermiers, deviennent riches s'ils savent leur métier; et s'ils ne le savent pas, ils sont condamnés, ici comme ailleurs, à rester manœuvres; et c'est peut-être le seul pays du monde où l'on puisse faire fortune par le métier d'agriculteur. Tout s'égalise entre vendeur et acheteur, quant à l'augmentation de toutes choses. Le prêteur seul, qui ne fait qu'acheter, et n'a rien à vendre, qui reçoit toujours la même somme d'intérêt, en ne recevant pas plus, reçoit moins, perd constamment. Cependant, comme il obtient de 4 à 5 pour cent, tandis que le propriétaire de terre n'a guère que 3 pour cent, il y a moins d'inégalité qu'il ne semble à cette dépréciation; elle opère en effet comme une taxe sur la dette nationale, sur un certain surplus de revenu, avec lequel les particuliers remplissent les emprunts annuels, sur le capital flottant de la nation, qui autrement échapperait aux taxes plus facilement qu'aucune autre espèce de propriété. C'est, dans le fait, la dette qui paye la dette: voilà le principal correctif qui tempère le poids de la dette nationale.

Malgré le grand bruit que l'on fait ici sur les taxes et la dette nationale, je doute qu'il y ait beaucoup de mal; et quant à *ruiner la nation*,

qui est une expression favorite, cela me rappelle l'anecdote du charpentier qu'un homme puissant menaçait de ruiner, et qui répondit avec une simplicité très-philosophique : « Vous ne pouvez pas me ruiner, je suis charpentier ». On ne saurait ruiner une nation, à moins que l'on ne sème du sel sur ses champs, où que l'on ne détourne le cours de ses rivières. Il n'y a de mortel en politique qu'une administration de justice vicieuse, partielle et corrompue ; c'est l'arche d'alliance : tout le reste des institutions sociales n'est que l'enveloppe, le coffre-fort, qui garde et conserve ce trésor. C'est en ce sens que Pope a dit :

> For forms of government let fools contest,
> That which is best administered is best.

Cette remarque spirituelle est au surplus moitié juste et moitié superficielle ; car le choix des moyens ne saurait être indifférent à la fin qu'on se propose, et l'objet des *formes de gouvernement* est précisément d'assurer cette meilleure administration.

Le plus grand mal que j'aperçois dans l'augmentation toujours croissante du prix de toutes choses, c'est qu'elle commence par le prix des produits du travail, non par le prix du travail lui-même. Par exemple, le propriétaire de terre et son fermier sont taxés ; il faut bien que l'un exige une plus grosse somme pour sa rente, et que l'autre augmente le prix de son blé et de son bétail : la dépréciation du signe représentatif,

par son augmentation de quantité, est une autre cause d'enchérissement. L'ouvrier ne peut plus, avec son salaire ordinaire, se procurer le pain, la viande, les vêtemens nécessaires pour son entretien et celui de sa famille; mais comme la quantité de travail, ou le besoin de manœuvres, n'a pas augmenté, et qu'il y a toujours plus de travailleurs que de travail, surtout par l'introduction continuelle de machines qui épargnent la main d'œuvre, et par le système d'agriculture en grand, le manœuvre n'a point le moyen de forcer une augmentation de salaire; il n'a d'autre argument à offrir que le spectacle de sa misère, et on accuse les grands fermiers d'être un peu sourds à cet argument. Le salaire se traîne donc péniblement en arrière du taux général de toutes choses.

Il y a dans toute sociéte une cause qui produit, du plus au moins, le même effet : c'est l'augmentation de la population au-delà de la demande d'hommes, et cette cause inévitable opère ici comme ailleurs; mais il y a de plus ici l'autre cause dont je viens de parler; savoir, l'augmentation rapide du prix nominal de toutes choses que le taux du salaire a peine à suivre. Peut-être que ces deux causes réunies n'opèrent, après tout, que comme une seule. La dose de misère nécessaire pour ralentir le progrès de la population une fois administrée, n'importe de quelle main, et l'effet produit, la rareté de travailleurs hausse leur salaire, le nombre néces-

saire étant toujours égal, et même allant toujours un peu en augmentant. Les accès sont sans doute d'autant plus rapprochés, que la cause est plus active; mais le remède est toujours égal au mal.

Cette lutte infortunée entre le bon et le mauvais principe, entre la faim et le plaisir, est, après tout, inhérente à notre nature. C'est à tort qu'on en accuse les institutions sociales; et le sauvage, qui erre libre de lois dans nos forêts, est encore plus immédiatement soumis à la tyrannie du besoin, que le laboureur des champs de l'Europe : la preuve sans réplique est qu'il multiplie moins. Mais l'un est atteint d'une main invisible; l'autre voit celle qui le frappe, et il apprend facilement à la détester. Le sauvage ne saurait éprouver de ressentiment contre le daim qui fuit devant lui, ou le poisson qui ne se laisse pas prendre, ni se plaindre de ce que la terre, qu'il n'a point cultivée, ne produise rien pour lui. Mais le laboureur qui sème et ne recueille point, qui voit l'abondance tout autour de lui, qui la crée et ne saurait y prendre part, et contre qui une loi inexorable prononce un arrêt de mort, s'il entre dans ce grenier qu'il a rempli de blé et y prend ce que son salaire ne saurait acheter, a besoin de beaucoup de vertu, et d'une sorte de philosophie d'habitude bien méritoire, pour se résigner et souffrir en paix. Il a une femme et trois enfans, et gagne leur pain avec grande peine; mais sans cet ordre social, sans ce droit rigoureux de propriété, sa femme et ses trois

enfans seraient déjà morts de faim, ou n'eussent jamais existé. Sous cet ordre social, son voisin nage dans l'abondance, et lui a à peine le nécessaire; mais sans lui, ni l'un ni l'autre n'auraient ce simple nécessaire. Tout cela est très-vrai; mais, s'il m'est permis de me servir d'un proverbe aussi expressif que trivial, *ventre affamé n'a point d'oreille.*

Les principes de la population ont été déduits si lumineusement dans un ouvrage publié depuis environ dix ans en Angleterre [1], et qui a déjà pris sa place à côté du *Traité sur la Richesse des Nations*, et des autres ouvrages qui servent de code à l'économie politique, que j'y renvoie mes compatriotes, s'il est traduit; et s'il ne l'est pas, je le cite comme un des nombreux ouvrages qui les récompenseraient bien libéralement de l'étude d'une langue presque inconnue aux Français, et qui leur ouvrirait une mine inépuisable d'idées et d'images. L'Angleterre a bien quelques écrivains dont on a entendu parler en France: on y sait, par exemple, que Newton était un grand mathématicien, et que Pope a écrit l'*Essai sur l'Homme*. Les *Nuits de Young*, que personne ne lit en Angleterre, y sont admirées. On a entendu parler de Shakespeare, qui a écrit quelques tragédies barbares; et enfin de Milton, et de son *Paradis Perdu*; ajoutez à cela les historiens Robertson et Hume: voilà le corps de la

---

[1] Essai sur la Population, par M. Malthus.

littérature anglaise, qui nage dans un océan de romans anglais faits à Paris [1].

6 *Juin.* Il n'y a pas eu de pluie depuis six semaines; la verdure des jardins publics est desséchée, et les rues très-poudreuses; on inonde les principales par le moyen des tuyaux souterrains qui circulent dans toute la ville, et ont des ouvertures dans le pavé. Les fenêtres sont pourtant universellement parées de plantes de la plus grande fraîcheur, surtout de réséda qui parfume l'air : c'est un luxe très-général. Les tuyaux souterrains sont des troncs d'arbres percés dans leur longueur ; ils se pourrissent dans peu d'années, et communiquent un mauvais goût à l'eau, lorsqu'ils sont trop neufs et trop vieux : on commence à leur substituer du fer fondu. Il me semble que des tubes de verre vaudraient mieux à bien des égards que le fer; ils ne coûteraient probablement pas plus, et si on leur donnait une épaisseur suffisante, ils pourraient être transportés sans accident : une fois placés, leur durée serait infinie.

8 *Juin.* Voici la saison des beaux-arts. Les collections de tableaux ouvertes au public sont très-fréquentées par le beau monde. Nous venons de voir celle de lord Grosvenor. La maison est entre cour et jardin, comme les hôtels de

---

[1] Je parle du gros de la nation lisante. Il y a quelques hommes de lettres versés dans la littérature anglaise, mais ils sont certainement en bien petit nombre.

Paris ; et le rez-de-chaussée est composé de cinq grandes pièces disposées autour d'une salle d'entrée. Ces cinq pièces sont pleines de tableaux, et tout ce qui n'est pas tableaux, *est drapé* de rouge ; tenture, rideaux, tapis, tout est aussi rouge et aussi somptueux que possible. La frange qui borde les rideaux (draperie) des fenêtres coûte six guinées la verge ($\frac{4}{5}$ d'une aune). Parmi les tableaux, j'ai remarqué une vierge d'un fini extrêmement précieux, par Vanderwerf ; un très-beau paysage, par Berghem ; un autre, par Both ; deux bons N. Poussin, et plusieurs mauvais paysages de G. Poussin ; un combat d'ours, par Snydel, excellent ; plusieurs *mauvais* Raphaël (je suis endurci et incurable) ; l'original de la mort de Wolf, par West, moins bon que l'excellente gravure de ce tableau ; la bataille navale de la Hogue, par le même, du plus grand mérite. Si je n'avais vu que cela de M. West, j'aurais une bien haute opinion de son talent. Assis dans un coin, il est assez plaisant de passer en revue la physionomie des curieux qui se promènent et regardent sans rien voir, l'indifférence profonde, l'absence totale de tout plaisir et de tout sentiment, peint sur le visage ennuyé des neuf dixièmes de ces curieux, surtout les hommes. Pourquoi viennent-ils ? C'est qu'il est du bon ton (*fashionable*) de paraître là ; d'autant plus que c'est un plaisir assez cher : on donne environ une demi-guinée aux domestiques.

Les Anglais me paraissent estimer les beaux-

arts sans les aimer; et il faut convenir que, bien que l'art de la peinture soit une représentation d'objets naturels, il s'en faut bien qu'il ne faille que des yeux pour en juger et pour en jouir. Un bon tableau n'est point une copie de la nature, quoiqu'il en réveille l'idée ou l'image, et il y a bien plus de convention dans cet art que l'on ne le suppose; il parle une langue écrite, et il faut apprendre à la lire. Cela est surtout vrai quant au coloris, qui n'est point et ne saurait être celui de la nature. Il est presque proverbial de dire d'un mauvais paysage, que l'eau en est bien bleue, et les arbres bien verts; et cependant la nature étale ces couleurs même à nos yeux en parfaite harmonie. Mais c'est que la nature place au-dessus des objets terrestres une voûte azurée dont l'éclat *éteint* tellement tous les objets, que la crudité disparate de leurs couleurs se fond et s'accorde suffisamment. L'artiste, qui n'a pas les mêmes moyens, qui ne peut illuminer son ciel, est forcé d'obscurcir sa terre, pour conserver la proportion existante dans la nature, répétant au bas du clavier l'harmonie que la nature donne dans le haut. Si l'artiste a une scène historique à représenter dans l'intérieur d'un édifice, sans ciel à vaincre, il y a pourtant une vigueur de lumière sur les objets rapprochés qui domine tellement celle des objets du fond, que la surface plate du tableau ne saurait les rendre, sans outrer les ombres et la perspective aérienne.

La sculpture n'a pas la même difficulté à vain-

cre, et peut copier la nature, sans la traduire; et cependant il ne faut pas qu'elle cherche à s'allier la peinture. Une statue peinte ne valut jamais rien, et j'avoue que cela m'a toujours paru inexplicable.

On nous avait dit que, pour voir les tableaux du marquis de Stafford, il suffisait d'écrire quelques jours d'avance pour en demander la permission. Nous avons reçu en réponse un billet imprimé qui nous apprend que, pour être admis, *il est nécessaire d'être connu du marquis de S., ou recommandé par quelqu'un qui le soit.* J'apprends qu'un artiste distingué, M. T., dont le nom ne peut être inconnu, a reçu la même réponse. Madame D., sachant notre contre-temps, a depuis obtenu des billets d'entrée pour nous; mais c'est pour une autre semaine, et nous ne serons plus à Londres. S'il est vrai que cette belle collection de tableaux ait été léguée par testament au marquis de S., avec la condition expresse de la laisser voir au public, et s'il est pourtant nécessaire d'être connu du marquis de S., ou de quelqu'un qui le soit, il faut convenir que le public se réduit à un bien petit nombre. Il faut aussi, du plus au moins, du crédit pour être admis à voir toutes les autres collections; et de plus, il y a toujours beaucoup à payer à la porte. On se défend de l'accusation d'illibéralité, en disant que le public est si grossier, si ignorant et si vulgaire, que les tableaux seraient exposés à être touchés et gâtés; et que, pour prévenir ce

danger, il a été de plus trouvé indispensable d'exclure les cannes, les parasols, etc. On dit encore que, si l'on admettait sans recommandation, on verrait les amateurs de mouchoirs et de montres se mêler aux amateurs de tableaux. Le toucher pourrait être défendu par une petite balustrade portative, à quelques pieds de distance; et quant aux voleurs de mouchoirs, je n'en ai encore rencontré aucun dans les rues, au spectacle, ou ailleurs; et cette position-ci leur serait plus dangereuse que productive.

L'orgueil de rang et de fortune est tellement circonscrit et réprimé dans ce pays-ci, par les lois et par les mœurs; il rencontre l'égalité de droits toujours si près de lui, il a si peu d'avantages personnels, qu'où il peut se montrer, il se montre. Dans tout ce qui tient à la *propriété*, la carrière lui est tout ouverte, et il y a ses coudées franches. Le public n'a pas droit de se plaindre de ce que ceux qui ont formé à grands frais de belles collections de tableaux, ne les laissent voir qu'à telles ou telles conditions; mais l'obligation est d'autant moindre, que les conditions sont plus dures, et tout se réduit d'une part à un effort de vanité qui étale son goût et sa richesse, et de l'autre, à la curiosité qui veut bien y regarder.

12 *Juin*. Oxburgh, comté de Norfolk. Nous sommes arrivés ici hier au soir, en un jour et demi, 91 milles, payés pour 95 milles, à cause des fractions, qui sont toujours comptées en faveur

des maîtres de poste. On m'avait dit du mal de la partie du pays que nous avons traversée; je l'ai trouvée mieux que je ne m'y attendais. Les plaines de craie en bruyère, autour de Newmarket, ont été depuis quelques années mises en culture dans bien des endroits. Les clôtures sont trop vastes pour être désagréables à la vue, et la propreté de la culture vaut mieux qu'un désert trop stérile et trop plat pour être sauvage et pittoresque. Tous les champs ont, du côté de l'Est, de grandes plantations de larix ou mélèzes, et de sapins, qui, outre leur valeur toujours croissante, les abritent contre les vents froids et secs qui viennent de ce côté, et qui sont très-redoutés en Angleterre; ils ont régné ce printemps, et tout s'en ressent.

La première opération de culture sur les bruyères est d'enlever la surface, et de la brûler; cela se fait d'une manière bien laborieuse, lente et maladroite, par le moyen d'une pelle à long manche, qu'un homme pousse par secousses du milieu du corps. Une charrue légère vaudrait bien mieux, à ce qu'il me semble; mais il faut croire qu'il y a quelque bonne raison en faveur de cet usage. L'agriculture se montre d'ailleurs ici sous un aspect d'ordre et de grandeur très-remarquable. J'ai vu cinq herses attelées de cinq paires de beaux chevaux, travaillant à la fois dans le même champ. Le grain paraît être semé en rangs séparés, et les mauvaises herbes enlevées par le moyen d'un sarcloir fort ingé-

nieux. C'est une espèce de herse qui, au lieu de dents, a neuf petits socs ronds, ou houes, dont le tranchant s'avance horizontalement. Ces neuf houes, placées alternativement en deux lignes, et tirées par une paire de chevaux, passent entre neuf rangs de grain en herbe. On fait usage de rouleaux énormes pour écraser les mottes de terre et les pulvériser. La sécheresse et les gelées de nuit ont tant fait de mal, que les fermiers labourent dans bien des endroits leurs champs de blé pour semer des raves. On voit, à de grandes distances les uns des autres, des groupes de bâtimens de ferme, avec tous leurs accessoires, solides, complets et en bon ordre. Peu ou point de cabanes, ou chaumières; je ne sais où les manœuvres ont leurs habitations. Ceux que je vois au travail dans les champs ont assez bonne apparence, et aucun n'est en haillons. Les fermiers inspectent leurs travailleurs à *cheval*. Ce sont de riches manufacturiers, et non de pauvres paysans. Le métier d'agriculteur ne paraît pas être ici un métier de gueux. Les bruyères sont couvertes de troupeaux de moutons, qui disputent, avec les lapins fourmillans de leurs trous, des brins d'herbe rares et desséchés; la toison des moutons pend en guenilles; ils ont les jambes et le museau noir; leur laine est une des meilleures d'Angleterre; le prix est de 35 schellings pour 28 livres. Il y a une autre race appelée *south down*, qui est, je crois, préférée à celle-ci. Point de *mérinos*. Les lapins se vendent 6 d. la



Granger.

ABBAYE DU CASTLEACRE.

carcasse, et 1 s. à 2 s. 6 d. la peau. Les *bêtes à cornes* ici n'ont point de *cornes ;* d'un accident on a fait une espèce. Je ne sais si l'on a atteint un objet d'utilité ; ce n'est certainement pas un degré de beauté : ces animaux sont tout-à-fait défigurés.

A environ 50 milles de Londres, sur le sommet d'une petite élévation, on voit deux monticules (*barrows*) d'environ 20 pieds de haut, formés de main d'homme, et près de là, une tranchée profonde traverse la plaine. Ces monticules sont probablement de manufacture danoise, et couvrent des ossemens.

15 *Juin.* L'abbaye de Castle Acre est la première ruine gothique que j'ai vue dans ce pays qui en possède tant. C'est un édifice anglo-normand, bâti entre 1100 et 1150. Le front du côté de l'Ouest est bien conservé. La légèreté, le fini du détail des ornemens est admirable : en voici l'esquisse. Les débris couvrent une grande surface. Quelques ouvriers étaient occupés à en enlever une partie : j'espère que cette profanation ne sera pas poussée trop loin. A quelques milles de là on nous a fait voir un fort romain ou danois, qui n'a de remarquable que les matériaux de ses murailles formées d'un amas confus de petits morceaux de pierres à feu ou cailloux brisés, liés d'un mortier aussi dur que la pierre. Le sol semble être bien aride, et mériter à peine d'être cultivé ; et cependant on voit partout de belles fermes, et un air d'aisance et de richesse

parmi les fermiers. La rente des terres est de 15 à 40 schellings l'acre [1], et elles se vendent à trente années de revenu : dans quelques cas, une terre se vend à quarante, cinquante, ou même quatre-vingt fois son revenu, si elle abonde en gibier.

Un intelligent capitaliste de Londres, M. Angerstein, a acheté beaucoup de terres dans ces environs à fort bas prix, à la poursuite de quelque grand plan de défrichement. Les craintes sur les fonds publics, et les dangers du commerce étranger, jettent de plus grands capitaux dans l'agriculture qu'elle n'en aurait dans des temps ordinaires; il en résulte une plus grande masse de produits, et leur prix devient d'autant moindre, c'est-à-dire, que l'augmentation rapide des prix de toutes choses, en est un peu retardée, et que le salaire a un peu plus de temps donné, pour se mettre au niveau de ces prix, c'est là tout ce qui importe à la grande masse du peuple.

Les amis à qui nous sommes venus rendre visite à Oxburgh, empressés de nous faire voir tout ce que leurs environs offrent d'intéressant, nous ont conduits chez M. F**, qui a un cabinet de porcelaine faite en Italie du temps de Raphaël, et peinte sur ses dessins. L'éclat d'un si grand nom lui tient lieu de beauté. M. F** a plusieurs bons

---

[1] L'acre anglais contient 43,560 pieds carrés ; le pied égal à 11 $\frac{1}{4}$ pouces français (comme 15 est à 16), de sorte que l'acre contient 40,837 $\frac{1}{2}$ pieds mesure de France ; l'arpent français en contient 48,400.

tableaux, par Van-Dyck, Léonard de Vinci et Rembrandt, qui sont mes peintres favoris.

Nous avons aussi admiré le beau tapis de verdure qui couvre ses jardins (*grounds*) et ses grands arbres panachés; c'est ce que l'on rencontre partout, mais je ne me lasse point de ce genre de beauté.

18 *Juin*. Bury Saint-Edmonds. Nous avons quitté nos amis ce matin, touchés des marques d'attachement que nous en avons reçues, et de l'idée qu'à leur âge nous ne devons plus les revoir. Miss W** a consacré sa vie aux devoirs de la piété filiale, qu'elle remplit avec cette gaieté courageuse qui ne connaît ni impatience, ni dégoût, ni lassitude, avec cet oubli parfait de soi-même, auquel on ne saurait comparer les vertus des héros, sans sentir qu'elles ne sont rien auprès de tant de pureté et de tant de constance [1].

Le pays d'Oxburgh ici est toujours le même sol aride, de la craie et des cailloux, avec une couche mince de terre végétale. Des champs immenses sans clôtures ou bâtimens d'aucune espèce. L'agriculture se conduit très en grand: nous avions déjà remarqué cinq herses en mouvement à la fois dans un même champ; aujourd'hui nous avons vu dix charrues dans un seul

---

[1] Cette aimable fille n'est plus; elle est morte la première, quelques mois seulement après notre visite, et ses parens l'ont suivie de près.

champ, chacune avec deux bons chevaux. On ne se sert point de bœufs pour le labourage, à ce qu'il paraît. Le peu de villages par lesquels nous avons passé n'avaient rien d'agréable, mais point d'apparence de pauvreté. Les chaumières sont basses, mousseuses et enfumées, mais les fenêtres (*casements*) sont en bon état; les planchers propres, et les habitans décemment vêtus, avec l'air de la santé; point de mendians. Les routes sont formées d'un lit dur et uni de cailloux brisés; les chevaux excellens, et il y a certainement du plaisir à se sentir emporté avec vitesse, sans fatigue et sans efforts; mais c'est un plaisir de fainéant, et on se le reproche presque. Les prix sont ici, pour le pain, 14 d. et ½ les quatre livres (*quartern loaf*); le bœuf 9 à 10 d.; le mouton 9 d.; le veau 8 d. (c'est la saison où le veau est à bas prix); le porc 10 schellings pour 14 l.; tous ces prix diffèrent peu de ceux de Londres. Le salaire des ouvriers est de 14 schell. par semaine en été, 12 schellings en hiver; ils se nourrissent, on ne leur fournit rien. Les femmes reçoivent 8 d. par jour. Le blé coûte 61 schellings le *comb* ou 17 *stone*, soit 238 liv. (égal à 15 schellings sterling ou 3 dollars pour un boisseau américain de 60 l., qui coûte 1 et demi à 2 dollars à New-York), le charbon de terre 45 schellings le *chaldron* ou charretée de trente-six boisseaux; la farine 85 schellings le sac de 280 l.

Un simple particulier de ce comté, M. Coke, grand agriculteur, et surtout grand *pasteur*, a

un revenu territorial de 50 à 60,000 livres sterl. Il voulait se faire créer lord Leicester; M. Pitt ne s'y prêtant pas, il *tourna* [1], et a toujours été grand Foxite depuis ce temps-là. Il a beaucoup d'influence dans les élections du comté de Norfolk; une fois il l'emporta sur M. Windham, une autre fois il le fit élire. Mais cette fois encore M. Windham perdit son élection à cause de certaines manœuvres de corruption (*corrupt proceedings*), qui bien prouvées, rendent toute élection illégale. Il y a à cet égard des distinctions tout-à-fait plaisantes. Vous pouvez bien faire entendre à votre boucher ou à votre boulanger, ou à tous ceux qui dépendent de vous à dix milles à la ronde, que vous comptez sur leurs suffrages; mais il ne faut pas les traiter, les régaler à une élection. On peut leur donner de quoi manger, mais non pas à manger. M. Windham ne savait pas condescendre à se cacher pour faire ce qu'il croyait légitime et convenable, pensant sans doute que l'influence directe de la propriété sur l'élection de ceux qui doivent essentiellement protéger la propriété, n'avait rien que de salutaire et de naturel.

Après avoir passé deux jours fort agréablement à Bury Saint-Edmonds, nous avons continué notre route vers Londres par Cambridge.

Je crois m'apercevoir que la société est plus

---

[1] *Turned*, littéralement *tourner*, c'est-à-dire, changer de parti par l'opération de la grâce efficace.

agréable hors de Londres que dans Londres, probablement parce qu'il y a plus de loisir, au moins autant d'instruction, et le même usage du monde; car personne n'est *provincial* dans ce pays-ci; on ne rencontre point de ces personnes qui ne sont jamais sorties du lieu de leur naissance, et dont toutes les habitudes sont absolument locales; il n'y a personne au-dessus de la pauvreté, qui n'ait visité Londres une fois dans sa vie, et s'il peut, une fois tous les ans, *to go up to town* (aller en ville) de 100 ou 200 milles de distance, c'est une chose qui s'arrange du soir au matin. En France on faisait autrefois son testament avant d'entreprendre une pareille expédition. La culture de l'esprit et l'élégance des mœurs, se remarquent, à ce qu'il me semble, beaucoup plus parmi les femmes que parmi les hommes; la supériorité du sexe est plus décidée; il y a plus de différence entre les femmes de ce pays et celles que j'ai vues autre part, qu'entre les hommes des mêmes pays respectivement. Il me semble que les hommes cherchent moins à savoir un peu de tout, sont moins universels qu'en France, ou du moins qu'en France autrefois, mais qu'ils savent bien mieux ce qu'ils savent; ils disent moins tout ce qui leur passe par la tête, ils ont moins de vanité et plus d'orgueil; cela est sage et respectable, mais forme peut-être un état de société moins amusant. Les femmes ont bien aussi leur retenue et leur réserve; mais c'est la réserve de la timidité et de la modestie, au lieu de celle de l'or-

gueil; elle n'est pas volontaire et insurmontable, comme celle de l'autre sexe.

L'esprit, comme le commerce, a ici des moyens de communication nombreux et faciles; les connaissances solides, les anecdotes, la politique, les modes les plus frivoles, tout a son canal particulier, qui jour par jour, semaine par semaine, quartier par quartier, ramifie son cours régulier jusque dans les recoins les plus éloignés de la campagne comme des villes. Chacun trouve sur sa table, à jour nommé, l'ouvrage périodique auquel il a souscrit; et si ses moyens ne le lui permettent pas, à deux pas de chez lui, et à très-peu de frais, il peut voir tout ce qui se publie de cette nature dans un cabinet de lecture. Il n'est donc personne qui ne puisse, dans la situation la plus retirée et la plus solitaire, savoir aussi exactement ce qui se passe dans le monde, et même mieux que ceux qui y vivent, où qui ne soit du plus au moins au courant des découvertes scientifiques et des nouveautés littéraires. Les romans, comme on peut bien croire, entrent pour beaucoup dans les habitudes de cette lecture générale; et cette branche méprisée des ouvrages d'imagination a pris, dans ces derniers temps, un caractère très-respectable; de futile ou dangereuse qu'elle était, miss Edgeworth et quelques autres écrivains modernes de son sexe en ont fait le cadre le plus heureux de la morale pratique et de la saine philosophie, comme de la plus vive et de la plus pure sensibilité. La poésie a pris un

essor plus libre et plus aventureux, et semble avoir pénétré dans de nouvelles régions; les images qu'elle présente et les sentimens qu'elle inspire sont devenus de plus en plus familiers. Les femmes, avec plus de loisir, de curiosité et de sensibilité que les hommes, prennent un intérêt plus vif à toutes ces choses-là, et cette teinture de science et de littérature, et de toutes choses, est en général sans mélange de pédanterie, parce qu'elle est commune à tous, et forme un état habituel. C'est le vêtement de tous les jours, dans lequel on est à son aise, et qui n'empêche pas de vaquer aux soins journaliers de la vie. Je ne sais pas si ce régime léger, facile et doux, est propre à former des constitutions d'esprit fortes et originales; mais celles-là ne se forment point, ou plutôt se forment toujours, et en dépit de tout, lorsque la nature en a donné le germe.

Il y a de plus, presque partout, des *sociétés de livres*, (*book-societies*) diversement constituées; elles sont communément composées de dix à douze personnes, contribuant pour une somme annuelle. Chacune d'elles peut proposer l'achat d'un ouvrage quelconque : après un certain temps suffisant pour que chacun des associés puisse le lire, il est mis en vente au plus offrant parmi eux; mais le proposant est obligé de le prendre à moitié prix, si personne n'y met davantage. La contribution annuelle est d'une à trois ou quatre guinées. On lit ici très-avidement les ouvrages de biographie, et les recueils posthumes

des lettres de personnes illustres, ou qui ont eu, pendant leur vie, une certaine réputation. La littérature française abonde en *mémoires ;* la littérature anglaise en *vies et lettres*. C'est le commérage des gens d'esprit ; mais il faut convenir que ce commérage a un grand charme : on lève un coin du voile qui couvre le cœur humain, et il n'y a personne qui ne soit curieux de voir si ce qui se passe dans celui d'un autre ressemble a ce qui se passe dans le sien. On ne se borne point à publier les lettres et les vies anglaises : voilà, par exemple, les lettres de madame du Deffand, publiées à Londres en français ; et les Mémoires du prince Eugène (vrais ou non, fort intéressans) aussi en français. Nous sommes bien fiers en France, de ce que notre langue est la langue polie de l'Europe et la langue diplomatique, et même de ce que nous n'en savons point d'autre, comme si un aveugle s'enorgueillissait de ce que tout le monde le regarde, tandis qu'il ne regarde personne. Les Anglais de leur fenêtre et de l'autre côté de la Manche, voient tout ce qui se fait, ce qui se dit, ce qui se publie sur le Continent, sans traduction et dans sa forme originale ; et ils sont plus au fait de notre littérature ancienne et moderne, qu'on ne l'est dans les provinces de France.

Cambridge a été notre station suivante. Cette petite ville renferme une Université célèbre, ou plutôt l'Université renferme la ville ; car tout paraît en dépendre et lui être subordonné, tout

est colléges et étudians. Plusieurs de ces colléges sont bien bâtis, et même magnifiquement ; mais la chapelle de l'un d'entr'eux (*King's College*) nous a surtout frappés par sa beauté singulière. C'est un carré long de 316 pieds sur 84 ; extérieurement son architecture gothique est légère et hardie par excellence, et les beautés de détail sont infinies. On conduit les curieux sur la voûte, qui a 80 pieds de hauteur. Elle est composée de pierres plates et minces, sur lesquelles vous marchez, avec la satisfaction de savoir qu'une épaisseur de quelques pouces seulement vous sépare d'une éternité bienheureuse. Et cependant, au sommet de cette même voûte, enclavés entre ces pierres minces, et soutenus par leur seule pression latérale, on voit douze énormes blocs, pesant chacun au moins vingt quintaux, distribués et suspendus le long du sommet de la voûte, dont ils forment comme la clef. Ils sont sculptés en rose. Dix à douze pieds au-dessus de ce toit de pierre, il y en a un autre de charpente, recouvert de plomb, d'où l'on a une vue fort étendue. Un grand orgue, placé dans le milieu de la chapelle, coupe en deux sa longueur ; il est moderne, mais les ornemens en bois sculpté, placés en avant, sont de l'année 1534, et ont rapport à l'union, alors récente, de l'infortunée Anne de Boulen avec son atroce mari, Henri VIII, qui, malgré ce caractère, était ami et protecteur des lettres, et fut le bienfaiteur de cette Université. Le plus splendide des colléges de Cambridge,

Trinity College, fut fondé par lui. Nous y avons remarqué une fort belle statue de Newton, en marbre blanc, par Roubillac. L'artiste a fait un usage judicieux de la robe de professeur, qui forme une belle draperie. Newton a un prisme à la main, il lève les yeux; l'expression de son visage, dont les traits sont grands et réguliers, est simple et tranquille; il ressemble un peu à Montesquieu. On montre encore l'appartement que Newton occupait.

La bibliothèque de l'Université est très-vaste, et contient quatrevingt-dix mille volumes. Le docteur Clarke, dont les voyages ont embrassé l'Europe, l'Asie et l'Afrique, a enrichi cette Université de marbres antiques, de plantes rares, de manuscrits, etc. Il a déposé dans la bibliothèque un plâtre dont le moule fut pris sur le visage de Charles XII de Suède, quelques heures après sa mort, devant Frederichshall; l'enfoncement de la balle au front, du côté droit, est visible. La bouche a une expression très-marquée de mépris; il ressemble d'ailleurs beaucoup aux portraits originaux que l'on a de lui. Désirant avoir une copie de ce morceau intéressant, j'étais occupé à l'esquisser rapidement, lors qu'un des bibliothécaires vint me dire qu'il fallait obtenir une permission. Un autre bibliothécaire s'avança, et dit que cela n'était pas nécessaire. Pendant la conversation assez vive qui résulta de ce conflit d'autorité, j'eus le temps de finir mon esquisse, qui est très-ressemblante; et je

ne manquai pas de donner des marques de ma reconnaissance au bibliothécaire protecteur des arts.

Nous avions une lettre de recommandation ; mais le professeur à qui elle était adressée, étant absent, notre seul introducteur aux curiosités de Cambridge fut celui qui sert bien partout, et en Angleterre au moins aussi bien qu'ailleurs, l'argent.

Il y a un jardin botanique attaché à cette Université, et un professeur, mais il ne professe point, et sa chaire est un bénéfice simple, *sine curâ*. Le jardin paraît bien tenu, mais les plantes croissent et fleurissent en vain : les étudians, suivant ce que nous apprîmes des jardiniers, n'ont point de goût pour ce foin exotique.

Cambridge est réputé un peu Whig, et Oxford, l'autre grande Université anglaise, très Tory, (on se rapellera l'explication déjà donnée de ces deux mots). Notre *Guide* nous apprend que celle-ci peut s'enorgueillir de la sublimité de Milton, et de l'enthousiasme de Gray, des grandes découvertes de Bacon et de Newton, de la pénétration de Milner et de l'érudition de Porson ; elle compte encore parmi ses enfans de saints martyrs, Cranmer et Latimer, Ridley et Wishart. Il n'ajoute pas les puînés de cette famille illustre, Pitt, et je crois Fox et Windham. Ce *Guide* est un petit livre contenant l'histoire de Cambridge, et la description de tout ce qu'il renferme de curieux. Il n'y a pas de lieu remarquable en

Angleterre par quoi que ce soit, qui n'ait son guide, que les domestiques de votre auberge s'empressent de vous fournir. C'est un véritable pays de cocagne où les cailles vous tombent routes rôties.

Durant le fanatisme révolutionnaire qui mena Charles I[er] à l'échafaud, Cambridge, malgré son *wihggism*, eut plus à souffrir qu'Oxford. Ce vandalisme, sans être aussi sanguinaire que le nôtre, était aussi absurde.

Poursuivant notre route vers Londres, nous avons rencontré dans une auberge un jeune homme de dix-huit ans, haut de sept pieds neuf pouces. Je n'avais jamais vu de véritable géant, et je ne m'attendais pas à ce qu'une vue aussi extraordinaire fait éprouver. Sa disproportion monstrueuse avec les objets qui l'entourent renverse toutes les idées habituelles; comme si l'on voyait tout à coup une maison se mouvoir, ou bien des chiens et des chevaux armés d'ailes voltigeans autour de votre tête [1]. Assis, il semblait prêt à écraser de son poids la chaise ou la table sur laquelle son coude était appuyé. Ses pieds, ses mains semblaient particulièrement énormes, et quand il se leva, et traversa la chambre en deux enjambées, paraissant presque toucher au pla-

---

[1] En relisant tout ceci je m'aperçois que je pourrais bien être soupçonné d'exagération, et l'on pourra se moquer de mes chiens et de mes chevaux volans. Je ne puis que renvoyer à mon géant.

fond, l'effet fut encore plus extraordinaire; quoiqu'au-dessus de la moyenne taille, je passais aisément sous son bras. Il convint qu'il ne pouvait pas soulever un plus grand poids qu'un autre homme, et qu'une marche de quatre à cinq milles le fatiguait. Sa voix est forte, sans être proportionnée à son corps ; il a les épaules larges et de gros os, mais pas encore bien recouverts de muscles, et il ne paraît pas avoir fini sa crue : il ne mange pas beaucoup. Son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, sont, nous dit-il, de taille ordinaire. Les gros yeux de cette grosse tête avaient l'air lourds et stupides; cependant le géant enfant parlait avec bon sens.

29 *Juin*. Nous voici de retour à Londres, qu'une longue résidence nous fait considérer comme une espèce de *home* (chez soi). Nous nous préparons à le quitter, pour commencer sérieusement notre grande tournée par la partie Ouest de l'Angleterre, comprenant le pays de Galles, dont les beautés pittoresques sont si renommées, puis l'Écosse, et revenir à Londres par l'Est et le centre de l'Angleterre.

La police générale requiert, en temps de guerre, que tout étranger, de quelque nation qu'il soit, se présente tous les trois mois au bureau étranger (*alien office*) pour renouveler le passe-port (*license*) ou *permis de résider* obtenu à son arrivée, à la recommandation d'une personne du pays. Mais si, au lieu de résider, on veut voyager, il faut énumérer les villes prin-

cipales par lesquelles on se propose de passer; ce qui s'accorde assez mal avec notre marche errante, et semble causer quelques difficultés. Je suis loin de blâmer cette précaution, ni même de plus grandes encore, quoiqu'un pays comme celui-ci ait peu à craindre de l'espionnage ou de la surprise : la publicité de tout rend l'un inutile, et la mer rend l'autre impossible.

Avant de quitter cette grande capitale, j'ai à remarquer qu'autrefois elle a été très-sujette aux ravages de la peste. De 1592 à 1665, cette affreuse épidémie parut cinq fois, en 1592, 1603, 1625, 1636 et 1665, emportant chaque fois environ un cinquième des habitans; c'est-à-dire, la totalité en soixante-treize ans. Cette dernière année (1665) 97,000 personnes périrent de la peste dans la ville de Londres, et jusqu'à 1200 personnes par jour ! [1] L'année suivante (1666), le grand incendie détruisit 13,200 maisons sur 66 milles, c'est-à-dire, un cinquième de la ville de Londres : c'était la partie la plus ancienne, la plus peuplée et la plus mal bâtie; et depuis ce

[1] Une peste enleva 300 mille victimes à Rome du temps de Néron, c'est-à-dire, 3 sur 10, au lieu de 2 sur 10 comme à Londres; et bien plus récemment, la peste de Marseille, en 1720, enleva 50 mille personnes, c'est-à-dire, probablement plus de moitié des habitans, puisque Marseille ne contenoit en 1780, dans toute sa prospérité, que 90 mille habitans. La grande peste qui ravagea la terre entière pendant 52 ans, de 542 jusqu'en 594, dépeupla en entier, et laissa vides nombre de villes, suivant Gibbon.

temps, il n'y a pas eu de peste une seule fois. Il me semble qu'il est impossible de se refuser à l'évidence, que cette maladie devait son origine ou ses progrès à l'état de choses existant dans cette partie de la ville, ou à un certain germe détruit par le feu. Il est remarquable que ces deux dévastations consécutives, le feu et la peste, bien loin de diminuer d'une manière permanente l'étendue de la ville ou sa population, semblent avoir servi d'encouragement; car, en 1686, vingt ans après, je trouve le nombre des maisons de Londres accru de 66, ou plutôt de 52,800, après le feu à 88 mille, et les habitans, de 500 mille à 695 mille. Il est vrai, qu'outre ces deux causes extraordinaires d'accroissement et de prospérité, le feu et la peste, il y en avait une troisième encore plus efficace; car sir William Petty, auteur de grande réputation en arithmétique politique, nous apprend qu'en dix années de ce même intervalle, les guerres civiles de son temps avaient enlevé la quarantième partie de tout le peuple; c'est-à-dire, deux fois autant que la peste.

Si l'on remonte aux temps qui ont précédé la cessation du retour périodique de la peste, on trouve que, pendant l'existence de ce fléau, la population, ou du moins l'accroissement de Londres, a été encore plus considérable, en proportion, que pendant les vingt années qui l'ont suivi. Le nombre des habitans s'est accru de 77,040 en 1565, à 669,930 en 1682; c'est-à-dire, a doublé à

chaque période de quarante années. La population du reste du royaume ne s'est point accrue dans la même proportion, à beaucoup près, puisque la totalité des habitans de l'Angleterre, de 5,526,900 en 1565, ne s'est élevée en 1682 qu'à 7,369,000, y compris Londres, qui en forme la onzième partie.[1] Sir William Petty s'amuse à considérer la suite de cet accroissement, et il trouve qu'en 1802, Londres devra contenir 5,359,000 habit., et toute l'Angleterre 9,825,000. Cette dernière prédiction a été vérifiée, puisque en 1802 le dénombrement réel (*census*) a donné 9,706,378 pour l'Angleterre et le pays de Galles (sans l'Écosse ni l'Irlande); mais, au lieu de trouver une proportion aussi énorme de cette population accumulée dans la capitale, il ne s'y est trouvé en 1802 que 899,439 habitans : de sorte que l'accroissement de Londres, quelque grand qu'il soit, s'avance pourtant par un mouvement très-retardé, et le sera de plus en plus à l'avenir. A l'appui de la possibilité de cet accroissement prodigieux de la ville de Londres, sir William Petty observe qu'une surface de pays bien cultivée, renfermée dans un cercle de 70 milles de diamètre, dont Londres serait le

[1] Sir William Petty fait monter la population de l'Angleterre à deux millions seulement au temps de la conquête en 1066; ce qui, comparé avec le dénombrement actuel, fait voir que la population de l'Angleterre double en 360 ans environ.

centre, suffirait pour nourrir ses cinq millions d'habitans, à deux acres par tête.[1] Malgré cette possibilité absolue, cet écrivain se défie beaucoup de sa prédiction ; il va même plus loin, il prononce que l'accroissement de Londres devra être à son maximum, et s'arrêter totalement avant l'année 1800, ce qui n'est pas arrivé, et ne semble pas près d'arriver : l'accroissement s'étant ralenti plutôt qu'il ne pensait, n'est pas encore arrivé à ce maximum, et il est difficile d'en fixer maintenant l'époque et la somme.

Toutes les grandes villes d'Angleterre réunies, depuis Manchester, qui contient 84 mille habitans, jusqu'à Cambridge qui en a 10 mille, donnaient en 1802 un total de 1,076,000, faisant, avec Londres, deux millions de citadins, nourris par sept à huit millions de campagnards. Il est fort possible que l'Angleterre pût nourrir deux fois le nombre actuel de ses habitans, vu la grande quantité de terres à présent incultes ; mais ces terres sont probablement inférieures, et l'on peut supposer qu'elles réquerraient deux fois le nombre de cultivateurs qui suffit pour les bonnes terres déjà en culture : de sorte qu'en doublant la population totale, il ne faudrait probablement donner aux villes que la moitié

[1] *Political Arithmetic*, page 114. Ce calcul est certainement erroné ; car un tel cercle ne me paraît contenir qu'environ 2,500,000 acres, et à 2 acres par tête ne pourrait nourrir que 1,250,000 personnes.

en sus de leur nombre présent, et l'on pourrait prédire que la population de Londres n'excédera jamais 1,500,000, et celles des autres villes en proportion.

En suivant sir William Petty dans ses conjectures, il est curieux de le voir prédire que Londres s'accroîtrait principalement du côté de l'ouest, parce que, dit-il, le vent d'ouest règne les trois quarts de l'année, et que chassant la fumée de cette partie sur celle de l'est, il lui donne un grand avantage d'atmosphère, qui déterminera les gens aisés à l'habiter de préférence, attirant après eux toute la suite d'artisans, etc., qu'ils emploient. Dans cinq cents ans, dit-il, le palais du Roi sera près de Chelsea (et le Roi bâtit dans ce moment son palais à Kew, au-delà de Chelsea); à moins, continue-t-il, que dans cinq cents ans nous ne soyons tous transplantés dans l'Amérique, et l'Europe inondée et ravagée par les Turcs, comme le bas Empire Romain l'a été. Si ce doute se réalise, au moins ce ne sera pas la faute de ces pauvres Turcs.

5 *Juillet.* Salisbury. Nous venons d'arriver ici de Londres en deux jours, par Salt-Hill, Reading, Andover, et nous avons passé par *Stone Henge*, il y a deux heures. La plaine de Salisbury est une grande surface de 15 à 20 milles de diamètre, sans un seul arbre, sans une seule maison, et sans un brin d'herbe qui ne soit brouté court par d'immenses troupeaux paissant sur cette surface. Elle n'est point

plate, mais ondoyante, et les hauteurs principales sont marquées par des monticules évidemment élevés de main d'homme, et couvrant probablement les ossemens de guerriers tués sur cette plaine. Près d'un groupe de cinq de ces monticules, nous observâmes un cercle d'environ cent pieds de diamètre, distinctement tracé par un fossé peu profond; son usage était probablement religieux plutôt que militaire. Il y a de la grandeur dans ces objets, et l'imagination est préparée pour *Stone Henge*.

La première vue de ce monument célèbre d'antiquité barbare, à environ un demi-mille de distance, n'a rien d'imposant. C'est un amas confus de pierres, couvrant un petit espace, sur le sommet d'une éminence; cependant, à mesure que l'on approche et lorsque l'on arrive auprès, la chose paraît bien étonnante. On aperçoit des blocs de pierre grossièrement taillés, plantés en cercle debout, de 20 à 30 pieds de haut hors de terre, de 8 à 9 pieds de large, et d'environ 3 pieds d'épaisseur, à environ 4 pieds de distance les uns des autres, et surmontés d'autres blocs, posés horizontalement en imposte. Dix-sept de ces piliers, ou jambages, sont debout, 7 à 8 renversés, et il paraît y en avoir eu originairement un plus grand nombre. Cinq des impostes sont à leur place, les autres à terre; ce cercle extérieur a environ 450 pieds de circonférence. Un second cercle, de 8 à 10 pieds en dedans du premier, est composé de plus petits



STONE HENGE.

piliers ; ceux-ci n'ont guère que 6 à 7 pieds hors de terre; 10 sont debout, quelques-uns renversés, et un plus grand nombre sans doute brisés et enlevés. Au centre est un dernier cercle, ou plutôt un ovale, composé de dix hauts piliers, avec leurs impostes, en paires, formant comme cinq grandes portes, de 30 pieds de haut ; et un nombre de plus petits piliers, debout et renversés sur un espèce d'autel, d'une pierre différente. Au sommet des piliers qui sont renversés, on aperçoit une bosse, ou protubérance, qui s'ajuste à un creux correspondant dans la pièce de dessus ou imposte, par manière de tenon. Les grands blocs droits doivent contenir près de 600 pieds cubes, et peuvent peser environ 45 tonneaux chacun : point de carrière sur les lieux. A 15 ou 16 milles de là, sur *Marlborough Downs*, on trouve une espèce de carrière de pierres fort semblables, d'où il est probable que ces blocs ont été tirés. Mais comment un peuple barbare a-t il pu transporter ces masses énormes? et, ce qui est encore plus incompréhensible, comment les a-t-il mis debout, et placé les traverses au-dessus?

Il y a un autre monument de cette espèce à peu de distance de celui-ci, à Abury, près de Devises, moins connu, mais, à ce que l'on dit, presque aussi extraordinaire. Il y a aussi quelque chose de semblable en France, dans la Bretagne. Les nations barbares, dans les premiers âges de la civilisation, aiment à mouvoir et entasser de grandes masses, comme on le voit en Égypte et

en Syrie; les rafinemens du goût veulent une autre espèce de luxe, et qui ne laisse pas de traces si durables. Sir Richard Hoare a publié un livre sur ces antiquités; je ne l'ai pas vu. La conjecture la plus probable est que Stone Henge était un temple des Druides.

Le sol est un lit de craie, légèrement recouvert de terre végétale, à peu près comme dans le comté de Norfolk, et capable de la même culture. Un acre fournirait alors autant de subsistance pour les hommes ou les animaux, que 20 acres à présent ; la charrue empiète tous les jours sur ce désert, mais il reste encore un grand espace en réserve pour les générations futures.

6 *Juillet.* Salisbury est une vieille petite ville fort laide, et dont il n'y a rien à dire, si ce n'est que le clocher de sa cathédrale penche à faire peur. La flèche, toute de pierre jusqu'au sommet, est de 20 pouces hors de son à-plomb ; il y a là de quoi occasionner des distractions aux fidèles; et en effet, au service du matin, auquel nous assistâmes, nous n'en vîmes pas un seul. Il n'y avait dans l'église absolument que les officians et nous. Ce n'est pas la première fois que j'ai été dans le cas de faire la même observation dans d'autres églises de la religion dominante, dont les clochers étaient bien d'à-plomb. Cette église semble perdre en zèle ce que les nouvelles sectes gagnent ; et ses prêtres se considèrent un peu comme des bénéficiers *sine curâ.* C'est

comme cela que la réformation de l'Église romaine commença autrefois.

Trois milles au-delà de Salisbury, nous visitâmes Wilton, qui appartient à lord Pembroke : c'est un vieux château de bonne apparence, bâti en partie par Inigo Jones; toute une aile a été démantelée, ouverte et à moitié démolie, il y a dix ans, pour faire une galerie d'antiques. Les planchers, exposés aux injures du temps, sont à moitié pourris, et les pauvres antiques, renversés pêle-mêle, sans nez, sans doigts, et privés la plupart de leurs autres membres saillans, forment une sorte de champ de bataille de marbre, moitié triste et moitié ridicule, dont la vue me désolerait si j'en étais possesseur. Sancho eût bien dit de ceci : *qui trop embrasse, mal étreint.* Si l'on se fût contenté d'arranger le long des murs ce tas de chefs-d'œuvre, sans arracher portes et fenêtres, on eût fait une galerie intéressante et respectable dont le possesseur et le public auraient joui depuis dix ans. Le site est bas et plat : un immense tapis de gazon s'étend en face, uni comme une glace, et ressemblant à une pièce d'eau ; il se confond avec une véritable pièce d'eau qui le termine, également immobile, artificielle, pas fort claire, et cependant d'un assez bon effet. Les arbres, répandus çà et là, sont véritablement anglais ; c'est-à-dire, tels qu'on n'en rencontre nulle part dans le monde que dans les *parcs* anglais.

Un jeune et vigoureux sujet, planté tout seul

dans un bon terrain, simplement protégé pendant les premières années par un entourage, et du reste abandonné à lui-même, forme bientôt une pyramide régulière et jolie des grâces de la jeunesse, quoique trop symétrique et *formel*. Peu à peu, d'année en année, cet embonpoint, cette rondeur, *s'angularise* et se prononce. Les plus fortes branches étouffent d'abord les faibles; puis les plus basses, entraînées par leur propre poids, et cherchant l'air et la lumière, s'élancent horizontalement, s'inclinent même vers la terre, qu'elles vont balayer à quarante ou cinquante pieds du tronc; au-dessus, d'autres branches, chacune suivant sa position particulière, se jettent à angle droit vers l'espace. De plus haut en plus haut, les branches s'éloignent moins du vertical, jusqu'à ce qu'enfin au sommet un reste de forme conique se discerne encore. Au dehors, à l'entour, des masses exubérantes de feuillage, en lits inclinés, s'unissent, se croisent, se séparent, laissant entre elles des espaces irréguliers d'obscurité caverneuse, à travers desquels on aperçoit de grands bras nus qui s'avancent pour soutenir toute cette magnificence. Pendant des siècles, ces beaux arbres croissent en beauté, en force et en majesté; pendant d'autres siècles, les extrémités commencent à maigrir et à se dessécher; ils deviennent chauves; le cœur est encore fort, mais les membres s'affaiblissent; ils se paralisent, ils meurent, et le tronc seul continue à végéter, pendant que

des générations humaines naissent et meurent autour de lui. Ce dernier état est le meilleur à peindre ; l'âge moyen est préférable à voir, car les beautés de l'art ne sont pas précisément celles de la nature ornée, gaie et florissante.

Je mesurai un chêne vert, qui n'est pas naturellement un grand arbre ; il couvrait un espace de 17 pas en diamètre, et le tronc avait 12 pieds de circonférence ; un orme avait 16 pieds, et un grand nombre d'autres paraissaient aussi gros. Derrière la pièce d'eau, qui, avant de former un lac stagnant, est naturellement un beau ruisseau d'eau vive, est une colline isolée, couverte de bois, et d'où l'on a une belle vue ; le château eût été bien mieux placé sur la pente de cette éminence. Les daims viennent brouter un rameau de feuillage à la main ; ils sont jolis, mais perdent leur beauté caractéristique. J'aimerais mieux les voir alertes, inquiets, le nez au vent, les oreilles dressées, prêts à fuir au moindre bruit : ainsi privés, ce n'est plus que du bétail pour la boucherie. Les daims ne sont plus si à la mode qu'autrefois ; ils ont fait place aux troupeaux de moutons, dans beaucoup de parcs.

De Wilton, nous fûmes visiter Stourhead. On arrive à l'auberge, qui est tout auprès, par un petit chemin creux, dans un recoin tout enveloppé de lauriers et de beaux arbres, au milieu desquels une petite église gothique, grise et mousseuse, fait un très-bon effet. Après dîner, nous nous fîmes mener à la maison de sir Richard

Hoare. On entre par un nombre de marches (trop de moitié), dans un grand vestibule, qui conduit en face, à un beau salon de 60 sur 40 pieds, et de chaque côté du vestibule, une aile contient une galerie et un salon. Tout cela est plein de tableaux, dont aucun n'est fort remarquable. C** et moi nous nous assîmes un moment pour mieux voir un tableau; une jeune fille, qui nous conduisait, nous dit le plus poliment qu'elle pût que ses ordres étaient de ne pas permettre de s'asseoir. C'est une manière de faire savoir que l'on est maître chez soi; le propriétaire de cette maison (riche banquier) a tout le mérite de l'invention. Je ne sache pas que l'on s'en soit avisé ailleurs. Il n'est pas probable qu'à cette distance de toute grande ville, et hors de la route directe de Londres à Bath, le nombre de curieux soit assez grand pour rendre nécessaire un réglement si désobligeant.

A quelque distance de la maison, et vers le milieu de la terre, commence une vallée couverte de pâturages, et bordée de bois; elle se creuse petit à petit, et reçoit un nombre de ruisseaux qui forment à la fin la source de la rivière de Stour. L'extrémité de cette belle vallée, barrée par une digue irrégulière et masquée par des plantations, se trouve transformée en une nappe d'eau d'environ 20 ou 30 arpens, d'où la petite rivière s'échappe par une chute d'environ 20 pieds. Les bords de ce petit lac sont naturellement découpés de promontoires et de baies qui

en déguisent l'étendue, et il a deux ou trois petites îles. En quelques endroits, de beaux tapis de verdure descendent doucement des sommets boisés jusqu'aux bords de l'eau ; en d'autres endroits plus escarpés, les bois s'élèvent directement du bord de l'eau qu'ils ombragent. Quelques sentiers commodes vous conduisent aux plus beaux points de vue, auprès desquels un petit temple grec, un autre sur le modèle d'un temple du Soleil à Balbec, et un troisième temple qui n'imite rien, se montrent avec assez d'avantage à travers les bois. Dans différens endroits, ces mêmes sentiers passent auprès de plusieurs belles fontaines, qui s'échappent claires et fraîches du sein de la montagne.

Tout cela est certainement fort beau, mais le serait bien davantage, si l'eau du lac n'était pas trouble, sale et pleine de plantes aquatiques, qui en marquent la stagnation ; et si les plantations de laurier, qui réussissent si bien en Angleterre, n'avaient pas été multipliées à un tel excès dans les endroits découverts, qu'ils détruisent tout l'effet des *lawns*; déjà assez peu étendues, elles ne gagnent pas à être morcelées et masquées de ces touffes éternelles de lauriers. Les arbres des bois sont aussi trop pressés, et par-là maigres et droits. On ne rencontre ici aucun de ces beaux arbres, si communs ailleurs ; enfin, il me semble que l'art a eu autant de part à gâter qu'à embellir ce beau lieu. Je n'ai pas encore vu une pièce d'eau artificielle, excepté celle de Hyde Parck,

appelée *Serpentine River*, qui ressemblât le moins du monde en clarté et en pureté à un véritable lac; et cependant la plupart des lacs sont tout aussi stagnans, et l'eau en est aussi peu renouvelée. Peut-être que si la surface d'une vallée (généralement riche et fertile), que l'on veut inonder, était premièrement enlevée, c'est-à-dire, la terre végétale, qui a rarement plus de 6 pouces de profondeur, avec toutes les racines, tous les vers et tous les insectes dont elle est toujours remplie, l'eau ne trouverait plus sur le fond aride les mêmes principes de corruption, et se conserverait pure.

La partie la plus élevée de la terre de *Stourhead* est marquée, par tradition, comme le lieu où le grand Alfred planta son étendard en 867 pour rassembler ses forces contre les Danois; et un des ancêtres du présent possesseur y a bâti une tour triangulaire de 150 pieds sans planchers, c'est-à-dire, tout ouverte comme un puits. Un escalier dans le mur conduit au sommet, où vous pouvez vous donner le plaisir d'un étourdissement en regardant du haut en bas, et admirer à loisir un lointain immense. Ce lieu, qui n'a été gâté par aucun embellissement (car on n'y a mis que la tour, et elle est à sa place), fait naître un sentiment profond d'intérêt et de respect.

7 *Juillet*. Après avoir parcouru Stourhead, ce matin, pour la seconde fois, nous sommes partis pour Bristol, à 37 milles de là et par le plus beau



ÉGLISE DE STOURHEAD.

pays. C'est un jardin continuel, semé de *gentlemen's houses*. J'ai déjà expliqué le sens du mot *gentleman*. *Gentleman's house* est littéralement *maison de monsieur*, ce qui serait une expression ridicule ; *maison de campagne* semble désigner seulement maison de plaisance, demeure pour la belle saison ; château est trop fort de beaucoup ; enfin, *a gentleman's house* veut dire la résidence *habituelle* d'une personne aisée et polie. Je les appellerai à l'avenir *gentilhommières*. En Angleterre, il y a un nombre prodigieux de personnes qui vivent à la campagne toute l'année, et dont la résidence a toutes les commodités d'une demeure habituelle, et tous les ornemens recherchés du dedans et d'alentour. Cela n'est presque pas connu en France, où la campagne ne présente, loin des grandes villes, que des chaumières de paysans, ou des châteaux, rares, vieux et négligés ; la bourgeoisie de campagne habitant la petite ville la plus prochaine du lieu où ses biens de campagne sont situés. Les gentilhommières de ce pays-ci ont chacune leurs tapis de verdure, leurs beaux arbres, leurs allées propres et unies, pour lesquelles on se sert de gravier, non de sable ; de jolies chaumières, de tous côtés isolées ou réunies. Le pays, trop bigarré de clôtures pour le pittoresque, a toute l'apparence de l'abondance et de la prospérité. La route est montueuse, mais en bon état, et les chevaux excellens, comme partout, excepté en Cornwall et dans le Devonshire.

9 *Juillet.* Bristol. J'ai été voir à la campagne M. B**. banquier, agriculteur, et très-considéré à Bristol, pour qui j'avais une lettre. Sa demeure est, comme toutes les autres, verte et ombragée; elle a d'un côté une terrasse de rochers de soixante pieds de hauteur; la petite rivière *Avon*, s'élève à fleur de cette terrasse; à marée haute et à marée basse, on la voit comme un petit filet d'eau, serpenter *hideusement* au fond de l'abîme, sur un lit noir et visqueux : de l'autre une vallée verte et rase, où paissent ses mérinos, dont il a un grand troupeau. Dans le lointain on voit la Saverne, ou plutôt le bras de mer où elle se décharge. Les terres aux environs s'afferment 30 ou 40 schellings par an, et se vendent sur le pied de trente années du revenu.

A mesure que je m'éloigne de Londres il me semble que je trouve des opinions plus modérées en politique; moins de gens parlent révolution, soit pour la craindre ou pour la désirer, ou pour y croire le peuple disposé. Le parti dont Cobbett est le trompette sinon le chef, ne me paraît pas nombreux hors de la capitale. Cet écrivain politique est une sorte de phénomène national, particulier à l'Angleterre; c'est le Hogarth de la plume; ses caricatures sont de main de maître. Les étrangers qui lisent les brochures de parti qui fourmillent sans cesse de la presse anglaise, et surtout Cobbett, se font une idée tout-à-fait erronée de l'état des choses. Je

croyais en Amérique avec beaucoup d'autres, et *je sais* que les personnes à la tête du gouvernement américain ont cru, et probablement croient encore que l'Angleterre est à la veille d'une révolution dont ils espèrent profiter pour s'affranchir du joug maritime qu'elle impose; et si l'on peut être ainsi trompé dans un pays si semblable à l'Angleterre, qu'est-ce en France, où l'on n'a pas d'idée juste de l'exagération et de la licence de ces sortes de productions? Loin de prendre tout ce que ces écrivains politiques disent, au pied de la lettre, je m'aperçois que la plus grande partie du public anglais les regarde comme des espèces de lutteurs dont l'adresse et la force les intéressent et les amusent, mais qui, dans leurs combats, n'ont d'objet que le combat même, et de but sérieux que des souscriptions. L'opinion que l'on se forme de la sincérité de celui qui parle ou qui écrit, est d'une telle conséquence, que sans elle il n'y a pas de véritable persuasion. Combien le simple résumé du juge à la fin de l'instruction d'un procès ne fait-il pas plus d'impression que les plaidoyers éloquens qui l'ont précédé!

M. Cobbett a le talent de l'invective au suprême degré; il est professeur en titre de cette branche de la logique; la sienne est mâle et forte; il est doué d'une imagination singulièrement fertile en comparaisons saillantes et lumineuses. A l'abri de beaucoup de vérités, d'une apparence de franchise et de sincérité simple et grossière,

il fait passer des principes erronnés et dangereux ; mais autant que je puis voir, on se défie de lui. Il me semble qu'avec moins d'exagération il ferait beaucoup plus de bien, ou beaucoup plus de mal ; sa mauvaise foi le neutralise. Il est dans ce moment poursuivi criminellement pour avoir excité les troupes à la désobéissance ; il devait recevoir son jugement aujourd'hui.

Il n'existe pas de gouvernement en Europe qui pût résister aux attaques qu'on dirige sans cesse contre celui-ci, sans lui faire de profondes blessures. Il s'y publie des choses qui mettraient le feu aux têtes de tout autre pays ; mais soit insensibilité, soit raison, soit habitude, ici on ne s'émeut pas si facilement. Cette sorte d'impassibilité s'étend aux incidens individuels ; il se dévoile tous les jours, par la voie de l'imprimerie, des turpitudes si basses et si ridicules, que ceux qui en sont les objets, législateurs, ministres ou princes, sembleraient devoir mourir de honte ou s'aller cacher dans un désert pour le reste de leurs jours. Point du tout : aussitôt le cou hors du carcan et les épaules recouvertes après la fustigation qui leur a été administrée de la main du gazetier, on les voit reprendre leur rang dans la société, comme si de rien n'était. Il est étrange qu'une nation si fière et si orgueilleuse, et pour le moins aussi morale que ses voisins, soit pourtant si peu sensible à la honte.

De notre hôtel, nous voyons et entendons

continuellement les troupes en quartier à Bristol (cinq régimens), s'exercer sur la place devant la cathédrale. Les soldats ne sont ni grands, ni forts, au moins si on les compare avec les gardes à Londres. Ces troupes sont principalement employées à garder un grand dépôt de prisonniers près de Bristol. Les officiers sont en général plus grands et mieux faits que leurs soldats, et cela confirme l'observation que j'ai déjà faite, que les *messieurs* sont ici une plus belle race d'hommes que les paysans. Je crois que c'est le contraire en France, ou du moins que la différence y est bien moins marquée.

Nous avons eu plusieurs jours en juin et juillet, regardés ici comme une grande chaleur d'été; elle nous a paru fort modérée en comparaison de notre climat d'Amérique. Celui-ci n'est extrême en rien, et quoique moins brillant, il me paraît beaucoup meilleur à l'user, et plus favorable aux exercices du corps, soit de travail ou de plaisir; aussi est-on visiblement plus actif ici qu'en Amérique.

10 *Juillet*. De Bristol nous avons fait 12 milles ce matin par un fort beau pays, cultivé avec le plus grand soin, et parsemé de gentilhommières, et nous avons traversé le bras de mer de la Severne. Le passage est de 2 ou 3 milles, coûteux, et dans des bateaux mal construits; notre voiture en a un peu souffert. De Chepstow, qui est de l'autre côté, nous avons été voir une maison de campagne renommée par les voyageurs, appelée

Piercefield. Un sentier (*walk*) d'au moins 3 milles de longueur et bien ombragé, borde une terrasse de rochers perpendiculaires d'environ 150 pieds de hauteur, irrégulièrement formée en angles saillans et rentrans. Le précipice est généralement masqué d'arbrisseaux, qui se projettent en dehors, et s'ouvrant dans certains endroits, laissent à découvert les points de vue les plus remarquables ; un garde-fou est en avant pour votre sûreté, et un banc commode pour votre repos. Vous voyez de là, d'abord des bois en taillis au pied du rocher fort au-dessous de vous ; puis le Wye, petite rivière de pittoresque réputation, se tortillant comme un serpent sur un fond de boue luisante, l'eau elle-même n'est que de la boue liquide. Les côtés de ce lit profond, encore de la boue, mais sèche, en attendant la marée montante, qui change sans doute tout cela en une belle rivière, puisqu'elle s'élève ici de 50 pieds perpendiculaires. De l'autre côté est un promontoire de terre fertile et cultivée, étalant sur sa surface arrondie des champs divisés en compartimens, bien fumés, labourés, sarclés, enfin offrant, de ce point élevé, une étude pour l'agriculteur plutôt que pour le peintre. Par-delà, une terrasse de rochers semblable à celle sur laquelle vous vous promenez, aussi irrégulière et aussi belle. Les rochers sont calcaires, et se rompent en plus belles formes que ceux de la classe primitive. L'embouchure de la Severne se laisse apercevoir dans le lointain.

Tout cela forme sans doute un bel ensemble, mais n'a pas répondu à mon attente : il y a de grandes beautés et de plus grands défauts. Dans un endroit de notre promenade, le sentier nous a conduits à travers le rocher, qui a été percé dans un espace de 50 à 60 pieds, et forme une grotte obscure et fraîche. Toute cette bordure de bois, de rochers et de précipices, enveloppe en demi-cercle une pelouse de cent acres, doucement ondoyante, relevée de groupes de grands chênes et d'ormes qui se multiplient et s'unissent en forêt sur les hauteurs derrière la maison; elle ressemble en apparence à celle de Stourhead, et doit avoir, par sa position élevée, une vue fort étendue. Un troupeau de cinq cents moutons paît sur la verdure au-devant d'elle. Cette maison, avec trois mille acres coûte au présent possesseur 90,000 liv. st. Les terres labourables, ainsi que les bois mis en coupe réglée tous les quatorze ans pour faire du charbon, s'afferment à 30 à 40 schellings l'acre, et se vendent à trente années de revenu. Le salaire des journaliers est 2 s. 6 d. et de la bière; il y a vingt ans qu'il était de 1 s. 2 d., et dans cet intervalle les fermes ont doublé de prix. Ce mouvement universel n'en est un que pour ceux qui s'arrêtent, et ce sont les rentiers. La viande de boucherie 9 d. la livre, une bonne volaille 4 s. 6 d., le charbon de terre fort bon marché. La terre est peu profonde, et souffre beaucoup de la sécheresse.

11 *Juillet*. Ross, 31 milles de Chepstow. Nous

avons remonté le Wye par terre, et nous nous proposons de le descendre en bateau. Le pays que nous avons traversé aujourd'hui est montueux. D'une hauteur nous avons vu étendue sous nos yeux la belle vallée de Monmouth, 20 milles en tous sens, et cultivée comme un jardin. Les terres s'afferment à 5 et 6 l. l'acre, et l'on m'assure que ces mêmes terres ne rendaient que de 20 à 30 schellings l'acre il y a quarante ans; elles appartiennent principalement au duc de Beaufort. Bientôt après nous avons vu d'une autre élévation, une autre riche vallée, *the Vale of Usk;* celle-ci est presque toute en prairies, étant inondée au printemps.

A Ragland nous avons visité les ruines du château de ce nom, le dernier soumis par le canon de Cromwell. Il n'y a plus, comme on peut croire, ni toit, ni planchers; mais il reste assez de murailles pour reconnaître une fort grande salle d'environ 50 pieds sur 30, et de 25 pieds de haut, avec de grandes fenêtres saillantes, en demi-cercle, donnant sur une cour intérieure. Les châssis de pierre sont encore entiers, une énorme cheminée à doubles conduits pour la fumée, et une fenêtre au milieu. Une galerie ou tribune pour la musique; le salon de compagnie, puis les prisons souterraines, dont le seul accès est par une espèce de puits; les petits soupiraux grillés, « *The loop-hole grates where captives weep* », sont encore visibles. Nous ne nous sentîmes aucun mouvement de compassion

CHÂTEAU DE RAGLAND.

pour ce beau château. Il est mieux tel qu'il est, que tel qu'il fut; et la comparaison des temps de sa gloire et du présent, ne laisse aucun regret pour le passé. Quelques tours sont encore entières, ainsi qu'une partie du donjon (*keep*); un grand manteau de lierre drape le tout, suivant les règles de l'art. J'en ai l'esquisse faite pendant une ondée assez forte, qui nous visite depuis peu une fois par jour, à la grande satisfaction des fermiers, après une si longue sécheresse.

13 *Juillet*. Chepstow. Nous voici de retour en deux jours par la rivière. En voyageant en Angleterre on n'a besoin d'aucune prévoyance, ni d'autre soin que de celui de tenir sa bourse bien garnie; tout se trouve arrangé et tout fait pour vous d'avance. Aussitôt notre arrivée à Ross, le maître de l'auberge n'a pas manqué de deviner que nous étions des personnes *de goût*, en quête des beautés du *Wye*, et il est venu prendre nos ordres en conséquence. Il y a des bateaux postés là pendant la saison des voyages, descendant et remontant continuellement; le prix d'ici à Chepstow, 45 milles en deux jours, est 4 l. 10 s. sterling, et 5 s. pour boire. L'aubergiste savait exactement ce qu'il nous fallait de provisions; tout cela était prêt dans un petit panier, et déjà placé dans le bateau à l'heure du départ. Ce bateau était couvert d'une toile contre la pluie ou le soleil, des siéges couverts d'un tapis, une petite table et deux rameurs.

De Ross à Monmouth, le Wye est une bonne

petite rivière, sans vices ni vertus; on voit des champs cultivés à droite et à gauche, et rien autre; plus bas les rives s'élèvent peu à peu, se boisent et se hérissent de rochers en belles masses, détachées du corps de la montagne. Les bois ne sont que du taillis coupé tous les quatorze ans: point de grands arbres; et le long des bords, au lieu de sable ou de rochers c'est du jonc et des plantes aquatiques, moitié vertes et moitié fangeuses, qui ont l'air sales et pauvres; et néanmoins le courant est assez rapide. Les bords de notre fleuve Hudson ressemblent à la plus belle partie du Wye; l'une de ces rivières a environ dix toises de largeur, et l'autre mille. La majesté des rives s'humilie devant celle du fleuve; ici elles sont l'objet principal [1]. Cette rivière rencontre tant de promontoires et tant d'angles saillans et rentrans, qu'une promenade d'un demi-mille, à l'endroit des ruines du château de Goodrich, nous a conduits de l'autre côté d'une pointe, autour de laquelle le bateau fait un circuit de 3 milles. Dans un autre endroit (*New Wier* ou *Symond's Yatch*), nous avons traversé à pied un promontoire escarpé, d'environ 1 mille par terre et 4 milles par eau. De cette hauteur la vue s'étend, par-dessus l'encaissement profond de la rivière,

---

[1] Un petit tombeau de marbre, sur la rive droite, apprend aux curieux qu'un autre curieux, jeune badaud de Londres, voulant traverser le *fleuve* à la nage, s'est misérablement noyé dans cet endroit.



Piringer.

VUE DU WYE.



MENDIANTE DU PAYS DE GALLES.



ABBAYE DE TINTERN.

sur un pays inégal, riche et fertile, tout tacheté de jolies petites chaumières et de bonnes maisons de fermes toutes blanches. Ce canton appartient au duc de Beaufort. Nous fûmes ici assaillis d'une foule de mendians, attirés, et dans le fait créés par les largesses des voyageurs. L'espoir de gagner leur vie de cette misérable façon, a empêché ces malheureux de s'adonner au travail, et ils sont devenus réellement ce qu'ils s'efforcent de paraître, dans la dernière misère. Voici l'ébauche fort ressemblante d'une vieille sorcière qui nous suivit partout. J'ai placé auprès d'elle une jeune galloise, dessinée dans un autre endroit; celle-ci ne demandait point l'aumône, quoiqu'elle eût pu le faire avec plus de succès. Ce penchant à la mendicité s'observe dans tous les lieux remarquables, particulièrement fréquentés par les voyageurs (*Tourits*, du mot français tour) : le Wye et tout le pays de Galles sont de cette espèce. Nous sommes sur la voie, et nous les rencontrons à chaque auberge, en bateau sur la rivière, auprès de chaque ruine, à chaque beau point de vue, chacun d'eux avec son Gilpin, ou son Cambrian Guide à la main; et il est assez probable que chacun d'eux écrit un journal. L'idée a quelque chose de ridicule et de décourageant.

Goodrich-castle est une ruine très-bien ruinée. L'intérieur de l'abbaye de Tintern, autre ruine sur le Wye, est d'un grand effet; le toit de l'église a disparu, mais les groupes de colonnes gothiques, hautes et légères, et une partie des voûtes

restent sur pied, ainsi que les murs et les belles fenêtres ouvragées en pierre. Le temps a nivelé les décombres, et les a recouverts d'une belle pelouse verte et unie, dont la teinte jeune et fraîche fait ressortir la sombre grandeur du squelette gothique, et de sa chevelure de lierre, qui pend en masses épaisses des points les plus élevés. Je joins ici deux vues de ces ruines. A tout prendre, les beautés du Wye ne répondent pas tout-à-fait aux descriptions de Gilpin et des autres voyageurs.

Désirant voir le dernier numéro de Cobbett, nous priâmes le domestique de l'auberge de nous le procurer; mais il revint et nous dit que personne à Chepstow ne savait ce que c'était que *Cobbett's Political Register;* je ne sais si je dois l'en féliciter, ou l'en plaindre.

14 *Juillet.* Nous voici à Cowbridge, comté de Glamorgan, 40 milles aujourd'hui, par Newport, Cardiff, Llandaff. Le pays est justement assez inégal pour donner des points de vue étendus sur une immense continuité de culture, qui se perd dans le bleuâtre de l'horizon. Le paysage n'a rien d'agreste, ni proprement de pittoresque; mais tout est riant et florissant, et a l'apparence de la prospérité. Le pays de Galles paraît plus peuplé et certainement plus parsemé d'habitations isolées, ou de villages, qu'aucune autre partie de l'Angleterre que nous ayons vue; et cela est d'autant plus visible, que toutes ces maisons sont blanches à éblouir; la cheminée, le toit, et

jusqu'aux pierres du grand chemin près de la maison, sont reblanchies; chaque *cottage* a ses roses et chèvre-feuilles, et son ceps de vigne et son joli petit sentier couvert de gravier, qui conduit à la porte. Cette attention générale donnée à des objets de simple plaisir, sinon de luxe, est certainement une indication d'aisance, et d'une situation au-dessus de la pauvreté. Il est impossible de regarder autour de soi, sans être convaincu que ce peuple est un des plus heureux qui existe. La même classe, en Amérique, a de bien plus grands moyens d'aisance, et pourrait être plus riche; mais l'industrie et la sobriété de ceux-ci font plus que compenser leurs désavantages.

Les femmes sont plus belles ici qu'aux environs de Londres. Nous ne comprenons pas un mot du langage des habitans, mais dans les auberges on parle anglais. Pendant que l'on changeait les chevaux à Cardiff, nous allâmes voir un morceau d'antiquité dans le voisinage. A notre retour nous trouvâmes le postillon promenant ses chevaux d'un bout de la rue à l'autre; et lui en ayant demandé la raison, il nous dit qu'il craignait que ses chevaux ne prissent froid (*catch cold*), et cela dans le milieu de juillet. Nous nous représentons les habitans de New-York mourant de chaleur probablement aujourd'hui.

16 *Juillet*. Tenby. Nous avons fait 91 milles en deux jours, à travers un pays montueux, mais riche, bien cultivé, tacheté de maisons

blanches, les champs divisés par des haies vives et des arbres. Ces objets en détail, et vus de près, sont sans grande beauté ; mais la distance enrichit et accorde tout, et la plupart des vues, que chaque hauteur présentait à nos regards, sans bois, sans rochers, sans montagnes et sans eau, avaient pourtant beaucoup de magnificence, et quelques-unes approchaient de la sublimité. Le peu de bruyères que nous avons rencontrées étaient couvertes de troupeaux de moutons et de jeunes ânons au pâturage ; ceux-ci, avec leurs longues oreilles, leurs petits corps et leur vivacité, avaient l'air de lapins dans une garenne.

And they would toss their heels in gamesome play
And frisk about, as lamb or kitten gay !

COLERIDGE.

Près de Swansea nous visitâmes des fonderies de fer et de cuivre. On venait d'ouvrir un fourneau d'où le métal en fusion coulait le long d'un petit canal vers un réservoir plein d'eau ; nous le vîmes s'en approcher avec frayeur, nous attendant à une explosion : au lieu de cela, les deux liquides se joignirent fort amicalement, l'eau et le feu ne montrant ici aucune incompatibilité. Les malheureux qui travaillent le cuivre ont l'air très-souffrant, et cependant leur salaire n'est guère plus haut que pour d'autres métiers. Il n'y a rien que la généralité des hommes consulte moins, dans le choix de leur profession,

que la salubrité, comme si la vie ou la santé étaient des considérations d'une importance secondaire.

La mer s'est montrée plusieurs fois aujourd'hui sur notre gauche ; il faisait du vent, et cependant elle ne se brisait pas beaucoup sur la côte. Les arbres isolés, particulièrement les chênes, se courbent en demi-cercle, comme s'ils cherchaient à échapper à l'air de la mer, et cependant les feuilles sont toutes tournées vers elle. Dans les bois, les arbres semblent se protéger l'un l'autre, et croître assez droits, particulièrement sur le penchant d'une colline, soit qu'elle soit tournée vers la mer ou non.

Nous avons passé aujourd'hui près de plusieurs chemins de fer (*iron rail-roads*) ; ce sont deux longues rainures de fer posées sur la terre, ou plutôt sur un fondement de pierre ou de bois ; ces rainures reçoivent les quatre petites roues de fer de chariots faits exprès, portant chacune deux tonnes, ou quarante quintaux de charbon. Nous avons vu cinq de ces chariots attachés ensemble, et ainsi tirés par trois chevaux ; ils en tirent ordinairement six. C'est quatre tonnes pour chaque cheval, outre le poids du chariot, c'est-à-dire, cinq à six fois autant qu'ils auraient pu tirer sur un chemin ordinaire. Lorsqu'il y a une petite montée, les chariots sont séparés, et tirés un à un, ou deux à deux. En général, au lieu de placer la rainure sur la terre, c'est la roue elle-même qui est en rainure, et repose sur

une simple barre de fer ; par ce moyen, la rainure n'est jamais exposée à être obstruée de pierres ou d'autres corps étrangers.

Les rochers de Tenby sont calcaires, usés et creusés par la mer, en toutes sortes de formes fantasques et bizarres. Le sable est si ferme, qu'il résiste non-seulement au pied des marcheurs, mais aux roues des voitures qui s'y promènent, aussitôt que la mer s'est retirée. La ville ou village est bâtie le long du bord d'un escarpement, au pied duquel la mer vient battre. Dans cette magnifique situation, les bonnes gens de Tenby, tournant le dos à l'une des plus belles vues qui soit au monde, ont placé leurs maisons face à face, le long d'une petite rue étroite et sale, d'où l'on ne se doute seulement pas de cette belle vue. Pas une seule fenêtre de ce côté-là, elles sont toutes sur la rue; et l'on n'approche le bord du rocher que pour le souiller par toutes sortes d'ordures. Les baigneurs qui se rendent ici pendant l'été, habitent un endroit plus bas, en moins belle vue, et plus propre.

19 *Juillet*. Cardigan. Nous quittâmes Tenby hier avec de si mauvais chevaux, que tout ce qu'il fut possible d'en obtenir, fut de traîner la voiture à vide et fort lentement. Nous arrivâmes à Pembroke avant eux : dix milles à pied. Ce matin nous avons traversé *Milford Haven*, qui est une baie étroite et profonde, formant un excellent port à l'abri de tous les vents. Je ne comprends pas pourquoi on en fait si peu d'usage. Un tel

port en France, où il y en a si peu en proportion, ne serait pas ainsi négligé. Les environs ont un aspect solitaire, paisible et agréable. Notre premier relais a été Haverford West, 11 milles, puis 30 milles tout d'une traite pour arriver ici par une route fort montueuse, qui nous a obligés de prendre quatre chevaux.

20 *Juillet*. Aberystwith. Encore 40 milles tout d'une traite et avec quatre chevaux, en dix heures, sans changer. Il y a si peu de voyageurs dans ce recoin de l'Angleterre, que les maisons de postes sont à de grandes distances les unes des autres, et les chevaux employés communément aux travaux de l'agriculture. Le pays est rude et montueux, mais bien cultivé et florissant, quoique moins fertile qu'auparavant. Le granit et l'ardoise ont succédé aux rochers et aux terres calcaires. Nous rencontrons certainement un plus grand nombre de jolies personnes ici qu'en Angleterre (le pays de Galles est distingué ici de l'Angleterre; c'est une principauté à part). Les gens de la campagne nous saluent en passant d'un mouvement de tête et d'un air de bon naturel; mais nous ne les entendons point, et nous sommes obligés de parler par signes. Il me semble distinguer des mots ressemblans au français, tels que *dua sols* (*two shillings*). La route est bordée de riches touffes de fougère de la plus belle verdure, surmontée des hautes tiges de la digitale en pleine fleur qui croissent parmi elles et semblent lui appartenir. Le serpolet et la bruyère jettent

un reflet de pourpre foncé sur le beau vert des pâturages qui couvrent le flanc des montagnes. La mer, sur la gauche, nous a suivis tout le jour, unie comme une glace et marquée de longues rayures d'un vert vif et de violet foncé, alternativement ; les nuages y étaient réfléchis avec la plus grande exactitude. Des hauteurs, nous nous sommes plusieurs fois imaginés que nous apercevions la côte d'Irlande.

22 *Juillet*. Dolgelly, Merionethshire. La route d'Aberystwith ici (37 milles), traverse une suite de vallées riches et fertiles, bordées de hauteurs agrestes, que nos livres appellent « *tremendous mountains, shook into every possible form of horror* » ! *Cader Idris* (la chaise d'Idris), mérite seule le nom de montagne, et s'est montrée hier dès le matin au-dessus de tous les autres. Nous nous sommes arrêtés à sa base pour voir une jolie chute d'eau, et nous avons continué notre route par un défilé entre deux escarpemens fort roides, formés par les avalanches de pierres, roulantes ou glissantes du sommet. Cette région désolée nous a conduits à Dolgelly, où nous avons couché.

Ce matin, pourvus de quatre petits bidets de montagne et d'un guide (nous n'avons eu qu'à tourner la baguette, et tout cela a paru comme par enchantement), nous nous sommes acheminés vers *Cader Idris*, retournant d'abord sur nos pas quelques milles, et en trois heures de travail, partie à cheval et le reste sur nos pieds,

et un peu sur nos mains, en zigzag parmi les éclats de schiste, courant tous les dangers usités en pareil cas, mais auxquels nous avons eu le bonheur d'échapper sains et saufs ; nous avons atteint un pinacle décharné, formé du tranchant des lits de ce même schiste, fort inclinés et presque verticaux, avec çà et là de grosses pièces de ce qui m'a paru *feldspath;* et dans mon ignorance, je me hasarderais à dire que ce schiste, d'une nature porphyrique, est probablement ce que les minéralogistes Allemands appellent *brescia* et *graue-wache*. Quoiqu'il en soit, le plus jeune de mes compagnons de voyage s'est amusé à graver sur sa surface les lettres initiales de nos noms à côté des autres noms illustres qui nous ont précédés dans la carrière des voyages, et qui ont ainsi rendu cette cime sourcilleuse dépositaire de leur gloire.

Je n'étais pas employé si utilement pendant ce temps-là, car je passai une heure à essayer en vain un dessin circulaire en *Panorama*, des principaux objets déployés sous nos yeux. C'était une sorte de mer orageuse de montagnes, avec maintes vallées retirées, vertes et profondes, couchées dans leur berceau étroit, chacune avec son petit ruisseau argenté, ses champs, ses troupeaux, ses chaumières, dans l'infiniment petit. Le cours de la petite rivière *Maw,* qui se rend de Dolgelly à la mer le long d'une vallée que nous savions avoir dix milles de longueur, se voyait d'un seul coup d'œil dans toute son éten-

due, comme si elle eût été dessinée sur une feuille de papier ; chaque objet était séparé et distinct, et nous ne nous serions pas imaginés que la longueur de l'ensemble excédât un mille. Le véritable Océan occupait environ la moitié de l'horizon. En descendant, ce qui nous prit deux heures, à mesure que la vue devenait moins étendue, elle était plus belle, et au lieu de débris de rochers, nous n'eûmes plus autour de nous que les beaux plumets verts de la fougère et le pourpre des bruyères. La forme générale de la montagne est un peu comme une selle ; les deux extrémités semblent s'être détachées de la masse, et le milieu s'être affaissé. Sa hauteur perpendiculaire est de 2850 pieds.

24 *Juillet*. Tan-y-Bwlch (en gallois), le pied de la montagne (prononcé Tany Bouhl), 18 milles. Nous nous sommes arrêtés en chemin pour voir deux chutes d'eau remarquables que je ne décrirai point, parce que les descriptions donnent très-peu d'idée de ces sortes de choses : l'une s'appelle *Cayne*, l'autre *Doll-y-mullin*. Nous eûmes trois heures de marche pour cette dernière. Après avoir pris le dessin que voici, nous rencontrâmes très-inopinément une personne de connaissance avec le propriétaire de la chute d'eau, M. B**, et nous vîmes de plus sa demeure, *cottage* qui est du meilleur goût et dans une situation très-agréable. Cette rencontre nous procura aussi une lettre d'introduction pour M. O**, propriétaire de l'endroit où nous voici, et de toute la belle vallée

de Festiniog. La maison de M. O**, sur le penchant d'un des flancs de la vallée, tout couvert de grands bois, semble être à la fenêtre au milieu de cette façade de feuillages, pour contempler tout ce que le propriétaire a créé. La plus grande partie des terres de la vallée, qui s'afferment à présent à trois guinées l'acre, ne produisait pas plus de sept schellings il y a vingt ans (ce qui peut bien équivaloir à quatorze schellings aujourd'hui); mais tout le reste de l'augmentation vient de desséchemens judicieux et de grands chemins (*turnpikes*), qui établissent des communications faciles. Du reste, la vallée n'est point aussi belle que bien d'autres, le flanc opposé à celui de la maison étant pelé et pauvre, et couvert de petits fragmens de rochers. On nous fit voir d'une hauteur un travail considérable qui se fait à l'extrémité de la vallée, à quelques milles de distance. C'est une chaussée, par le moyen de laquelle M. M** prend sur la mer environ 3000 acres de terre, inondées à marée haute. La montagne, des deux côtés, fournit des pierres qui sont jetées en talus et portées en avant à mesure que la jetée s'avance, par le moyen de charriots sur des coulisses de fer, dont j'ai parlé ailleurs : il y a trois cents hommes employés. Les deux projections semblent prêtes à se rencontrer dans le milieu, où la marée forme un courant extrêmement rapide qui emporte souvent les pierres, à ce que l'on dit, avant qu'elles touchent le fond. L'espace ainsi gagné n'est que du sable et de la

tourbe. Il semble étrange que l'on dispute ainsi à grands frais, un morceau de mauvaise terre à la mer dans le même pays où des landes incultes abondent partout. Le salaire des journaliers est ici, comme presque partout, de 2 à 3 s. par jour ; le bœuf et le mouton de 8 à 9 d. la liv. ; le chauffage est à très-bon marché, au moins la tourbe, qui ne coûte presque rien, ou seulement la peine de couper et faire sécher, et qui se trouve partout, sur la montagne comme dans la plaine.

25 *Juillet*. Nous sommes partis de Tan-y-Bwlch ce matin, avec trois chevaux, et la poste suivante avec deux, au lieu de quatre qui ont été indispensables pour les derniers 120 milles. Nous avons passé par Beddgelert, Canarvon et Bangor Ferry : ce dernier est l'endroit où l'on s'embarque pour l'Irlande par Anglesea. Nous avons pris gîte pour la nuit dans une auberge de campagne, à huit milles au-delà, *superlativement comfortable*, et dans la plus belle vue possible. Ce n'est pas une maison de poste ; mais ne trouvant à Bangor ni logement, ni chevaux, ceux de Canarvon nous ont amenés jusqu'ici, d'où nous en faisons demander à la poste suivante pour demain. Les postes d'Angleterre ne me paraissent pas assujetties à beaucoup de réglemens ; le prix même, et le nombre de chevaux demandés, semblent être abandonnés à l'effet de la concurrence, comme toute autre espèce d'échange. Dans les lieux reculés, où il n'y a qu'une seule personne qui ait des chevaux,

cette liberté semblerait devoir dégénérer trop facilement en exactions. Nous n'avons encore rien éprouvé de cette nature, qui m'ait obligé à chercher quels secours les lois du pays offrent en pareil cas. Enfin, je n'ai qu'à me louer de la politesse et des manières civiles et attentives des gens avec qui on est en relation en voyageant, non-seulement en comparaison de l'Amérique, mais même de la France. Une paire de chevaux coûte généralement 1 s. 6 d. par mille, rarement 1 s. 3 d. ou 1 s. 4. d.; la seconde paire, quand elle est nécessaire, 1. s. par mille : on donne au postillon ce que l'on veut, généralement 2 $\frac{1}{2}$ d. par mille. Le passage des grandes rivières, ou plutôt de l'embouchure des ruisseaux qui portent le nom de rivières en Angleterre, est d'une cherté excessive. Celui de Conway que nous avons traversé aujourd'hui (26 juillet), a coûté 16 s.; on traverse la rivière de Nord à New-York, quatre fois aussi large, pour environ un quart de ce prix avec une voiture.

Avant de nous mettre en route ce matin, nous avons fait une promenade de cinq à six milles à pied, pour aller voir une chute d'eau de plus de deux cents pieds de hauteur, qui sort d'un rocher tout-à-fait nu. L'effet en est diminué et affaibli, et il est nécessaire d'être tout près de la chute pour se convaincre de sa grandeur, et là même, elle vous est prouvée plutôt que montrée. C'est ce que l'on éprouve même à Niagara; il n'y a point d'objets à portée qui ait des dimensions

fixes et assez connues pour servir d'échelle, et on est obligé d'en supposer, ce qui n'est pas à beaucoup près la même chose; par exemple, à Niagara il faudrait se dire, que si un vaisseau de ligne était placé au bas de la chute, le grand mât n'en atteindrait pas le sommet, qui a 160 pieds environ de hauteur; et que ce grand vaisseau pourrait être placé derrière la chute même, derrière la voûte liquide qui fait un plein saut par-dessus votre tête, laissant un intervalle entr'elle et le rocher de 40 à 50 pieds de largeur. Ensuite il est nécessaire de rapprocher en idée quelqu'autre rivière bien connue, pour se faire une idée du volume d'eau; la Tamise, par exemple, au pont de Londres, qui a 150 toises, ou la Seine à Paris, qui n'a pas à beaucoup près autant; tandis que Niagara a environ 450 toises de largeur, y compris l'île au milieu, qui la divise en deux portions inégales. Avec ces données on parvient à s'étonner de l'immensité de ce que l'on a sous ses yeux; mais c'est par un effort de raison. Ce que l'on voit est comme une fort grande écluse de moulin; ce que l'on a trouvé par le calcul est une merveille du monde.

L'approche de Niagara est plus imposante que la chute elle-même; on y arrive par derrière, après avoir traversé l'embouchure du lac Erie. Ce grand lac, ou cette mer d'eau douce, forme un courant rapide que l'on peut descendre sans danger 17 milles; plus loin, on ne pourrait plus s'arrêter. On continue sa route par terre, le long

de la rive du Nord, qui est fort de niveau, et qui cependant paraît s'élever au-dessus de l'eau à mesure que l'on avance; c'est que le lit se creuse de plus en plus, formant un plan incliné, sur lequel le courant glisse et roule avec une rapidité constamment accélérée. Il rencontre un grand nombre de rochers que son onde noire bat avec furie, s'enflant, se creusant en spirale, se couvrant d'écume et lançant à de grandes hauteurs des jets de vapeur épaisse. Les vagues se disputent le passage, elles s'entrelacent distinctement, et franchissent les unes par-dessus les autres, passant comme un éclair devant l'œil épouvanté. En avant, toute cette pleine d'eau tumultueuse semble disparaître tout à coup, et à sa place une vaste colonne de vapeur s'élève lentement vers le ciel. Le bruit n'est point uniforme : ce sont comme de grands coups sourds et inégaux, ou des explosions souterraines. Plus on approche et plus l'aspect est terrible; on voit alors tout un grand fleuve s'engouffrer, glisser dans l'espace invisible qui est par-delà, s'arrondissant doucement sur le bord de l'abîme sans brisement et sans effort. Souvent un arbre flottant vient marquer la rapidité extrême du courant; on le voit lancé hors de l'eau par-delà ce bord. Quittant la hauteur et descendant quatre-vingt ou cent pieds, on se trouve sur une table de roc de niveau avec le sommet de la chute. On en touche le bord, on peut s'y laver les mains, et avec un fil d'aplomb en mesurer la hauteur;

mais le charme a disparu, et quelle que soit la grandeur et la magnificence de l'objet que l'on voit, son effet n'est certainement pas égal à ce qu'il devrait être et à ce que l'on croit qu'il est.

J'espère que l'on me passera cette digression en faveur de la cataracte par excellence ; et les Gallois ne sauraient prendre en mauvaise part que les leurs m'aient rappelé le souvenir de celle-là. Pour en finir la description, j'ajouterai une apparence assez remarquable. Le mouvement de la chute de Niagara paraît se ralentir à mesure que l'eau tombe, s'arrêter, et vers le bas elle semble remonter visiblement. L'eau, au moment de la chute, est d'un azur foncé, quelquefois du vert le plus vif; bientôt la surface se blanchit d'écume par la résistance de l'air : cette résistance change plus bas l'écume en vapeur, qui, volatilisée de plus en plus, cesse de tomber, et à la fin monte. Le mouvement accéléré de la chute est masqué par le changement de la surface, qui seul produit cette apparence singulière.

Nous avons été hier tout le jour en vue et près de la base de Snowdon; nous méditions une autre ascension; mais il pleuvait un peu; les *bidets* étaient déjà pris par d'autres voyageurs, et les suites de *Cader Idris*, la lassitude, les blessures et les meurtrissures encore fraîches nous découragèrent : de sorte que nous nous sommes contentés d'élever nos regards vers le chef majestueux qui présente une fort bonne

physionomie de montagnes. Snowdon a 3500 pieds, et est entouré de hauteurs respectables : c'est un groupe de rochers décharnés.

Le climat modéré de ce pays-ci est certainement bien plus propre aux exercices du corps que celui de l'Amérique ; on y marche beaucoup sans se fatiguer, et nous faisons chaque jour 5 à 6 milles à pied, et souvent davantage, sans lassitude. Les mouches commencent pourtant à être presque aussi incommodes qu'aux États-Unis, mais non pas dans l'intérieur des maisons ; et les cousins (*musquetoes*) n'y sont pas tout-à-fait inconnus. On rencontre quelques serpens ; mais la vipère est, je crois, le seul dont la morsure soit dangereuse. On s'imagine ici que l'Amérique est remplie de ces reptiles, et que l'on est exposé à tous momens à mettre le pied sur un serpent à sonnettes. Le fait est que la vue d'un serpent n'est guère plus fréquente là qu'ici, et qu'ils sont presque tous aussi peu dangereux. Un enfant, armé d'un bâton, ne craint point d'attaquer le serpent à sonnettes, qui est lent et paresseux, et il le tue facilement. On ne le rencontre que dans les lieux secs et pierreux. Les serpens des lieux humides ne sont pas venimeux.

Nous sommes arrivés à Saint-Asaph, dans la belle vallée de Clwydd (prononcée *Cluid* ou *Clouid*), 28 milles aujourd'hui, à travers le plus beau pays imaginable, avec des vues de mer magnifiques : mais nous avons maintenant

quitté la côte. Partout des ruines de châteaux féodaux démantelés par le canon de Cromwell. Ce Cromwell avait la main pittoresque ; ses ruines sont toujours dans le meilleur goût. Le château d'Aberconway, qui a six cents ans, est encore presque entier.

27 *Juillet.* Sur notre route de Saint-Asaph à Denbigh, nous nous sommes arrêtés un moment chez M. H**; il n'était pas chez lui, mais les dames de la famille nous ont reçus, et l'une d'elles nous a accompagnés à Denbigh. De cette maison, la vue se promène sur la belle vallée de Clwydd, de 20 à 30 milles de long, sur environ 6 de large, bordée de hauteurs modérées, irrégulières, parsemées de gentilhommières, avec leur cadre de plantations d'un vert foncé, et toujours le tapis vert étendu en avant, uni et propre; mais point de chaumières, ni de véritables maisons de pauvres; et s'il y avait jamais ici une révolution à la française, déclarant *guerre aux châteaux, paix aux chaumières*, les châteaux l'emporteraient infailliblement, car ils sont cent contre un. Cette apparence générale me rappelle un bon mot de l'arlequin spirituel Carlin : « Quel dommage, disait-il, que père » Adam ne se soit pas avisé d'acheter une charge » de secrétaire du roi, nous serions tous nobles ». Je ne sais quelle charge le père Adam de l'Angleterre a acheté, mais tout le monde y est riche.

Lorsque je demande aux grands propriétaires, et même aux fermiers, pourquoi ils ne bâtissent

pas des maisons pour leurs journaliers, ils répondent généralement que ce sont des *nests of vermin, pilferers, and poachers*, et que, bien loin de construire de telles maisons, ils les détruisent, ou les laissent tomber en ruine. Leurs journaliers résident dans quelque petite ville, ou village des environs ; et Denbigh, par exemple, a doublé d'habitans par cette accession. *Nids de vermine, braconniers et pillards*, me semblent des expressions tant soit peu dures, et j'avoue qu'elles diminuent un peu des idées de félicité universelle que l'apparence du pays encourage à former. Il y a donc des recoins obscurs où l'on balaye les pauvres, comme l'ordure du plancher des riches, pour les mettre en tas, hors de la vue. Pour bien juger de la prospérité générale, il faudrait voir ce qui se passe dans ces recoins.

Les pauvres d'Angleterre sont soumis à certains règlemens appelés *poor-laws* (lois des pauvres), dont l'objet est moitié bienfaisance et moitié police. Leur effet est très-problématique, et elles forment un des principaux caractères distinctifs de ce gouvernement. La plus grande partie de ces lois des pauvres est due à l'illustre souveraine Elisabeth. Dans son zèle de gouvernement, elle statua comme il suit : « Les inspecteurs des pauvres, du consentement de deux juges-de-paix, donneront de l'ouvrage, ou plutôt mettront au travail les enfans dont les parens ne leur paraîtront pas en état de les entretenir, ainsi que toute personne, mariée ou non, sans moyens de sub-

sistance, et sans industrie pour se la procurer. Et il sera formé, par le moyen d'une taxe sur les habitans de chaque paroisse, un magasin de lin, de chanvre, de laine, de fil, de fer et d'autres matériaux, pour faire travailler les pauvres [1] ».

Les législateurs de ce temps-là s'imaginaient que le travail, de quelque nature qu'il fût, devait nécessairement produire de quoi faire subsister le travailleur; mais le drap ou la toile ne sont pas du pain, et n'en procurent pas toujours. Supposons le cas d'un nombre de tisserands, sans travail et sur le pavé : ces inspecteurs (*overseers*) devront leur remettre la navette à la main, et leur faire manufacturer pour le compte du public l'article même dont le public a déjà assez, puisqu'il se refuse à l'acheter. Dans cet état de choses, chaque coup de navette qui se donnera dans le dépôt des pauvres sera un coup de navette de moins chez le manufacturier; car le magistrat peut bien faire manufacturer, mais ne peut faire consommer; et quoiqu'il ne s'informe pas s'il y a gain ou perte, le manufacturier doit calculer différemment. Il sera obligé de renvoyer quelques-uns de ses ouvriers : nouveaux pauvres pour le dépôt, nouveaux surplus, nouvelle réduction chez le manufacturier; tant qu'à la fin, si le système était poursuivi à la rigueur, le public deviendrait le seul manufacturier, et finirait par avoir le même surplus d'ou-

---

[1] Essai sur la Population, par M. Malthus, *in*-8. p. 413.

vriers, le même nombre d'individus excédant la consommation, et qu'il faudrait nourrir sans rien faire : autant eût-il valu commencer par-là [1]. C'est en effet ce qui est arrivé : l'institution des pauvres donne peu à travailler, mais donne en argent aux individus *sans moyens de subsistance*, soit par leur faute ou non, de quoi les aider à acheter les alimens nécessaires à leur subsistance. L'argent cependant, non plus que le drap ou la toile, n'est pas du pain ; car lorsque le boulanger a dix pains à offrir à dix acheteurs, et qu'il s'en presente un onzième, son argent peut bien hausser le prix des dix pains par l'effet de la concurrence, mais ne saurait en créer un onzième : ainsi l'argent n'est un secours que comme moyen de tirer des grains de l'étranger. Autrement, l'individu qui obtient un morceau de pain avec l'argent que vous mettez dans sa main, prive nécessairement quelqu'autre individu de ce même morceau. Or, comme les pauvres de la paroisse ne peuvent pas aller se promener dans l'étranger, le secours ne sert l'un qu'aux dépens de l'autre ; c'est un simple transport de misère. Les lecteurs étrangers n'apprendront pas sans surprise que la somme levée annuellement sur le public, pour subvenir à ces

---

[1] L'illustre Blackstone, qui pourtant ne paraît pas avoir eu des idées fort justes à ce sujet, appelle ces règlemens d'Élisabeth un excellent plan (*an excellent scheme*), dont il regrette l'abolition.

secours en argent, se porte à présent à 7,000,000 sterlings, étant dans quelques paroisses de 4 à 5 s. dans la liv. sterl,, ou de 20 à 25 pour cent du revenu de tout immeuble [1]. La taxe directe de 10 pour cent du revenu, qui est considérée comme si exorbitante, ne produit que 10 ou 12 millions.

Les inconvéniens de ce système sont grands et

---

[1] En 1776 la taxe des pauvres s'élevait à 1,529,780 liv. sterl., et la somme moyenne pour 1783, 4 et 5, a été de 2,167,749 liv. sterl.; le prix du blé à la première époque, 2 l. 2 s. 8 d., et à la seconde, 2 l. 3 s. 7 d. par quartier; frais des établissemens de travail, 15,892 liv. sterl. par an; et ce qu'il y a de plus curieux, 11,723 liv. sterl. par an pour *entertainments*, c'est-à-dire, *régals, repas, festins,* que les *overseers* se donnent à eux-mêmes : puis 24,493 liv. sterl. en voyages, transports, etc. etc.; et finalement, 55,891 liv. sterl. en frais de procès. M. Malthus, p. 396, dit que la somme levée annuellement était, avant les dernières disettes, de trois millions sterling. Le dénombrement de 1801 et 1802 donne près de dix millions d'habitans à l'Angleterre seule, dont plus du dixième recevait du plus au moins des secours; la taxe des pauvres produisait 5,313,000 liv. sterl. (un de frais seulement 4,267,000 liv. sterl.) : cette taxe était levée sur un revenu territorial de 40 millions sterling, accru depuis jusqu'à environ 55 millions, et dans cette proportion la taxe doit être d'environ 7,400,000 liv. sterl., c'est-à-dire, d'environ 2 sous 8 den. sterl. dans la livre de 20 sous. La dernière partie de cette note m'a été fournie par un article du Journal critique de Londres (*Quarterly Review*) de décembre 1812. Cet article, intéressant à bien des égards, attaque l'Essai sur la Population avec plus d'habileté et de zèle que de candeur et de libéralité.

nombreux ; il en résulte 1°. un oreiller pour la paresse et l'imprévoyance, et un encouragement au mariage, sans moyens d'entretenir une famille ; 2°. une multiplicité de petites lois de police intérieure concernant la résidence (*settlements*), qui attachent le bas peuple à la glèbe comme les serfs de Russie ; car en effet si chaque paroisse est obligée de nourrir ses pauvres, la question de savoir quels sont et quels ne sont pas les pauvres d'une paroisse devient très-importante. Une certaine résidence (*settlement*) constituant l'obligation de secourir tel ou tel individu, on se repousse les pauvres d'une paroisse à l'autre comme des pestiférés ; on se les renvoie d'un bout du royaume à l'autre, comme autrefois les criminels en France *de brigade en brigade*. On rencontre (je ne dirai pas souvent, mais trop souvent) sur les chemins un vieillard à pied, son petit paquet sur le dos, ou bien une malheureuse veuve pieds nus, enceinte, ou avec un enfant à la mamelle, et deux ou trois autres qui la suivent, tous devenus pauvres, et renvoyés ainsi à leur lieu de résidence, nourris sur leur passage seulement par les différentes paroisses qu'ils traversent. 3°. L'administration des fonds de la caisse des pauvres est confiée à certains inspecteurs (*overseers*), personnages généralement du rang à peu près de nos marguilliers, plus occupés de leur petite autorité que des soins de l'humanité, jaloux de gouverner, épiant ce qui se passe dans l'intérieur des familles pauvres, s'in-

gérant dans leurs affaires avec une sorte de curiosité maligne, et les assujettissant à la plus odieuse espèce de tyrannie, *l'insupportable joug de nos égaux*. 4°. Poussée à l'extrême (et cinq sous dans la livre, ou 25 pour cent du produit net des terres approche beaucoup de l'extrême), cette loi des pauvres est une loi agraire *a levelling law*, qui tend à mettre tout en commun; c'est-à-dire, à détruire le premier principe de la société, le grand ressort de l'industrie et des richesses nationales, de la science, de toutes les jouissances, et de toutes les vertus sociales parmi les hommes. 5°. Le salaire s'élève plus difficilement au niveau du prix des denrées, puisque l'augmentation n'en est plus forcée par la nécessité; les travailleurs recevant un secours auxiliaire qui, dans le fait, crée, comme l'observe M. Malthus, les pauvres qu'il assiste. Il est probable qu'à tout prendre, les riches ne payent pas plus, et les pauvres ne reçoivent pas moins qu'ils n'auraient payé ou reçu, si les lois des pauvres n'eussent pas existé; seulement le salaire passe pour aumône, avec cette différence fatale que le travailleur industrieux, ne recevant point cette aumône ou salaire, n'a point d'équivalent pour ce taux inférieur de son simple salaire, et que le paresseux est précisément celui qui en profite. Le moindre des mauvais effets que l'on devrait attendre de cet état de choses serait d'établir une espèce de gouvernement monacal comme celui des jésuites en Paraguay.

Telle est, à ce qu'il me semble, l'opinion qui prévaut dans le public, et cependant le Parlement ne s'occupe point d'un vice de gouvernement aussi notoire [1]. Je m'étonne que l'industrie et les mœurs de cette nation y aient résisté ; car il faut convenir que la fainéantise et la misère ne se font remarquer nulle part ; point de haillons, point de visages affamés, point de mendicité, peu de vols. Ce sont-là des faits irrésistibles : en en cherchant les causes, je suis conduit à supposer qu'il y a réellement dans les mœurs une aversion à recevoir l'aumône, une fierté salutaire, qui se refuse à l'avilissement et à la servitude ; et, sous ce point de vue, il est heureux que la mauvaise administration des *overseers* ait rendu le secours si dur et si odieux, et la dose de poison si amère et si dégoûtante, que moins de gens se soumettent à l'avaler.

Il est évident que la population est subordonnée au produit du sol ; mais la multiplication de l'espèce humaine tend à produire celle des subsistances. Les pays nouveaux, comme les

---

[1] Il paraîtrait que, s'il faut des secours gratuits, il vaudrait mieux qu'ils fussent fournis par le Gouvernement que par les paroisses, et les frais également répartis sur tout le royaume. On éviterait par-là quelques-uns des principaux inconvéniens : la résidence légale (*settlement*), les frais de justice, et les détails tyranniques qui en dépendent ; l'abondance des journaliers dans quelques paroisses, et la rareté dans d'autres.

États-Unis, et quelques parties de la Russie, doublent leur population tous les vingt ou vingt-cinq ans; or il n'est aucun moyen d'augmenter le produit d'un territoire borné dans cette proportion. La meilleure agriculture possible ne pourra faire produire à un champ sur lequel on recueille 100 boisseaux de blé par an à présent, dans vingt-cinq ans, 200 boisseaux par récolte; dans cinquante ans, 400 boisseaux; dans soixante-quinze ans, 800 boisseaux; dans cent ans, 1600 boisseaux; et pourtant voilà la marche naturelle de la population augmentant seize fois en cent ans : elle est même plus rapide encore en certaines circonstances. Cependant on a nié que la pauvreté fût une qualité inhérente à notre nature; et l'assertion que le meilleur gouvernement, en favorisant la population, ne faisait que hâter la période du besoin et de la pauvreté, a été traitée comme une sorte de blasphême politique. L'auteur de l'*Essai sur la population*, déjà cité, a été accusé de fournir un prétexte à l'égoïsme et à l'insensibilité des riches à l'égard des pauvres, puisque l'aumône ne donne à l'un que pour ôter à l'autre, ainsi qu'un argument spécieux contre toute réforme dans le gouvernement; mais les prétextes peuvent-ils jamais manquer à ceux qui en cherchent? Au reste, il ne s'est pas contenté de montrer le mal, il a indiqué le remède, ou plutôt le palliatif; ce n'est pas sa faute, s'il est impossible d'en garantir tout-à-fait l'humanité. L'inoculation a garanti

la vie de la plupart de ceux qui s'y sont soumis, sans les garantir de la maladie; elle a même augmenté le risque de tous ceux qui ont négligé cette précaution : est-ce à dire que l'inoculation soit un mal? On veut une exemption totale, et on préfère le charlatan qui la promet au médecin qui n'offre qu'un palliatif. Celui qu'il propose tient à la sagesse individuelle plutôt qu'à celle du gouvernement; c'est simplement d'attendre pour se marier, qu'on se soit assuré des moyens de subvenir à l'entretien d'une famille; de ne procréer enfin que lorsqu'on a du pain à donner à ses enfans. Ce n'est pas seulement l'indépendance domestique qui est garantie par ce moyen, mais aussi l'indépendance politique, la liberté et la force même de l'État. Lorsqu'il y a plus de manœuvres que d'ouvrage, les classes inférieures sont, comme on le voit à la Chine, à la merci des autres, *et vice versa.* La force publique est évaluée bien plus exactement par le nombre de naissances comparé au nombre d'habitans, que par ce simple nombre d'habitans. Si 250 naissances annuelles entretiennent dans un pays quelconque une population de 10,000 habitans, et que dans un autre pays, 300 naissances ne fassent qu'entretenir la même population, il est clair 1°. qu'un grand nombre d'enfans meurent en bas âge, et que moins d'individus arrivent à cet âge moyen à la vie, qui seul constitue la population efficiente; 2°. que les habitans sont plus exposés aux maux divers

que le besoin occasionne, et qui accourcissent la vie. Suivant *la Statistique générale et particulière de la France*, que M. Malthus cite, les neuf vingtièmes de la population y sont au-dessous de l'âge de vingt ans, en Angleterre, ce sont les sept vingtièmes; conséquemment, sur une population de 10,000,000, il se trouve en Angleterre 1,000,000 d'individus au-dessus de vingt ans de plus qu'en France, ce qui revient à 3 ou 400 mille mâles de plus d'un âge militaire, ou propre au travail. Le grand nombre de mariages sans moyens de subsistances, peut bien augmenter le nombre de naissances; mais il n'en résulte pas que la population en soit accrue, ou qu'elle le soit utilement, et en individus au-dessus du bas âge.

L'Angleterre entretient 320,000 soldats recrutés annuellement par 22,000 hommes [1], et 150,000 matelots pour la marine royale seule; c'est par conséquent près d'un demi-million d'hommes fournis pour la guerre par une population de 15 à 16 millions (l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande). Dans cette proportion, la France propre, indépendamment de ses alliés, devrait entretenir plus d'un million d'hommes militaires. Quand on considère combien d'individus les manufactures, le luxe, le commerce, occu-

---

[1] Discours de lord Castlereagh au Parlement, mars 1810.

pent en Angleterre, il est évident qu'elle possède une population de travailleurs au-dessus de ce qu'indique sa population nominale [1].

On demande avec inquiétude ce que l'on pourrait substituer à cette organisation monstrueuse des *lois* sur les pauvres ; car bien que l'exemple de l'Écosse montre assez que l'on pourrait s'en passer, il n'en est pas moins certain que ce ne saurait être tout-à-coup et sans intermédiaire. La vaste étendue des terres encore incultes semble présenter le remède naturel. L'Angleterre a peut-être deux cent mille familles qui subsistent entièrement ou en partie par les secours publics; elle a d'un autre côté environ 20,000,000 d'acres de terres incultes. Le défrichement de la vingtième partie de ces terres, de la dixième partie au plus, emploierait et nourrirait ces deux cent mille familles. Je sais qu'il y aurait bien des obstacles à surmonter, et je suis loin de pouvoir entrer dans les détails d'une mesure de cette nature; mais toujours est-il vrai que le remède existe, et qu'il est plus que suffisant. La génération présente une fois pourvue, il faudrait leur dire : *Allez, et ne péchez plus ;* c'est-à-dire, ne multipliez plus à l'avenir si étourdiment, ou

---

[1] Le dernier dénombrement (*quarterly review,* n° XVI) donne 2,544,000 familles, dont 896,000 d'agriculteurs, 1,129,000 dans les arts et métiers, et les 519,000 familles restant sont composées des extrêmes de la pauvreté et de la richesse.

faites-le à vos périls et risques ; car l'État ne se charge plus de nourrir vos descendans : mais en même temps il faudrait augmenter le salaire des journaliers travailleurs; bonne paye, mais plus d'aumône.

L'argument le plus spécieux en faveur de l'institution des pauvres est celui-ci : Dans les années de disette, les ouvriers sont excités par le besoin à travailler davantage, afin d'y subvenir; mais la concurrence qui en résulte réduit leur salaire dans la proportion même de leurs efforts : ils s'épuisent, et n'en sont pas mieux. Dans les années abondantes, au contraire, la facilité de vivre les rend paresseux, et ils passent ainsi alternativement du vice à la misère, et de la misère au vice. Quand le commerce est florissant, dit-on encore, les mariages deviennent nombreux; mais avant que la nouvelle population qui en résulte soit d'âge à travailler (seize ou dix-sept ans), les circonstances ont changé, et il n'y a plus de place pour ce renfort. Le ralentissement accidentel du commerce, au contraire, en produit un dans la population qui peut-être se fera sentir par contre-coup, lorsque les hommes de travail manqueront. Les lois des pauvres remédient à ces inconvéniens, car elles fournissent en temps ordinaire un secours auxiliaire aux seules familles qui se trouvent composées de plus de deux enfans, outre le père et la mère, n'étendant leurs secours aux familles moins nombreuses, ou aux simples particuliers, que

dans les saisons de disette, et ne les retenant que lorsqu'il y a abondance, de manière à égaliser le salaire du travail, non-seulement d'individu à individu, mais d'année en année, et même, à quelques égards, d'une génération à l'autre, puisqu'ils neutralisent ces impulsions ou retardemens passagers que les circonstances donnent à la population. Enfin, ces lois sont le véritable balancier de l'économie politique.

On répond que cette tendance même des ouvriers à forcer le travail dans les temps de disette, en augmentant la somme des articles d'exportation, facilite nécessairement les importations de blé en retour; et comme le seul remède au manque de blé est d'en consommer moins, et d'en importer davantage, le plutôt qu'on y a recours est le mieux. L'argent que l'on distribue aux pauvres tend bien à égaliser leur condition, mais ne leur donne pas de pain; tandis que le travail forcé, qui crée des moyens d'échange, a réellement le pouvoir d'attirer des subsistances de l'étranger. En tant que les lois en question égalisent la part des pauvres, elles ont leur utilité; mais elles sont nuisibles si, en prévenant les efforts des ouvriers et la production d'une quantité considérable d'objets d'exportation, elles diminuent les moyens de payer les étrangers pour les secours qu'ils peuvent fournir; c'est enfin une machine prodigieusement compliquée qui se dérange très-facilement, et dont l'utilité douteuse est balancée par des abus iné-

vitables. Le gouvernement ne saurait se mêler de diriger les intérêts domestiques, sans émousser le sentiment de responsabilité personnelle, et affaiblir cette inquiétude nécessaire pour l'avenir, et cette habitude de prudence qui forment la meilleure sauve-garde contre la pauvreté. Le meilleur système de compensation, le seul balancier économique qui fût simple et juste, serait un établissement garanti par le gouvernement; une caisse où les ouvriers pussent déposer leurs épargnes en si petites sommes que ce fût, portant intérêt; la difficulté d'employer ces épargnes d'une manière sûre et facile, et de conserver ce qu'on ne dépense pas, étant plus que toute autre chose propre à décourager le bon ordre et l'économie.

On nous a montré, dans la vallée de Clwydd, la maison de madame Piozzi, si connue par ses relations avec le célèbre docteur Johnson, lorsqu'elle était madame Trale. Elle est veuve pour la seconde fois, et on nous l'a représentée comme d'une société fort agréable.

On nous a aussi fait remarquer la demeure d'un M. H**, qui était, il y a quelques années, pauvre curé de campagne, et qui jouit maintenant d'un revenu annuel de 75,000 liv. sterl., par la découverte d'une mine de cuivre fort riche dans l'île d'Anglesey. Ce curé se trouvait propriétaire d'un champ stérile que lord U** voulait joindre à ses possessions dans le voisinage; on était convenu du prix, une fort petite somme, et le lord

et le curé devaient se rencontrer à certain jour nommé pour conclure; le lord manqua au rendez-vous; le curé se fâcha, et ne voulut plus revoir le lord. A quelque temps de là, la mine fut découverte dans ce même champ.

M. H** a acheté une terre de plus de cinq mille acres dans cette vallée pour la somme de 250,000 liv. sterl. (48 liv. sterl. l'acre): la rente des terres est ici en général de 2 liv. sterl. à 3 liv. 10 s. sterl. l'acre, et 2 s. est le salaire des journaliers. La taxe des pauvres a été dernièrement à deux sous la livre, ou un dixième du revenu des terres. Cette taxe varie d'une année à l'autre, et d'une paroisse à l'autre.

Le climat de ce pays-ci n'est pas favorable au fruit; on en a d'assez beau à force de soins et de dépenses, mais il n'est pas à la portée du peuple. Dans cette disette, on s'est avisé de transformer en fruit de jardin cette misérable baie de buisson, connue en France sous le nom de groseille à maquereau, et l'on est parvenu à lui donner une grosseur et une saveur tout-à-fait respectables. *Gooseberry* est son nom. J'en ai mesuré qui avaient trois pouces et un quart de circonférence. Les fraises (*strawberry*) sont ici meilleures qu'en Amérique et même qu'en France. La langue anglaise semble, en fait de fruits, aussi pauvre que le climat. Elle a peine à fournir des noms propres, et les compose assez platement de *berry*, qui signifie baie, et de quelque addition désignative, comme dans *strawbery*, *gooseberry*, *rasp-*

berry, etc. Il en est de même des noms d'oiseaux : le chardonneret est *l'oiseau d'or ;* le bouvreuil, l'oiseau taureau (*bullefinch*) ; le pinson, l'oiseau à la paille (*chaff-finch*) ; le verdier, *l'oiseau vert;* le merle, *l'oiseau noir*, etc. Et cependant cette langue est la plus riche de l'Europe. Le dictionnaire de Johnson contient 40,000 mots[1] ; il y en a un grand nombre de vieux et hors d'usage[2], balancés par un plus grand nombre de nouveaux, qui ne se trouvent pas dans ce dictionnaire. La langue française ne compte que 32,000 mots, l'espagnole 30,000, l'italien 35,000. La langue anglaise admet plus facilement de nouveaux mots que la nôtre ; les orateurs au Parlement en introduisent souvent, et ont le privilége de les naturaliser[3].

---

[1] Heron sur la langue anglaise.

[2] Vieux et hors d'usage, s'exprime en anglais par un seul mot — *obsolete.*

[3] Prenant au hasard 100 pages du dictionnaire de Johnson dans les différentes lettres, on a trouvé

15910	substantifs.
10142	verbes
8444	adjectifs.
2288	adverbes.
36784	mots anglais.

Le dictionnaire de l'Académie française, édition de Nismes, 1786, avec supplément, a donné

18716	substantifs.
4557	verbes.
4803	adjectifs.
1634	adverbes.
29712	mots français.

On n'a, dans les deux cas ci-dessus, compté chaque mot ayant plusieurs significations, que pour un seul mot. Il y en a un grand nombre dans le dictionnaire de Johnson,

Le langage de la cour était demi-normand jusqu'à Henri VIII; il n'acquit une nature homogène et classique qu'avec Shakespeare et Bacon, et quoiqu'il ait fait de grands progrès depuis ce temps-là, le style de Shakespeare a singulièrement peu vieilli, bien moins que celui de Sully ou Montagne, ses contemporains. L'anglais a une multitude de mots terminés en *ess;* le dictionnaire de Johnson, ouvert au hasard, offre à peu près trois de ces mots par page, ce qui pour mille pages environ donnerait 3000 mots. De plus l'*s* du pluriel se prononce en anglais, et la troisième personne du singulier de presque tous les verbes a la même terminaison. Il ne faut donc pas s'étonner de ce sifflement continuel qui surprend les étrangers. Le son de la langue est d'ailleurs maigre et dur; il ne coule point; il saute, ou plutôt sautille; il n'a rien de noble, ni de doux, ni d'harmonieux. Les Anglais ne s'aperçoivent pas de ces défauts, et en effet il n'y a que ceux qui n'entendent pas la langue qui puissent bien juger. Le son général de la nôtre paraît aux

---

qui ont vingt ou trente significations distinctes; quelques-uns bien davantage. — *To make*, par exemple, en a 59, et *to run* 66. Il est impossible de distinguer les différentes significations aussi exactement dans le dictionnaire de l'Académie, dont l'infériorité, à tous égards manifeste, fait honte à la Compagnie qui lui donne son nom. — Heron donne 40,000 mots au dictionnaire de Johnson; s'il compte les divers sens de chaque mot, c'est beaucoup trop peu; s'il les compte simple, c'est trop.

étrangers sourd, inarticulé et bourdonnant. Je ne connais, parmi les langues modernes de l'Europe, que l'italien, et peut-être l'espagnol qui méritent le nom de langues musicales, et que l'on puisse écouter avec plaisir sans les comprendre [1]. L'anglais rachète ce défaut par une vigueur et une fertilité admirables; il est plus descriptif, il offre plus de ressources, et nombre de moyens de s'exprimer que l'on cherche vainement en français. Notre langue a ses avantages particuliers, celui d'être éminemment claire, simple et élégante; elle en a sans doute d'exclusifs, des expressions qui ne se trouvent pas ailleurs; mais je suis convaincu qu'elle perdrait à une comparaison rigoureuse.

L'instruction complète de ce procès, faite par un rapporteur qui connût également les moyens des deux parties, formerait naturellement un bon dictionnaire français et anglais, livre qui n'existe pas. Ce serait un ouvrage de vieillard à entreprendre lorsqu'on n'a plus de soins actifs à remplir, plus d'intérêt vif qui vous distraie, plus de plaisir à espérer dans la vie, que celui d'une petite occupation journalière, qui dure assez pour vous survivre : le seul ami peut-être, le seul compagnon qui vous reste, lorsque tout a passé autour de vous.

Pour revenir aux fruits, les pommes même

[1] On dit que la langue russe et la langue suédoise ont de la douceur.

sont rares, petites, noueuses et rabougries : on ne se donnerait pas la peine de les cueillir en Amérique. Le cidre qu'elles donnent est pourtant excellent, mais il est cher, et ne semble former nulle part la boisson commune, ce qui n'est pas à regretter, la bière étant plus saine. Je suis bien aise de voir qu'elle n'est pas aussi généralement remplacée par les liqueurs spiritueuses que je l'avais entendu dire. Le peuple fait certainement moins d'excès dans ce genre ici qu'en Amérique; les gens de travail n'y sont pas à beaucoup près également saturés d'alcohol, et n'ont pas autour d'eux cet atmosphère spiritueux qui s'exhale des pores de la bonne moitié des habitans mâles, et d'un certain nombre de femmes de notre monde occidental, vous prenant le nez à deux pas de distance. Il y est assez ordinaire aux ouvriers de boire dans le cours de la journée une chopine (*a pint*) de rum, et à un certain nombre le double de cette quantité; c'est-à-dire, le quart d'un *gallon* de rum, dose qui tuerait probablement, dès la première fois, toute personne qui n'y serait pas accoutumée. Cela coûte 1 s. 6 d. ou 2 s., c'est-à-dire, le quart du salaire journalier, et égalise le prix du travail entre les États-Unis et l'Angleterre. On ne voit réellement pas plus d'apparence de pauvreté ici qu'en Amérique : il est plus difficile d'y vivre, mais le peuple est plus soigneux, plus industrieux et plus sobre, et non-seulement il s'élève au niveau des difficultés, mais au-dessus : on souffre souvent plus du froid

en Italie qu'en Allemagne, parce que l'on prend moins de précautions pour s'en défendre. L'impôt sur les liqueurs spiritueuses est une censure salutaire sur les mœurs du peuple ; mais on est trop délicat sur la liberté pour s'y soumettre.

Les pluies qui sont survenues depuis quinze jours ont ranimé les espérances des fermiers, et la récolte des grains sera beaucoup moins mauvaise qu'on ne le craignait. Il est assez remarquable que la sécheresse obstinée du printemps s'est fait sentir en même temps en Europe et dans l'Amérique méridionale et septentrionale. La crainte d'une grande disette paraissait générale. L'Angleterre n'a point de surplus, et est exposée au besoin de blé à la moindre mauvaise récolte. Depuis 1793 jusqu'en 1804, les importations de blé étranger ont coûté à l'Angleterre 33 millions sterling, et le gouvernement a payé en primes d'encouragement sur les importations les sommes énormes suivantes :

en	1800	44,836 liv. sterl.
	1801	1,240,355
	1802	714,323
	1803	43,977.

Le saumon est très-commun le long de cette côte, qui abonde en petites rivières rapides ; on nous en sert tous les jours, et il n'y a dans les auberges aucune autre espèce de poisson.

Les chaleurs de l'été sont ici si tempérées, que nous avons souvent du feu le soir, sans néces-

sité, mais cependant avec plaisir; le charbon est abondant.

Le nombre de banques que nous rencontrons partout est étonnant : ne connaissant pas leur papier, je le prends comme on me le donne, sans examen, et le passe de même; il ne m'est pas encore arrivé d'en recevoir de contrefait, et je présume qu'il y a peu de faux billets. On ne voit point d'or en circulation, et de l'argent en petite monnaie seulement.

28 *Juillet.* Nous nous sommes acheminés aujourd'hui le long de la vallée de Clwydd (qui se se prononce *Clouid*), toute riante et toute fertile; et montant pour en sortir, par-dessus sa bordure de petites montagnes (quelque chose de plus que des collines), nous nous sommes arrêtés sur la hauteur pour jeter un dernier regard sur ce magnifique lac de culture. A peine l'avions nous quitté, qu'un autre riche bassin s'est présenté à notre vue, séparé du premier par le même rempart : c'était la vallée de Llangollen (prononcée *Llangothlen*), plus renommée encore que sa voisine : elle nous a semblé plus profonde; nous y sommes descendus par une pente longue et rapide. Au plus bas, le long d'un clair ruisseau, sur un niveau gras, noir, fécond et ombragé, nous avons bientôt découvert, à notre gauche, les ruines de l'abbaye de *Valle Crucis*, et sur une hauteur sourcilleuse, perchés dans les nuages, les murs, encore debout, du château de *Dinas Bran* ou *des Corneilles*, qui

semble menacer cette paisible vallée, dont l'abbaye a l'air de jouir. De grands frênes croissent parmi les débris, et s'élèvent par-dessus les ruines gothiques de Valle Crucis, troncs, racines et ruines, si intimement unis et entremêlés, que les pierres semblent en quelques endroits sortir du corps des arbres autant que les arbres des pierres. Quelques familles de paysans habitent encore ce qui reste du cloître; les vaches et les cochons, les poulets et les enfans gravissent et perchent parmi tout cela, et l'on voit une paire de cornes, une hure ou une petite tête mal peignée, se montrer çà et là à la fenêtre, au milieu des ciselures gothiques et du feuillage vert. Cromwell et le temps sont de grands paysagistes. Le ruissau passait par la cuisine de cette grasse abbaye, et formait un vivier encore entier, et qui a du poisson.

Arrivés à la petite ville de Llangollen, deux milles au-delà, nous avons appris que l'hermitage fameux des deux amies, lady Eleanor Butler et miss Ponsonby était dans le voisinage, et après nous être informés de l'étiquette, nous avons dépêché un billet pour demander la permission de voir le jardin (*grounds*), nous annonçant, dans la vue d'appuyer nos prétentions à cette faveur, comme des voyageurs américains. Les belles dames se sont montrées cruelles; *il ne leur convenait pas de laisser voir leur habitation ce jour-là.* La maîtresse de l'auberge, qui probablement nous avait entendu parler français, a remarqué que

ces dames aimaient la langue française, et que si elles eussent su que nous la parlions, nous aurions été admis. L'avis était venu trop tard. Après dîner, nous nous sommes fait conduire près de l'hermitage, et nous en avons fait le tour. La maison, qui est sur un chemin public, n'a rien de remarquable : elle est en retard du bon goût des *cottages*, si universel aujourd'hui en Angleterre; et quant au jardin, qui est fort petit et que l'on voit presque en entier d'une hauteur qui le domine, nous n'avons pu rien y découvrir qui nous fît regretter de n'y avoir pas été admis. Un de nos prédécesseurs dans la carrière des voyages, et je crois que c'est madame de Genlis, en donne une description enchanteresse; mais pour nous *les raisins n'étaient pas mûrs*. Le lecteur français désirera savoir quelque chose de ces dames. Il faut savoir que riches, belles et femmes de qualité, il leur vint, il y a un demi-siècle, l'idée romanesque de consacrer le reste de leur vie à la pure amitié; loin du monde et de ses vanités, de ses peines et de ses plaisirs. Se dérobant à leurs familles, elles s'enfuirent de l'Irlande, leur patrie, avec une fidèle gouvernante, qu'elles ont perdue tout récemment, et vinrent s'ensevelir dans la profonde solitude de cette vallée du pays de Galles. On dit qu'une inscription dans le jardin dévoile ainsi le secret de leur cœur :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,

Voilà des jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

L'obscurité est certainement dissipée depuis long-temps. Il faut espérer que l'amitié a su résister au grand jour qui lui a succédé.

La petite ville de Llangollen est, comme toutes les autres vieilles petites villes d'Angleterre et d'Europe, un objet éminemment hideux.

29 *Juillet.* Liverpool. De Llangollen ici, par Wrexham et Chester, il y a 46 milles. Nous nous sommes arrêtés ce matin à *Chirk Castle*. C'est un grand bâtiment, disposé en carré, avec une tour à chaque coin et une dans le milieu de la façade servant de porte. Il est placé sur le sommet d'une éminence à pente douce, couverte d'une pelouse verte et unie, qui s'étend jusqu'au pied du château, sans arbres ni plantations d'aucune espèce. Les murailles hautes et nues, et surmontées de crénaux, sont percées de fenêtres petites et rares. L'effet général est singulièrement imposant, mais un peu triste, et la cour intérieure avec son portique solitaire, tout à l'entour ressemblant à un cloître, n'affaiblit pas la première impression. Aussitôt qu'on est monté par un grand et bel escalier au premier étage, on se trouve dans l'appartement le plus vaste et le plus gai, composé d'une suite de pièces faisant le tour de cet immense quarré, éclairées de fenêtres en petit nombre, mais fort grandes (les mêmes qui paraissent si petites du dehors), et donnant sur une vue vaste, riche et variée.

D'abord le beau tapis vert descendant tout à l'entour, puis de grands bois qui s'avancent irrégulièrement ; par-delà, un lointain de culture et la ceinture de montagnes bleues qui ne manquent jamais de terminer toutes les vues du pays de Galles. Ce château a une galerie de cent pieds de long. Le parquet, la boiserie, tout est en vieux chêne bien luisant, et les lits et l'ameublement ont l'air d'être du dix-septième siècle ; mais cette belle vue qui perce partout, répand un certain air de jeunesse. Les tableaux en assez grand nombre, devraient être envoyés au garde-meuble ; on voit qu'ils ont été mis là avant la naissance des beaux-arts en Angleterre.

Nous nous sommes promenés dans les bosquets de Chirk Castle, embaumés de l'odeur des roses, du chèvre-feuille, et de tous les parfums du printemps, perdus dans l'atmosphère de ce beau désert ; les maîtresses de ce château respirent dans ce moment la fumée et la poussière de Londres, et, suivant l'usage de la bonne compagnie, elles ne seront ici qu'aux approches de l'automne.

A Chester, nous avons visité fort en détail la cour de justice et la prison du comté ; le bâtiment est neuf et construit sur un plan donné par le célèbre philanthrope Howard. Un extérieur noble et simple est son moindre mérite ; tout ce qui peut contribuer à la sûreté et à la santé des prisonniers, tout ce qui peut rendre la cour de justice commode et aérée, a été réuni dans

ce lieu. Les prisonniers sont distribués dans un nombre de chambres qui s'ouvrent deux à deux sur un petit jardin ou cour triangulaire. Ils y ont accès tout le jour, et ne sont enfermés que la nuit. Ces jardins sont séparés par des murs élevés qui divergent d'un centre commun d'où le geolier voit d'un balcon, placé au-devant de sa maison, tout ce qui se passe dans chaque jardin et dans l'intérieur de chaque chambre ouverte en face de lui.

Une liste placée sur ce balcon, vous instruit du nom de chaque prisonnier, et du crime pour lequel il est détenu. La cour de justice forme un demi-cercle, les juges et le jury au centre, le prisonnier devant eux, le public sur les gradins de pierre à l'entour. Le prisonnier est amené de la prison à la cour, par un passage souterrain dont l'issue est précisément à la place qui lui est destinée devant le juge et le jury. Après la condamnation, le prisonnier est enfermé dans un lieu séparé, d'où il ne sort plus, et il a des fers, à ce que je crois. Cette cour est éclairée par le haut (*sky-light*), et l'air en est renouvelé par le moyen de ventilateurs. La façade est ornée d'un péristyle dorique; les colonnes, dont le fût a environ 3 pieds de diamètre sur 20 pieds de long, sont toutes d'une seule pièce. Une carrière voisine a fourni la pierre de taille d'un jaune clair et d'un beau grain brillant, dont cet édifice est bâti : les fonds viennent du surplus produit par un canal dont les actionnaires sont restreints

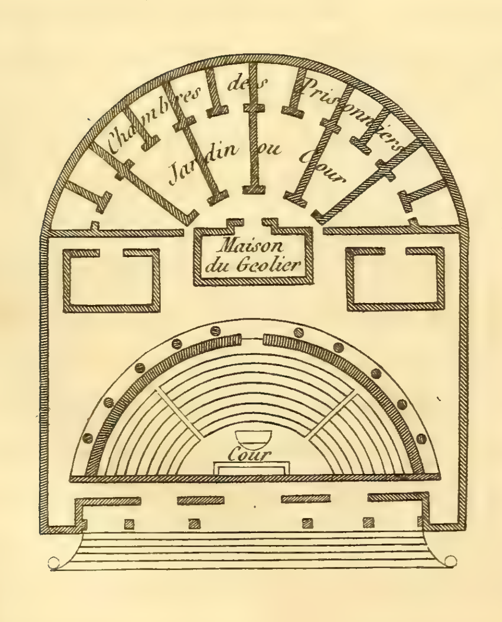
PLAN

de la Cour de Justice

et de la Prison

DU COMTÉ A CHESTER

Voyez Tome I. Page 324



par leur privilége à un maximun de profits. Ce qui nous a fait le plus de plaisir, c'est de trouver si peu d'habitans dans cet excellent établissement, et le geolier, qui nous a paru être un homme respectable, nous a appris qu'il n'y avait eu que trois exécutions dans le comté de Chester en neuf années.

La ville de Chester a la physionomie antique, mais d'une antiquité plutôt barbare que classique. On voit les rues dans les maisons, et non pas les maisons dans les rues; c'est-à-dire, que le rez-de-chaussée est creux, formant une espèce de corridor ou galerie, sale, sombre et tortueuse, avec des inégalités imprévues, de deux ou trois marches où l'on risque à tous momens de se casser le cou. L'usage de cette singulière architecture remonte, nous a-t-on dit, aux temps où les Gallois faisaient des incursions fréquentes sur leurs voisins de Chester; auquel cas les habitans se défendaient de leurs galeries qui sont élevées de quelques pieds au-dessus du sol. A présent c'est un passage à couvert de la pluie, seul ennemi aux attaques duquel ils soient encore fréquemment exposés. Il règne aussi tout autour de Chester une muraille assez épaisse pour former une promenade publique, d'où la vue s'étend également sur la campagne et sur la ville. Les maisons modernes n'ont point de galerie intérieure, et ressemblent aux maisons du reste de l'Angleterre, c'est-à-dire, qu'elles sont fort propres et fort commodes.

Le pays que nous avons traversé aujourd'hui est un jardin continuel ; mais nous avons fini par un passage de rivière, ou plutôt de bras de mer, très-long, très-incommode et très-coûteux (28 schellings sterling). Nous avons été mis à terre sur un quai de cette grande ville de Liverpool, avec notre voiture, sans chevaux et sans savoir où en trouver, où aller, et à qui nous adresser. Après quelques tentatives infructueuses pour nous procurer un logement, nous avons été obligés d'aller à l'hôtel appelé *Liverpool arms*. C'est comme toutes les auberges de ports de mer, une espèce d'arche de Noé, parfaitement le rebours de *comfortable*, dont j'ai déjà donné la signification.

1er *Août*. M. G**, de Londres, dont j'ait fait la connaissance chez sir Joseph Banks, sans autre titre à sa bienveillance que celui d'étranger, m'envoya la veille de notre départ de Londres, des lettres pour ses amis d'Oxford, de Liverpool, et d'Edimbourg. Je ne saurais m'empêcher de reconnaître ici cet acte spontané de quelque chose qui mérite un autre nom que celui de simple politesse. Une de ces lettres était pour M. Roscoe, avantageusement connu en Europe comme historien des Médicis. J'ai été surpris de trouver que M. Roscoe était à la tête d'une des premières maisons de banque de Liverpool ; de plus, grand agriculteur et grand architecte. Voilà beaucoup de points de ressemblance avec son héros. M. Roscoe a une famille nombreuse, sept fils,

mais aucun ne sera pape, le métier ne vaut plus rien. Nous avons déjeûné et passé toute la matinée d'hier à Allerton Hall, en famille avec MM. et miss Roscoe, et deux des fils, toute la famille remarquable par la culture de l'esprit, la simplicité des mœurs et l'absence totale d'ostentation. En physionomie et en stature M. Roscoe a quelque ressemblance avec Washington.

Il existe une antipathie manifeste entre les gens d'affaire et les gens de lettres. Ce n'est certainement pas rivalité, et je ne vois pas pourquoi ceux qui courent après la renommée, se plaindraient de ce qu'ils n'atteignent pas la fortune, ou ceux qui courent après l'argent, la renommée :

> Chacun se doit contenter de son bien,
> Tout uniment sans se vanter de rien.
>
> VOLTAIRE.

C'est un bonheur peu commun d'avoir couru les deux carrières à la fois, avec un égal succès.

M. Roscoe a quelques bons tableaux : il vient d'en acquérir un dont l'histoire est assez singulière. Raphaël avait fait le portrait de son patron Léon X; à l'avénement du second Médicis à la chaire pontificale, le duc de Florence ayant désiré avoir ce portrait, ce pape donna ordre qu'il lui serait envoyé ; mais, soit à son insu ou non, on substitua une copie. Après quelques années, la supercherie se découvrit, et sur les plaintes du duc de Florence, l'original fut en-

voyé ; on en fit auparavant une seconde copie que l'on garda, ou bien, trompant le duc une seconde fois, on ne la garda pas. L'un de ces tableaux a passé de la galerie de Florence à celle du Louvre ; celui que j'ai vu chez M. R** en est un autre. Original ou non, c'est certainement un excellent tableau. Léon, de grandeur naturelle est assis près d'une table, un missel richement enluminé, ouvert devant lui, et une grosse sonnette d'argent ; il tient ses lunettes à la main, il avait la vue basse. L'attitude est simple et naturelle, et l'expression de Léon est telle, qu'on la supposerait : instruit, poli, généreux, sans génie extraordinaire ; son âge un peu plus de quarante ans ; gros et gras, et à double menton. Son parent, le pape son successeur, Clément VII, debout à côté de lui, a une physionomie plus fortement caractérisée.

M. R** a eu la bonté de nous montrer sa collection précieuse de croquis à l'eau-forte (*etchings*), originaux des plus grands artistes, commençant par les pères de l'art : Léonard de Vinci, Raphaël, etc., et finissant à ce que je crois, par Van-Dyck. Quelques-uns de ces peintres n'ont laissé que deux ou trois de ces dessins à l'eau-forte, et l'ardeur des *dilettanti* en est d'autant plus grande. Le prix qu'ils attachent aux *véritables* originaux, les bévues, les tricheries et les querelles des amateurs touchant ces savantes égratignures (quelques-unes certainement fort mauvaises), forment une véri-

table caricature du vrai goût de l'art. C'est comme la foi aux reliques, comparée à la piété. M. R** est au-dessus de cela ; il m'a parlé d'un ouvrage en trois volumes , publié par un Allemand , donnant l'histoire de tous ces *etchings*, avec des gravures explicatives , et apprenant à reconnaître les originaux : ceux de Berghem et de Van-Dyck m'ont paru les meilleurs, avec un petit nombre de ceux de Salvator Rosa.

Liverpool ne ressemble pas mal à New-York. Cette dernière ville est plus grande, (96,000 habitans et Liverpool, seulement 80,000), et peut-être même mieux bâtie en général. Mais les bâtimens publics de Liverpool sont plus nombreux, et d'un beaucoup meilleur goût d'architecture. Il y a plusieurs établissemens littéraires, qui ont des bibliothèques considérables et bien choisies; elles m'ont paru régulièrement fréquentées par les habitans de cette ville commerçante, qui ne sont pas exclusivement marchands.

Leurs quais sont bâtis de pierres de taille, au lieu de troncs d'arbres; mais le port est d'ailleurs fort inférieur à celui de New-York, l'un des plus beaux et des meilleurs qui existent.

Liverpool est très-fréquenté par les Américains : il y a ici dans ce moment, plus de deux cents navires de cette nation. Les magasins sont prodigieusement élevés ; nous avons compté jusqu'à neuf étages, et on nous dit qu'il y en de treize étages : l'intervalle entre chaque étage, n'est guère que de 7 à 8 pieds, et les poutres

des planchers sont souvent de fer. Les États-Unis versent dans ce port, année commune, pour la valeur de deux millions sterling de coton écru, et je me souviens d'avoir vu le premier échantillon de coton américain montré comme une curiosité à New-York, il y a seulement vingt ans.

La rente des terres dans ces environs est d'environ 45 schellings l'acre (près du double de l'acre ordinaire, appelée *statute acre*), et l'on vend à trente années de revenu. Le salaire des journaliers est de 2 s. 6 den. à 3 s. Nous avons payé à notre hôtel sept livres sterling pour trois jours, ce qui est passablement exorbitant. Le prix de toutes choses est à peu près le même qu'à Londres.

Le commerce anglais ne me paraît pas avoir sensiblement souffert jusqu'à présent de l'expérience politique à laquelle les États-Unis ont eu recours en 1807, sous le nom d'*embargo* et ensuite de *non-intercourse*. La navigation y a certainement gagné, et si les manufactures y ont perdu, ce n'est pas autant que l'on croirait au premier coup d'œil, car il faut distinguer entre les importations des États-Unis et leur consommation.

Les États-Unis tiraient de l'Angleterre avant l'embargo, pour environ 8,000,000 liv. sterl. de marchandises par an; mais ils exportaient pour 2,000,000 liv. sterl. de ces marchandises dans l'Amérique espagnole seule, outre ce qu'ils ex-

portaient autre part, et même au continent européen. Cela se fait maintenant par l'Angleterre elle-même, sans l'entremise des États-Unis, et quant à la consommation locale des États-Unis, elle est sans doute diminuée, mais n'est pas détruite, et la contrebande introduit une masse considérable de marchandises anglaises avec des frais et des risques considérables, mais sans payer des droits d'entrée. Le déficit de ce commerce est remplacé par de nouveaux canaux qui se sont ouverts. La révolution d'Espagne, et bien plus encore celle de ces colonies, et enfin le continent même de l'Europe, tout bien gardé qu'il semble être par ses douanes militaires, a encore certains guichets, certaines poternes, par lesquelles les troupes légères du commerce anglais savent pénétrer, et il est curieux de voir comme toutes leurs opérations sont déjà organisées. Les marchandises qui doivent être débarquées clandestinement sont formées en petits balots portatifs, et même faites de manière à imiter les marchandises fabriquées dans les pays où elles sont destinées à aller, et jusqu'aux noms des manufacturiers étrangers marqués sur les pièces.

Les gens prudens semblent appréhender plus de danger de l'acquisition du nouveau débouché commercial dans l'Amérique méridionale, que de la perte de l'ancien dans l'Amérique septentrionale. L'avidité des aventuriers a méconnu la nature de ce nouveau commerce; avec la liberté,

ou plutôt avec la guerre civile et l'anarchie, les colons espagnols n'ont pas encore acquis de nouveaux besoins, et il n'est pas présumable qu'ils consomment d'abord les marchandises anglaises auxquelles ils n'étaient pas accoutumés. Tout ce que le commerce anglais pouvait espérer, était de leur fournir ce qu'ils avaient coutume de recevoir d'ailleurs. Au lieu de cela, il est notoire qu'on les a accablés de marchandises de toutes espèces, étrangères à leurs goûts et à leurs habitudes, et en trop grande quantité; à tel point, que beaucoup de navires sont revenus tout chargés et n'ont pas été les plus malheureux. Mais si les aventuriers ont souffert, il n'en est pas de même des manufactures, du peuple et des finances. En 1807 (l'année qui précéda l'embargo Américain), l'Angleterre exporta pour la valeur de 34 millions de marchandises, employant 1,791,000 tonnaux, dont un tiers en navires étrangers. En 1809 (pendant l'opération de l'embargo et *non-intercourse* la plus grande partie de cette année), l'Angleterre a exporté pour la valeur de 54 millions de marchandises, employant 1,993,000 tonneaux dont toujours environ un tiers en navires étrangers.

La prospérité apparente des États-Unis depuis le commencement de la guerre présente, de cette guerre par excellence, qui dure depuis dix-huit ans, s'est avancée à pas de géant. Mais je suis bien loin d'attribuer tout ce que ce progrès a de réel au commerce. La population du pays en

général ne lui doit rien, quoique celle des grandes villes lui doive beaucoup ; et quant aux richesses qui s'y sont accumulées, c'est sans doute un engrais nécessaire à la production future des arts et des sciences qui ne sont cultivés qu'où il y a de grandes villes, des pauvres, des riches, du luxe, du loisir, des besoins, de l'ambition, de l'émulation, toutes les grandes passions, et quelques-unes des bonnes. Un goût juste et pur est le dernier terme de l'opération. Jusqu'à présent, cet engrais est encore un peu fumier ; il n'en est qu'au premier développement de ses qualités, celui de l'inégalité de fortune, de la pauvreté et du luxe. Le reste viendra sans doute, mais le procédé a été trop rapide, et je serais tenté de croire que les États-Unis auraient à cette heure un peuple plus cultivé, plus uni, plus respectable et plus heureux qu'il n'est, si les troubles de l'Europe ne lui eussent pas ouvert une carrière commerciale, gigantesque, et disproportionnée à ses moyens, et n'eussent pas excité contre la Grande-Bretagne une rivalité de commerce extravagante.

Il est à peine croyable, et pourtant vrai, qu'en 1807, dans le fort des vexations commerciales qui ont occasionné l'embargo à la fin de cette même année, les États-Unis exportaient pour la valeur de 24 millions sterling de marchandises, dont la moitié environ le produit de leur sol, employant 1,397,000 tonneaux, tous ou presque tous, navires américains. Les exportations de la Grande-Bretagne elle-même, pendant cette même année

(1807), de cette puissance maîtresse absolue des mers, ne se sont portées, comme on a vu, qu'à 34 millions, et la somme de son tonnage était moindre que la nôtre. J'ajouterai que le revenu net des droits d'entrées, le revenu direct du commerce en 1807, produisit en Angleterre neuf millions sterling, et dans les États-Unis 15,845,000 dollars, ou environ trois millions et demi sterling.

Les États-Unis, sans marine, sans colonies, sans force et sans frais, avaient donc, en 1807, plus de navires marchands que la Grande-Bre-Bretagne (l'Angleterre et l'Écosse) : leur commerce était à celui de la Grande Bretagne comme 24 est à 34, et leur revenu commercial comme $3\frac{1}{2}$ est à 9; et cependant, parce que la Grande-Bretagne leur disputait une petite partie de ce prodigieux commerce, ils lui en abandonnent la totalité.

Si les États-Unis ont trop de commerce, comme je suis assez disposé à le croire, pourquoi se quereller pour un peu plus? S'ils n'en ont pas assez, pourquoi abandonner ce qu'ils ont?

Les négocians des États-Unis avaient des avantages particuliers dans le commerce des grandes Indes. Les colonies espagnoles leur fournissaient, par interlope, une grande quantité de dollars, qui coûtaient 25 par cent de moins que ceux que l'on avait achetés à Londres, et leurs versemens d'espèces étaient assez considérables pour faciliter les retours des Anglais même de ce pays-là. Par le

traité de commerce de M. Jay en 1795, les Américains pouvaient faire dans les Indes ce qui était refusé aux sujets de la Grande-Bretagne, et accaparer en Europe le débouché même de la compagnie, à tel point, qu'en 1804 le tonnage américain dans le commerce des pays au-delà du cap de Bonne-Espérance était, à celui de la compagnie anglaise des Indes, comme deux est à trois environ [1].

Dans cet état de choses, il passa par la tête des puissances belligérantes, il y a trois ou quatre ans, de se priver l'une l'autre du commerce des États-Unis, par le moyen de blocus réels ou imaginaires, et de décrets arbitraires. Je ne sais qui commença, les opinions sont partagées, ni quelle est l'injustice la plus odieuse de celle qui se pratique tout à découvert, et ajoute l'outrage au pillage, ou de celle qui s'enveloppe de raisons d'avocats, de sophismes et de politesse. La dernière montre au moins quelque respect moral, quelque pudeur politique, et le pouvoir qui vous

---

[1] De 1802 à 1806 les États-Unis ont employé dans le commerce de la Chine, année commune, vingt-trois mille tonneaux; Calcutta et les autres ports de l'Inde environ sept mille. Ces trente mille tonneaux ne comprenaient que les navires allant et revenant directement, et non point ceux qui passent par l'Europe.

Je trouve, dans un livre intitulé : *Recueil de Pièces et de Rapports sur la Navigation et le Commerce, publié par ordre des armateurs* (shipowners) *de la Grande-Bretagne* (J. Stockdale, 1807), l'état suivant du tonnage

fait tout le mal qu'il vous peut faire, est plus décidément votre ennemi que celui qui ne vous fait qu'une petite partie du mal qu'il vous pour-

---

au service de la Compagnie des Indes, depuis 1780 jusqu'à 1804. N° XXIII.

1780,	20 navires	14,000	tonneaux.
1781,	26	20,000	
1782,	23	17,000	
1783,	13	10,000	
1784,	27	20,000	
1785,	43	31,000	
1786,	34	27,000	
1787,	31	26,000	
1788,	32	27,000	
1789,	31	26,000	
1790,	25	22,000	
1791,	28	23,000	
1792,	43	27,000	
1793,	46	40,000	
1794,	34	29,000	
1795,	46	42,000	
1796,	46	37,000	
1797,	26	22,000	et 21,434 de tonnage affrété.
1798,	39	36,000	
1799,	34	30,000	
1800,	49	42,000	
1801,	39	35,000	
1802,	52	45,000	
1803,	54	46,000	
1804,	50	43,000	

De sorte que le tonnage anglais, pendant la même période (de 1802 à 1806), peut être estimé à 45,000 tonneaux, ou seulement moitié plus que le tonnage américain, et cette différence serait encore beaucoup moindre si les

rait faire. Il est impossible de nier que la France, par ses croiseurs et dans ses ports, c'est-à-dire, dans presque tous les ports du continent, a pris, saisi ou détruit presque tout ce qu'elle a pu atteindre; et que, d'un autre côté, à cela près de certaines branches de commerce proscrites par l'Angleterre (injustement à quelques égards) le commerce américain partout en contact avec sa marine, ou dans ses ports, était non-seulement souffert, mais protégé, et se maintenait immense et toujours croissant.

Depuis 1801 les États-Unis ont eu une administration philosophique qui a vu le commerce un peu comme je le vois; mais elle a fait plus que je ne voudrais faire; elle a voulu forcer le peuple d'adopter ses opinions, et *sous prétexte* d'assurer au commerce une certaine liberté abstraite, dont il sera toujours impossible à l'homme de jouir, elle a sacrifié la liberté réelle dont il jouissait dans le fait, et son existence même. C'eût été une politique trop simple et trop commune, après avoir fait avec les puissances belligérantes tels traités que les circonstances rendaient praticables, de laisser courir au commerce les dangers

---

voyages des navires américains commençant ou finissant en Europe, étaient compris dans le calcul.

Après avoir écrit ce qui précède, j'ai lu dans le Journal critique de Londres (*Quarterly Review*) de décembre 1812, page 245, que la Compagnie des Indes emploie 115 navires, formant ensemble 115,000 tonneaux. Je ne sais de quel côté est l'erreur.

qu'il lui plairait de courir, à ses risques et périls. Le gouvernement américain ne s'est point contenté d'un rôle aussi passif[1]; il avait imaginé un système, et l'a voulu prouver par des expériences. Le commerce américain est sous le récipient pneumatique, et son propre gouvernement pompe l'air; il s'imagine que par certains canaux détournés, il épuise l'atmosphère du commerce anglais; mais celui-ci a des ressources que celui-là n'a point; l'un a les racines du chêne, l'autre celles du champignon.

Il existe entre les mœurs et les intérêts des différentes parties des États-Unis des différences si grandes et si irréconciliables, qu'une tolérance mutuelle peut seule assurer leur union. Lorsque la question de l'esclavage des noirs était le sujet de débats fort animés dans le congrès des États-Unis, il y a vingt ans, je me rappelle un argument de fort bon sens dont un des membres des états du Midi (un général Jackson) fit usage pour la défense de cette mauvaise cause. « Il existe, dit-il, dans quelques-uns des états de l'Union, et particulièrement en Pensylvanie, une certaine secte qui ne veut pas combattre pour son pays, qui ne veut pas payer les taxes; qui refuse de prêter serment dans les cas prescrits par les lois, comme les autres ci-

---

[1] Il faut convenir que le parti fédéraliste a un peu à se reprocher d'avoir forcé le Gouvernement à sortir de la politique passive, à force de lui reprocher sa faiblesse.

toyens. Quel droit ont de tels hommes aux avantages d'une association civile, au maintien de laquelle ils ne veulent pas contribuer, et aux réglemens de laquelle ils n'obéissent point? Nous savions cela lors du pacte fédéral, comme vous saviez que nous avions des esclaves : passez-nous nos nègres, et nous vous passerons vos quakers». La galerie était dans ce moment pleine de ces mêmes quakers, zélés partisans de l'abolition.

Les États du Midi n'ont ni ports ni matelots, détestent le commerce, et lui préfèrent l'orgueil de ne rien faire, tandis que des esclaves cultivent leurs riches productions; ils se considèrent pourtant comme les républicains de l'Union. Les États du Nord, au contraire, ont de bons ports, et de mauvaises terres, ou du moins un climat qui ne produit que du blé et des pâturages. Ils n'ont point d'esclaves, sont actifs, laborieux, entreprenans, et aiment la mer et le commerce. Leurs adversaires les accusent d'aristocratie. Au milieu de cette discordance et de l'irritation qu'elle produit, le chef du gouvernement fédéral, obéissant à la faction la plus nombreuse, dont il dépend nécessairement, adopte les préjugés du Midi.

La guerre de la révolution fit naître en Amérique la plus forte prédilection en faveur de la France, fondée à quelques égards sur des sentimens de reconnaissance justes et honorables, mais par une association absurde et naturelle en même temps, elle unit indissolublement l'idée

de la liberté et celle de la France, dans ces têtes républicaines; l'Angleterre et le despotisme formèrent une autre association.

Les deux grands partis qui prirent à l'époque de la consolidation des États, en 1789, les noms de Fédéralistes et de Républicains, quelles que pussent être la sincérité et la pureté du patriotisme qui animait la plupart des individus qui les composaient respectivement, prirent en même temps (il est impossible de le nier) les couleurs de ces deux puissances; et il y a indubitablement dans les États-Unis le parti français et le parti anglais. Tout ce que les véritables Américains peuvent dire pour s'excuser, c'est que l'Angleterre et la France ne sont pour eux que deux êtres de raison; deux cris de ralliement, comme Saint-Denis et Saint-Georges. Mais chacun prêche pour son saint; la moitié des habitans des États-Unis soutient que tout ce que fait la France est bien fait, et l'autre moitié tout ce que fait l'Angleterre. Non pas pourtant tout-à-fait la moitié, car le parti français l'emporte de beaucoup par le nombre; mais l'autre a la majorité des talens, de la politesse et des propriétés; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plupart des vétérans qui ont porté les armes pendant la révolution contre l'Angleterre, sont maintenant de ce parti que j'appelle le parti anglais. Washington lui-même, ce patriote par excellence, sur lequel il n'y a maintenant qu'une voix, que tous s'accordent à considérer comme un homme d'une

pureté absolument sans tache, en fut hautement accusé de son vivant.

La présidence s'échappa en 1801 des faibles mains du dernier fédéraliste qui tiendra jamais les rênes du gouvernement jusqu'à ce que les États-Unis se séparent. L'universalité presque entière du droit de suffrage assure la prépondérance au parti contraire, et tout prétendant au pouvoir, du plus élevé au plus bas, doit crier Saint-Denis ! toujours Saint-Denis ! et jamais Saint-Georges. Le gouvernement américain crie donc Saint-Denis depuis 1801. Soit inclination, soit nécessité de plaire à la multitude, ses mesures sont certainement dictées par une partialité visible en faveur de Saint-Denis.

Les saints anglais ont dans le caractère
Je ne sais quoi de dur et d'insulaire ;
On tient toujours un peu de son pays,
En vain notre âme est dans le paradis ;
Tout n'est pas pur, et l'accent de province
Ne se perd point, même à la cour du prince.

Il est donc naturel à Saint-Georges d'éprouver quelque irritation, et on le voit en effet s'opiniâtrer maintenant sur des points de forme plutôt que de fond ; et s'obstiner par mauvaise humeur et par fierté, plus que par politique.

Saint Denis, qui voit cela, souffle le feu de la discorde, et les deux partis me paraissent faire précisément ce qu'il voudrait, et entrer d'eux-mêmes dans ses vues, dont au surplus il ne fait

pas grand secret, et qui sont tout simplement de détruire le commerce maritime dont il ne peut jouir, et de priver Saint-Georges de ce qui est considéré universellement comme le fondement de sa puissance.

J'ai entendu dire à un très-grand général qu'il ne fallait avoir à la guerre *ni honneur, ni humeur*. Il en est peut-être de même en politique. Quel est l'objet des édits de l'Angleterre appelés *Ordres du Conseil?* Serait-ce d'empêcher les Américains de porter en France du sucre et du café? Mais ce serait le sucre et le café des colonies anglaises; car il n'y en a pas d'autres. Du coton, du tabac, du riz, etc.? Mais les Américains en seront d'autant plus à même de consommer les marchandises anglaises: d'ailleurs, du moment que l'Angleterre permettra ce commerce, la France s'y refusera; son objet est d'empêcher tout commerce maritime; sûr que celui de l'Angleterre sera enveloppé dans cette proscription générale. A quoi bon prendre sur soi l'odieux de cette mesure? Serait-ce que l'on commence à être jaloux de la marine marchande des Américains, dans laquelle on croit voir la pépinière d'une grande marine navale; et les édits de la Grande-Bretagne sont-ils une guerre déguisée contre cette marine navale future? Ce me semblerait encore là une erreur; les États-Unis peuvent bien devenir riches, mais ils ne peuvent devenir puissans. Ils sont *liés*, non pas *unis* par le gouvernement fédéral. *Liés* comme deux

attelages opposés au même char; l'un devant et l'autre derrière. Le cocher est au milieu, sans fouet et sans rênes, et ne peut que *raisonner* avec ses chevaux; il ne saurait élever sa voix sans que les deux attelages opposés se mettent aussitôt à tirer en sens contraire, ni l'un ni l'autre ne voulant aller à reculons. Quelquefois c'est l'un qui l'emporte, quelquefois c'est l'autre; mais il est évident que le char ne saurait faire beaucoup de chemin.

Les États-Unis, séparés en deux ou trois sections indépendantes, auraient chacun chez eux plus de paix, d'unanimité et même de force, mais seraient encore impuissans au-dehors. Il leur manquerait encore la volonté de se soumettre à des impôts directs, indispensables pour la guerre; ils ont assez de pauvres pour faire des soldats et des matelots, et un gouvernement assez fort pour les faire marcher; et en vérité je les en félicite. Chaque nouvelle génération qui naît en Amérique n'entre dans la vie que pour en jouir, pour croître, multiplier et vieillir dans l'obscurité, dans la paix, dans la sécurité et dans l'abondance; et terminer, à la voix seule de la nature, une vie heureuse, sans délices et sans tourmens, sans sacrifices et sans gloire.

On ne saurait pénétrer dans l'intérieur d'aucune famille en Angleterre sans voir un spectacle bien différent; l'armée, la flotte, les établissemens dans les deux Indes, enlèvent et dévorent sans cesse les jeunes gens, à mesure qu'ils de-

viennent hommes. La nécessité de pourvoir, non pas toujours à la subsistance, mais à une sorte d'habitude de luxe qui tient aux mœurs du pays, l'inexorable vanité enfin, tient lieu de conscription en Angleterre, et la plus tendre mère pense aussi peu à lui résister. C'est cette activité universelle qui fait la force et le nerf de l'Angleterre; mais il n'est pas certain qu'elle fasse le plus grand bonheur des individus. Placée comme l'Angleterre l'est, il faut qu'elle soit grande et glorieuse ou qu'elle périsse. Le peuple des États-Unis peut-être faible et heureux impunément, et il le sera, quoiqu'il fasse, pendant au moins un siècle à venir.

Un des grands griefs du gouvernement des États-Unis contre la Grande-Bretagne est le droit que cette dernière s'arroge de reprendre ses matelots où elle les trouve. En conséquence de ce droit, ses vaisseaux de guerre arrêtent les bâtimens américains en pleine mer, et prennent de force, quand il leur plaît, tout matelot qui ne peut pas prouver par un certificat, appelé protection, qu'il est né dans les États-Unis, ou dont le langage et la physionomie contredisent ce certificat, procédé fort humiliant, sans doute, fort odieux, et qui donne lieu à l'extrême injustice de *presser* quelquefois un véritable américain, au lieu d'un anglais. Quel que puisse être le droit moral et naturel d'un individu de changer de pays, et le droit d'un gouvernement étranger de protéger ce nouveau venu après sa naturali-

sation, ce gouvernement peut certainement se refuser à naturaliser les étrangers, si la protection que cette naturalisation entraîne est dangereuse à la paix, et aux intérêts du pays. Les Anglais, sans s'embarrasser du droit moral et naturel, mais se fondant sur un usage de droit public reconnu en Europe, disent qu'un anglais est toujours anglais. Il est indubitable que la sûreté et l'existence de l'Angleterre, comme nation, dépendent de sa marine, et si les États-Unis non-seulement favorisent la désertion de ses matelots, mais prétendent s'en servir dans leur marine marchande et navale, et les protéger hors de leur territoire, ils ont certainement tort, et ne veulent pas sincèrement la paix. Si, d'un autre côté, l'Angleterre refuse de se prêter à des arrangemens qui reconnaissant le principe, en régleraient l'application en pratique ; si elle refusait d'abandonner, non peut-être le droit de recherche et d'examen de l'équipage, mais le droit d'enlever à la mer le matelot suspect ; si elle refusait enfin de soumettre la réclamation à une procédure légale, au lieu d'une volonté arbitraire ; l'Angleterre, dirais-je alors, se prévaut de sa supériorité actuelle, et les États-Unis devront opposer la force à la force, aussitôt qu'ils le pourront. L'abus de presser un matelot, natif des États-Unis, est désavoué en Angleterre, et on est prêt à mettre l'individu en liberté, lorsqu'il parvient à se faire connaître, mais il faudrait désavouer l'usage lui-même, si susceptible d'un pareil abus. Le

gouvernement américain aurait infailliblement obtenu cette justice s'il s'en fut contenté, mais on voulait protéger les naturalisés, naturalisés par le moyen de lois mobiles comme les factions, et que les étrangers ne sauraient connaître ni reconnaître. Il est notoire que la moitié des équipages américains des ports du Midi, en commençant par New-York, est composée de matelots anglais ; ils ont tous des *protections*, la moitié desquelles sont par conséquent fausses ; comment connaître les véritables ? comment s'attendre qu'elles soient respectées ? Cependant, il est certain qu'infiniment peu de matelots ayant cette *protection*, bonne ou mauvaise, sont enlevés des navires américains, mais il y a parmi eux quelques américains, et on ne manque pas de faire bon usage de ces cas-là pour enflammer les haines nationales [1].

Le principe admis d'abandonner les matelots anglais et américains réciproquement, il resterait encore à arranger et définir la preuve de nativité, ce qui ne serait pas sans difficulté ; peut-être que l'inscription d'un marin, dans le lieu de sa naissance, semblable à bien des égards à ce qui s'appelait les classes en France, et un certificat de cet enregistrement, portant le profil de l'indi-

---

[1] L'écrivain de ce Journal a été propriétaire de vingt-quatre navires américains pendant le cours de cette guerre, c'est-à-dire, depuis 1793, et n'a pas eu dix matelots pressés à bord de ses navires pendant tout cet espace de temps.

vidu, tracé par le moyen du pantographe pour empêcher les substitutions frauduleuses, formerait une garantie suffisante, surtout avec une loi portant peine pécuniaire, au profit des dénonciateurs, contre le matelot, l'armateur, le capitaine et le consignataire coupable de fraude à cet égard, ou la favorisant pour son intérêt. On pourrait toujours employer des matelots étrangers, mais qui seraient sujets à être réclamés par la marine de leur pays [1].

2 *Août*. Nous fûmes coucher hier à 13 milles de Liverpool (*Ormskirk*), et nous n'avons pas perdu au change de gîte. Les milices (*local militia*), sont assemblées ici, et ne me paraissent différer en rien de l'apparence des troupes de ligne. Les soldats ont bonne apparence, sans être de grande taille. Le sexe de ce comté (*Lancashire*), est renommé pour sa beauté, et ce n'est pas sans raison : on rencontre plus fréquem-

---

[1] Depuis que ceci est écrit, la guerre est venue achever ce que les mesures précédentes avaient si bien commencé, et porter l'irritation mutuelle à son comble. Il est pourtant possible que cette même guerre, en consolidant et absorbant tous les griefs précédens, rende les relations qui suivront le traité de paix à venir plus cordiales, et plus durablement pacifiques qu'elles n'ont jamais été. Cette guerre aura prouvé que le gouvernement des États-Unis est un peu plus fort qu'on ne l'imaginait, et un peu plus faible qu'il ne se croyait lui-même. Il en résultera de part et d'autre des mesures plus raisonnables et plus prudentes.

ment qu'ailleurs de jolis visages et des tailles bien prises.

Nous sommes arrivés à Kendal (63 milles) aujourd'hui à travers un très-beau pays. Tout le monde est aux champs à faire le foin. Les travailleurs sont décemment habillés, absolument personne en guenilles. Nous avons vu un grand nombre de maisons de paysans, bâties de torchis, et couvertes de chaume; les châssis des fenêtres sont généralement en fer; les petits carreaux de vitre montés en plomb, propres et entiers; l'intérieur bien reblanchi; l'extérieur couvert de rosiers et de jasmins, et très-souvent de géraniums en pots sur les fenêtres. Tout cela annonce l'aisance.

La culture des patates est générale : nous en voyons des champs immenses; elles sont en fleurs, quelques champs tout blancs, et d'autres tout violets. Le blé a bonne apparence, mais ne me paraît pas cultivé fort en grand. Je n'ai encore vu en Angleterre rien qui approche, même dans le comté de Norfolk, de l'étendue de ces terres à blé, si communes dans le nord de la France, absolument à perte de vue. Il y a en revanche ici deux fois plus de prairies. Il est clair que les anglais nourrissent plus de bétail.

Nous avons traversé aujourd'hui plusieurs canaux, ou du moins plusieurs fois le même, sur des ponts de pierre d'une seule arche, de bonne apparence. Ces canaux serpentent à travers les vallées, et autour des montagnes, dont ils suivent

le niveau aussi naturellement que le lit d'une rivière, et gâtent rarement le paysage, excepté quand il leur arrive de voyager côte à côte avec une véritable rivière, cela fait cacophonie. Il n'y a pas plus d'un demi-siècle que les canaux ont été introduits généralement en Angleterre, et elle les doit principalement à l'esprit entreprenant d'un grand seigneur, le duc de Bridgewater (*pont et eau* : le nom semble fait exprès), guidé par le célèbre ingénieur Brindley. Il construisit près de Liverpool un canal qui porte son nom, et passe au-dessus d'une rivière navigable par le moyen d'un aquéduc fort élevé. Aujourd'hui les canaux traversent le pays du nord au sud, de l'est à l'ouest, et dans toutes sortes de directions, d'une manière très-curieuse; je renvoie ceux qui désirent en avoir une idée, à la Carte des Canaux, jointe à une brochure de M. Oddy, dont l'objet est de recommander quelques nouvelles communications ou *jonctions*, marquées en rouge dans cette carte; l'Écosse, aussi fort riche en canaux, n'est point comprise dans cette carte. Le prix du transport d'une tonne de charbon de terre (36 boisseaux), est à peu près de 2 den. sterl. par mille, et en proportion pour d'autres productions; par exemple, le transport par canal, du comté de Norfolk, qui abonde en blé, à Liverpool, qui n'est pas dans un pays de blé, coûte environ 9 s. 2 d. sterl. le quart de 8 boisseaux de 60 l. chacun, tandis que par mer, le frêt de ce quart coûterait 13 s. 3 d. sterl.,

et, sans assurance, environ 11 schel. Le péage produit aux actionnaires généralement 7 à 8 pour cent ; ils sont restreints à un certain maximum de profits au-delà duquel le péage est diminué [1].

---

[1] La France peut se glorifier d'avoir construit le plus magnifique, le premier, à ce que je crois, et le plus hardi canal de l'Europe, le canal de Languedoc. Henri-le-Grand en eut l'idée; mais ce fut son petit-fils Louis XIV qui le commença et le finit, sur les plans de Riquet. Il unit l'Océan à la Méditerranée, a 200 milles de longueur, et passe par-dessus une hauteur perpendiculaire de 7 à 800 pieds, c'est-à-dire, près du double de la hauteur d'aucun canal d'Angleterre. Les États-Unis ne sont point sans communications de cette espèce. La plus considérable est le canal qui unit la rivière Merrimack au port de Boston ; il descend 28 pieds en 6 milles, par le moyen de trois écluses, et 107 pieds en 22 milles par dix-neuf écluses, chacune de 90 pieds de long, et de 12 pieds de large, solidement bâties en pierre. Il a été nécessaire de creuser, en quelques endroits, 20 pieds à travers le rocher, de combler des vallées, et de construire des aquéducs par-dessus des rivières. L'un deux, à travers le Shawshire, a 280 pieds de longueur, et 22 pieds de hauteur. Ce canal, qui n'a que 12 pieds de largeur, et 3 pieds et demi de profondeur, est navigué par des bateaux faits exprès : les plus grands ont 11 pieds de large, et 75 pieds de long ; et portent 24 tonneaux; un radeau d'un mille de longueur (8 à 900 toises), contenant 800 tonnes de bois de charpente, est tiré par une paire de bœufs à 1 mille par heure. Ce canal a coûté 536,000 dollars. (Rapport de M. Gallatin au Congrès en 1808).

Le célèbre canal royal, qui traverse la Chine de Pékin à Canton, a 825 milles de longueur, 50 pieds de large, et 9 pieds de profondeur, et traverse plusieurs grands fleuves sur d'immenses aquéducs.

La ville de Lancaster était sur notre chemin : c'est une assez jolie petite ville ; la plupart des maisons et les ponts sont bâtis d'une très-belle pierre jaune, veinée comme du marbre. Le vieux château sert de prison et de cour civile et criminelle ; l'arrangement à peu près sur le plan de Chester, et même mieux, attendu qu'il y a plus de place ; c'est encore un des fruits de l'humanité active de Howard. Mais nous avons vu, avec regret, que le nombre de prisonniers, criminels ainsi que débiteurs, était beaucoup plus grand ici qu'à Chester. Le geolier nous dit qu'il avait sous sa clef des débiteurs depuis 45,000 livres sterling (un receveur de la douane délinquant), jusqu'à sept schellings. Nous avons appris que les débiteurs pour sommes moindres que 10 livres sterling sont élargis sans frais après autant de jours de détention qu'il y a de schellings dans la somme qu'ils doivent. Le créancier est obligé de payer pour leur entretien pendant ce temps-là. Il y a dix à douze criminels exécutés chaque année, et un grand nombre transportés à Botany-Bay, qui, à ce qu'on nous dit, ne s'en inquiètent guères. Nous vîmes un nombre de prisonniers condamnés à être détenus au travail pour un certain nombre d'années, sur le plan de nos prisons pénitencielles de l'Amérique. Le geolier ne paraissait pas disposé à croire à l'efficacité de cette peine philantropique. Comme exemple, cela n'effraye pas assez, et une réformation entière, c'est-à-dire, un changement

total d'habitudes, prend trop de temps. Que faire de tous ces malheureux ? « On est bien embarrassé des méchans dans ce monde et dans l'autre ! » Cette prison de Lancastre nous a paru parfaitement propre dans toutes ses parties. D'une tour en ruine (*John of Gaunt's Tower*), on a une vue fort étendue sur la campagne et sur une vaste plage sablonneuse, que la haute mer recouvre, et qui forme une route dangereuse ; nous nous proposons de l'éviter. Tous les arbres que l'on aperçoit de cette tour dans la campagne sont courbés jusqu'à terre, fuyant l'air de mer.

Nous rencontrons ici une nouvelle espèce de bêtes à cornes. Dans le pays de Galles, elles étaient de petite taille, et toujours noires ; dans le comté de Norfolk, sans cornes ; ici elles ont des cornes d'une longueur démesurée, et si faibles, qu'elles se courbent dans toutes sortes de directions, excepté la bonne, dans les yeux, sur le cou, sous le cou, dans la gueule ou les naseaux, pendant jusqu'à terre, et jamais l'une semblable à l'autre : c'est un étrange caprice de la nature, et de fort mauvais goût.

Les gens du peuple sont ici, comme nous les avons trouvés partout, très-disposés à satisfaire aux questions d'un étranger ; mais ils n'en sont pas souvent capables ; beaucoup moins certainement que la même classe en Amérique. La laboureur ne sait rien ici par de là sa charrue, le marchand ne connaît que sa boutique, et le postillon la seule portion de chemin entre les deux

postes où il a mené toute sa vie. La faculté et l'inclination de changer de place et d'occupation à volonté, donne au peuple des États-Unis une universalité d'intelligence que l'on ne trouve pas en Europe, une dextérité et une sagacité générales, sans perfection.

Kendal est environné de montagnes séparées par des vallées fertiles, comme le pays de Galles.

5 *Août*, Ambleside. Nous sommes ici depuis trois jours près de l'extrémité de Windermere: c'est le premier lac que nous ayons vu en Angleterre; il se découvrit à nos yeux, pour la première fois, de la hauteur de Bowness, qui le domine à peu près vers son milieu. Cette première vue ne répondit pas à notre attente; nous crûmes voir une de nos grandes rivières de l'Amérique, et nous nous attendions à quelque chose de mieux. Windermere n'a guère plus d'un mille de largeur, et environ 12 milles de longueur. La surface bleue et tranquille réfléchissait la côte opposée, très-modérément élevée, et boisée de taillis seulement. L'extrémité à gauche était presque plate et sans beauté; mais la tête du lac, à notre droite, couronnée de montagnes d'un contour hardi et presque grotesque, se montrait avantageusement. Descendant de Bowness, nous continuâmes notre route vers ces montagnes, le long des bords du lac, dont la lame claire et pure se brisait doucement sur un rivage de beau gravier. Le chemin, ombragé d'arbres, en suivit tous les détours pendant quelques milles, et s'en

éloigna, à notre grand regret, un demi-mille avant d'arriver à notre présent gîte, Ambleside. Le lac perd ici ce bel encadrement de montagnes, puisque nous sommes maintenant entre elles et lui ; de sorte que, pour bien le voir, il eût fallu rester à l'endroit d'où nous sommes venus : mais les montagnes elles-mêmes promettent de si beaux paysages, qu'elles méritent d'être examinées de près et à loisir. Comme la saison s'avance, nous nous proposons de continuer notre route au Nord, et, après avoir visité l'Écosse, de revenir passer le reste de l'automne ici, où nous sommes invités par l'amitié et par les beautés du lieu.

9 *Août.* Nous quittâmes Ambleside hier matin avec quatre chevaux, montant lentement par une pente très-roide pendant cinq milles. A mesure que nous nous élevions, Windermere, ses îles et ses rivages, ne formaient plus qu'un petit bassin. D'autres lacs, ou plutôt d'autres gouttes d'eau, reluisaient parmi le vert foncé des montagnes, et à 30 milles de distance, on découvrait les sables de Cartmel et la mer. Autour de nous, tout était nu, décharné et stérile. Après être arrivés à une hauteur considérable, quoique bien au-dessous du sommet, nous sommes redescendus par un chemin aussi escarpé à Patterdale, situé à la tête d'un autre lac, *Ulswater.* Ce revers de la montagne offre de bien plus belles formes que l'autre. Je n'eus le temps de prendre qu'une seule vue, *Eagle's Crag.* Ici, comme à Windermere, la tête du lac est au sein des mon-

tagnes, et l'autre extrémité a des rives basses. Nous avons par conséquent mal abordé; cependant, continuant notre route le long d'une côte variée de rochers, et ombragée de grands arbres, nous arrivâmes bientôt à une distance suffisante pour voir, en nous retournant [1], le bel amphithéâtre de montagnes et la gorge noire d'où nous venions de sortir. Cette vue est plus frappante que celle de Windermere; mais le site de Windermere a plus de variété. Le duc de Norfolk a un joli petit château gothique, *tout neuf*, au centre de cette belle vue; on lui doit sans doute la conservation des bois, qui partout ailleurs sont en taillis.

La poste suivante est à Penrith, jolie petite ville, toute parfumée de réséda qui croît dans de longues boîtes peintes en vert sur toutes les fenêtres. Du sommet d'une colline, à la sortie de Penrith, la chaîne de montagnes d'où nous venions forme un beau lointain sur la gauche; on distingue particulièrement Helvellyn, Saddleback et Skiddaw. Entre elles et nous s'étendait une vaste et riche plaine cultivée.

Nous avons couché à Carlisle (42 milles), petite ville sur le compte de laquelle il n'y a rien de bon ni de mauvais à dire.

---

[1] Le mot *retrospect* et ses dérivés, *retrospection, retrospective*, etc., se naturaliseraient d'autant mieux en français que son étymologie est toute latine. Nous n'avons rien qui exprime d'un seul mot la vue d'un objet passé, *regarder en arrière*, au propre et au figuré.

Aujourd'hui nous couchons à Hawick en Écosse (42 milles, par Longtown et Langholm). Environ 12 milles au Nord de Carlisle, notre postillon nous a fait voir un arbre qui sépare les deux royaumes. Cette division nominale rappelle les temps malheureux où cette frontière était un désert appelé *debateable lands*, barrière insuffisante contre les déprédations réciproques des sauvages habitans, et cela, il y a moins d'un siècle.

L'Écosse se présente bien de cette entrée; rien ne peut être plus riant et plus agréable que le paysage le long de la rivière Esk, que nous avons cotoyée pendant plusieurs milles, et ensuite traversée sur un beau pont de pierre, qui unit ses bords élevés, et s'appuie dans le milieu de son lit sur un rocher isolé. De ce pont, nous avons observé sur la gauche une rive de bois et de rochers, trop belle, et même trop *naturelle*, pour ne pas devoir quelque chose à cet art protecteur, sans lequel la nature est sujette à des accidens qui la déparent quelquefois. L'art des jardins, en Angleterre, comme l'art de son gouvernement, n'ôte que la liberté de nuire. Attirés par les charmes de ce beau lieu, nous sommes descendus de voiture, et avons suivi un petit chemin à travers les arbres, qui nous a conduits à un bâtiment rustique. Pendant que nous en examinions l'extérieur, une petite écossaise, pieds nus et tête découverte, est accourue une clef à la main. Nous avons entendu ou deviné que ce

bâtiment rustique était *the Duke of Buccleugh's bower;* c'est-à-dire, le berceau ou la chambre de verdure du duc de Buccleugh. Elle s'est empressée de l'ouvrir, et nous nous sommes trouvés dans un petit appartement dont les murs, le plancher, le plafond, les siéges et le sopha, étaient couverts de mousse, si unie, si fine et si fermement assujettie, qu'elle ressemblait à une belle étoffe. Les pieds des siéges et la table étaient formés de racines et de branches noueuses. Une autre chambre voisine contenait tout le petit ménage rustique; des assiettes de terre de la manufacture la plus commune, des jattes de bois, des salières de racines creuses, etc.; enfin tout ce qu'il faut à de grands enfans élevés au sein du luxe et de l'abondance, pour s'amuser un moment à faire les pauvres. Nous suivîmes à la hâte pendant quelques instans le cours de l'Esk, qui est quelquefois, à juger par son grand lit de rochers, un torrent furieux, et maintenant un beau ruisseau rapide et murmurant, d'une eau parfaitement pure et transparente, quoique fortement teinte de brun, comme du café bien clair.

Nous avons ensuite traversé un district fort différent, 15 ou 20 milles de montagnes et de vallées, c'est-à-dire, de renflemens et d'enfoncemens profonds, couverts d'un tapis uniforme de gazon bien vert, sans arbres ou arbrisseaux quelconques, pierres ou rochers. Le silence de cette vaste solitude n'est interrompu que par

le murmure des ruisseaux qui coulent le long des vallées, et les moutons qui paissent sur le flanc des montagnes, avec çà et là un petit berger enveloppé de son *plaid*, qui est une draperie nationale d'un bon effet. A mesure que cette surface est devenue moins inégale, nous avons rencontré des champs cultivés et des prairies encloses, et de grandes plantations de larix et de sapin d'une belle venue. Ici nous avons commencé à découvrir les demeures des habitans du pays, non pas des riches, comme en Angleterre, mais du peuple, des paysans, des pauvres enfin, et bien pauvres, il faut en convenir. Que l'on se figure un toit de chaume, bien épais et bien écrasé, plein d'inégalités et de trous mal rebouchés avec du gazon ; une ouverture laisse passer la grosse fumée de tourbe à travers ce tas de paille : les plus soigneux ont un vieux baril fiché dans l'ouverture, en guise de cheminée. Bêtes et gens, tout gît sous ce toit, qui n'a souvent qu'une seule porte ; et tout près de cette porte un énorme fumier, puis un tas de tourbe, et l'eau noire qui découle de ces deux tas passe sous le plancher, ou même dessus. Des enfans en cheveux blonds et en guenilles, gais, sales et bien portans, fourmillent de ces tanières. Tout cela vit de patates et de gâteaux d'avoine, dont nous voyons des champs de tous côtés.

On rencontre sur la route de petites charrettes légères à la file les unes des autres, chacune tirée par un seul cheval et un seul conducteur pour

le tout, ce qui est bien mieux entendu que les pesans charriots de l'Angleterre.

Les hommes sont vêtus de leur *plaid* jetée sur les épaules et autour d'un bras. Quelques-uns s'en enveloppent comme d'un manteau à l'espagnole, ou d'une draperie antique : si ce n'était le chapeau et les souliers, ce seraient des figures tout-à-fait romaines. Les femmes ont leurs extrémités plus classiques, car elles vont pieds nus et tête nue, mais elles pêchent par le milieu qui est recouvert d'un corps vulgaire de jupe. On les voit passer les ruisseaux à gué, ayant de l'eau jusqu'au-dessus du genou, levant fort innocemment leurs jupons, sans s'embarrasser de l'œil des passans.

Edimbourg, 10 *août*. Par Selkirk, 47 milles.

Nous avons passé aujourd'hui plusieurs des rivières célébrées par le chantre moderne de l'Écosse, Walter Scott, la Twede, l'Ettrick et l'Yarrow. Il y a un charmant recoin dans Twedale, agreste et presque sauvage, au milieu duquel un homme de goût a étendu son tapis vert et planté sa jolie maison. M. Scott demeure dans ces environs.

La route traverse ensuite un district assez étendu de landes et de tourbières qui m'a semblé fort susceptible de culture. Des plantations considérables de *scotch fir* (*pinus silvestris*), de larix et de bouleaux, empiètent en plusieurs endroits sur ce désert, et ajoutent à sa laideur par leur forme carrément prononcée : ce sont

comme de grands emplâtres noirs appliqués sur le dos et les épaules des montagnes.

A environ 12 milles d'Édimbourg nous commençâmes à découvrir d'une hauteur quelque chose que nous prîmes pour son château, situé sur un roc isolé. Entre la ville et nous on voyait une très-belle campagne, variée d'inégalités, de ruisseaux, de bosquets et de maisons de campagne. Nous descendîmes dans cette plaine par un fort joli chemin creux, bordé de rochers, de bois et d'eau courante. Bientôt nous aperçûmes que ce que nous prenions pour un château était le sommet décharné d'une hauteur isolée (*Arthur's Seat*), bien plus élevé que le château d'Édimbourg, lequel se faisait voir tout auprès. Il pleuvait, il ventait et il faisait beau temps de quart d'heure en quart d'heure, et nous avons eu, dès notre arrivée, un échantillon du climat orageux d'Édimbourg. Les maisons sont devenues de plus en plus rapprochées, et à la fin nous sommes entrés dans les faubourgs par une rue de fort bonne apparence, occupée par un grand nombre de boutiques. Six magnifiques colonnes sur notre gauche ont excité notre curiosité; elles appartiennent à un édifice à moitié fini, le Collége. Par le moyen d'un pont d'une seule arche on passe ensuite par-dessus une sorte de rue souterraine, puis un autre pont très-long et très-élevé, traversant un énorme fossé, qui ressemble au lit d'une grande rivière laissée à sec. Ce pont joint la vieille ville à la ville neuve, qui

s'est présentée à nous propre, moderne et alignée, avec moins de bruit et de mouvement que l'ancienne. Nous avons continué notre route par un fort beau quai, le long de cette grande rivière sèche, ayant de l'autre côté l'amas confus des maisons de la vieille ville, noires et délabrées, rangées en amphithéâtre. Ce sont comme des tours à huit, à dix étages, toutes percées de fenêtres, et au-dessus, le château perché sur un roc. Laissant le quai, nous avons pénétré dans la ville neuve par une belle rue qui nous a conduits à une place grande et régulière, puis une autre longue et belle rue, un bâtiment public d'un exellent goût d'architecture sur notre gauche, une belle église sur notre droite; c'est la rue que nous cherchions, et nous voilà débarqués dans un logement commode et assis autour d'un bon feu, très-agréable (le 10 d'août), quoiqu'il ne fasse pas froid, mais cela fait compagnie : le feu est une ancienne connaissance; il a la chaleur de l'amitié et vous fait fête à votre arrivée.

13 *Août.* Les habitans d'Édimbourg aiment la campagne : la plupart de ceux pour qui nous avons des lettres, et quelques-uns que nous avons connus en Amérique, sont absens. Les deux MM. J**, la politesse même, se sont empressés de faire les honneurs de leur ville, de nous accompagner partout et de nous donner tout leur temps, comme s'ils n'avaient rien autre chose à faire.

Edimbourg est une ville de 90 à 100 mille habitans [1] (la dixième partie de Londres), divisée en trois portions tout-à-fait distinctes; la vieille ville et la ville neuve ayant entr'elles le fossé large et profond dont j'ai déjà parlé, puis le port (port de mer), qui est à un mille de distance, sur le *Frith of Fort.* Les artisans, les boutiques et le bas peuple sont dans la vieille ville. Malgré le collége qui est aussi là, le savoir commence à se rapprocher de la politesse, et les professeurs aspirent à vivre dans la région des bons dîners et des belles dames. D'une hauteur (*Calton Hill*), dans la ville neuve qui domine sur l'amas noir, triste et sale, des bicoques de la vieille ville, on vous montre, avec un orgueil mêlé de pitié, le derrière enfumé de la demeure d'Adam Smith, et le lieu où il composait, en se promenant de long en large, son ouvrage sur la richesse des nations. Non loin de là, la maison qu'habitait naguère un autre professeur célèbre, mais qui, heureusement pour son pays, n'a pas encore pris sa place parmi les grands hommes qui ne sont plus.

Les environs d'Édimbourg, ainsi que son site même, offrent des accidens géologiques fort curieux, des masses de rochers percent la surface de la terre et s'élèvent brusquement à de grandes

---

[1] En 1687 Édimbourg n'avait que vingt mille habitans; c'est un accroissement presque égal à celui des villes de l'Amérique.

hauteurs. Calton Hill, dont je viens de parler, situé dans la ville neuve, est haut de 356 pieds; le rocher du château, dans la vieille ville, d'environ autant, et aux portes de la ville, Arthur's Seat, a près de 800 pieds. Dans l'espace de deux ou trois milles au Sud et à l'Ouest la campagne d'Édimbourg est hérissée de huit ou dix autres protubérances semblables de cinq cents à mille pieds de hauteur. Ces masses sont d'une nature *basaltique*, et prennent en quelques endroits la forme prismatique ordinaire à cette substance. Ces rochers ne sont pas aussi intéressans pour le peintre que pour le naturaliste. Celui qui sert de base au château est trop uniforme et Arthur's Seat trop grotesque.

Edimbourg est à tous égards une ville singulière; la partie neuve est placée dans le milieu d'une fort belle campagne, sans faubourgs, sans approche pauvre et sale, comme dans toutes les villes qui ont cru par degrés. Celle-ci a été jetée au moule, créée tout à coup il n'y a pas cinquante ans; car le beau pont qui joint les deux villes n'a été fini qu'en 1769, et il n'y avait alors que trois ou quatre maisons bâties dans la ville neuve. On montre encore dans la vieille les maisons où vivaient naguère les personnes les plus considérables par leurs places, leur rang et leur naissance, occupées à présent par les ouvriers et le bas peuple. Un porteur de chaise, dit un des correspondans de sir John Sainclair, dans sa relation de l'état comparatif d'Édim-

bourg en 1763 et 1793 [1], vient de quitter la maison de lord Drummore comme n'étant pas logeable ; celle du duc de Douglas est occupée par un charron, celle du marquis d'Argyle, par un marchand de bas, qui paye 12 liv. sterl. de loyer, et Cromwel vécut dans le sombre appartement qui a depuis servi de bureau au *sheriff's clerk.* Tout cela indique une grande révolution dans les mœurs, révolution que la plupart des vieillards déplorent, dont la génération nouvelle se glorifie; et qui a sans doute son bien et son mal. Mais je ne doute pas que le bien ne l'emporte de beaucoup. Il ne saurait y avoir grand mal à être logé au large et proprement, à aller au concert ou à la comédie au lieu de s'enivrer, à dîner à l'heure où l'on soupait autrefois, et à se servir de parapluies dans un pays fort pluvieux. La diminution prodigieuse observée par sir John Sinclair dans la consommation de la bière et l'accroissement correspondant de celle des liqueurs spiritueuses, me semble un changement beaucoup plus alarmant [2] pour les mœurs et la santé du peuple. Cependant, le

---

[1] Statical Progress of the Capital of Scotland.

[2] En 1720, 520,478 barrils de bière payèrent les droits; en 1784, 97,577, seulement. D'un autre côté, en 1708, on distilla en Écosse 51,000 gallons de liqueurs spiritueuses ; en 1791 la quantité prodigieuse de 1,696,000 gallons : le gallon est une mesure de quatre pintes de Paris.

grain nécessaire pour faire la bière est une ressource précieuse en cas de disette, c'est un véritable grenier d'abondance. La distillation des grains pour les liqueurs spiritueuses n'en employant pas à beaucoup près la même quantité, n'offre pas autant de ressource.

Tous les pays volcaniques sont éminemment fertiles, et quoique celui-ci n'ait point de volcans, il offre des phénomènes géologiques qui y tiennent probablement d'assez près pour influer sur les qualités du sol. En effet il paraît être très-productif : et tout le pays au sud-est d'Édimbourg (East Lothian), est le grenier de l'Écosse. L'auteur déjà cité rapporte qu'en 1781 la flotte de l'amiral Parker, composée de quinze vaisseaux de ligne, neuf frégates et six cents vaisseaux marchands, vint mouiller dans la rade, et y resta sept semaines sans hausser le prix des provisions. Les équipages attaqués du scorbut y furent guéris par l'abondance du jardinage, et surtout des fraises dont il se recueille des quantités extraordinaires dans le voisinage.

En 1763 les voitures dont on se servait à Édimbourg étaient tirées de Londres ; en 1783 elles y étaient si bien construites qu'elles formaient un objet d'exportation, et l'on y exécuta une commission reçue de Paris pour mille voitures, que je crois me rappeler d'avoir rencontrées voyageant à la file les unes des autres, sur la route de Rouen à Paris, l'année suivante (1784).

En huit ans le tonnage du port (Leith) s'est accru de 42,000 à 130,000 tonneaux, et cependant ce n'est point comparativement un lieu de manufactures, excepté pour le verre et le papier : il n'y a point de rivière considérable, ni de riches productions; mais l'industrie, la frugalité, et le bon ordre, sont la véritable corne d'abondance.

Outre le pont, il y a une autre communication entre les deux villes, c'est une énorme chaussée, de près de cent pieds de hauteur, et d'environ deux cents pieds de largeur au sommet, formée simplement par le déblai des fondations de la ville neuve, projetée en talus à travers l'immense fossé de séparation. Le vent, qui est ici souvent un ouragan, semble déployer sa plus grande violence le long de ce grand fossé; il balaye le pont et la chaussée de manière à emporter les passans, ou à les incommoder beaucoup, s'ils n'étaient protégés par un long mur de sept à huit pieds de haut, à l'abri duquel, soit d'un côté, soit de l'autre, on chemine en sûreté, et l'on a été obligé, pour la même raison, de fermer la balustrade du pont, auparavant à jour. Sir John Sinclair calculait, en 1792, que la chaussée contenait 1,305,000 tombereaux de terre, et elle a bien doublé de largeur depuis ce temps-là.

Des fenêtres de notre appartement, au premier étage, nous voyons par-dessus le sommet des maisons vis-à-vis, le château perché sur son

roc noir [1] et l'esplanade où les troupes s'exercent. Le vent, qui tourmente leurs étendards, nous apporte par bouffées le son de la musique guerrière, et les derniers rayons du soleil brillent sur leurs armes polies. Les sentinelles vues *athwart the sky*, semblent réellement *of giant's size*, image que j'avais admirée dans le magnifique poëme de M. Scott, malgré mes doutes sur son exactitude, et qui ne me semble pas facile à expliquer. La même cause qui grossit la lune à nos yeux lorsqu'elle repose son disque sur l'horizon, devrait rappetisser la figure humaine; cette cause se trouve dans les objets de comparaison qui s'interposent. Ce n'est point la grandeur apparente de l'astre sur l'horizon, qui est une illusion de notre vue, mais bien sa petitesse au zénith. Il me semble que je conçois comment un homme suspendu dans l'espace au-dessus de nos têtes pourrait paraître gigantesque; mais à l'horizon, et reposant sur un objet de dimensions connues, il devrait se réduire à la proportion commune, ou même fort au-dessous, si cet horizon était de nature à tromper nos yeux sur sa véritable distance. Les montagnes et les rochers, par exemple, paraissent toujours plus près qu'ils ne sont, et un homme qui se meut le long de leur bord devrait paraître un pygmée plutôt qu'un géant. Quoi qu'il en soit, le poète a bien

---

[1] Le château d'Édimbourg était appelé *Alatum Castrum* par les Romains.

observé la nature, et l'a peinte, comme à son ordinaire, avec la plus heureuse vérité.

Le château n'a rien d'intéressant que sa situation, qui offre une vue fort étendue et fort singulière. L'œil plonge d'une part sur la vénérable saleté de l'ancienne ville, et se perd dans le labirynthe obscur et tortueux de ses petites ruelles, appelées *close*, qui semblent des tranchées ouvertes pour l'approche du château. Tournez-vous, et de l'autre côté d'un précipice vaste et profond, tout est alignement, ordre, lumière et propreté. Les maisons en bataillons carrés, couvertes du bouclier de leurs toits en tortue, présentent un front uniforme et impénétrable, excepté dans les intervalles de leurs divisions.

Par de-là, à quelque distance, se présentent le *Firth of Forth*, qui est un bras de mer de six ou sept milles de largeur, formé par l'embouchure de la rivière Forth, puis les montagnes du comté de Fife, tout à l'entour une campagne riche, verte et ombragée, terminée bientôt au Sud-Ouest par un groupe confus de montagnes pelées (*Pentland Hills*); et plus loin, à l'Ouest, par la chaîne des Highlands; vers l'Est, la mer d'Allemagne.

Descendant du château, nous avons suivi une fort longue rue en pente qui en forme la seule avenue; elle conduit et se termine à un autre château, appelé *Holyrood-House*. Chemin faisant, on nous a fait remarquer sur la gauche, la petite fenêtre d'une vieille bicoque d'où le fana-

tique John Knox avait coutume de haranguer la populace furieuse et ignorante d'Édimbourg contre l'antechrist de Rome et l'infortunée reine Marie, il y a deux cent cinquante ans. On faisait bien pis à Paris dans ce temps-là contre les huguenots ; et malgré toute la science et la politesse de notre siècle, nous avons assez vu de quoi les hommes sont encore capables pour ne devoir nous vanter de rien.

Holyrood-House est un triste édifice, moitié cloître et moitié château, qui fut la demeure des souverains du royaume d'Écosse. On entre par une façade flanquée de quatre tours dans une cour, autour de laquelle les appartemens sont distribués. Le nom de *Monsieur*, marqué sur une porte au premier étage, a attiré notre attention ; c'est celle de l'appartement occupé pendant plusieurs années par ce prince et sa petite cour ; son lit est encore là, et quelques restes d'ameublement. Nous avons remarqué pendant à la muraille le portrait d'une des princesses, fort bien peint, mais dans l'attitude la plus roide, et ridiculement chargée de plumes, de boucles de cheveux et d'autres ornemens à l'ancienne mode. A l'extrémité d'une longue galerie, sur une estrade, on voit encore l'autel où se disait la messe de ces illustres exilés : levant un coin des ornemens qui couvrent encore cet autel, nous avons aperçu la physionomie familière d'un simple buffet (*side-board*) élevé à cette dignité.

L'appartement d'une autre infortunée per-

sonne royale, la reine Marie, est sous ce même toit. Le lit et sa belle couverture de soie en riches lambeaux. Puis le cabinet fatal, à peine douze pieds en carré, où cette belle reine soupait avec son favori David Rizio et quelques autres personnes, lorsqu'une troupe d'assassins ayant l'espèce de roi qui était son époux à leur tête, vinrent arracher le favori de sa présence et même de ses bras, et le traîner à travers plusieurs chambres voisines, percé de cinquante-six coups d'épée [1]. Nous arrivâmes à ce lieu fatal par le même escalier dérobé, en levant le même coin de la même tapisserie qui couvre le passage étroit et la petite porte dans l'épaisse muraille par laquelle les meurtriers entrèrent chez la reine. On montre encore dans divers endroits du plancher des traces de sang. Notre conductrice nous dit que ce plancher est lavé ou plutôt écuré [2] régulièrement une fois par semaine, et l'a sans doute été pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis le meurtre, c'est-à-dire, douze à treize mille fois; mais cela n'y fait rien, les taches sont là, et rien ne saurait les enlever.

Un des appartemens est décoré d'une suite de portraits des souverains d'Écosse, tous de la même main, et dans le goût des rois et des reines d'un jeu de cartes. Je ne sais quel est l'auteur de ces chefs-d'œuvre. Je n'ai jamais rien vu d'égale-

[1] Hume.

[2] *Scoured* est nettoyé avec une brosse et du savon.

ment mauvais, excepté peut-être les portraits d'Holbein, que l'on voit souvent dans les cabinets. Le jardin est abandonné aux mauvaises herbes. La chapelle, sans toit et en ruine, passe pour avoir été un modèle du meilleur gothique. Son aspect désolé s'accorde avec l'ensemble de ce palais mélancolique.

J'ai pris, du haut de Calton-Hill, une esquisse à vue d'oiseau de Holyrood-House et de la singulière montagne, appelée Salisbury Craig, et d'Arthur's Seat, au-dessus; dans le fond on aperçoit un coin de la partie basse de la vieille ville. L'édifice neuf et incombustible qui contient les archives est de fort bonne apparence; une dame artiste l'a décoré d'une statue bien colossale de Sa Majesté, en marbre blanc, qui fait plus d'honneur à l'amour des habitans d'Édimbourg pour leur souverain, ou à leur complaisance pour la donatrice, qu'à ses talens. On a joué le mauvais tour à cette figure royale de déplacer une partie de sa tête (probablement une pièce de rapport), tout ce qui est au-dessus des yeux, enfin toute la cervelle, et qui plus est, la couronne qui était attachée à cette partie. L'on pourrait prendre pour une fort mauvaise plaisanterie, ce qui n'est sans doute qu'un accident.

Les avocats d'Édimbourg ont formé une bibliothèque qui remplit six grandes pièces. Le collége a une bibliothèque moins considérable, et un cabinet d'histoire naturelle bien arrangé, mais qui est encore dans son enfance.

18 *Août.* Nous venons de voir une maison de correction, construite sur un plan fort ingénieux. Elle est bâtie en demi-cercle; sept étages contiennent chacun quatorze chambres ou divisions, toutes ouvertes du côté du centre commun : de ce centre, qui forme une saillie, et contient un escalier, l'on peut voir sans être vu tout ce qui se passe dans toutes les parties du bâtiment, c'est-à-dire, dans les quatre-vingt-dix-huit chambres, où les prisonniers travaillent solitairement et en silence. Cette tour, ou plutôt cette section de tour, est éclairée par le haut; il n'y a point de mauvaise odeur, point de bruit, beaucoup d'ordre; tout est au mieux, excepté que la correction ne corrige point; et l'on voit les mêmes individus revenir, de temps à autre, pour goûter de nouveau cette retraite philosophique.

Il m'arriva ici une chose qui mérite d'être rapportée. J'avais remarqué en écrit sur la porte une injonction de ne rien donner aux personnes qui montrent la prison aux étrangers. La femme qui nous conduisait me sembla trop attentive et complaisante pour ne pas s'attendre à quelque marque de notre reconnaissance : je lui mis dans la main une pièce de monnaie qu'elle reçut sans rien dire. En sortant, nous nous préparions à mettre quelque chose dans le tronc pour les *pauvres prisonniers;* mais le geolier me dit que cela n'était pas nécessaire, et que la personne qui nous avait accompagnés venait d'y mettre de notre part ce qui lui avait été donné. Nous n'en

aurions rien su ; elle s'était déjà retirée : il ne pouvait y avoir aucun motif d'ostentation ; elle avait reçu cet argent sans aucun témoin. *Où la vertu va-t-elle se nicher !*

Une maison grande et commode dans le meilleur quartier (*Queen Street*), bâtie en fort belle pierre de taille, vient de se vendre 3000 liv. sterl. ; une autre, à peu près égale, 2500 liv. sterl. ; et dans les rues plus éloignées, on peut acheter une maison, très-peu inférieure, pour 1800 liv. sterl., ou la louer pour 100 liv. sterl. par an, et environ 30 liv. sterl. de taxes. Un domestique mâle coûte de 35 à 40 liv. sterl. par an ; une cuisinière, 12 liv. sterl. ; une fille domestique, 8 liv. sterl. ; une voiture, y compris les gages du cocher, et tous frais quelconque environ 200 liv. sterl. par an. La terre est fort chère aux environs d'Édimbourg ; l'acre s'afferme à 10 liv. sterl. par an [1] ; à quelques milles de distance, de 6 à 7 liv. sterl. ; et toutes les terres labourables, entre Édimbourg et Berwick, de 5 à 6 liv. sterl. L'acre contient ici un cinquième de plus que l'acre d'Angleterre ; il n'y a pas de dîme à payer au clergé, ni taxe pour le soutien des pauvres, et les terres paraissent avoir une valeur non-seule-

---

[1] Il y a des terres appelées *feued lands*, qui s'afferment en rente perpétuelle sur le pied de 8 liv. l'acre, mesure d'Angleterre. Cette rente permanente doit devenir avec le temps simplement nominale, par la diminution successive de la valeur de l'espèce.

ment proportionnée à ces avantages, mais supérieure, et produisent un plus grand revenu qu'en Angleterre. Les fermiers qui ont cette grosse rente à payer, payent encore à leurs journaliers un salaire plus haut qu'en Angleterre, de 18 s. à 25 s. par semaine, ou de 3 s. à 4 s. par jour, au lieu de 2 s. à 2 s. 6 d. que l'on paye en Angleterre. Je ne comprends pas comment ils peuvent vivre; et cependant non-seulement ils vivent, mais payent leur rente aussi exactement qu'en Angleterre, et les fermes sont très-recherchées. L'habitude d'industrie et de frugalité des fermiers d'Écosse les fait rechercher par les propriétaires anglais.

Il n'y a aucune institution publique pour les pauvres, pas même pour les vieillards et les infirmes; et il n'y a d'hôpitaux pour les malades que dans les grandes villes. Les pauvres sont secourus par les contributions volontaires reçues aux portes des églises, et par la charité individuelle. Je tiens de M. A** le fait suivant: dix-sept ouvriers périrent au même instant dans une mine de charbon par le gaz hydrogène, qui s'en dégage continuellement; et un plus grand nombre aurait péri, s'ils n'eussent été secourus aussitôt par les ouvriers d'une mine voisine, malgré une sorte de rivalité qui existait entr'eux. Ces pauvres gens fournirent ensuite, en se cotisant, une somme de 12 liv. sterl. pour le soulagement immédiat des familles qui se trouvaient avoir perdu leur soutien, et trente-deux enfans en bas âge,

devenus orphelins, furent distribués sur-le-champ parmi les voisins et les parens de ces familles infortunées. M. A** observa en même temps qu'il y avait plus d'esprit public en Angleterre, et plus de bienfaisance et de charité individuelle en Écosse : cette différence est expliquée et commandée par les circonstances.

Des neuf jours que nous avons passés à Édimbourg, il n'y en a pas eu un seul sans quelques ondées de pluie ; mais c'est, nous dit-on, après une longue sécheresse. La température de l'air varie de 60° à 72° de Farenheit. Il est étrange de voir des femmes du peuple, d'ailleurs proprement mises, même avec des gants et un parapluie, marchant nus pieds sur le pavé, qui est fort uni, mais continuellement mouillé. Le marché au poisson de mer est fourni par des femmes de pêcheurs, que l'on voit arriver d'une distance assez considérable à pied, et à pieds nus, avec un énorme fardeau sur les épaules, assujetti par des bretelles qui se croisent sur la poitrine. Leurs maris arrivent de la pêche au point du jour, et elles partent tout de suite avec son produit. Elles ont l'air de la santé et de la gaieté, mais elles sont affreusement laides ; et en général, parmi le bas peuple, le sexe écossais n'est pas beau. Ceci me rappelle ce que Pennant observe d'une autre partie de l'Écosse. « Les personnes du beau sexe (j'en ai honte pour les Caithnésiens), sont les seules bêtes de charge. On les voit tourner patiemment le dos à un tas de fumier, et rece-

voir dans leurs paniers le fardeau qu'un maître impitoyable juge à propos d'y entasser avec sa fourche, puis passer à la file vers les champs, en troupes de cinquante à soixante ». Au reste, j'ai vu plus d'une fois dans les guérets de la Gaule amoureuse une femme et un âne attelés à la même charrue, et le laboureur en guenilles hâtant son attelage d'un fouet impartial. Ainsi il ne faut pas nous moquer des étrangers.

Nous avons beaucoup à nous louer de l'hospitalité d'Édimbourg, et nous ne quittons point sans regret une ville où nous avons été si bien accueillis.

21 *Août*. Hamilton. Nous partîmes hier matin. Les premiers 6 milles offrent une fort belle campagne, bien boisée et parsemée de maisons de plaisance dans des positions fort agréables, ensuite la route traverse une plaine de tourbières, très-cultivable en apparence, et sur laquelle nous observâmes de grands défrichemens commencés. Après avoir dîné à Lanerk, où nous arrivâmes de bonne heure, nous allâmes, en nous promenant, voir les chutes de la Clyde, à 3 milles de Lanerk.

La Clyde, comme toutes les rivières de ce pays-ci, est un torrent qui roule ses ondes couleur de café, mais claires et limpides, sur un lit de rochers. Ses rives perpendiculaires ont environ 150 pieds de hauteur, et sont composées de grandes faces de rochers, teintes en vert, en blanc, en couleur de soufre vif, par les diffé-

rentes espèces de mousse, dont l'éclat est rehaussé de riches touffes de fougère. Des arbrisseaux, des arbres même, sortent de toutes les crevasses; des festons de lierre y sont suspendus; ils jettent à travers le précipice leurs branches tortueuses, et le couvrent de leur ombre. Un sentier, commode et sûr, vous conduit le long de ce bord escarpé, ombragé de grands arbres, croissans sur la pente rapide d'une colline qui s'élève beaucoup au-dessus de vous sur la gauche. Des fontaines d'eau vive et pure en descendent, et traversent le sentier en plusieurs endroits. La même scène, la même espèce de décoration, et pourtant toujours variée, se répète à vos yeux sur la rive opposée, en angles réciproquement saillans et rentrans. Tournant à un coin, la grande chute (*Corra Lin*) se présente à votre vue; elle est divisée en plusieurs étages formés par différens lits de rochers; le torrent, tout noir et tout écumant se précipite avec fracas. Remontant toujours le long de la rivière, la profondeur de l'encaissement paraît être moitié moindre qu'elle n'était au-dessous de la grande chute, et n'est plus si uniformément perpendiculaire; on peut en quelques endroits descendre le long du rocher jusqu'au bord de l'eau. Le sentier continuant (son étendue est d'environ un mille) vous conduit bientôt à une seconde chute (Bonyton), puis à une troisième, jusqu'à ce que la rivière, élevée enfin jusqu'à votre niveau, vous présente un paysage d'un genre tout-à-fait différent. Ici

une pelouse verte et unie, parsemée d'arbres, s'étend jusqu'au bord de l'eau, qui coule rapidement, mais ne tombe plus. Quelques pavillons rustiques, tapissés de mousse sèche, comme celui du duc de Buccleugh, mais beaucoup plus petits, et de simple utilité en cas de pluie, sont disposés sans ostentation dans divers endroits; l'un d'eux est à côté d'une source d'eau vive qui sort du rocher.

Ce beau lieu appartient à lady Ross, l'autre rive appartient aussi à une dame; on ne pourrait faire choix de résidences plus agréables. J'aime mieux ceci que Piercefield. Le Wye est troublé, dormant et fangeux; la Clyde est turbulente, vive et claire; et sa couleur de café, loin d'être un défaut, répand une teinte harmonieuse sur la blancheur de l'écume des chutes, qui autrement ressembleraient trop à des cascades de magnésie.

Nous avons recommencé notre promenade ce matin, plus épris encore qu'hier des charmes de lady Ross, auxquels nous avons rendu un nouvel hommage de trois heures. J'ai essayé quelques esquisses, mais sans succès. Les objets sur lesquels la vue plonge ne sont pas propres au dessin. Il y a d'ailleurs ici un peu trop d'uniformité; la nature sait varier tout; le pinceau n'a pas le même pouvoir, et le crayon encore moins. Lady Ross devrait faire placer une échelle, ou pratiquer un escalier qui permît aux amateurs et aux artistes de descendre au pied de la grande chute.

En revenant de Lanerk, nous nous sommes arrêtés un moment à une manufacture de fil de coton, la première, dit-on, qui ait été établie en Écosse, et la plus considérable. C'est un établissement prodigieux; il y a quatre bâtimens en pierre, de 150 pieds de façade chacun, haut de quatre étages, avec quinze à vingt fenêtres de front, outre plusieurs autres bâtimens moins considérables. Le nombre d'ouvriers se porte à deux mille cinq cents; la plupart sont des enfans, qui vont à l'ouvrage à six heures du matin, et le quittent à sept heures du soir; ils ont, pendant cet intervalle, une heure et un quart pour leurs repas, et le soir de huit à dix heures ils vont à l'école. Les enfans commencent à être employés à l'âge de huit ans, et reçoivent 5 schelings par semaine; plus âgés, jusqu'à une demi-guinée. Une partie de ces enfans habite des maisons auprès de la manufacture; d'autres demeurent à Lanerk, qui est à un mille de distance. On nous a assuré que ceux-ci se distinguent aisément des autres, par leur air de santé, dont ils sont redevables à l'exercice que cette distance les oblige à prendre quatre fois par jour : douze heures de travail, outre deux heures d'école, sont certainement beaucoup trop pour des enfans. Il me semble que les lois devraient interposer leur protection entre l'avarice et la nature. Il faut pourtant convenir que ces petits malheureux ne nous parurent point avoir l'air souffrant.

L'accroissement prodigieux des manufactures

en Angleterre, et l'application de la force de l'eau au mouvement de leurs machines, menaçaient de défigurer la plupart des sites pittoresques et de polluer également les belles eaux et les bonnes mœurs de la campagne. Mais à force de manufacturer et d'inventer des machines, et de substituer des forces artificielles aux forces naturelles, on en est venu à tirer de l'eau un pouvoir nouveau : au lieu de se servir de son poids, on s'est servi de son expansion, et la pompe à feu a fourni aux hommes un moyen si puissant, si commode, et si économique dans un pays à charbon fossile, que l'on a abandonné entièrement les chutes d'eaux. Mais la grande manufacture que nous venons de voir a été établie ici avant cette belle découverte. Le prix de la pompe à feu et du charbon est plus que compensé par l'avantage d'avoir les manufactures dans le lieu même où sont les matières premières, dans le lieu de consommation ou d'exportation, et au centre d'une grande population, où les ouvriers sont faciles à obtenir, plutôt que dans des déserts et parmi les montagnes. On m'assure qu'il y a jusqu'à des moulins à farine pour lesquels la pompe à feu est en usage.

Nous sommes partis de Lanerk à pied, et avons pris un sentier qui conduit le long du bord d'une espèce de ravine, ou plutôt de tranchée naturelle, de 5 à 600 pieds de profondeur, mais de moins de largeur, ouverte en zig-zag dans toute l'épaisseur des rochers, dont les angles saillans

et rentrans correspondent à travers l'épouvantable fente, projetant leurs cimes sourcilleuses parmi les bois qui tapissent les deux côtés de l'abîme. La face grise et mousseuse des rochers est sillonnée de fentes profondes, divisée en étages de verdure, et percée de cavernes inaccessibles. Dans le fond, la petite rivière Mouse se tourmente à pure perte sur son lit de débris entassés : on sait qu'elle est là, mais on ne la voit ni ne l'entend que de loin en loin à la dérobée.

Le sentier est si étroit, si tortueux, si glissant, et s'avance en quelques endroits si près du bord de l'abîme à sa droite, que l'on saisit machinalement les branches ou les racines à sa gauche de peur d'y tomber. Le *guide* vous montre l'endroit où la meute de *sa grâce* [1], le duc d'Hamilton, poursuivant un renard, se jeta à corps perdu le long d'un précipice presque droit, et après une culbute de plus de 500 pieds (mesurée après l'événement), tomba dans l'eau sur les talons du renard, et le prit. Plus loin, il vous montre parmi les rochers un antre obscur qui servit de retraite au héros écossais Wallace, il y a plus de cinq siècles, puis, si vous avez le courage d'y regarder, le bord d'une face verticale de rocher, le long de laquelle le printemps passé un jeune paysan se laissa dévaler quelques centaines de pieds, suspendu par une corde que tenaient deux de ses compagnons, pour attraper

---

[1] Titre des ducs et des archevêques en Angleterre.

un nid de *faucons gris* (*gray hawks*) qu'ils vendirent 15 schellings. Enfin, après être descendus de ces hauteurs, le guide nous a fait passer, avant de nous quitter, sur un petit pont d'une seule arche, bâti par les *Pictes*, ce qui est d'une antiquité imposante. Les pierres en sont arrondies par le temps, grises et mousseuses.

Nous avons rencontré, dans cette promenade, plusieurs compagnies de voyageurs, chacune avec son *guide* ; et je n'ose pas me flatter d'être le seul qui ait recueilli les anecdotes précieuses que je viens de donner, ou le premier par qui elles aient été communiquées au public.

Rentrés dans le grand chemin, nous avons trouvé notre voiture, et joui du plaisir qui, après tout, en vaut bien un autre, d'être emportés rapidement, sans effort et sans fatigue, et de voir tout un beau pays passer, fuir, et se renouveler sans cesse à vos côtés.

Bientôt pourtant il a fallu quitter encore cette jouissance passive, et descendre par un sentier frayé par maint *touriste*, jusqu'à notre belle rivière *Clyde*, qui fait ici une autre chute plus magnifique encore que celles de Corra Lin et de Bonyton, mais dépouillée de tous ces accessoires pittoresques qui font ressortir les beautés de celles-ci.

Nous avons trouvé, à notre arrivée ici (Hamilton), une invitation pressante de la part de M. C** de venir loger chez lui, à un mille d'Hamilton, et il est venu lui-même réitérer cette

politesse, à laquelle nous nous sommes refusés; mais nous avons accepté avec plaisir l'offre qu'il a bien voulu faire, de nous accompagner demain au château.

27 *Août*. Hamilton-House (la maison Hamilton, que l'on appelle aussi le *Palais*), n'est en effet qu'une grande maison, sans mérite d'architecture, bâtie sur un site tout plat; mais le beau gazon et les beaux arbres répandent ici comme partout, un charme qui fait oublier l'absence d'autres beautés. On dit pourtant que le parc offre des variétés de situation. Nous avons trouvé ici une assez grande collection de tableaux, et l'un d'eux a une haute réputation; c'est Daniel dans la fosse aux lions, par Rubens. Le prophète est assis tout nu sur une pierre au fond de la fosse; il a tout à l'entour un troupeau de lions et de lionnes qui ne s'occupent guère de lui: cependant il en a une peur effroyable; ses mains jointes, ses coudes et ses genoux serrés, toute son attitude annonce la terreur. L'expression du visage est basse et vulgaire; on s'imagine voir un malfaiteur au lieu d'un prophète; nulle apparence de confiance dans la Providence, et de pieuse résignation; le malheureux paraît croire qu'il a mérité d'être mangé, et qu'il le sera aussitôt que les lions auront appétit. Il y a un trou au-dessus de sa tête, par lequel la lumière pénètre dans le souterrain, et qui lui sert sans doute de porte, ainsi que de fenêtre. Cette ouverture est si basse, qu'à moins d'avoir perdu la

tête, le prophète devrait s'apercevoir que d'un saut il pourrait se tirer de ce mauvais pas. Afin de rendre bonne et impartiale justice à Rubens, je crois devoir citer un auteur d'un goût irrécusable sur ce même tableau. Ceux qui n'entendent pas l'anglais, n'ont qu'à supposer son opinion diamétralement opposée à la mienne [1]. Tout ce

---

[1] « But the glory of Hamilton is Daniel in the Lion's Den, by Rubens. It would perhaps be doing more than justice to its merit, to rank it above the most capital pictures by this master in England; two or three of those especially in the possession of the Duke of Marlborough, and that celebrated one of Simon's Supper, at Houghton-Hall: but, without entering into any invidious comparison, it is certainly a noble work. The prophet is represented sitting naked in the middle of a cave, surrounded by lions; an opening at the top, through which he had been let down, affords light to the picture; in his face appears ineffable expression. Often do we hear the parading critic in a gallery of pictures displaying the mixed passions where they never existed. For myself, indeed, I can not see how two passions can exist together in the same face; when one takes possession of the features, the other is expelled. But, if the mixed passions ever did exist any where, they exist here; at least, from the justness of the representation, you are so entirely interested in the action, that the imagination is apt to run before the eye, and fancy a thousand emotions, both of hope and fear, which may not really exist. The former appears the rulling passion; but a cold damp sweat hangs evidently on the cheek, the effect of conflict. The whole head, indeed, is a matchless piece of art, nor is the figure inferior. The hands are clasped; agony appears in every

que dit cet auteur sur les accessoires du tableau, et sur l'imagination en général et les moyens de l'exciter, est si juste et si vrai, que son opinion

---

muscle, and in the whole contracted form. And, indeed, so far I think we may admit the mixed passions. One passion may take possession of the face, while another may actuate the limbs. We may allow, for instance, a mother to clasp her infant in her arms, with all the tenderness of love, while her features are marked with terror at the soldier who strikes it with his sword. In the same way we may here allow the hands to be clasped in agony. while hope alone is seated in the face. In a word, nothing can be more strongly conceived, more thoroughly understood, more delightfully coloured, or more delicately touched, than this whole figure. I should not, indeed, scruple to call it the noblest specimen I have ever seen of the art of Rubens. It is all over glowing with beauties, without one defect; at least it had no defect which I was able to discover. But although the principal figure (on which I dwell, because it is so very capital), exceeded my expectation, yet the whole of the picture, I must own, fell beneath it. The composition is good; the lions, of which there are six, with two lionesses, are well disposed, and stand round the prophet with that indifference which seems to have arisen from a satiety of food; one is yawning, — another stretching, — and a third lying down. An artist of inferior judgment would have made them baying at the prophet, and with held by the Almighty from devouring him, as a butcher restrains his dog by a cord. The only fault I observed in the composition arises from the shape of the picture. The painter should have allowed himself more height; which would have removed the opening at the top to a greater distance, and have given a more dismal aspect to the inside of the den; at present

sur la figure principale en reçoit beaucoup de poids ; et je me reprocherais encore plus que je ne le fais de n'avoir su voir dans le Daniel de

---

the opening is rather paltry. This has induced some judges to suppose, what does not seem improbable, that the picture was not originally painted on one great plan; but that the painter, having pleased himself with the figure of Daniel, added the appendages afterwards. But the great deficiency of this picture is in the distribution of light. No design could possibly be adapted to receive a better effect of it; as the light enters through a confined channel at the top, it naturally forms a mass in one part of the cave, which might gradually fade away; this is the very idea of effect. The shape of the mass will be formed by the objects that receive it; and if bad, they must be assisted by the artist's judgment. Of all this Rubens was aware; but he has not taken the full advantage which the circumstances of his design allowed. A grand light falls beautifully upon his principal figure, but it does not graduate sufficiently into the distant parts of the cave; the lions partake of it too much; whereas, had it been more sparingly thrown upon them, and only in some prominent parts, the effect would have been better, and the grandeur and the horror of the scene more striking. Terrible heads standing out of the canvas, their bodies in obscurity, would have been noble imagery, and have left the imagination room to fancy unpictured horrors. That painter does the most who gives the greatest scope to the imagination; and those are most sublime objects which are seen in glimpses, as it were; mere coruscations — half viewless forms, and terrific tendencies to shape, which mock investigation. The mind, startled into attention, summons all her powers, dilates her capacity, and, from a baffled effort to comprehend what exceeds the limits of her embrace, shrinks back on herself,

Rubens tout ce qu'il y a vu, si je n'étais pas convaincu de l'arbitraire qui gouverne le goût dans les beaux-arts, et si je ne soupçonnais pas que M. Gilpin a pu être séduit par le prestige du nom. Les connaisseurs prennent leurs modèles d'excellence parmi les ouvrages des pères de l'art, et perdent de vue la nature.

« Widely stray
Where Virgil, not where fancy leads the way ».

La Bruyère appelle cette espèce de goût des connaisseurs en peinture, « Goût de comparaison ». Il y a tout auprès de Rubens un très-bon tableau de N. Poussin. Le groupe de femmes et de disciples autour du corps de Jésus-Christ est d'un grand mérite, et le coloris est moins terne qu'à l'ordinaire. Nous avons remarqué plusieurs excellens portraits par Vandyck.

---

with a kind of wild astonishment, and severe delight. Thus Virgil, describing the gods, who, envelopped in smoke and darkness, beat down the foundations of Troy, gives us, in three words, *apparent diræ facies*, more horrid imagery, than if he had described Jupiter, Juno, and Pallas, in a laboured detail, with all their celestial panoply; for when the mind can so far master an image, as to reduce it within a distinct outline, it may remain grand, but it ceases to be sublime, if I may venture to suggest a distinction. It then comes within the cognizance of judgment, an austere, cold faculty, whose analytic process, carrying light into every part, leaves no dark recesses for the terror of things without a name ».

Gilpin's Scotch Tour, p. 56 to 64.

Chatellerault est une dépendance d'Hamilton-House, du nom de quelques anciennes possessions de cette famille en France. La route qui y conduit passe le long d'un ravin profond, qui ressemble en diminutif à celui de la rivière Mouse, que nous avons vue il y a deux jours; c'est l'Avon, autre petit torrent qui occupe le fond de celui-ci. Nous aperçûmes de loin quelques chênes d'une grosseur extraordinaire, qui prouvent assez que si l'Écosse n'abonde point en arbres, ce n'est pas la faute du sol ou du climat.

Nous avons fini la journée chez notre obligeant conducteur. Les roses de son jardin sont en pleine fleur, et les cerises n'ont pas encore passé; les petits pois et les choux-fleurs sont dans leur primeur, et la récolte des foins a voyagé avec nous de Londres ici; c'est près de deux mois de différence. L'été de l'Écosse est incertain, tiède et tardif; toutes les saisons s'y confondent, et il n'y fait jamais ni froid ni chaud : c'est, suivant moi, en faire l'éloge.

24 *Août.* Glasgow. Hier matin nous fûmes voir les ruines de Bothwell-Castle, qui ornent le parc de lord Douglas. Ce morceau d'antiquité a été trop rajeuni peut-être; on dirait, qu'après avoir été enlevé de son lit de décombres, bien lavé et brossé, il a été reposé doucement sur un tertre d'une belle pelouse verte et rase qui domine sur la Clyde. Les allées du parc sont tracées dans le meilleur goût, et les situations où elles vous con-

duisent sont véritablement délicieuses. On nous laissa la liberté de nous promener dans ce beau lieu, sans être suivi de personne pour nous surveiller et recevoir notre argent; politesse qui mérite bien d'être remarquée.

Le soir, nous fûmes accueillis à Mill-Hugh (résidence du feu célèbre professeur Millar), avec l'hospitalité écossaise, par la famille du professeur. Cette maison est située dans une de ces petites vallées vertes, ombragées et solitaires, traversées d'un courant d'eau-vive et bruyante, qui se rencontrent fréquemment en Écosse : on y donne à ces situations le nom de *holms*, et le ruisseau s'appelle *burn*.

A notre arrivée à Glascow, ce matin, nous avons trouvé à l'auberge des invitations et des offres de service aussi obligeantes qu'inattendues de la part de plusieurs de ses habitans; ce n'étaient point de simples formes de politesse; car, en moins d'une heure, le professeur M**, M. G** et M. H**, ayant appris que nous avions si peu de temps à rester ici, sont venus nous prendre pour nous conduire dans les principales manufactures : moulins à carder le coton, moulins à filer, moulins à tisser, moulins à toutes choses. La main humaine semble être réservée pour ce qui demande de l'intelligence; c'est de l'eau ou de l'air que l'on emprunte toute la force physique, et la pompe à feu en est généralement l'organe. Une pompe à feu de la force de quarante chevaux, consomme environ cinq charretées de

charbon en vingt-quatre heures (environ 11,000 livres pesant). Le charbon est ici à très-bon marché ; cependant l'entretien de 120 chevaux (pour trois relais de 40 chacun) ne coûterait qu'environ le double de l'entretien de la pompe à feu. Dans tout autre pays où le charbon serait moins abondant, la pompe à feu serait un agent plus dispendieux que les chevaux qu'elle représente. Cette grande consommation est cependant une circonstance heureuse pour l'Angleterre, si riche en charbon fossile, en ce qu'elle lui assure l'usage presque exclusif d'un pouvoir prodigieux, et suffisant pour lui donner une supériorité décidée dans la plupart des arts mécaniques. Il y a plus d'un siècle que les principes de la pompe à feu ont été découverts et mis en usage ; mais il n'y a que vingt-cinq ou trente ans que cette machine (on pourrait presque dire ce corps vivant) a été portée à sa perfection présente par le célèbre M. Watt. L'expression de la force de la pompe à feu en chevaux semble plus adaptée à la pratique qu'à la science mécanique. On entend par la force d'un cheval, dans cette évaluation de la pompe à feu, une force suffisante pour élever un poids de 33,000 livres à la hauteur d'un pied en une minute de temps ; ce qui revient à environ 90 livres à 4 milles de distance horizontale en une heure ; force plus grande que celle d'un cheval de trait ordinaire, qui n'est pas évaluée à plus de 70 livres ; c'est-à dire, qu'un cheval attelé à une charrette pesant, avec

son chargement, 40 quintaux, et avançant au pas sur un chemin uni et horizontal, fait usage d'une force qui éleverait environ 70 livres, si le trait, passant par une poulie, soulevait un poids perpendiculairement.

Les manufactures ainsi associées aux sciences semblent produire avec la facilité et avec la fécondité de la nature. On s'étonne de voir sortir d'entre les dents de roues innombrables obéissant à une force qui ne se lasse jamais, la laine ou le coton en longues cardes blanches et légères, que d'autres rouages saisissent, qui coulent ensuite en fontaines de fils, et se perdent parmi le tourbillon des fuseaux. L'œil d'une femme ou d'un enfant parcourt sans cesse tout ce mécanisme; la main répare, sans arrêter le mouvement, les accidens auxquels une force aveugle ne saurait pourvoir, et paraît commander la manœuvre des bataillons de roues et de fuseaux dans leurs évolutions compliquées. La navette, obéissant également à une impulsion étrangère, n'est point poussée par la main du tisserand; celui-ci ne fait que surveiller et réparer, et produit ainsi dans un jour 48 *yards* de toile, au lieu de 4 ou 5, sur le métier ordinaire. Passant rapidement d'une chose à l'autre, on n'a le temps que de s'étonner, sans rien comprendre assez distinctement pour expliquer ce que l'on a vu, ou même pour s'en souvenir. Je me rappelle pourtant une chose qui nous a frappés par son ingénieuse futilité; c'est

un moulin à broderie. On voit une multitude d'aiguilles qui se meuvent d'elles-mêmes, et produisent, comme par enchantement, un dessin régulier : cette machine ressemble assez à celle à faire les bas.

Je ne sais s'il n'y a pas aussi des moulins à teinture. La force de l'eau est au moins employée dans ce département pour presser le fil sortant de la teinture, au lieu d'en exprimer la liqueur en le tordant avec un bâton, suivant l'ancien procédé, qui était lent et endommageait les fils. Cette presse à l'eau est aussi simple que puissante; une petite caisse, de 3 pieds environ en tous sens, très-fortement construite en fer, à ce que je crois, a un couvercle, ou plutôt un piston, qui monte et descend dans son intérieur; l'eau est introduite sous ce piston par un tube ou tuyau, muni de deux soupapes. L'eau qui se trouve entre les deux soupapes, étant fortement comprimée par l'action d'un levier, mis en mouvement par un ou deux hommes, s'échappe dans la caisse à travers l'une des soupapes (l'autre se fermant par le même effort). Chaque coup de levier refoule une petite portion d'eau dans la caisse, comme le coin qu'enfoncerait un coup de marteau, soulevant insensiblement le piston, et comprimant tout ce qui lui est opposé. L'effort produit par le travail de deux hommes, en cinq minutes, est estimé égal au poids de 50 tonneaux (de 2,000 livres chacun), sur une surface de 3 pieds en carré. Le mécanisme de

cette presse m'a paru être l'inverse de la machine pneumatique, et ressemble en principe au bélier hydraulique de M. Montgolfier; seulement le levier est ici substitué à la chute d'eau. Cette machine, que l'on pourrait construire de manière à être portative, serait d'une grande utilité pour soulever d'immenses fardeaux; sa puissance n'a d'autre limite que la résistance des parois de la caisse, ou corps de pompe, dont la forme devrait être cylindrique, au lieu de carrée. La quantité d'eau nécessaire est seulement autant que la caisse peut contenir.

La plupart de ces manufactures requièrent une température égale et constante d'environ 70° de Farenheit, ce qui, excédant la température extérieure, oblige à tenir les fenêtres constamment fermées; elles ne peuvent même pas s'ouvrir, à cela près, d'un seul carreau par fenêtre : l'air que l'on respire n'est par conséquent pas des plus purs. La température de 90° à 100° est même nécessaire à quelques-unes des manufactures, qui ont des poêles été et hiver. Les ouvriers ne paraissent pas incommodés de cette température; elle semble insupportable, lorsqu'on vient de l'air extérieur, qui est au-dessous de 60°; et cependant c'est celle à laquelle nous avons été souvent exposés à New-York pendant plusieurs jours.

Les pompes à feu fournissent chacune une source d'eau chaude, qui sert à laver et à d'autres usages : on a des bains chauds propres et

commodes; ceux en marbre coûtent 3 schellings, en pierre 2 schellings.

25 *Août.* Continuant notre cours de curiosités, nous avons vu ce matin, ou plutôt parcouru à la hâte, le muséum appelé *Hunterian*, du nom de M. Hunter, chirurgien célèbre, son fondateur. Il est riche en monstruosités anatomiques, principalement du fœtus humain. La collection de minéraux paraît considérable; celle de médailles, que nous n'avons point vue, est très-riche : le tout est fort bien arrangé dans un beau local. Nous avons aperçu, avec quelque regret, une lettre originale de Washington, exposée aux regards du public sous un verre. Cette lettre est adressée à son tailleur, auquel il donne des ordres pour un grand uniforme, avec un certain degré d'intérêt et d'importance qui déroge un peu des bienséances héroïques. On sait assez que les grands hommes ne sont pas toujours en scène; mais j'avoue que je voudrais avoir une autre lettre à substituer à celle-là.

Cette ville possède la seule église gothique que le zèle des réformateurs ait respectée en Écosse; elle est très-ancienne; l'architecture en est lourde et sans beauté. On vous montre sous son pavé une sorte de seconde église souterraine, basse et obscure : son aire est hérissée de tombeaux; c'est un vaste sépulcre; et les piliers, peints en noir semés de larmes blanches, ajoutent à la sombre impression du lieu.

Nous avons vu chez M. G**, négociant de

cette ville, une collection de tableaux de beaucoup de mérite. J'ai remarqué deux excellens Titien, un Rembrandt, que j'aime encore mieux (Lazare au tombeau); il y a une sorte de charme magique dans le coloris de ce grand artiste, et pourtant ce coloris est sans couleurs; ce n'est presque que du noir et du blanc, qu'une teinte jaunâtre harmonieuse, un contour vague, dont le trait échappe; et tout cela produit le plus grand effet. On voit aussi là un très-bon Murillo.

J'ai eu le plaisir de rencontrer ce matin, à déjeûner, chez M. B**, le célèbre professeur D. S. d'Édimbourg, et ensuite à dîner chez M. G**, à la campagne. On a parlé de Cobbett et de son procès, dans lequel il a plaidé lui-même, à l'exemple d'un autre écrivain prévenu de libellisme, M. Perry, mais avec un succès bien différent. Quelqu'un de la compagnie dit: « *Cobbett wanted to be Perry, when he ought to have been mum* ». Il est de l'essence du calembourg de ne pouvoir être traduit; par conséquent, je n'entreprendrai pas de traduire celui-ci; tant pis pour ceux de mes lecteurs qui n'entendent pas l'anglais : car je les avertis qu'il est aussi bon qu'un calembourg puisse être; et je remarquerai, de plus, que la *nation pensante* par excellence ne laisse pas d'être adonnée à cette espèce de contre-esprit. *Vox et prœterea nihil.*

On parla du journal de M. Windham, qui

remplit quatorze volumes, comme *mémoires de son temps*. Cet écrit est d'un trop grand intérêt, pour être long-temps refusé au public ; la dernière ligne en fut écrite immédiatement avant l'opération qui termina sa vie. Peut-être qu'après tout, le journal n'existe pas.

L'anecdote suivante me surprit : David Hume, si connu en France comme grave philosophe et métaphysicien profond, légua par testament à son ami John Hume, autre homme de lettres, l'auteur célèbre de *Douglas*, certain excellent vin de Madère que l'on savait être très-goûté de ce dernier, et certain vin d'Oporto que l'on savait également qu'il n'aimait point, avec la condition expresse (et tout cela dans le testament) que l'ami John Hume boirait le vin d'Oporto jusqu'à la dernière goutte, avant de toucher au vin de Madère. Voilà une plaisanterie bien bizarre, et dont on ne s'aviserait probablement nulle part que dans cette île ! On voit bien pourquoi Rabelais l'appelait *l'île des Sonnettes*.

L'incrédulité de David Hume est bien connue ; et quoique bon homme d'ailleurs, on sait qu'il avait passé sa vie à ébranler ces opinions d'une existence future, qui sont, après tout, le plus ferme appui de la vertu, la dernière espérance des malheureux, et fournissent le seul contre-poids au mal qui existe dans ce monde, la seule explication dont il soit susceptible. Les enfans chantent, quand ils ont peur ; et il est tel philosophe qui pourrait bien chanter quel-

quefois vers la fin de sa vie. On montre près d'Edimbourg, dans un lieu élevé et remarquable, sur le penchant de Caton-Hill, le tombeau que ce philosophe matérialiste prit soin de bâtir pour recevoir tout ce qui devait rester de son existence. « L'immortalité, dit Villeterque, est le songe du dernier sommeil; on ne se réveille pas pour en jouir ». Hume était un de ceux qui ne comptent pas sur le réveil, et le voilà qui s'occupe de sa mémoire parmi les hommes, et s'accroche à tout pour se créer un avenir. C'est une chose bien tenace que ce sentiment d'immortalité ! L'intelligence humaine, au sens de quelques philosophes, n'est qu'une modification de la matière. La matière pense; c'est-à-dire, qu'elle possède des qualités si entièrement différentes de toutes celles que nous lui voyons, qu'autant vaudrait la supposer autre, et lui donner un autre nom. Combien ils se glorifieraient de le lui donner ce nom, s'ils pouvaient se flatter d'être les premiers à le faire ! Qu'ils seraient fiers de reconnaître une faculté intelligente distincte de la matière, si la voix unanime de tous les peuples ne l'avait proclamée avant eux ! Burus adressait à un insecte, que le soc de sa charrue avait arraché de la terre, ces paroles d'un sens si profond et si triste :

Still thou art blest compared to me,
The present only toucheth thee;
But oh ! I backward cast my eye
    On prospect drear,

And forward, tho' I cannot see,
I guess and fear.

Quel malheur en effet que la faculté de voir et de prévoir à demi, et qu'il est criminel d'augmenter cette perplexité infortunée !

On s'est accordé à dire qu'un grand nombre des habitans des villes de la Grande-Bretagne, moins pourtant en Écosse qu'en Angleterre, est du parti des réformateurs absolus ; mais que la masse du peuple des campagnes s'occupe peu de ces questions. Le fait est que presque toutes les villes considérables de la Grande-Bretagne sont des villes de manufactures ou de commerce maritime. Leurs habitans sont exposés à des épreuves dangereuses par les vicissitudes de leur métier ; ils gagnent souvent beaucoup, et s'adonnent au luxe et à la débauche, et dans d'autres temps trop peu, et sont misérables et mécontens. Dans l'un ou l'autre cas, ils sont frondeurs et turbulens ; et bien qu'il y ait ample lieu à réforme dans le gouvernement, il y a probablement autant, pour le moins, à réformer dans les mœurs de ces réformateurs eux-mêmes. Les rassemblemens de population dans les villes ont fait éclore la liberté dans les rangs inférieurs de la société, et l'excès de ces rassemblemens, la licence.

Il est fort singulier que l'Écosse, si récemment unie à l'Angleterre, et avec tant de choses qui servent à rappeler son ancienne indépendance, ou plutôt son ancienne existence séparée, soit

maintenant plus attachée au gouvernement anglais, plus tranquille et plus loyale, qu'aucune partie de l'Angleterre. Pourquoi l'Irlande est-elle dans un état si opposé? d'où vient la différence?

M. G**, qui s'occupe d'agriculture, nous dit qu'il venait de vendre la récolte d'un champ de patates sur pied, à quelque chose de plus que 30 liv. sterl. l'acre; c'est-à-dire, que l'acheteur lui donne cette somme pour les patates en terre, et récoltées à ses propres frais. Cela paraît prodigieux, et s'il y a tant d'avantage à cette culture, comment se fait-il qu'elle ne prévaut pas au point de ramener l'équilibre entre le revenu d'un champ de patates et celui d'un champ de blé? La taxe d'un dixième sur tout revenu ne se calcule point sur le produit de la culture, mais sur la rente; et lorsque le propriétaire est son propre fermier, la rente est évaluée de manière à ne pas taxer l'industrie, ni épargner le mauvais cultivateur.

Telle est l'industrie moderne, que telles terres, affermées il y a quelques années à 2 schellings l'acre, rapportent maintenant 4 guinées; c'est-à-dire, quarante-deux fois autant, et la rente payée bien plus facilement, ou au moins bien plus régulièrement qu'autrefois. On dit ici que les fermiers écossais ne sont pas aussi aveuglément attachés aux vieilles méthodes que ceux d'Angleterre, et qu'ils sont plus disposés à profiter des découvertes modernes; mais le grand

secret de leurs succès se découvre dans la frugalité, peut-être un peu sordide, des mœurs de ce peuple, et dans leur industrie infatigable; ils remportent le prix de la course comme la tortue sur le lièvre.

Il est arrivé ici et à Greenwich, depuis quelques temps, des renforts considérables de blé et de farine; et il en est attendu davantage, qui arriveront trop tard, car la nouvelle récolte est passable, et les prix baissent. On assure qu'il est venu plus de blé de France en Angleterre, dans l'espace de quelques semaines, le printemps dernier, que d'Amérique dans toute une année, à aucune époque précédente. Ce surplus de subsistances, qui permet de grandes exportations de grains, provient, ou d'une agriculture très-florissante, ou d'une population qui ne l'est pas, et diminue. Dans les États-Unis, la population suit toujours de trop près les subsistances pour laisser un grand surplus à exporter.

Les habitans de cette ville ont élevé un monument à la gloire de Nelson; c'est un obélisque de 150 pieds de haut, sur un dessin de M. Craig: à peine fini, il vient d'être frappé du tonnerre, et l'effet de cet accident est fort singulier. Plusieurs pierres de taille ont été arrachées de la muraille, mais y restent accrochées par un coin, comme une porte tournant sur ses gonds. L'état de cet obélisque est, à tous égards, si menaçant, que l'on n'ose pas même élever un échafaud pour le démolir.

26 *Août.* Nous avons pris congé de nos nouvelles connaissances de Glasgow avec regret, et nous espérons de voir encore quelques-unes d'elles avant de quitter l'Écosse. C'est aujourd'hui dimanche, et nous avons rencontré dans les rues, et hors de la ville un grand nombre de femmes qui s'y acheminaient dans leur plus haute parure; robes de mousseline blanche, schalls, bonnets de velours noir, des gants même, et des parasols; mais leurs bas et leurs souliers à la main, marchant pieds nus dans la boue. On défend cette coutume, comme *propre*, car il faut absolument se laver les pieds; comme *salubre*, car on est sûr de n'avoir pas une chaussure humide, et elle est évidemment *économique*.

Entre Glasgow et Dumbarton, on voit le canal qui unit une mer à l'autre; sa navigation paraît fort active. Il a 35 milles de long entre les deux rivières, Forth et Clyde, s'élevant dans cet intervalle a une hauteur totale de 160 pieds, par 39 écluses. Il admet des bâtimens tirant 8 pieds d'eau, larges de 19 pieds, et longs de 73 pieds. Il passe par-dessus nombre de vallées, au moyen d'aquéducs; le principal a 65 pieds de hauteur, et 420 pieds de longueur. Ce beau canal, fini depuis vingt ans seulement, n'a coûté que 200,000 liv. sterl.[1]

[1] Le grand canal militaire qui traverse le nord de l'Écosse d'une mer à l'autre comme celui-ci, c'est-à-dire, d'Inverness au fort William, a coûté trois fois plus, sans être aussi utile.

Nous voyons de tous côtés, dans la campagne, ces mêmes habitations ornées que nous admirions en Angleterre; elles sont ici en aussi grand nombre, et ont le même entourage de plantations, et de verte pelouse, quoique peut-être pas aussi soigné.

Le grand nombre de lieux publics où l'on se rend de toutes les parties de la Grande-Bretagne, sous prétexte de prendre les eaux ou des bains de mer, et qui sont toujours pleins dans la belle saison, m'avait fait soupçonner la sincérité du goût de ses habitans pour la campagne, et pour la vie retirée et domestique que l'on y mène. D'un autre côté, nous avons trouvé le nombre de maisons de campagnes, que j'appelle gentilhommières, si prodigieux, que tous ces lieux publics réunis ne pourraient contenir qu'une bien petite portion de leurs habitans; ce qui prouve qu'en général ils restent chez eux.

Le fort de Dumbarton est perché sur un roc isolé, plus considérable, mais d'ailleurs semblable à celui d'Édimbourg, s'élevant comme un vaste pilier du milieu d'une plaine. Sans l'avoir examiné de près, je n'ai aucun doute qu'il ne soit basaltique, et de l'espèce de roche appelée en Écosse Whyn; elle est d'un gris de fer foncé, d'un grain fin, parsemé de petits points blanchâtres, dure et pesante, et se décomposant à l'air plus rapidement qu'on ne devrait l'attendre de sa dureté. Lorsque l'on en brise un morceau, on trouve que la couleur pâle de la surface pé-

nètre un demi-pouce ou même plus dans l'intérieur. Cette roche est toujours en grandes masses informes et jamais en lits.

Nous voici arrivés à *Bath Inn* dans une situation charmante, sur le bras de mer que forme l'embouchure du Clyde, 7 milles au-dessous de Dumbarton et 23 de Glasgow. Il n'y a point de chevaux de poste dans le pays de montagnes (highlands) que nous allons parcourir, et nous avons loué pour cette tournée une paire de chevaux, qui coûte 40 shellings par jour, et 4 shellings pour boire au cocher.

27 *Août.* De Bath Inn par Ardincaple, nous avons suivi le bras de mer, et ensuite 9 milles le long de Loch Gare, autre bras de mer, qui est une branche de celui que forme le Clyde, et pénètre dans les terres comme un grand fleuve, sans en recevoir pourtant aucun; à son extrémité, laissant la voiture au pied d'une hauteur, nous avons monté au sommet, où s'est déployé à nos yeux un point de vue magnifiquement sauvage. Le paysage de Loch Gare, que nous quittons est riant, cultivé, et couvert d'habitations; mais de l'autre côté de notre station élevée, on découvre une autre pièce d'eau, profondément encadrée de montagnes d'un vert brun, auquel la bruyère en fleur donne un reflet pourpre. Des nuages enveloppaient la tête de ces montagnes, ou pendaient sur leurs flancs en forme de brouillard épais. L'eau, comme une glace polie, réfléchissait tous les objets, et se

perdait en baies profondes derrière les promontoires escarpés à la base des montagnes. Au plus loin, où la vue pouvait s'étendre, on ne voyait ni arbres, ni maisons, ni culture : quelques troupeaux errans sur les hauteurs, étaient les seuls objets qui rappelassent l'idée du mouvement et de la vie, et leurs clochettes éloignées causaient le seul bruit qui se fît entendre : cette eau est encore un bras de mer (Loch Long).

Laissant cette scène de mélancolique grandeur, nous sommes revenus sur nos pas à Ardincaple, et en attendant le dîner, prenant un bâteau, nous avons traversé Loch Gare, et débarqué auprès de la belle maison que le duc d'Argyle fait bâtir dans sa terre de Rose Neath; elle occupe la peninsule formée par les trois bras de mer dont j'ai parlé. La façade principale du bâtiment est belle, l'autre est défigurée par une sorte de grosse tour en saillie, sans goût et sans proportion. Les jardins (*grounds*), nous ont paru tout-à-fait négligés.

D'ici nous avons été coucher à Luss sur le lac Lomond : celui-ci est de l'eau douce. La première vue n'a point répondu à notre attente; l'approche et la rive même du lac est basse et *vulgarisée* de petits enclos et de maisons blanches à trois étages. Les hauteurs sont boisées de maigres taillis; une multitude de petites îles, la plupart plates et nues, semble combler tout le lac sans l'orner; de l'autre côté, on aperçoit le pied d'une montagne, et seulement

le pied ; tout le reste est enveloppé d'un grand manteau de nuages gris et épais.

28 *Août.* Nous nous proposions de traverser le lac ce matin et de marcher à l'escalade de *Ben Lomond,* haut de 3400 pieds, ce qui se fait en cinq heures, partie à pied et partie à cheval ; mais la montagne est toute couverte de nuages, comme hier, et de plus il pleut. Nous nous sommes pourtant fait conduire en bateau à l'île principale, qui est haute et boisée. Du sommet, cette multutide d'îles a l'apparence d'un marais entrecoupé de canaux. On a une vue plus avantageuse du lac de la carrière d'ardoise derrière Luss.

29 *Août.* Après avoir perdu tout le jour d'hier, celui-ci s'annonçant aussi mal, nous avons abandonné l'espoir de gravir Ben Lomond; et nous avons continué notre route le long du lac, par un chemin étroit qui en suit toutes les sinuosités; ayant un escarpement boisé sur notre gauche, à droite un rivage de beau sable et de rochers, sur lequel l'onde la plus pure qu'il soit possible se brisait doucement, et en face, sur l'autre rivage, toujours le même amphithéâtre de nuages, à travers lequel nous avons cru apercevoir une ou deux fois le sommet de Ben Lomond. A mesure que l'on s'éloigne de l'extrémité méridionale de Loch Lomond, et que l'on s'approche de celle du nord, le caractère change et prend un ton de grandeur et de sombre majesté. Cette tête du lac pénètre dans un sanctuaire de

belles montagnes noires, dont nous avons deviné, plutôt que vu les grandes formes. Après avoir ainsi cotoyé pendant trois heures, la route tourne brusquement à la gauche; et par un défilé traverse l'isthme étroit entre Loch Lomond et ce même Loch Long que nous vîmes avant hier. Il est ici plus sauvage encore et plus magnifique; les montagnes s'élèvent perpendiculairement de ses bords, et paraissent surmontées de pinacles décharnés et tout-à-fait noirs. Le vulgaire, qui cherche partout d'ignobles ressemblances, a donné à l'un de ces sommets grotesques, le nom du savetier, qu'il se figure y voir à l'ouvrage. Mille ruisseaux d'un blanc d'argent sillonnaient l'obscurité bleuâtre et vaporeuse du flanc de ces montagnes, dont les divers plans se croisaient et se perdaient les uns derrière les autres. Un rayon de soleil, perçant les nuages, vint éclairer pendant quelques minutes un petit recoin inaccessible du sein même de ces horreurs : il était d'un vert si tendre, et d'une forme si douce et si aérienne! c'était une échappée du paradis. On perd à être peintre le plaisir de jouir de vues telles que celles-ci, sans mélange de regret de ne pouvoir en transporter l'effet sur une toile. Une esquisse, ou même un dessin fini, ne saurait donner que les formes; le coloris fait ici la plus grande partie du charme, et il change sans cesse.

En 1263, Haco, roi de Norwége, avec 60 bâtimens débarqua dans ce recoin du monde, et

ravagea un pays où il ne semble pas qu'il pût y avoir beaucoup à prendre.

Après avoir dîné et admiré pendant trois heures, au milieu du vent et de la pluie, le temps s'étant éclairci, nous avons continué notre route, non pas le long de la mer, mais tout à travers, comme si c'eût été la mer Rouge, et sans miracle pourtant; car le Loch Long a des marées, tandis que la mer Rouge n'en a point. L'extrémité de la baie, à laquelle nous sommes arrivés, reste absolument à sec pendant une heure ou deux chaque jour, et on la traverse au lieu d'en faire le tour. Le fond est cailouteux, couvert d'algue marine, qui y croît sur les débris de rochers; et de longs filets noirs étaient là à attendre le retour de leur élément et de leurs harengs, qui fréquentent cet asile trompeur.

La route suit le rivage de l'autre côté de la baie pendant un mille, puis tournant sur la droite, commence à monter et pénètre peu à peu l'un des plus singuliers défilés ou passages de ces montagnes. Que l'on se figure une vallée en pente douce, du vert le plus pur, et unie comme du velours, s'étendant sans interruption sur le flanc des montagnes de chaque côté, et jusqu'à une grande hauteur. Puis des terrasses de rochers perpendiculaires d'un noir bleuâtre, au-dessus desquelles le tapis vert recommence; de nouveaux gradins de rochers et de verdure, s'élevant les uns sur les autres jusqu'au bonnet

de rochers noirs qui coiffe la tête vénérable de de chaque hauteur principale, à moitié voilée de nuages. Aucuns débris ne salissent le tapis vert ou n'appauvrissent le fini et la grandeur de l'ensemble, c'est un paysage fait au rateau et au ciseau, balayé et roulé ; mais de la main de la nature, qui, même en habit de cérémonie, conserve toute sa grâce et toute sa liberté. Un seul groupe de deux ou trois chaumières et de quelques arbres, forme l'unique tache, le seul ornement factice, et il semble n'être là que pour mieux marquer la belle nudité de tout le reste. Le chemin conduit avec art le long des côtes, s'élève en serpentant doucement et uniformément; aucun péage (*turnpilk gates*) n'en ravale la dignité, et quand on arrive au sommet, on trouve l'inscription suivante : *Reposez-vous, et soyez reconnaissant*, etc., etc. [1] Si l'on se retourne en se reposant, le *retrospect* est différent, mais également magnifique. D'innombrables traces d'écume blanche marquant le torrent tombant des hauteurs, mais sans rompre sensiblement le profond silence de cette solitude; l'œil plutôt que l'oreille entendait le bruit de leur chute.

A moitié chemin, nous rencontrâmes une

---

[1] « Rest and be thankful. This road was made in 1746 by » the 24st regiment, lord Ancram, colonel, Durours, » major. Then below, repaired by the 23st regiment » in 1760 ».

troupe de *highlanders*, habitans du haut pays, hommes et femmes, qui descendaient, marchant à la file, les pieds en dedans; les femmes nu-pieds et nu-tête, un fardeau sur les épaules, et ressemblant exactement à nos *squaws*, ou femmes de sauvages en Amérique. Une vieille femme conduisait la marche en chantant un air plaintif, répété en chorus. Le langage est sans doute, ainsi que la musique, purement gallique : notre approche ne les interrompit pas.

Ce passage est appelé Glencroe, et se termine à l'inscription. Bientôt après l'avoir dépassée on commence à redescendre par un autre passage au revers de la montagne, appelée Glen-Kinglass. Dans ce lieu élevé se trouve une pièce d'eau assez considérable, parfaitement claire et transparente, quoique colorée d'une forte teinte brune comme du café. Un grand mur de rocher occupe tout un côté de cet étang, et s'y réfléchit comme dans un miroir. De ce réservoir sort un ruisseau, grossi par bien d'autres, il descend avec fracas le long de la vallée; sa surface encombrée de rochers brisés, et ravagée par les eaux, est plus pittoresque que Glen-Croe, mais d'un caractère plus ordinaire et moins frappant. Nous voici arrivés dans un excellent gîte, à Cairndor, après une journée de 27 milles.

30 *Août.* De Cairndor à Inverary, 10 milles le long de Loch Fine, le quatrième bras de mer que nous avons rencontré en quatre jours, et cela, au sein des montagnes : celles-ci sont moins

élevées, et le paysage n'a rien de fort remarquable. La première vue du château du duc d'Argyle à Inverary, est certainement avantageuse. C'est un quarré de 80 pieds environ en tous sens, crénelé et flanqué de tours ; il est entouré d'un grand fossé, et on y entre par un pont de pierre. Toute cette livrée antique et féodale, couvre un édifice moderne, gai, vaste et commode. Au centre est un grand escalier bien éclairé par un carré de fenêtres sur le toit ; une galerie entoure cet escalier et communique à tous les appartemens, qui sont bien distribués. La femme de charge nous dit qu'il y avait vingt-un lits de maîtres, qui étaient tous occupés par les amis de *sa grâce*, lorsqu'il vient passer ici quelques mois de l'automne [1]. Il y a peu de maisons de grand seigneur ou même de riche particulier, qui ne soit décorée de tableaux précieux ; mais nous n'avons vu ici que de mauvaises gravures enluminées, qui ne font pas honneur au goût du maître, non plus que certaines tapisseries à l'ancienne mode qui couvrent les murs de quelques appartemens.

Une belle pelouse s'étend tout à l'entour du château sur la petite plaine au milieu de laquelle

---

[1] J'ai trouvé depuis, dans Pennant, que ce château avait, lorsqu'il le visita, il y a quarante ans, quatre-vingt *bonnes* chambres à coucher dans l'attique seule. Il faut que les vertus hospitalières des ducs d'Argyle aient dénégéré depuis ce temps-là.

il est situé, des côteaux boisés l'environnent, et des groupes de beaux arbres sont dispersés agréablement. Une promenade de 6 milles, que nous fîmes sur cette terre du duc d'Argyle, ne nous a d'ailleurs montré que du délabrement et de grands établissemens manqués ou négligés. Pour remédier à l'humidité du climat et au peu de force des rayons du soleil, on a construit ici des granges énormes, déguisées en châteaux gothiques, destinées à sécher le foin à couvert; et cependant on faisait le foin par un temps fort humide, et on ne se servait point de ces bâtimens. Il y a ici une grande pêcherie de harengs, ou plutôt il y a en eu, car cette branche d'industrie n'est point permanente. Le retour périodique de l'armée innombrable de harengs, qui sort chaque été de dessous les glaces du pôle arctique est certain; mais le mouvement des détachemens ne l'est point : ils abandonnent certains parages, certaines baies, et en remplissent d'autres sans qu'il soit possible de prévoir ces changemens, et d'en rendre raison. M. Gilpin, dans son tour de l'Écosse en 1776, remarque qu'il y avait 600 bateaux employés à la pêche du hareng dans la baie d'Inverary, et que les gens du pays exprimaient énergiquement l'affluence prodigieuse de ce poisson, en disant qu'à certaines saisons il y avait dans le Loch Fyne une partie d'eau et deux parties de poissons. Les Hollandais avaient, il y a un siècle, 150,000 matelots employés à la pêche seule du hareng, et lui durent leur gran-

deur maritime [1]. Les Anglais leur succédèrent. Cette pêche se fait en pleine mer pendant la nuit, et plus le temps est orageux, plus elle est heureuse; c'est la meilleure école possible pour faire de bons marins. Les harengs paraissent en juillet et août, puis en novembre et décembre.

Cette région reculée a des troupes en quartier; il n'y a aucune partie de la Grande-Bretagne où l'on n'en rencontre; le pays devient militaire : il le faut bien, et pourtant c'est grand dommage; le peuple y perd à tous égards : il paye, et il est asservi, non peut-être par l'effet direct des bayonnettes, mais par l'influence plus douce et plus infaillible qu'un établissement aussi prodigieux donne au gouvernement. Si cela durait vingt ans, le pli serait pris, le ressort de la liberté usé, et il serait difficile de revenir sur ses pas.

31 *Août.* D'Inverary à Dalmally, 16 milles; de là à Tyndrum, 12 milles; et tout ce chemin si montueux, que l'on ne peut faire plus de 3 milles à l'heure. En partant ce matin, nous avons traversé une portion du parc du duc d'Argyle, qui vaut beaucoup mieux la peine d'être vue, que celle que nous parcourûmes hier. C'est une longue vallée, avec des côtes boisées

---

[1] Les Hollandais, dit Helvétius, érigèrent une statue à un nommé Guillaume Buckelst, qui inventa l'art de saler et d'encaquer les harengs : plus d'un chemin mène à la gloire !

et une petite rivière rapide et bruyante. A environ 3 milles de distance du château, un jeune *highlander*, sortant du bois, nous arrêta pour nous demander la bourse, mais sans criminalité; nous offrant fort poliment, pour notre argent, d'être notre guide à la chute d'eau qui se faisait entendre à peu de distance.

Cette chute forme un petit tableau d'une composition parfaite, il n'y a rien à ajouter ou à retrancher. La cascade se brise comme il faut, les rochers sont bien massés et les branches et racines qui en dépendent sont dans toutes les règles du pittoresque : un pont rustique la traverse.

A environ moitié chemin de Dalmally, le revers d'une hauteur nous découvrit tout à coup *Loch Awe*, lac d'eau douce, d'un à deux milles de largeur, servant de base à une énorme montagne sur la rive opposée. Par un accident de lumière d'une beauté remarquable, cette montagne se trouvait tout-à-fait dans l'ombre, absolument noire, tandis que les rayons du soleil se faisant jour à travers les nuages, éclairaient fortement la surface de l'eau et les ruines vénérables d'un vieux château des comtes de Breadalbin sur une péninsule basse, qui s'avance jusque vers le milieu du lac. A quelque distance de là, on voit au milieu de plantations hautes et florissantes, une belle maison moderne, la demeure d'un simple particulier, qui ne permet pas de regretter la magnificence féodale du vieux château en ruine. Une suite de grands paysages

de montagnes nous a accompagnés jusqu'à Dalmally, qui est le terme de notre excursion vers le nord. On faisait le foin dans les vallées, et la simplicité du transport a attiré notre attention. Deux longs bâtons en forme de brancard, attachés d'un bout à un petit cheval et traînant de l'autre, recevaient la charge et pliant jusqu'à terre, glissaient assez facilement; ces gens-ci en sont encore aux premiers élémens de l'invention des charrettes. Tournant à droite, nous avons pénétré dans les montagnes par une suite de vallées étroites et profondes, comme de grands berceaux de verdure. A mesure que nous montions, de beaux lointains se découvraient par échappée derrière nous. Pendant 10 milles nous n'avons vu autre chose que des murailles de gazon qui se perdaient dans les nues, versant leurs cascades innombrables en longs sillons d'écume blanche.

A la fin, quelques traces humaines ont animé ce désert; nous avons aperçu des maisons, les murs en étaient bâtis en pierre sèche; les toits couverts d'un chaume d'herbe grossière ou jonc, pour plancher la terre; des tas de fumier et des tas de tourbe amoncelés à l'entour, confondant leurs noirs écoulemens en un cloaque commun; les femmes et les enfans pieds nus au milieu de toute cette saleté, et pourtant l'air sain et robuste: les hommes, le corps enveloppé de leur draperie nationale (*plaid*), les cuisses nues, chaussés du brodequin, ont l'air de soldats

romains, mais sont plutôt des sauvages américains. La même fierté fainéante, la même insouciance, la même indépendance de tous besoins, le même courage, la même hospitalité, et malheureusement, à ce que l'on dit, le même penchant pour les liqueurs fortes. Chaque famille a sa vache à lait, son petit champ de patates, et de la tourbe à brûler tant qu'il en peut couper. Je suis surpris de ne pas voir des cochons parmi toutes les saletés qui environnent ces bonnes gens, celle-là serait la plus excusable. Nous venons de voir passer un troupeau de chevaux nains, gros comme des veaux de quatre mois, mais forts pour leur taille, et très-actifs.

Les terres du comte (Earl) de Breadalbin s'étendent de Tyndrum, où nous sommes, 25 milles du côté de l'ouest, et plus loin vers l'est; elles consistent principalement en pâturage pour les moutons; leur revenu annuel est de 40,000 l. sterl., et quelques fermes sont louées 1200 l. sterl., et nourrissent 7000 moutons. Le nombre d'acres ne se compte point, et ne pourrait l'être, à cause des rochers, des précipices et des lieux inaccessibles; mais l'étendue s'estime par le nombre de moutons qu'elle peut nourrir. Les baux sont assez généralement de dix-neuf ans. Il est à peine nécessaire de prendre aucun soin des moutons en hiver; la neige reste rarement plus d'un jour sur la terre, et au défaut d'herbe, ils broutent la bruyère (*heather*), dont les rochers sont couverts, et qui donne dans

ce moment à la verdure un beau reflet violet changeant.

Au lieu de pain, qui n'est pas fort bon ici, on a des gâteaux d'avoine fort minces, ils ont l'air d'être faits de son, plutôt que de farine; la pâte n'en est point levée, ils sont grillés plutôt que cuits, et cependant assez bons. L'auberge dans laquelle nous avons pris gîte passe pour être la plus haute, c'est-à-dire, bâtie dans le lieu le plus élevé qu'aucune autre auberge ou même qu'aucun autre lieu habité en Écosse. Le Tay a sa source ici, et coule vers l'est, tandis que les eaux d'un petit lac du voisinage se déchargent du côté de l'ouest; elle a aussi la réputation d'être la plus mauvaise et la plus sale. Quoi qu'il en soit, nous sommes en possession de deux chambres très-passables, et de lits de fort bonne apparence. Les Anglais sont des enfans gâtés : ils ne gagnent à voyager si commodément chez eux, que de souffrir dès qu'ils quittent leur pays, tout insensibles pourtant et blasés qu'ils sont, tant qu'ils y restent.

Malgré la pauvreté du pays, le penchant des habitans à l'oisiveté et à l'ivrognerie, et les anciennes mœurs féodales, qui consacraient le vol et le brigandage, au moins entre peuplades (*clans*) voisines, il est à remarquer que les auberges de ces montagnes n'ont ni portes ni fenêtres qui ferment, et qu'ordinairement le gros bagage des voyageurs reste sur la voiture dans le milieu du chemin toute la nuit, faute

de remise, sans que tous les trésors que renferme une malle de linge et de hardes tentent des gens qui ont à peine une chemise. Cette pauvreté-là n'est pas à plaindre, et certainement encore moins à mépriser.

La mode de planter en bataillons carrés a gagné ces hautes régions. Notre vue a été blessée aujourd'hui de plusieurs de ces grands emplâtres noirs de jeunes sapins en hérisson, dont nous avons déjà eu occasion de nous plaindre. Si le pays a manqué de bois jusqu'à présent, ce n'est pas faute d'en pouvoir produire; le sapin et la melèze croissent très-rapidement, et j'ai mesuré des jets de trois pieds par année dans un jeune taillis de chêne. La Grande-Bretagne sera amplement pourvue de bois de charpente et de construction dans peu d'années.

1[er] *Septembre*. Nous voici à Killin, en parcourant pendant 21 milles le même paysage qu'hier; vallée après vallée, toujours vertes, profondes, nues et solitaires. Le Tay, qui n'est ici qu'un petit torrent de montagnes grossi par les pluies, a descendu avec nous tout le jour. Une des montagnes avait l'apparence du cratère d'un volcan: c'était un grand cône tronqué de 1,000 à 1,500 pieds de haut, avec une brèche ou entaillure à sa circonférence, qui découvrait la forme creuse du sommet; mais les débris, à sa base, étaient de granit et de schiste, et de beaux morceaux de quartz épars de tous côtés, et rien de volcanique.

On se demande naturellement, en voyant ces vastes solitudes, où sont les hommes, où sont les *highlanders?* et si l'on sait que les moutons ont chassé les anciens habitans, on se demande alors où sont ces moutons? car on en voit peu; l'herbe est haute, et en quelques endroits à peine broutée. Nous avons pourtant rencontré plusieurs habitations, et nous sommes entrés dans quelques-unes; un petit présent a été reçu volontiers, et a servi de passeport à notre curiosité. L'entrée est, comme je l'ai déjà remarqué, sale et boueuse, étant commune à la famille et aux bestiaux; du seuil, on voit d'un côté une petite étable, ce qui ne semble pas nécessaire, puisque dans le climat bien plus rigoureux de l'Amérique septentrionale, les bestiaux n'ont point d'abri; l'autre côté est séparé par une cloison grossière; on y trouve, non pas une cheminée, mais un foyer formé de quelques pierres; la marmite, avec sa chaîne et son crochet, est suspendue à un bâton; quelques morceaux de viande (du mouton) pendent dans la fumée, qui s'échappe par un trou dans le toit de chaume; on a pour plancher la terre durcie. Nous avons vu de plus une table, puis la planche sur laquelle on prépare les gâteaux d'avoine; une vieille armoire, un baril à saler le mouton; sur une tablette contre le mur, quelque vaisselle de terre; sur d'autres, un nombre de fromages, et quelques livres. J'en ouvris un, dont le titre était: *Searmona le M. Eobhanu*

Mac Diarmud, ministeir ann in glascho, agus na Dheigh sin an Cornu; Duneidin du Bhuaiste le islenau 1804. Je remarquai un *Catéchisme*, également en langue erse, ou gallique, et une *Bible* en anglais. Le lit était un matelas bien sale, sur la terre, ou peut-être y avait-il quelques planches sous le matelas; une couverture aussi sale, point de draps; l'unique fenêtre, composée de quatre petites vitres dont aucune n'était entière : tel est l'intérieur de toutes ces chaumières, et, pour finir la description, chacune a son échelle dressée contre le toit, soit pour arrêter le progrès du feu sur ce toit de chaume, ou celui de l'eau à travers les trous, quand il pleut, ce qui se fait avec un morceau de gazon. Malgré cette pauvreté, les habitans ont l'air de la santé, mais ils paraissent plutôt agiles que forts : c'est, au reste, une pauvreté de choix, ou plutôt de paresse, et elle ne s'étend pas aux alimens. Leurs lacs et leurs rivières fournissent du poisson en abondance; le saumon, la truite, l'anguille, etc. Le mouton ne saurait être rare auprès de si grands troupeaux. Nous avons aperçu aujourd'hui des cochons. Moins d'un acre de terre en patates suffirait seul pour le soutien d'une famille; un fort petit champ d'avoine également. La tourbe est partout à leur porte; ils peuvent gagner 2 s. 6 d. ou 3 s. en travaillant à la journée : avec de tels moyens de subsistance, il est difficile de concevoir pourquoi de telles gens vont chercher fortune en Amérique.

En travaillant, ils pourraient obtenir ici ce qui là même ne s'obtient point sans travail.

Nous avons appris qu'il y a des écoles partout, où les enfans apprennent à lire en anglais et en erse; mais cette dernière langue est celle qui est généralement en usage.

En approchant de Killin, il s'est fait un changement de scène total; et quoique le sol et la situation parussent les mêmes, le fond de la vallée s'est transformé en champs cultivés, enclos de murs en pierre sèche, et produisant de belles récoltes de grain, de foin et de patates. Une maison de bonne apparence, avec son entourage de beaux arbres et de jardins, indiquait assez la source de ces *improvemens :* le capital était venu animer l'industrie. D'autres gentilhommières, et d'autres champs cultivés, ont paru successivement sur notre route, et à la fin Loch-Tay, dans le lointain, et la belle et fertile vallée de Killin, ombragée de beaux arbres. Le Tay et une autre petite rivière s'unissant au-devant de cette vallée pour former le lac qui fuit entre deux rangs de montagnes. Ces rivières séparaient autrefois les terres de deux grandes familles, les Breadalbanes et les Mac Nabs, et leurs cimetières respectifs se montrent sur deux îles formées par ces rivières; celui des Mac Nabs est très-pittoresquement situé au milieu de cascades écumantes. Le dernier chef de cette race féodale est mort depuis peu d'années seulement, et les gens du pays racontent encore nombre d'anecdotes à son

sujet. C'était, par ses moeurs intempérantes, licencieuses et un peu brutales, et par sa force de corps, une espèce de héros d'Homère. Malheureusement pour lui, son siècle n'est pas épique, et il ne sera point chanté. Les héros de nos jours sont essentiellement des héros de cabinet. Celui-ci a laissé une postérité de trente à quarante Mac Nabs, sans avoir jamais été marié. Le tombeau de Fingal est, à ce que l'on dit, dans ces environs. En voici un dessin d'une fort jolie composition, que je tiens de M. Williams, artiste distingué d'Edimbourg.

Taymouth, 2 Septembre. Seize milles en cinq heures par un chemin ferme et uni, mais très-montueux, le long de la rive méridionale du lac, qui a depuis 1 mille jusqu'à 3 milles de largeur : la côte opposée est un amphithéâtre de montagnes. On distingue Ben-Lawers sur l'avant-scène, et dans le lointain Benmore, qui a 4,000 pieds de hauteur. Le simple chapeau de neige sur la tête du Mont-Blanc, le sommet où la neige ne fond jamais, a précisément 4,000 pieds, et ce n'est qu'environ la cinquième partie de la hauteur totale du Mont Blanc. Les montagnes britanniques ne sont qu'une miniature des Alpes; vues de près, l'effet est pourtant le même, car l'œil n'embrasse que la base; mais, à une certaine distance, il n'y a aucune comparaison, et rien ici n'approche de cette grandeur et de cette hardiesse de formes qui distinguent les Alpes. Indépendamment de la neige et des gla-

ciers, on ne voit nulle part ici ces aiguilles de granit qui percent le ciel, et qui, sans être des objets précisément pittoresques, sont pourtant les plus frappans qu'il soit possible de concevoir.

C'est aujourd'hui dimanche, et le chemin est plein de paysans allant et revenant de l'église, tous proprement vêtus; à peu près la moitié des hommes portent le *hilt* et *tartan hose;* c'est-à-dire, le petit jupon et le brodequin, et ont le corps enveloppé de leur *plaid* [1] : le reste porte des bas et des culottes, et n'en ont pas meilleur air pour cela. Le beau sexe est certainement fort laid, et les hommes au-dessous de la moyenne taille. Ces bonnes gens nous saluent généralement, en passant, d'un mouvement de tête, ou en touchant le *highland* bonnet.

Environ un mille et demi avant d'arriver à Taymouth, nous nous sommes arrêtés pour voir l'hermitage et la cataracte de lord Breadalbane, qui sont sur notre liste de curiosités. D'un tour de baguette, le guide nous a apparu. Armés de parapluies, car il pleut toujours, nous l'avons suivi en montant par une pente assez roide, et sommes arrivés à la première chute d'eau qui sort tumultueusement d'une gorge étroite, tra-

[1] Le *plaid* est une pièce d'étoffe de laine rase, assez semblable au camelot, bigarrée de rayures croisées, de 9 pieds de long et moitié de largeur, sans couture.

versée d'un pont de pierre. Suivant, en descendant, le cours de l'eau, nous nous sommes bientôt trouvés auprès d'une seconde chute d'un caractère différent; puis, toujours descendant par un joli sentier à travers un petit bois, nous sommes arrivés à l'entrée d'un passage obscur, en forme de grotte souterraine, au bout duquel notre conducteur, au fait de son rôle de guide, a ouvert une porte, la porte de l'*hermitage;* et en face de nous, à travers une fenêtre de cet hermitage, nous avons vu une troisième chute d'eau, beaucoup plus considérable que les premières, et glissant sur un rocher à peu près perpendiculaire d'une hauteur de 240 pieds. Les côtés sont bien boisés; l'eau est reçue dans un beau bassin de rochers, d'où elle continue de se précipiter le long de la montagne. Un siége commode se trouve placé auprès de la fenêtre, précisément en face de la cataracte, et à demi-hauteur; l'œil l'embrasse toute entière et n'en perd rien. On sait assez combien la beauté gagne à être demi-voilée, et à laisser deviner une partie de ses charmes. C'est un art qui a certainement été négligé ici, et la satiété suit de près. L'hermitage et son petit passage obscur, et cette porte qui s'ouvre à point nommé, par tous les guides de tous les voyageurs, donne lieu à beaucoup de critiques judicieuses, et je ne présente point celle-ci comme originale. Au reste, les divers points de vue de cette promenade ont été ménagés avec un goût trop juste, pour ne pas sup-

poser que celui-ci eût été mieux choisi, s'il y eût eu du choix; mais la nature avait placé là cette tablette de rochers évidemment tout exprès pour les *touristes*. Le noble propriétaire n'a pas dû contrarier ses intentions, et il n'a fait que couvrir ce point d'observation du toit de son hermitage, qui pourtant eût pu être orné plus simplement. Nous avons ajouté nos noms dans le registre de l'hermitage à la liste nombreuse des voyageurs qui ont visité ce lieu.

Les terres labourables de lord Breadalbane, dans ces environs, sont affermées à 25 ou 30 schellings l'acre, avec quelques priviléges de pâturages; mais les baux sont près d'expirer, et sont susceptibles d'une forte augmentation de prix à leur renouvellement. Ce seigneur passe pour humain et généreux; il est aimé et respecté de ses fermiers. Le salaire journalier est assez bas, 2 schellings en été, et $\frac{1}{6}$ d, ou même $\frac{1}{2}$ d en hiver. Kenmore est un fort joli village, à l'extrémité de Loch-Tay. Un fort beau pont traverse la rivière du même nom, qui en sort. L'auberge est excellente.

Dunkeld, 3 *Septembre*. Vingt-trois milles et demi aujourd'hui. Il a plu à verse toute la nuit passée. Nous sommes partis ce matin aussitôt que le temps l'a permis, et nous avons traversé à pied le parc de lord Breadalbane. Il est disposé en allées couvertes de mousse, et en avenues en droites lignes, un peu à la vieille mode; mais cette mousse est si magnifiquement belle, si

unie, si douce, si fine et si verte, et les arbres forment de si belles arches gothiques, surtout l'avenue de hêtres, quoique plantée depuis soixante-dix ans seulement; enfin, le tout ensemble nous a paru si différent des vues sauvages auxquelles nos yeux étaient accoutumés, que nous avons été dans l'admiration. Le site est bas et de niveau, mais l'entourage de montagnes fournit de la vue, et même du lointain; le clocher du village, le pont, le lac et la rivière, enrichissent l'avant-scène. Lord Breadalbane bâtit un château sur le modèle de celui du duc d'Argyle, à Inverary, mais dans de plus grandes et de meilleures proportions : ce château aura environ 100 pieds dans tous les sens. On a supprimé ici le corps carré, d'un fort mauvais effet, qui s'élève au-dessus du toit du château d'Inverary.

Après avoir voyagé quelques milles à travers un pays riche et fertile, nous sommes descendus de voiture pour aller reconnaître une nouvelle cascade, ainsi qu'il est de notre devoir de voyageurs, cette cascade étant sur notre liste. La montagne est fendue du haut en bas; on pénètre dans cette énorme crevasse par un petit sentier entre deux murs de rochers, le long d'un torrent d'eau rapide et claire, quoique toujours couleur de café. On le traverse plusieurs fois sur de petits ponts de bois, remontant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et passant plusieurs chutes avant d'arriver à la plus magnifique que j'aie jamais vue dans aucun lieu du monde, sans excepter

Niagara. Cet effet n'est certainement pas dû au volume de ses eaux, mais à la composition générale du tableau qu'elle présente. Nous avions déjà pénétré assez loin dans cette tranchée gigantesque, de 200 ou 300 pieds de profondeur, et obscurcie vers le haut par des arbres qui se touchaient et cachaient le ciel. Nous nous avancions toujours le long du courant, qui ne laissait plus entre nous et le rocher qu'un sentier étroit, lorsqu'à un détour et levant les yeux, nous avons vu la tranchée devenue plus étroite et plus escarpée, et se perdant dans la hauteur de la montagne, amener droit à nous et en raccourci le torrent qui la remplissait toute entière; franchissant par-dessus les obstacles nombreux amoncelés dans son lit, doublant des angles, glissant le long de plans inclinés, disparaissant, bondissant de nouveau; de plus en plus près, de plus en plus grand et plus furieux, et passant à la fin comme un trait sous nos pieds, sous notre sentier même, sous l'extrémité étroite et glissante qui nous portait. Un rayon de soleil, le premier que nous eussions vu depuis quelques jours, éclairait le haut de la chute, tandis qu'autour de nous tout était dans l'obscurité. Cet accident, ainsi que la quantité d'eau accrue par les pluies, contribuaient sans doute à rendre le spectacle plus extraordinaire et plus magnifique.

Le *highlander,* notre guide, était un homme intelligent. Il est convenu avec nous du penchant



ÉCOSSAIS DE LA PLAINE.



ÉCOSSAIS DES MONTAGNES.

de ses compatriotes pour le *whiskey*, ou eau-de-vie de grain. Il n'est pas rare de trouver parmi eux des hommes qui peuvent boire un quart (mesure égale à une pinte de Paris) de whiskey pur dans un jour ; cette quantité coûte $\frac{3}{9}$ de schelling. Or, comme le salaire d'un journalier est seulement 2 à 3 schellings par jour en été, et moitié en hiver, il est clair qu'ils ne peuvent pas se donner ce plaisir souvent, et cela n'est pas à regretter. Au surplus, je dois dire que nous n'avons pas rencontré encore un homme ivre. La bière est en usage ; mais on lui préfère le whiskey. Notre guide n'a pas été de notre avis au sujet de la manière dont les *highlanders* jugent à propos de se loger ; ils ne seraient pas mieux dans de meilleures maisons, nous a-t-il dit, et cesseraient d'être les meilleurs soldats et les meilleurs matelots de la Grande-Bretagne ; à quoi nous n'avons rien eu à répliquer. Plusieurs de ceux qui avaient passé en Amérique, pour être plus à leur aise, en sont revenus, et un plus grand nombre reviendraient, s'ils avaient de quoi payer leur passage.

Le loyer d'une hutte de la plus pauvre espèce, avec un petit champ à patates, n'est que de 5 schellings par an. Il y a une taxe appelée *hearth money* (*taxe par foyer*), de 4 schellings 6 d. par an, mais qui n'est pas levée rigoureusement. Celle sur les fenêtres ne commence qu'à sept fenêtres, et par conséquent ne les regarde pas. Celle sur les chevaux ne commence qu'à ceux de

la taille de 13 mains, c'est-à-dire, 4 pieds 4 pouces anglais ; et un cheval de cette taille passerait pour un dromadaire dans ces montagnes. L'on m'assure même que la taxe de $\frac{12}{6}$ d, sur un cheval de taille taxable, est réduite à $\frac{2}{6}$ d en faveur des petits fermiers, dont la rente annuelle est au-dessous de 10 liv. sterl. Les highlanders ne payent donc point, ou presque point, de taxes directes ; et de toutes les taxes sur les consommations, ils ne me paraissent encourir que celle sur le whiskey. Un acre de bon pâturage (un acre et un cinquième anglais), dans les vallées, suffit pour six à huit moutons pendant toute l'année, un peu de foin ou de raves pendant l'hiver, étant un secours rarement nécessaire. Sur les montagnes, quelques moutons périssent dans la neige. On en a trouvé jusqu'à vingt ou trente morts en un tas ; mais cela est rare : ils peuvent vivre une semaine entière ensevelis dans la neige sans périr.

Lord Breadalbane acheta la terre sur laquelle la belle chute de Moness, que nous venons de voir, est située, il y a vingt-trois ans, pour la somme de 12,000 liv. sterl., et elle vaut maintenant 36,000 liv. sterl. Les baux de dix-neuf ans sont près d'expirer ; et la rente de 20 à 25 schellings par an pourrait être portée à 50 ou 60 schellings ; mais comme il est *a good easy man* (bon homme et facile), ses fermiers se flattent d'être seulement *doublés*. Pennant, qui était en Écosse il y a quarante ans, dit que lord Bread-

albane pouvait voyager en droite ligne 100 milles sans sortir de ses terres.

Une partie de cette augmentation des terres vient des progrès de l'agriculture résultant du changement de mœurs, de l'industrie, des grands capitaux et de la division de travail qu'ils établissent immédiatement [1]. Cette partie de l'augmentation est un profit national net et général; l'autre partie de l'augmentation vient de la dépréciation des valeurs représentatives, soit billets de banque, or ou argent; elle opère simplement comme une taxe sur tout propriétaire d'engagemens à longs termes, et surtout, comme je l'ai déjà observé ailleurs, sur les rentiers, sur la dette publique : c'est la caisse d'amortissement par excellence.

Nous avons observé ce matin, près du Tay, sur un monticule, un assemblage à peu près circulaire de blocs de pierre debout, dont l'origine remonte sans doute aux Druides.

A Logierait, il y a une rivière à traverser pour aller à Blair; elle était débordée, et, après avoir attendu quelques heures, nous avons pris le parti d'abandonner Blair, et de traverser le Tay

---

[1] Parmi les preuves multipliées du désavantage de la petite culture, le *Statistical account of Scotland* fait mention d'une paroisse de North Uist contenant 3218 habitans, employant 1600 chevaux, chaque petit fermier ayant l'attirail et les ustensiles de culture qui suffiraient pour une ferme beaucoup plus considérable.

sur la route de Dunkeld. Les rivages du Tay, sur cette route, nous ont paru de la plus grande beauté ; mais la nuit nons a surpris avant d'arriver, et nous ne les avons vus qu'imparfaitement. Les jours diminuent bien rapidement dans cette région septentrionale.

Crieff, 4 *Septembre.* 22 milles. En sortant de Dunkeld, nous avons fait le tour du parc du duc d'Atholl; c'est une promenade de 4 milles. Ce parc est divisé en deux par le Tay; la partie plus éloignée offre de beaux points de vue, de belles allées de mousses, et tout le reste, des décorations enchanteresses, des jardins anglais; mais non pas de ce que l'on appelait de ce nom en France de mon temps, et qui n'en était qu'une caricature. Le laurier ordinaire et celui de *Portugal*, passent l'hiver ici en pleine terre, et sont de grands arbres.

Les Anglais vantent les beautés rurales de leurs villages; ils sont sans doute propres et entourés de champs bien tenus, et cela fait plaisir à voir, parce que l'on s'intéresse au bien-être des habitans; mais j'avoue que j'ai peu de goût pour les beautés rurales, proprement dites; il me faut du sauvage ou de l'orné, des jardins ou des montagnes; et quoique je me sente beaucoup d'estime pour les champs de blé et de patates, les haies, les granges et les tas de fumiers, ce n'est que de l'estime toute froide.

A un mille du parc, nous avons passé un pont appelé *Rumbling-Bridge*, jeté par-dessus un

torrent qui se précipite d'une hauteur d'environ 50 pieds entre deux rochers ; un bloc énorme, qui n'a pu passer, est resté enclavé et suspendu à mi-hauteur. Dans les grandes crues, l'eau passe par-dessus comme par-dessous ce bloc. Un peu plus bas que cette chute, le même torrent se précipite de nouveau : cette seconde cascade est située dans le parc du duc d'Atholl ; elle est vue des fenêtres d'un *hermitage* sur la pointe d'un roc tout en face, comme chez lord Breadalbane. Mais cet hermitage-ci, décoré de miroirs et de tableaux, est encore moins que l'autre dans le véritable goût anachorète.

Le duc d'Atholl a couvert tout un pays de ses plantations prodigieuses de sapins (*pinus silvestris*) et de larix ; ce ne sont plus les emplâtres noirs dont nous nous plaignons, mais montagne après montagne drapées en entier de cette couleur. Un de ces larix, planté il y a soixante ans et abattu dernièrement, a donné 180 pieds cubes de bois de charpente. Les jeunes arbres sont élevés en pépinières, et transplantés, ce qui semble être un procédé bien plus dispendieux, que de semer sur place.

Le salaire des journaliers est le même que j'ai déjà noté, et semble partout marcher assez de front avec l'augmentation de prix de toutes choses. L'acre de terre labourable rend jusqu'à 3, à 4, et même jusqu'à 6 liv. sterl. Les petites fermes de 40 à 50 acres sont partout réunies pour en former de 200 à 300 cents acres, ou bien mises en

pâturages pour les moutons ; et la diminution de population qui résulte de ce nouvel ordre de choses, est suffisamment attestée par les tristes groupes de masures désertes et en ruines que nous rencontrons assez souvent. Les villes ou villages de manufactures des highlanders ou *terres hautes* se remplissent dans une progression plus qu'égale à cette dépopulation de la campagne; car le dénombrement de ces terres hautes en 1755 donna 256,000 habitans, et celui de 1801, 297,000. La nouvelle population est mieux nourrie, mieux logée et mieux habillée que l'ancienne; mais elle est certainement composée d'hommes moins robustes, moins courageux; elle est moins *efficiente* enfin, et moins respectable à bien des égards. Il y aurait des choses fort éloquentes à dire là-dessus ; mais elles ont déjà été dites, et lord Selhirk y a répondu d'une manière si lumineuse et si satisfaisante, que, bien qu'il reste quelques regrets, bien que l'on puisse encore jeter un regard d'intérêt sur les tristes restes d'une race chevaleresque presque éteinte, on ne saurait disconvenir que son existence n'appartînt à des mœurs incompatibles avec le règne des lois, et le progrès des arts et des lumières, et que ses vertus féodales furent seulement le palliatif forcé de vices détestables et de maux extrêmes.

Les chefs ou lairds affermaient autrefois leurs terres à une rente presque nominale, et qui n'était jamais augmentée, parce qu'il leur fallait

des soldats pour défendre leur propriété et leur vie sans cesse attaquées, au lieu de revenu; ou plutôt ils levaient leur revenu en services militaires; et on a remarqué que le grand revenu, le revenu de dix à vingt fois plus grand qu'on lève à présent, n'entretient qu'à peu près le même nombre de journaliers dont le chef commandait autrefois les services. Sans sûreté publique, sans circulation et sans commerce, le fermier n'avait autrefois aucun motif d'industrie, et ne cultivait que pour sa consommation; il vivait pauvrement, et était exposé à manquer de tout dans les mauvaises récoltes. Le chef était obligé de traiter ses fermiers, c'est-à-dire sa tribu [1], comme ses enfans, ou au moins comme des parens éloignés, comme des branches de la même famille. Les fermiers étaient individuellement dans la dépendance absolue de leur lord, mais c'était une dépendance d'amour, d'enthousiasme, autant que de besoin. On se défendait avec courage, mais on attaquait injustement; on respectait l'étranger chez soi, mais on le trahissait chez lui : car tout était permis avec l'ennemi; on donnait libéralement, et on volait de même.

Pour comparer l'espèce de richesse et de pouvoir des chefs ou lairds écossais des temps passés avec ceux du temps présent, il suffit de remarquer qu'en 1745, Cameron de Lochiel, le premier chef

---

[1] *Clan*, en Ecosse, signifie littéralement *enfans*.

à qui le prétendant se fit connaître, dont le revenu n'était que de 700 liv. sterl., le suivit avec quartorze cents hommes, et que certains autres chefs qui ne tiraient de leurs terres collectivement qu'un revenu de 5 à 6000 liv. sterl. joignirent aussi le prétendant avec environ cinq mille hommes à leurs ordres. Les propriétaires de ces mêmes terres en tirent à présent un revenu de [1] 80,000 liv. sterl., mais ils ne commandent les services militaires de personne.

L'anecdote suivante, rapportée par Pennant [2], fournit un exemple frappant des vices et des vertus de ces montagnards écossais. « Lorsque le prétendant promenait d'asile en asile, après sa défaite, sa tête mise à prix pour 30,000 l. sterl., deux frères, du nom de Kennedy, le cachèrent pendant quelque temps; ils volaient souvent pour sa subsistance, et poussèrent le zèle et la hardiesse jusqu'à surprendre et enlever le bagage d'un officier général, afin que le prince ne manquât pas de chemises. Quelques années après, l'un de ces Kennedy fut pendu à Inverness pour avoir volé une vache de la valeur de 30 shillings; le malheureux avait résisté à la tentation de 30,000 liv. sterl. On ajoute qu'au moment de son exécution, ôtant son bonnet, il remercia Dieu de ce qu'il n'avait jamais trahi la confiance de personne, jamais fait tort aux

[1] Lord Selhirk, appendice A et suivans.

[2] Pennant, second vol., p. 346.

pauvres, ni refusé de partager son pain avec l'étranger et le nécessiteux». On se croirait parmi les Arabes !

Le highlander couvrait de son corps son chef blessé, ne l'abandonnait jamais dans le danger, et lui sacrifiait sa vie : on rapporte mille traits de cette espèce d'idolâtrie. Du reste, en épousant sa querelle, il ne s'informait point s'il avait tort ou raison ; en voici un exemple curieux : c'était un grand honneur d'être parrain du jeune lord, et les enfans du parrain étaient ses frères ; l'un d'eux était son échanson né (*hanchman*). Un officier anglais ayant à table une conversation animée avec un laird écossais, la discussion, à laquelle le vin donnait plus de feu, devint assez vive pour avoir l'air d'une querelle ; le laird avait son *hanchman* derrière sa chaise : celui-ci, qui n'entendait pas un mot d'anglais, s'imagine que son chef est insulté ; et sans autre forme de procès, tirant un pistolet de sa ceinture, le lâche à la tête de l'officier : heureusement le pistolet fit long feu, sans quoi l'officier était mort.

Bien que l'hospitalité la plus généreuse fût une des vertus *highlandaises*, il ne fallait pas que l'étranger entreprît de se domicilier dans leur pays et d'y acquérir des possessions, car ils en devenaient jaloux, et sa vie n'était pas en sûreté. Gordon, laird de Glenbucket, était devenu propriétaire de certaines terres, dans une tribu voisine (celle des Macphersons) ; mais ses

tenanciers ne voulaient pas le reconnaître. Après de longues disputes, six d'entr'eux entreprirent de s'en défaire de la manière suivante : ils se rendirent chez lui, et d'un air humble et soumis commencèrent par exprimer leurs regrets de ce qui s'était passé, le priant de cesser ses poursuites, et se déclarant prêts à le reconnaître pour leur seigneur et à payer leurs rentes. Le laird était sur son lit; pendant ces discours ils s'en approchaient insensiblement, afin de ne lui pas donner le temps d'appeler du secours ou de se défendre, car on le connaissait pour un homme courageux; aussitôt qu'ils se virent assez près, tous plongèrent en même temps leurs poignards. Cela se passait dans le voisinage, et en vue d'une caserne de soldats.

Un autre intrus eut son lit criblé de cinq coups de fusil tirés à travers sa fenêtre pendant la nuit; heureusement il ne couchait pas chez lui cette nuit là; il profita de l'avis salutaire, et prit congé du pays.

La population des montagnes, comme je l'ai déjà observé, s'est avancée pendant les dernières cinquante années de 256 à 297 mille, c'est-à-dire, qu'elle a augmenté d'un sixième; et outre qu'elle consomme plus qu'autrefois en proportion, elle exporte aussi davantage en bétail, en laines, en poisson et même en articles manufacturés, non-seulement dans le bas pays de l'Écosse, mais en Angleterre, et dans l'étranger. Les pâturages des montagnes servent maintenant à élever de jeunes

troupeaux, auxquels on était autrefois obligé d'approprier une certaine proportion de terres du bas pays plus favorables à la culture; enfin la population n'a fait que changer de place et de mœurs.

Il est remarquable que les mêmes plaintes sur la dépopulation des campagnes par l'introduction des grandes fermes et des moutons, se faisaient entendre en Angleterre, sous le règne de Henri VII, précisément à l'époque où ainsi qu'en Écosse, deux siècles et demi plus tard, le système féodal commençait à faire place aux lois et à l'égalité civile; et si l'on a lieu de s'étonner que ce gouvernement barbare se soit maintenu si long-temps en Écosse, on ne saurait s'étonner moins, que si peu de temps après son affranchissement, à peine plus d'un demi-siècle, ce pays ait fait des progrès assez rapides pour approcher autant qu'il le fait de l'état de haute prospérité de l'Angleterre. Si je me suis étonné à Édimbourg de trouver l'Écosse si soumise et si loyale, l'étonnement augmente dans cette partie de l'Écosse appelée Highlands, que l'on sait avoir été particulièrement attachée, par *nationalité* sans doute, à la dynastie des Stuarts. Elle se soumit avec difficulté à celles qui succédèrent; les Highlanders résistèrent au roi Guillaume, qui les en punit un peu à la mode de la Vendée [1]; et ils furent ensuite les premiers à

---

[1] Le massacre des habitans de Glencoe.

épouser la cause du prétendant ; mais cette fois-ci, la vengeance du gouvernement fut un bienfait ; elle tomba sur les chefs, rompit le prestige de *clanship*, et devint l'aurore de la civilisation parmi ce peuple. Il y eut pourtant une chose qui lui parut bien dure à digérer, et qui lui fut presqu'insupportable ; ce fut l'obligation de porter des culottes, imposée par acte du Parlement. Éludant une loi si sage et si paternelle, on vit les Highlanders *porter* ce vêtement détesté, non pas où l'esprit de la loi eût voulu qu'il le fût, mais au bout d'un bâton. Les préjugés l'emportèrent pourtant, et le pouvoir du gouvernement, après avoir triomphé de tout le reste, fut obligé de mollir contre la nudité de ces barbares, et d'abandonner, par un autre acte du Parlement, rendu en 1784, le parti des culottes. Il est vrai que les régimens highlandais sans culottes, se sont toujours si bien montrés dans les armées de l'Angleterre, qu'ils ont dû faire pardonner leur immodestie. Elle est telle, que je ne puis voir un officier highlandais paraître en compagnie, dans un cercle de femmes, sans éprouver une sorte de confusion, que sans doute le beau sexe partage.

L'objet principal de lord Selhirk, en écrivant ses observations sur l'état des Highlands, était de montrer qu'il serait impolitique autant qu'inhumain d'empêcher cette partie de la population délogée des montagnes d'émigrer en Amérique. Ceux qui ont une répugnance invincible à

embrasser le nouveau genre de vie qui leur est imposé, seraient à charge plutôt qu'utiles à leur pays ; et quant au vide que l'émigration produit, il est bientôt plus que rempli par une population née et élevée dans le nouvel ordre de choses.

Son second objet était de montrer, par une expérience pratique, comment cet esprit d'émigration des Highlanders pourrait être rendu utile à leur patrie même, s'il était dirigé au lieu d'être contrecarré. Il rend compte, à cet effet, de l'établissement d'une colonie de Highlanders, qu'il a transplantée dans l'île du Prince Edward, située à l'embouchure du fleuve de Saint-Laurent en Canada. L'humanité et le patriotisme de cette expérience semblent avoir été couronnés de tout le succès dont elle était susceptible.

Le duc d'Atholl prend soin des journaliers employés sur ses terres lorsqu'ils deviennent vieux et infirmes ; c'est ce que l'on nous a dit de plusieurs autres grands propriétaires, et j'ai lieu de croire que cette coutume n'est pas rare parmi les fermiers aisés. Cela vaut mieux que la taxe des pauvres d'Angleterre. Celle-ci semble égaliser le fardeau ; mais elle l'appesantit et le multiplie ; elle fait les pauvres qu'elle assiste. Ce que les propriétaires payent ici volontairement pour leur soulagement, n'est rien en comparaison de cette taxe. Le salaire à peine excède celui que l'on paye en Angleterre ; cependant l'on voit fort peu de mendians ; et le peuple,

quoique moins propre, ne semble pas être plus indigent. On nous a fait remarquer des vieillards de quatre-vingt et quatre-vingt-dix ans, encore capables de quelque travail.

Les dix à douze derniers milles avant d'arriver à Crieff se font à travers une suite de défilés sauvages et de montagnes nues et désertes, ou peuplées seulement de nombreux troupeaux de moutons et de bêtes à corne qui broutent leurs verts pâturages. Il faisait le plus beau temps possible, et le soleil brillait sans nuages ; mais le vent du nord tempérait tellement sa chaleur, et l'air était si pur et si élastique, que la plus grande partie de ce trajet s'est faite à pied sans fatigue. D'une hauteur, près des bords de cette solitude, nous avons observé dans la vallée au-dessous de nous, un beau château crénelé avec ses quatre tours, etc., etc., et ses bosquets de grands arbres. Toute la vallée est cultivée avec soin, puis d'immenses plantations sur les montagnes à l'entour. Bientôt après deux *cottages* se sont présentés à nous, non pas à la mode des *Highlands*, mais des *cottages* à l'anglaise, propres, élégans, et les premiers que nous ayons vus dans cette partie de l'Écosse, où l'on ne connaît guère d'intermédiaire entre château et chaumière de la plus misérable espèce.

L'excellente grande route militaire par laquelle nous avons traversé les *Highlands*, finit près de Crieff, et après avoir voyagé *gratis* pen-

dant 150 milles, nous payons maintenant de forts péages pour un plus mauvais chemin.

5 *Septembre.* Loch Earnhead, 22 milles. A 7 milles de Crieff, nous nous sommes arrêtés pour voir la demeure de lord Melville ; cet ex-ministre est le *bouc émissaire* envoyé au désert, chargé des iniquités communes de ses confrères, criminels comme lui d'avoir souffert certains abus. C'est un de ces exemples qui font voir que l'opinion publique n'est point aussi domptée qu'on le dit, et que de temps en temps elle se fait obéir.

La maison est un immense *quadrangle* tout plein de fenêtres, sans aucune prétention d'architecture, et ressemblant à une manufacture ou une caserne; elle est située dans un vallon entouré de montagnes, qui offrent quelques beaux points de vue et une jolie chute d'eau.

Quelques milles plus loin, nous sommes arrivés sur le bord de Loch Earn, et l'avons cotoyé pendant 9 milles. Cette pièce d'eau a environ 3 milles de largeur ; elle est parfaitement claire, ses rivages sont de sable. Les montagnes, couvertes de maigres taillis qui l'environnent, ne valent pas les belles pelouses auxquelles nous sommes accoutumés.

6 *Septembre.* Callender, 14 milles. Notre route aujourd'hui, nous a conduits le long d'un autre lac : Loch Lubnaig, étroit, inégal, à bords dentelés, solitaire et sauvage. On nous a fait voir une maison retirée, où Bruce, le voyageur en

Abyssinie, écrivit ses merveilleuses aventures; il ne pouvait choisir une demeure moins sujette à interruption. Vis-à-vis de cette maison, de l'autre côté du lac, on voit deux promontoires couverts de rochers servant de base à Ben-Ledi (montagne de Dieu), de 3,000 pieds de hauteur; elle a sur son sommet quelques restes d'un temple druide. Cette montagne se montre d'ici plus avantageusement; le soleil vient de se coucher derrière elle avec une splendeur peu commune.

On montre ici aux voyageurs ce qu'on appelle le camp romain; c'est une sorte de rempart circulaire d'environ 15 pieds de hauteur, flanqué de bastions à distances égales, formant une ligne ondulante en demi-cercle, et la rivière servant de corde à l'arc, et un monticule commandant le tout à l'une des extrémités.

Cela ne ressemble point du tout à un camp romain. On a conjecturé que cet amoncellement était l'ouvrage des eaux, ce qui me semble encore moins vraisemblable. Il n'y a pourtant aucun fossé ou creux qui indique d'où les matériaux ont pu être tirés.

On va voir aussi dans ces environs une chute d'eau remarquable par la forme des rochers qui forment son lit et ses bords. Ce sont de grands parallélogrammes détachés et renversés confusément.

Les prix de toutes choses, dans ce recoin solitaire, sont fort élevés. Journée de travail, 2 shellings et nourri, ou 3 shellings sans être nourri;

c'était 6 d. et nourri il y a vingt ans, c'est-à-dire, un quart seulement du prix actuel. La rente des terres était dans ce temps-là 15 shellings l'acre (1 $\frac{1}{5}$ d'acre anglais), et elles s'achetaient sur le pied de quinze à vingt années du revenu; maintenant les terres de qualités ordinaires s'afferment à 3 liv. sterl., et se vendent à trente-cinq ou quarante années de revenu, de sorte que la rente a quadruplé comme le salaire, mais le prix d'achat a augmenté huit fois. Cette différence du prix d'*achat* doit être attribuée principalement à l'abondance de capital, qui déborde et inonde tout ce pays; il en est moitié fertilisé et moitié noyé. Le bœuf et le mouton coûtent 9 d. la livre de 22 onces.

7 *Septembre*. Nous revenons de Loch Katrine: la distance de Callender à la maison du guide est d'environ 8 milles de mauvais chemins, qui nous ont pris deux heures et demie. Nous sommes revenus en deux heures et avons passé huit heures dans ce lieu, célèbre par ses beautés pittoresques, et par le poëme de M. Scott, plus pittoresque encore; il a placé sur ses bords et dans son voisinage, la scène de son dernier ouvrage, *The Lady of the Lake*.

On approche ce lieu consacré, l'imagination tant soit peu exaltée, et préparée à voir de grandes choses. Dans cet état défavorable, la première vue de Loch Venachoir et de Loch Achray ne remplit pas notre attente; ces deux petits lacs précurseurs n'ont rien de fort remarquable.

A l'extrémité du dernier on entre dans un défilé étroit, entre deux remparts de rochers, décorés de branches pendantes et de troncs mousseux. Bientôt un amas confus de têtes de montagnes paraît fermer le passage; elles semblent être tombées ou avoir glissé des sommets voisins, Ben-Venue à la gauche, et Ben-Ledi à la droite.

Crags, knolls and mounds, confusedly hurled
The fragments of an earlier world.

Un de ces singuliers débris, appelé Binean, est un grand rocher isolé, de 1800 pieds de haut, dont la moitié présente une face verticale. L'effet général de cette antichambre de Loch Katrine tient un peu trop du grotesque. Enfin la première vue de Loch Katrine, du *sanctum sanctorum* lui-même, a produit un certain *disappointement* [1], mais ç'a été le dernier. Vingt pas plus loin, toutes ses beautés se déploient et ne laissent plus rien à desirer. Voici à peu près la carte de ce lac, qui aidera à se former une idée des vues qu'il présente.

Sortant des Trosachs et s'avançant par le chemin coupé le long des rochers de la base de

---

[1] Expression anglaise, qui, bien que dérivée du vieux mot français *appointer* et de la particule négative *des*, ne peut se rendre que par circonlocutions, comme, *ne pas répondre à l'attente que l'on s'était formée, être déchu de ses espérances.*

Ben-Ledi, on a le lac à sa gauche, et sur la rive opposée, la montagne de Ben-Venue et ses promontoires de bois et de rochers, réellement *faits à peindre*. Les Trosachs, dans tout leur chaos sauvage, terminent l'entrée du lac. En avant est une île boisée, ensuite le lac dans sa longueur, et un lointain de montagnes. Il n'y a rien à changer à la composition de ce paysage, tout y est magnifique et parfait. Revenant ensuite sur nos pas, nous avons pris le bateau du guide dans le petit port, à la sortie des Trosachs, et nous nous sommes faits conduire vers l'île *of the Lady of the Lake*, que l'imagination du poète a sinon embellie, au moins aggrandie considérablement. Nous avons au reste reconnu immédiatement *the aged oak, that slanted from the Islet rock*, et n'avons pas manqué de cueillir quelques feuilles et quelques glands qui nous rendront, en Amé-



445.

rique, l'objet de l'envie des lecteurs de M. Scott. Mais la *Naiad of the Strand* n'était point là.

« With head upraised, and look intent,
» And eye and ear attentive bent,
» And locks flung back, and lips apart,
» Like monument of grecian art ».

Nous avons ensuite traversé le lac, environ une demi-lieue de large, vers le pied de Ben-Venue, d'où la vue de la côte que nous avions quittée, couronnée par Ben-Ledi et ses accompagnemens de montagnes inférieures, déploie tout son ensemble de grandeur et de beauté d'un genre plus rude et moins agréable que Ben-Venue. Notre guide n'a pas manqué de nous conduire vers le *Goblin Cave*, qui a encore plus d'obligations à l'imagination du poète que l'île elle-même. L'épisode du soldat qui passe à la nage vers l'île où les femmes se sont refugiées afin d'enlever le bateau, par le moyen duquel ses compagnons pourront s'y rendre, et qui est tiré par une de ces femmes, a été suggéré par la tradition d'un événement réel dans le lieu même, pendant les guerres de Cromwell.

Le jour étant parfaitement serein, le soleil en se couchant a répandu sur les beautés de Loch Katrine, ses plus riches teintes d'or et de pourpre :

« One burnish'd sheet of living gold ».

Le pas des Trosachs nous a paru en revenant

plus digne de sa réputation, et nous avons remarqué sur la gauche une gorge étroite et sauvage, le long du pied de Ben-Ledi, que nous avons prononcée être le lieu même de l'embuscade de Roderich d'Hu et de toute la scène qui précède le combat entre ce héros highlandais et Fitz James.

Je voudrais pouvoir faire passer dans notre langue quelque chose des beautés incomparables de cette scène héroïque et descriptive que la simplicité, l'énergie et la splendeur caractérisent également, la générosité chevaleresque et même la force de raisonnement; mais en traduisant en vers français, il faudrait abandonner la poésie de l'original en prose, son harmonie, et bien qu'il n'y eût pas à hésiter sur le choix, c'est cependant beaucoup perdre; car le charme des vers est au sens poétique ce que l'harmonie musicale est à la mélodie. Nos vrais poètes en France ont écrit en prose. On me pardonnera difficilement ce paradoxe, et cependant qui refusera de placer J. J. Rousseau au rang des plus grands poètes; qui refusera le génie poétique a l'auteur de Paul et Virginie, à celui de Télémaque, à celui de Corinne? Si la poésie est seulement ce que le Dictionnaire de l'Académie l'a dit être, l'*art de faire des ouvrages en vers*, ou bien, suivant la définition de Johnson, *metrical composition*, les écrivains cités n'étaient sans doute pas poètes; mais ils l'étaient éminemment, si la poésie est l'art d'émouvoir l'ima-

gination, soit par la peinture d'objets matériels, soit par l'imitation du langage des passions et des affections, dans la vérité de la nature, d'une manière que tout le monde sente, qui fasse naître des idées et des sentimens, qui d'un mot heureux réveille tous les pouvoirs du cœur et de l'esprit, imprimant un mouvement qui va plus loin que la pensée écrite elle-même, comme l'étincelle allume un incendie.

Cette idée est si bien exprimée dans le journal d'Édimbourg, d'avril 1809, que je ne puis résister à la tentation de transcrire ici le passage en anglais. « The highest delight which poetry » produces does not arise from the mere passive » perception of the images or sentiments which » it presents to the mind; but from the excite- » ment which is given to its own internal activity, » and the character which is impressed on the » train of its spontaneous conceptions. The true » lover of poetry is often indebted to his author » for little more than an impulse, or the key- » note of a melody which his fancy makes out for » itself ». Un ouvrage de génie fixe moins l'attention qu'un bon ouvrage, et aussi peu qu'un mauvais; l'esprit s'emporte avec le premier, la foule des idées *suscitées* distrait de celles qui sont *exprimées*; il s'endort avec le dernier; mais il donne son attention entière et dégagée au bon ouvrage.

J'ai souvent été surpris de l'impuissance des traductions d'ouvrages d'imagination; c'est que

les pensées doivent encore plus au langage que l'on ne croirait. *Credunt homines*, dit Bacon, *rationem suam verbis imperare, sed fit etiam, ut verba vim suam super rationem retorqueant*[1]. Il n'est pas seulement difficile de traduire d'un langage dans un autre ; mais une expression heureuse ne peut souvent se rendre autrement dans le même langage sans perdre sa plus grande valeur et tout son effet.

Le fameux *qu'il mourût* du vieil Horace est éminemment poétique. La tirade de sentimens exagérés en treize longs vers qui suivent ce mot heureux est là pour en expliquer le sens; c'est une version différente et plus détaillée du même sentiment; l'auteur y explique tout au long ce qu'il entend par *qu'il mourût*, et ce qu'il veut que l'auditoire entende; et il est clair qu'il eût pu supprimer le *qu'il mourût* et conserver tout le sens. Qu'en serait-il arrivé? qu'au lieu d'applaudissemens et de transports, ce discours aurait probablement fait bâiller les spectateurs. Corneille a d'abord rassemblé toute la force de son idée dans un seul point; ainsi concentrée elle réveille, elle perce, elle va au cœur; l'effet produit, on ne fait aucune attention à la longue tirade explicative, et c'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux; car, si on y faisait at-

[1] J'ai dérobé cette citation de Bacon des Essais philosophiques du professeur Dugald Stewart, si fertiles en citations heureuses.

tention, elle l'énerverait entièrement. On voit donc combien une pensée adressée à l'imagination doit au style. En fait d'imagination, de morale et de sentiment, il n'y a presque rien qui n'ait été dit; c'est un cercle; on revient perpétuellement sur les mêmes idées. La vérité court le monde, invisible et transparente, jusqu'à ce que de temps à autre une main habile sache la revêtir de formes et de couleurs; elle passe alors pour nouvelle, parce qu'elle est habillée de neuf.

L'enfance de la civilisation est l'âge poétique des nations, et voici pourtant un vieux peuple, riche et commerçant, froid et calculateur, plus fertile en véritables poètes depuis dix ans qu'il ne l'a jamais été, le genre dramatique excepté. Ils semblent s'être frayé de nouvelles routes, et avoir puisé dans des sources plus riches et plus abondantes. L'Écosse seule s'honore de deux illustres poètes vivants [1], et en a perdu, il y a peu d'années, un troisième [2] dont le génie maltraité de la fortune, et trop tôt enlevé au monde, n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages, et la plupart malheureusement dans sa langue nationale, qui, avec tout le mérite qu'on lui attribue, n'est qu'un patois de province.

Il n'y a ici presque aucune personne lisant qui n'ait lu du plus au moins les poètes; peu

---

[1] Scott et Campbell.

[2] Burns.

qui n'en sache quelque chose par cœur et ne le répète avec plaisir. En France, il n'y a que les gens instruits qui lisent la poésie, il n'y a que les gens d'esprit qui l'aiment. Ne serait-ce point qu'il n'y a que de l'esprit dans la poésie française? Les passions fortes qu'elle exprime sont des passions de théâtre plutôt que celles de la nature. Le langage de la tendresse n'y est guère que celui d'une galanterie de convention; la fierté, la noblesse d'âme que l'on est accoutumé d'admirer sur la scène épique ou tragique, par exemple, feraient rire sur la scène du monde. C'est un habit de cérémonie, chamarré d'or et de broderie, que l'on se hâte de quitter en rentrant chez soi, et avant de se mettre à table avec ses amis. C'est ainsi que le génie poétique en France a laissé les vers, et se repliant sur la prose, l'a rendue plus sentimentale et plus passionnée que celle des autres nations.

Quelqu'un a dit que la religion était une affaire de géographie, et s'il est vrai qu'une simple barrière *décide entre Genève et Rome* en matière de foi, les mêmes localités peuvent aussi bien décider en matière de goût. Les disputes de toutes les espèces sont toujours d'autant plus opiniâtres que l'on s'entend moins, et que la question est plus difficile à résoudre, telle que la religion, la métaphysique ou le goût national en littérature; sur ce dernier point, les Français, qui ne connaissent guère que la leur, et ne voient par conséquent qu'un côté de la question, décident

péremptoirement, et diraient volontiers, comme la duchesse de la Ferté disait un jour à madame de Staal, de la meilleure foi du monde: « *Tiens, mon enfant, je ne trouve que moi qui ai toujours raison*[1] ».

Le highlander qui nous conduisait dans son bateau afferme en société, avec son frère, environ trois mille acres de pâturage et de rochers sur le côté nord du lac, pour la rente de 430 liv. sterl. Ils ont quatorze cents moutons; c'est environ deux acres par mouton : une petite partie de ces trois mille acres est en prairie et cultivée. Il n'a pu dire combien de moutons un acre de bonne terre pourrait nourrir, mais il pense que six ou huit sont un trop grand nombre. Ils ne donnent rien à leurs troupeaux en hiver; la neige ne reste jamais long-temps sur la terre; peu de moutons périssent. Les bois ne sont point compris dans la ferme; ils restent au propriétaire, et le produit en est à peu près

---

[1] Je viens de voir le passage suivant d'un *Essai sur l'Eloquence de la Chaire* du cardinal Maury. « Illustres » insulaires (les Anglais) ! je cherche à découvrir un ora» teur, un véritable orateur, parmi vos ministres sacrés, » vos écrivains, vos membres du parlement de la plus » haute célébrité : que ce soit dit sans offenser votre gloire, » je ne trouve personne parmi vous qui soit digne de ce » nom ». Cette Éminence, qui *cherche* ainsi l'éloquence dans une langue étrangère, peut en être crue lorsqu'elle assure qu'elle ne l'a pu trouver, s'il est vrai, comme on le dit, qu'elle n'entend pas cette langue !

égal à ce qu'il reçoit pour le pâturage. Ce guide pasteur était en grand costume ; le petit jupon laissait voir une paire de jambes nues, nerveuses et bien tournées. Les traits de son visage étaient tout-à-fait dans le genre héroïque ; et pour finir son éloge, nous trouvâmes dans sa maison beaucoup de propreté, quelques livres, et une fort bonne vue du lac, peinte à l'huile, mais non pas pourtant par lui.

Falkirk, 8 *Septembre*, 25 milles. Nous nous sommes arrêtés sur notre route aujourd'hui à Stirling ; son château est perché, comme celui d'Édimbourg et de Dumbaston, sur un rocher isolé qui sort de terre, semblable à un grand piédestal. De ce château, la vue est encore plus belle que de celui d'Édimbourg ; à l'horizon, vers l'ouest, se déployait la chaîne des montagnes d'où nous venons ; dans leur bel habit d'indigo foncé, le jour était parfaitement serein. La plaine autour du château était toute en activité de culture ; les habitans faisaient le foin et la moisson en même temps. Vers l'est, la rivière Forth, qui forme plus bas la grande baie d'Édimbourg, est ici un ruban qui serpente à plis redoublés, faisant 5 à 6 milles au moins par chaque mille de droite ligne. Quoique le Forth ne paraisse de cette hauteur qu'un simple fossé, il a un pont de quatre arches [1], et porte des bâtimens de 70 à 80 tonneaux ; la marée y remonte. Le château

[1] A ce que dit Gilpin, car nous ne l'avons pas aperçu.

de Stirling a été une demeure royale, et montre encore quelques restes de magnificence gothique. De ses murs, on vous montre une douzaine de champs de bataille, la plupart entre Anglais et Écossais; dans l'une de ces batailles, Wallace commandait et fut victorieux. La dernière eut lieu en 1745, lorsque l'armée du Prétendant en forma le siége. On pourrait répéter, en promenant ses regards sur ces champs fertiles :

Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraissa pour plus de cent hivers.

Aucun pays n'en a été plus souvent inondé que l'Écosse, attaquée tour à tour par les barbares du nord, les Romains et les Anglais.

Les champs cultivés ont ici entièrement succédé aux pâturages et aux bruyères; les maisons des habitans s'améliorent visiblement, quoique toujours couvertes de genêts, de bruyère ou de paille; et Stirling même, ainsi qu'Alkirk, ont encore beaucoup de toits de chaume.

Duddington, 10 *Septembre*. Nous sommes ici depuis deux jours, retenus par l'hospitalité écossaise d'une famille respectable, à laquelle nous avons été recommandés. Lord Hopetoun a dans le voisinage une maison qui ressemble, non pas à un château dans le goût national, mais à un palais du siècle de Louis XIV; les jardins, quoique fort beaux et bien plantés, sont un peu à la vieille mode; la vue qui domine le Firth of Forth est magnifique. La terre de lord Rose-

berry, aussi dans le voisinage, est riche en beaux arbres ; la maison et les jardins sont d'ailleurs fort négligés.

J'ai examiné ici en détail l'opération, non pas de *battre le blé*, mais de séparer le grain de la paille par le moyen de la machine suivante. Le blé (paille et grain) passe entre deux rouleaux de bois cannelés, dont le frottement suffit pour faire sortir le grain de l'épi; le tout est reçu par un troisième rouleau, armé de dents en rateau qui accrochent la paille et la jettent en avant, laissant tomber le grain dans la machine à vanner, d'où il sort parfaitement nettoyé. La paille est brisée, et ne peut servir qu'à faire des couvertures de chaume; mais elle est aussi bonne comme fourrage et litière. Deux chevaux font tourner la machine; on en met quatre, si l'on veut aller vite. Elle coûte 80 liv. sterl., de sorte que l'intérêt et les réparations nécessaires rendent ce procédé à peu près aussi cher que la vieille méthode de *battre*; mais il est très-expéditif : l'on peut, par ce moyen, conserver le blé en gerbe, sans courir le risque de manquer un marché favorable.

Le bail d'une ferme, principalement en pâturage pour le gros bétail, de 25 shellings l'acre qu'il était, vient de se renouveler à 3 liv. sterl. 18 s., plus que triplé ; et en général, les rentes ont à peu près quadruplé dans les vingt dernières années, et avaient presque doublé dans les vingt précédentes ; aussi est-il plus aisé de vendre que

d'acheter des biens fonds. Le salaire des journaliers est ici de 2 shellings à 2 s. 6 d.; c'est moins que dans le voisinage des villes de manufactures.

Une pêcherie de saumon sur le Tay, qui avait coutume de s'affermer à 5 guinées par an, il y a peu d'années, rend maintenant le revenu prodigieux de 2100 liv. sterl., quatre cent fois autant; ce n'est pas qu'il y ait plus de poisson, mais il y a plus d'industrie à les prendre, et plus de consommateurs. Ce poissson ne se sale point, mais il est débité frais dans le voisinage. La pêche du hareng, ne requérant rien de fixé au sol, est libre et ne paye point de rente.

Édimbourg, 11 *Septembre*, 9 milles. Il nous semble être ici chez nous, parce que nous y avons déjà été, en comparaison de tous les lieux que nous n'avons vus qu'une fois. Nombre de lettres nous attendaient, et nous nous sommes trouvés transportés tout à coup bien loin de nous. L'invention de la poste aux lettres est une de ces merveilles de la civilisation, que je me surprends encore de temps en temps à admirer, comme si je n'y étais pas accoutumé.

14 *Septembre*. Nous fîmes hier une charmante promenade le long de la petite rivière Esk, de Roslin Castle à Frankfield, les personnes chez qui nous étions engagés à dîner ayant eu la bonté d'être nos guides. Les ruines du château de Roslin n'ont rien en elles-mêmes de fort remarquable que leur situation escarpée sur les bords de l'Esk; la chapelle est estimée du

plus pur gothique. L'Esk est, comme toutes les rivières d'Écosse, un torrent qui coule sur un lit de roches uni et plat ; ses rives, encore des rochers qui s'élèvent de 100 à 300 pieds. Ce canal profond est très-tortueux, d'une largeur inégale ; les bords, en général perpendiculaires, surplombent quelquefois, et en d'autres endroits offrent une pente accessible couverte de bois. Nous avons suivi l'Esk pendant 5 milles, marchant sur le pavé sec de son lit, dont il n'occupe à présent qu'une bien petite partie, le chêne, le frêne et le sorbier, formant un berceau au-dessous de nos têtes ; le sentier s'élève de temps en temps à mi-hauteur, ou même jusque sur le sommet de la rive. Il est impossible d'imaginer rien de plus agréable.

J'ai vu près de Frankfield des prairies dont la rente exorbitante est de 10 à 11 liv. sterl. l'acre ($\frac{5}{4}$ de l'acre anglais) : ces prairies n'ont pas été labourées depuis quarante ans. En Amérique, il n'y a pas de prairie de dix ans dont l'herbe ne soit étouffée par la mousse et épuisée. C'est, à ce que nous apprenons, à l'usage de la chaux que l'on doit le bon état et cette longue durée des prairies.

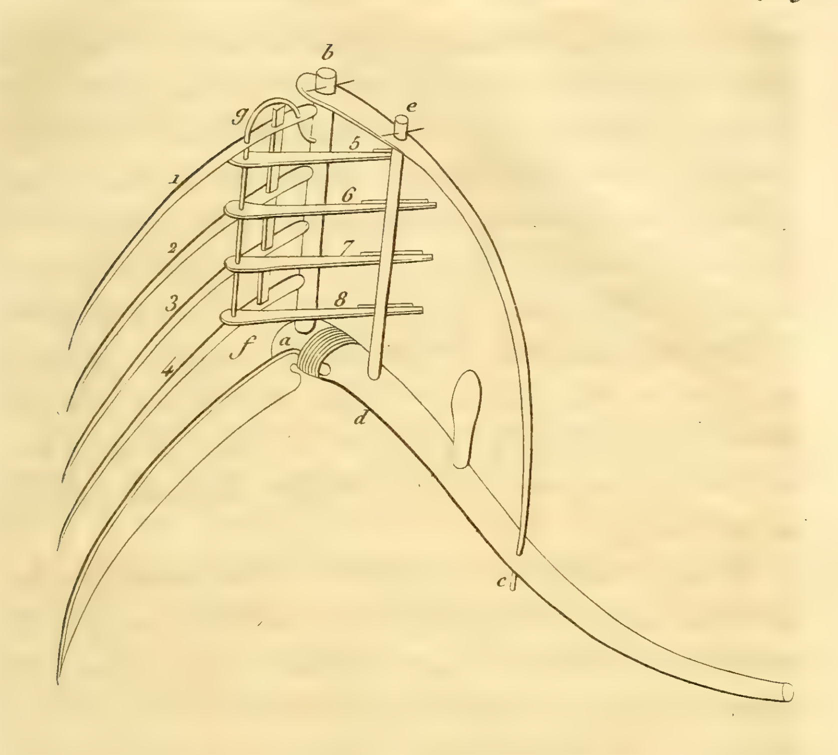
On nous a montré, près du pied des mongnes de Pentland, une espèce de palais, commencé par M. Trotter, qui a compromis lord Melville et le ministère. Le palais reste là à moitié fini.

To point a moral and adorn a tale.

15 *Septembre.* Melrose, 34 milles. Nous sommes partis d'Edimbourg ce matin avec le même beau temps, qui ne nous a pas quittés depuis notre sortie des highlands. Arthur's Seat, bleuâtre et colossal, s'élevait tout entier derrière la ville, qui ne cachait que ses pieds. Le pays que notre route traversait est couvert de châteaux et de maisons soignées, de bois, de prairies et de champs fertiles; et les montagnes paraissent plantées en entier de mélèzes et de sapins. Les moissonneurs sont dans le fort de leur travail; nous en avons compté jusqu'à quarante-cinq dans le même champ. Ils se servent de la faucille, qui me semble être un instrument infiniment moins commode que la *faux à berceau* (*cradle-scythe*), dont on fait usage en Amérique. En voici la figure et la description :

A B, pivot de bois d'environ 30 pouces de longueur, inséré perpendiculairement à l'extrémité du manche de la faux, et tournant sur lui-même en A et en B.
D E, autre pivot inséré dans le manche de la faux, et tournant aussi sur lui-même en D et en E.
Ces deux pivots, assujettis par la pièce B C
1, 2, 3, 4 sont comme les dents d'un rateau, de même longueur que la lame, et lui sont parallèles, diminuant vers l'extrémité, et très-élastiques.
5, 6, 7, 8 traverses mobiles sur l'axe ou baguette F G, et glissant à travers le pivot D E de manière à changer à volonté la position des dents du grand rateau, des coins assujettissant, comme on voit, ces traverses dans le pivot.

Tout l'appareil n'ajoute pas plus de trois livres au poids de la faux. — Les quatre dents reçoivent le blé à mesure qu'il est coupé par la lame au-dessous, et le déposent derrière le faucheur à la fin de chaque coup de sa faux.



Les voitures publiques, que nous avions cessé de voir pendant notre tour des highlands, nous surprennent de nouveau par leur dangereuse absurdité. Il est rare de voir moins de douze à quinze voyageurs sur l'impériale, outre le bagage. Les routes sont bonnes en général; mais la moindre ornière rompant l'équilibre, il arrive quelquefois des accidens. Ces voitures, et les pesans chariots avec leurs roues à jantes coniques, ne devraient pas se rencontrer chez un peuple qui a porté si loin la science et la pratique de la mécanique. Nous sommes arrivés ici justement à temps pour voir les ruines célèbres de l'abbaye de Melrose avant la nuit, et nous y sommes

ensuite retournés au clair de la lune ; ce n'était pas tout-à-fait l'heure solennelle de minuit ; dix heures sonnaient (car il y a encore une horloge) comme nous y entrions ; et les chouettes alarmées faisaient entendre du milieu des ruines leurs profonds soupirs et des gémissemens prolongés. La ciselure légère et hardie (*tracery*) des grandes fenêtres gothiques se dessinait admirablement à travers le clair de lune, qui répandait ses richesses ordinaires d'ombre et de lumière sur les belles masses d'architecture debout autour de nous.

16 *Septembre*. Longtown. Nous sommes retournés une troisième fois à l'abbaye ce matin avant notre départ. Les sculptures en relief qui couvrent les murailles sont de fort bon goût, et d'un fini véritablement exquis ; le feuillage est à jour dans bien des endroits, de manière à pouvoir passer une paille ou un brin d'herbe à travers, et les formes parfaitement nettes et prononcées, malgré leurs six siècles. On avait, il y a cinquante ans, enclos une aile pour servir d'église : mais le bon goût ayant depuis ce temps percé en Écosse, on a senti le sacrilége : le toit profane, les bancs et les cloisons vont être enlevés ; et l'abbaye, ainsi *ruinée*, reprendra toute sa dignité de désolation.

Notre Cicerone, espèce de marguillier, a semblé un peu alarmé à la vue de mon portefeuille et des préparations pour dessiner, attendu que c'est aujourd'hui dimanche. On lui a dit que ce

n'était pas travailler, mais un simple amusement : encore pis. Cependant l'idée de voir transmettre les beautés de son église dans le nouveau monde a levé les scrupules ; il a même paru prendre beaucoup d'intérêt au dessin ci-joint ; et enfin il a refusé absolument la douceur ordinaire, soit pour nous montrer qu'il ne *travaillait* pas le dimanche, ou par amitié pour son église, dont j'avais fait le portrait.

Nous avons traversé aujourd'hui le singulier district de pâturage, entre Hawick et Langholm, que j'ai déjà décrit à notre entrée en Écosse.

17 *Septembre*. Patterdale, sur le lac appelé *Ulswater* ; la route a déjà été décrite, et le lac aussi. Nous présentant cette fois du côté opposé, il s'est montré dans toute sa gloire, sa belle tête toute rayonnante de montagnes en face de nous, pendant 15 à 20 milles. Nous sommes restés un jour ici, errant sur le lac dans un petit bateau d'île en île et de rocher en rocher. Voici une vue du lac, et une autre des ruines vénérables d'un if énorme, dans le cimetière de Patterdale : le tronc, qui est entièrement creux, a 26 pieds de circonférence. Il ne lui reste plus que quelques-unes des branches les plus basses ; sa tête est tombée sous le poids des ans depuis un siècle ou deux. Nous demandâmes son âge ; un vieux habitant nous répondit de fort bonne foi, deux mille ans.

L'âge d'un arbre est difficile à trouver ; il n'est l'objet d'aucune attention, au moins de cette

attention générale nécessaire à la tradition, que lorsqu'il a atteint une grandeur remarquable; c'est-à-dire, lorsqu'une grande partie de sa durée est écoulée. M. Gilpin a rassemblé dans ses remarques, ou *Forest scenery*, quelques faits curieux sur l'âge et les dimensions extraordinaires des arbres, des chênes principalement. Il fait remonter la généalogie de plusieurs de ces arbres à huit ou neuf cents ans. Il existe encore des chênes qui étaient creux, et sur leur déclin, du temps de la reine Élisabeth, il y a plus de deux siècles. L'un des colléges d'Oxford fut expressément construit par ordre de son fondateur, William de Wainfleet, il y a quatre cent cinquante ans, *près du grand chêne*. Ce grand chêne, creux jusqu'à l'écorce, tomba de lui-même en 1788; et comme on peut bien supposer qu'il avait atteint son *méridien* à l'époque de la fondation du collége, cela lui donne neuf siècles. Enfin l'arbre de *New Forest*, qui renvoya la flèche dont William Rufus fut percé il y a sept cents ans, existait encore marqué par la tradition il y a peu d'années, et était probablement un grand arbre à l'époque de cet accident. Il est à remarquer que toutes ces plantes, vénérables par leur âge, sont également imposantes par leur stature, ayant des troncs de 8 à 12 pieds de diamètre, et couvrant de leurs branches des espaces de 80 ou cent pieds. Parmi les animaux, on ne trouve pas que la grande taille des *individus* (je ne dis pas des espèces) se

rencontre ainsi avec la longue durée de leur vie; peut-être est-ce plus souvent le contraire. Gilpin fait mention d'un if, à Fortingal, près de Taymouth en Écosse, qui a 56 pieds et demi de circonférence. Notre if de Patterdale n'est qu'un arbrisseau auprès de celui-là ; et les habitans de son voisinage doivent lui donner sept à huit mille ans. Il est fort possible qu'il en ait mille ; car l'if paraît vivre aussi long-temps, ou plus, que le chêne. Les Anglais d'autrefois étaient grands archers, et leurs arcs étaient toujours de bois d'if, le plus élastique et le plus *tough* [1] de tous les bois. Les archers anglais poussaient l'arc avec le bras gauche; ceux de France tiraient la corde avec le bras droit; chez ceux-ci c'était le bras gauche, chez ceux-là le bras droit qui restait immobile. M. Gilpin attribue à cette différence de procédés celle d'expression dans les deux langages : *tirer de l'arc*, en France; *bander l'arc*, en Angleterre. Mais il se trompe ; on dit en français *bander l'arc*, dans le même sens qu'en anglais : c'est l'action de tendre le ressort de bois ou d'acier qui doit, en se *débandant*, pousser la flèche. *Tirer de l'arc*, est proprement *tirer avec l'arc*, *dégager*, *laisser partir*, comme on tire le canon, et non *mouvoir vers soi*; autre-

---

[1] *Tough*, en ce sens, n'a point de mot correspondant en français, *coriace* en approche, mais ne se dit que de la viande; *tenace* est peut-être encore plus près, mais ne s'emploie guère dans ce sens qu'en parlant des métaux.

ment, on dirait, *tirer l'arc*, sans *de*, comme on dit *tirer la flèche*.

19 *Septembre*. Après avoir escaladé le rempart de montagnes qui sépare Ulswater de Windermere, et admiré la magnificence sauvage de ce passage, qui est plus escarpé qu'aucun de ceux des montagnes de l'Écosse, nous nous trouvons ici établis dans la retraite de l'amitié, où nous nous reposerons de nos fatigues pendant le reste de la belle saison, ne faisant que quelques excursions courtes et passagères autour de ce centre de beautés pittoresques.

Il n'y a point de lieu retiré en Angleterre, point de lieu où l'on ne rencontre que la campagne et les campagnards ; ce sont partout des gens de ville, vêtus et logés élégamment, donnant et recevant des invitations, ayant une suite de domestiques ; enfin, l'Angleterre semblerait être la maison de campagne de Londres, que l'on cultive seulement pour s'amuser, et où tout est subordonné au luxe pittoresque et à l'ostentation. Nous sommes ici dans un recoin du pays, à 278,000 de la capitale, un lieu sans commerce, ni manufacture, et qui n'est sur le chemin de rien, et pourtant tout y est comme aux environs de Londres. On s'y enlève la terre, dont la moitié est du rocher, au poids de l'or, simplement à cause de la beauté du lieu ; on s'y plaint généralement de la difficulté de se procurer des domestiques et des journaliers, qui se font par conséquent payer cher ; enfin, il n'y a pas assez de pauvres pour

les riches. Ceux-ci parlent du poids des taxes comme intolérable, et de l'accroissement du prix de toutes choses comme excessivement alarmant; tandis que les pauvres semblent ne pas s'apercevoir de tout cela, croissant et multipliant aux dépens des autres, qui de leur côté déchoient et tombent continuellement. C'est le pot au feu qui bout; la liqueur monte et descend sans cesse; elle n'a pas plutôt touché le fond, qu'elle est réduite en vapeur, et s'élance vers le haut; elle ne s'est pas plutôt élevée à la surface, qu'épuisée de la chaleur qui la supportait, elle retombe. Les propriétaires des terres sont les seuls qui ne participent pas à ce mouvement général; ils sont sur leurs ancres dans le port, tandis que tout le reste est battu par la tempête; malheur à eux, s'ils venaient à chasser, et à être emportés avec les autres : ils souffriraient pour tous. Les gens riches montrent certainement une avidité remarquable à acheter des terres, à cause de la sûreté et de la permanence de revenu, et parce que réellement il y a, malgré les plaintes générales qui se font entendre, une inondation de richesses dans le pays; ils haussent, par la concurrence, le prix des terres et le prix du travail, à tel point, que les petits propriétaires sont tentés et forcés de vendre, et de devenir simples fermiers, grossissant ainsi le nombre de ceux qui n'ont rien à perdre. Cette concentration excessive de propriétés *tangibles* est considérée, par bien des gens instruits et sensés, comme plus

dangereuse, plus propre à produire une révolution, que le poids des taxes ou les autres griefs populaires : ceux-ci sont le prétexte des gens à révolution, celles-là le véritable objet. Il est difficile et odieux de dépouiller le grand nombre, comme on a fait en France ; mais il est aisé et bien venu du peuple, de mettre les grandes propriétés au pillage.

Le pays autour de la tête [1] du lac de Windermere est plein de beautés ; il est varié de montagnes d'une hauteur médiocre, 1,000 à 2,000 pieds, couvertes de bois, taillis seulement, à la vérité, et décorées de belles nappes de rochers. Les vallées, riches, fertiles, de la plus belle verdure, sont traversées de courans d'eau vive et rapide, formant fréquemment de petits lacs appelés *tarns*. Les anciens habitans de ces vallées sont dénommés *statesmen* (paysans élevés au rang de propriétaires) ; leurs maisons, généralement à mi-coteau, sont bâties en pierres brutes, grises et mousseuses ; elles sont larges et basses, couvertes de chaume, et ombragées de frênes : l'intérieur est propre et décent. Ces petits propriétaires diminuent de jour en jour, tentés, comme je l'ai déjà expliqué, par les offres des accapareurs de terre.

La vallée de Langdale, derrière Clappersgate, est de celles que je viens de décrire ; son extré-

---

[1] La tête du lac est l'extrémité qui reçoit les eaux.

mité inférieure est terminée par le lac, et remontant par une pente peu sensible, entre deux lignes irrégulières de montagnes, pendant 6 ou 7 milles ; elle aboutit au pied des *Langdale Pikes* (piques de la vallée de Langdale), dont la cime grotesque se distingue de 20 milles à la ronde. Une grosse source tombe de cette montagne le long d'une grande crevasse du rocher ; un quartier de roche, tombé dans cette crevasse ou fente, y est resté engagé, et forme un pont naturel d'une construction hardie. Une des excursions que nous avons faites avec nos amis a été le long de cette belle vallée, à pied et à cheval, accompagnés d'une petite charrette portant nos provisions, ainsi que les malades et blessés de la troupe, sur deux sacs de foin.

A notre retour, le soleil se couchait dans toute sa splendeur derrière les *Langdale pikes*, et nous nous retournâmes bien souvent pour jouir du magnifique spectacle et de la variété des accidens de lumière. Nous remarquâmes entr'autres celui-ci : au-delà d'un horizon de montagnes noires, on voyait de plus hautes montagnes laissant entr'elles un grand espace que le soleil remplissait de ses derniers feux ; des flots de vapeur dorée débordaient de ce volcan enflammé, illuminant toutes les hauteurs, et de longues traînées de lumière traversaient les ombres de la nuit déjà étendues sur la vallée.

Thro' ridges burning in her western beam
Lake after lake interminably gleam.

D'une hauteur, à l'Est du pont appelé *Skellet's Bridge*, j'essayai de dessiner; mais toute cette splendeur était bien décourageante. Le simple dessin n'en peut donner qu'une bien faible idée; la description encore moins. Le grotesque des contours forme une autre difficulté; on ne saurait les risquer dans un dessin, bien qu'ils soient dans la nature; il n'appartient qu'à elle d'être gauche et rude avec grâce, magnifique et simple en même temps, et harmonieuse parmi toutes les dissonnances. Cette vue nous fit tant de plaisir, que nous avons, plusieurs fois depuis, poussé la promenade jusque vers Skellet's Bridge, à la même heure : la scène est toujours variée, et toujours admirable.

Le lac de Windermere a une grande île dans le milieu de sa longueur, occupée (cela va sans dire) par un riche particulier. Il y a bâti une maison de campagne, et sur un promontoire de la côte voisine un pavillon élevé, appelé *la Station*, qui domine tout le lac, c'est-à-dire, toute l'eau du lac, mais qui par malheur tourne le dos à toutes ses beautés : ce choix ne nous a pas donné une idée favorable du *goût* du propriétaire, malgré ses fenêtres en verre coloré, qui sont pourtant symptomatiques de goût. Ce propriétaire est un M. C**, zélé agriculteur, et membre considéré du Parlement.

Vis-à-vis de M. C** réside l'évêque de L**, dont l'ouvrage sur la chimie a contribué à rendre l'étude de cette science facile, à la faire aimer

des gens du monde, et à en faire ce que les Anglais appellent *a popular science*. On connaît sa défense de la foi chrétienne contre son grossier assaillant, le fameux Tom Paine, défense à tous égards méritoire et bienséante, mais dont le titre n'est pas heureux [1]. Ce prélat se distingue au Parlement par des principes politiques peu communs dans son ordre, ceux du parti Whig.

En nous rendant à l'île de M. C**, nous avons passé près de plusieurs bateaux à l'ancre, et sans voile [2], *bateaux de plaisir*, d'une élégance de forme, d'une légèreté, d'une vitesse de marche, dont on ne se forme pas d'idée en France. Je n'ai jamais rien vu flotter sur la Seine qui en comparaison n'eût l'air d'un sabot. L'eau de ce lac, comme celle de tous les lacs, est d'une transparence parfaite qui laisse voir les plus petits objets à une profondeur considérable : on suit des yeux une épingle jusqu'à 10 ou 12 pieds. Le lac a 30 ou 40 toises de profondeur dans quelques endroits. On demanda à notre batelier, qui avait été à la rame pendant cinq heures, sans apparence de fatigue, depuis combien de temps il faisait ce métier-là? Depuis soixante-dix ans, a-t-il répondu : je suis né sur les bords de Windermere. Cela fait honneur à l'air du pays.

Les montagnes de la tête du lac sont coupées

---

[1] *An apology for the Bible*, qui dans l'acception commune signifie une *excuse* pour la Bible.

[2] *Pleasure boats*.

de deux longues vallées qui semblent être une continuation du lit de ce lac; l'une d'elles est Langdale, déjà décrite; la seconde, qui lui est presque parallèle, conduit à un autre lac appelé *Grasmere*. En nous y promenant, nous parvînmes, il y a quelques jours, jusqu'à la demeure d'un *statesman*, située à mi-coteau, dans une position magnifique. Cet honnête campagnard était assis à l'ombre d'un frêne sur un banc placé là évidemment pour la vue, et il n'est pas douteux qu'il était venu s'asseoir sur son banc pour en jouir, et qu'il en jouissait. Après les salutations ordinaires, nous lui fîmes nos complimens sur sa belle vue; mais, à notre grande surprise, il ne voulut pas convenir qu'elle eût rien de fort remarquable, et nous dit qu'il savait fort bien que nous avions vu de beaucoup plus beaux endroits. Il nous sembla évident qu'il avait honte de paraître admirer, comme s'il n'était jamais sorti de son village. Par la même sorte d'affectation, tel citadin aurait prétendu s'extasier, afin de ne laisser aucun doute sur sa sensibilité *pittoresque*. Les gens affectés sont toujours l'opposé de ce qu'ils cherchent à paraître, et donnent ainsi, sans s'en douter, le secret de leurs véritables dispositions.

6 *Octobre*. Nous avons été voir hier le lac de Coniston, toujours accompagnés de nos amis et de leurs amis, à pied, à cheval et en *charrette*, par une route presque impraticable d'aucune autre manière; d'abord le long du Bruthy; puis,

traversant le rempart de montagnes [1] qui sépare la vallée de Langdale de Coniston, nous avons découvert ce lac sous nos pieds, enchâssé de grandes montagnes noires qui se pressent autour de lui : le rivage est pourtant habité et cultivé. On nous fit remarquer une jolie maison, habitée par les parens d'une jeune personne devenue célèbre après sa mort prématurée [2], par les preuves qu'elle a laissées d'une érudition rare pour son âge et son sexe. Cette famille était autrefois propriétaire de la belle terre de Piercefield, sur le Wye, que nous avons vue et décrite il y a trois mois. Les mieux montés de la compagnie ont poussé jusqu'à l'autre extrémité du lac, où les montagnes s'abaissent peu à peu. Sa longueur est de 7 milles, l'eau parfaitement pure, point d'îles. Au retour, nous avons eu en perspective les belles montagnes de la tête du lac.

Les provisions que nous avions apportées nous ayant fourni un dîner frugal, qui n'a pas pris beaucoup de temps, on est monté à pied le long d'un ruisseau qui coule de la montagne dominant le village de Coniston ; quelques arbres accompagnent d'abord son cours, puis des pâturages en pente précipitée. Vingt minutes d'exer-

---

[1] Montagne est trop, colline trop peu, pour les hauteurs dont je parle : la langue anglaise a une expression intermédiaire, *hill*, que nous n'avons pas.

[2] Elisabeth Smith.

cice nous ont fait arriver sur une esplanade, espèce de palier dans cet escalier de montagnes. Ce lieu de repos est une petite plaine bien arrosée, bien verte et bien solitaire, d'où les montagnes, reprenant leur vol, s'élèvent à perte de vue, piles sur piles de rochers brisés. Le jour commençait à baisser, tout était ici dans le grand sombre et sauvage, et pourtant il suffisait de se retourner pour jouir d'une vue d'un caractère tout opposé, déployée au-dessous de nous : le lac brillant encore de lumière, et la verdure de ses rives relevée d'habitations riantes.

10 *Octobre*. Grasmere est le lac le plus voisin de Windermere; une heure de marche à travers la montagne vous conduit de l'un à l'autre; le chemin à voitures, qui suit l'une des vallées déjà décrites à la tête de Windermere, est plus long. La vue de ce lac ne nous a pas paru avoir rien de fort remarquable, et cependant un morceau de terre de 20 acres a été acheté dernièrement pour 1,500 liv. sterl., ce qui, ne pouvant pas être une valeur de produit, doit une grande partie de son prix au mérite de sa situation.

On nous a montré dans la vallée, au Nord-Ouest de Grasmere, une chaumière déserte; elle était habitée l'hiver dernier par un paysan nommé Green, sa femme et neuf enfans. Le père et la mère étaient allés à une foire de bestiaux, qui se tient dans l'autre vallée (Langdale), séparée de celle-ci par un passage de montagne. Le soir fut orageux, et il y eut beaucoup de

neige; ils ne revinrent point. Le plus jeune des enfans n'avait que quelques mois; le plus âgé était une petite fille de dix ans : celle-ci eut soin de nourrir le nouveau-né avec un peu de lait qui se trouvait dans la maison. Le lendemain elle se procure une nouvelle provision de lait d'une ferme voisine. Le père et la mère encore absens, une autre nuit se passa de la même manière. Le surlendemain, la petite fille allant de nouveau demander du lait, on lui fit des questions qui découvrirent sa situation, et firent soupçonner un accident funeste. L'alarme se répandant parmi les habitans de la vallée, cinquante personnes se mirent à chercher dans la montagne, et découvrirent bientôt les corps de ces malheureux. Il paraît qu'ayant perdu la trace du chemin, ils étaient montés plus haut dans la montagne; que le mari était d'abord tombé d'un rocher, et probablement avait été tué sur la place, ou était mort bientôt après. La femme, avertie par sa chute, ayant fait un détour, était parvenue au pied du rocher, et avait long-temps cherché son mari, la neige étant toute battue à l'entour; ses souliers, laissés dans la neige, furent trouvés dans un autre endroit : elle tomba, sans doute enfin, épuisée de fatigue, et gagnée par le froid et le sommeil, et mourut de la mort ordinaire dans ces cas là, qui est assez douce. Quelques personnes crurent se rappeler avoir entendu des cris dans la montagne pendant l'orage, sans en imaginer la cause, et elles n'auraient

probablement pu porter aucun secours. Les corps, suivis par tous les habitans et par les neuf enfans, furent enterrés dans la même fosse, et ces neuf orphelins ont été adoptés par les familles aisées du voisinage.

Quelques années auparavant, un chasseur périt d'une manière encore plus tragique. On avait remarqué qu'un chien venait de temps à autre dans les maisons de la vallée, et après avoir obtenu quelques alimens, s'en retournait dans la montagne : à la fin il fut suivi, et on découvrit par ce moyen le corps du chasseur. Il paraît qu'il s'était démis le pied, et que, ne pouvant se traîner plus loin, il était mort de faim et de misère dans ce désert. Le fidèle chien avait toujours veillé depuis auprès du cadavre.

11 *Octobre*. Le lac de Keswick, appelé *Derwent Water*, est à 16 milles, au nord de Windermere. La première vue qu'il présente est la plus frappante de toutes celles que nous avons admirées dans le cours de notre pèlerinage pittoresque. C'est un tableau d'une composition parfaite ; son avant-scène de bois bien massé, le profil des montagnes en promontoires variés, fuyant en perspective de chaque côté, et terminé par un lointain d'une beauté sans égale. La hauteur des montagnes va en augmentant vers cette extrémité, et leur physionomie devient de plus en plus âpre et rude ; mais le voile aérien de la distance adoucit et *harmonise* tout cela, et l'on a, au soleil couchant, les plus riches accidens de

lumière. Il y a précisément assez d'eau pour faire valoir les montagnes, et assez de montagnes pour faire valoir l'eau : tout est dans les plus justes proportions, et du point de vue d'où cette scène s'ouvre pour la première fois aux regards du voyageur, l'œil l'embrasse toute entière, et l'effet est ravissant. Sur la droite, on a la grande montagne de Skiddaw et le lac de Bassenthwaite, qui fuit derrière elle. Ces deux lacs n'en étaient probablement autrefois qu'un seul, et la belle plaine de 2 ou 3 milles qui les sépare était alors couverte de leurs eaux.

13 *Octobre*. De Keswick, nous avons fait une excursion à Borrowdale; c'est la vallée à l'autre extrémité du lac, au sein des montagnes d'où sortent ses eaux. La route suit la rive droite le long des hauteurs qui dominent le lac. Sous l'ombre des beaux arbres qui croissent parmi les fragmens d'ardoises amoncelées à leur pied, il arrive assez souvent à ces fragmens, quelques-uns en grandes masses détachées des hauteurs, de tomber dans le lac après avoir traversé le chemin.

On s'écarte un peu de la route pour voir la cascade de Lowdore; elle était à sec, lorsque nous l'avons vue; mais, à juger par la largeur de son lit, sa hauteur d'environ 20 pieds, et son bel encadrement de bois et de rochers, il ne lui manquait que de l'eau pour être magnifique.

L'entrée de Borrowdale ressemble assez au passage des Trosachs. Après avoir pénétré envi-

ron un mille, on rencontre un bloc énorme appelé le *Bowder Stone*,, roulé sans doute des montagnes voisines; la couche de terre qui s'est formée sur son sommet montre qu'il est là depuis quelques siècles. Certaines espèces de lichen croissent d'abord sur les rochers nus; cette génération passe, d'autres naissent sur ses débris. Cette formation réciproque de terre végétale et de végétation est illimitée, et ne demande que du temps [1].

La pierre de Bowder repose sur une fort petite base, et semble être ainsi en équilibre. Les gens du pays ont placé là une échelle pour l'amusement des curieux, sur qui ils lèvent une légère contribution. Les dimensions sont à peu près de 62 pieds de long, 36 pieds de large, et autant de hauteur; c'est-à-dire, 80,000 pieds



I. Page 476.

cubes du poids d'environ 10,000 tonneaux. Je crois que le célèbre piédestal de la statue équestre de Pierre-le-Grand, à Saint-Pétersbourg, a précisément les dimensions de *Bowder Stone*.

Partie à pied, et partie en voiture, nous avons pénétré dans cette vallée jusqu'auprès de la mine de *Black Lead*, de cette substance connue en France sous le nom de mine de plomb d'Angleterre (*plombagine* ou *carbure de fer*). Cette mine passe ici pour être la seule qui existe, non-seulement en Angleterre, mais en Europe; je crois cependant qu'il y en a une en Provence, et que celle-ci est seulement la meilleure. Les ouvriers disent que le produit de l'année dernière s'est élevé à la somme peu croyable de 90,000 liv. sterl. Le travail est suspendu à intervalles, afin

[1] On observe avec surprise, dans les forêts de l'Amérique septentrionale, le peu de profondeur qu'a la terre végétale, excepté dans les endroits où elle a été accumulée par le courant des eaux ou d'autres accidens. Cette terre de débris sur un grand niveau n'excède pas, en Amérique, six pouces, et n'est même généralement que de deux ou trois pouces. Les arbres renversés par le vent, dont les racines soulèvent et découvrent une grande surface, laissent voir au-dessous de cette profondeur de quelques pouces, la terre primitive, qui est assez généralement un argile mêlé de pierres. Cet argile, mêlé avec la terre de débris par le labourage, forme un sol plus fertile que le pur terreau végétal, en ce qu'il est moins sec. Mais il reste à expliquer comment la chute annuelle des feuilles, et la décomposition successive de tant de forêts, n'a pas accumulé une couche plus épaisse de débris.

de soutenir le prix. On cherche une nouvelle veine, l'ancienne s'épuisant. La montagne d'ardoise dans laquelle cette mine est située forme, avec celle de Langdale, une chaîne d'où les eaux descendent de tous côtés : ce ne sont pas les plus hautes en elles-mêmes, mais elles reposent sur un niveau élevé. La vallée de Borrowdale, au-delà de Bowder Stone, ne mérite peut-être pas l'attention des voyageurs, quoique dans un pays moins fertile en beautés pittoresques, elle eut droit à leur admiration. A notre retour, nous eûmes un magnifique coucher du soleil, derrière les montagnes de l'autre côté du lac; et en face de nous Skiddaw, qui est une grosse masse toute ronde de 3,300 pieds de hauteur, dont la pente est si douce et si unie, qu'il semble que l'on pourrait monter en carosse d'un côté, et descendre de l'autre sans grande difficulté [1].

Ce matin, de bonne heure, nous sommes partis pour *Crummock Water* et *Buttermere*. A 12 milles de Keswick (*Scale Hill*), nous avons pris un bateau pour traverser Crummock Water, qui n'a que trois milles et demi de longueur, sur trois quarts de mille ; ce petit lac est enveloppé de montagnes escarpées, nues et désertes : le plus

---

[1] Quelques mois après ceci, la montagne de Skiddaw a été vendue à l'encan, à une compagnie d'agriculteurs forestiers qui vont la coiffer en hérisson. Dans un siècle une forêt de sapin pourra l'orner, mais une pépinière ne peut que la gâter pour le présent.

profond silence régnait sur ses bords (*a stilly solitude*). Notre conducteur nous dit qu'il s'élève quelquefois en hiver des tourbillons de vent si violens, que l'eau du lac (*the spray*, mot que je ne puis traduire), va mouiller, ou du moins asperger de gouttes, des hauteurs que j'aurais jugées être hors de la portée des eaux de l'Océan, même dans la plus grande tempête.

Mary de Buttermere est devenue une des curiosités du pays, et avait excité la nôtre; son histoire infortunée est devenue peut-être triviale en Angleterre; mais les étrangers ne seront pas fâchés de l'apprendre. Mary, à l'âge de quinze ans, était une rare beauté, et malgré l'obscurité du rang dans lequel elle était née, on savait que ce trésor existait sur les bords de Buttermere, dans la chaumière d'un paysan. Un Monsieur (*gentleman*) vint habiter le voisinage, fit sa cour à Mary, et lui offrit sa main et sa fortune.

L'étranger n'était point jeune; mais la supériorité d'état et d'éducation, son désintéressement et l'excès de sa passion, étaient des circonstances trop flatteuses et trop tentantes pour être dédaignées. Mary en fut touchée, et devint *dame*. Quinze jours après, le Monsieur fut arrêté comme faussaire; c'était un aventurier connu par son habileté et ses crimes : on lui fit son procès, et il fut pendu. La pauvre Mary a maintenant près de trente ans, et s'est remariée à un homme qui tient une petite auberge. Elle se

présenta avec une jatte de lait à la main, et un enfant sur ses bras; elle est grande, bien faite, et a les traits réguliers, le teint encore assez frais, l'air timide, doux et intéressant.

A hair-brained sentimental trace
Was strongly marked in her face,
A wildly, witty, rustic grace
    Shone full upon her;
Her eye e'en turned on empty space
Beam'd keen with honor [1].

Au moins, nous nous figurâmes tout cela; mais je ne voudrais pas répondre que Mary fît la même impression sur des voyageurs moins favorablement disposés. Pour ne rien céler, notre batelier, ancien habitant digne de foi, nous raconta que Mary avait montré plus de ressentiment contre le séducteur que de pitié pour sa fin tragique, et répéta quelques exclamations un peu *mégériques*, qui échappèrent à cette beauté infortunée en apprenant la catastrophe de son époux.

Buttermere est une autre miniature de lac d'environ un mille de longueur profondément encadré de montagnes; c'est une goutte de rosée dans la corolle d'une fleur. En revenant, nous avons eu un magnifique soleil couchant, et bientôt après un clair de lune, également magnifique, qui nous a accompagné jusqu'à Keswick. On

---

[1] Burns.

pêche dans tous ces lacs, mais principalement dans *Crummock Water*, un poisson fort estimé appelé *char*, qui ressemble à la truite saumonée, et qui en a le goût.

15 *Octobre*. Windermere. Nous passâmes la journée d'hier à errer [1] sur les rives du lac de Derwentwater, ou en bateau sur ses eaux : il a environ trois milles et demi de long, et moitié de large. Deux ou trois îles en diversifient la surface (on parle d'une île flottante que nous n'avons point vue); l'une d'elles servait autrefois de résidence aux lords Derwentwater, seigneurs et propriétaires de tout le pays. Les magnifiques possessions de cette famille furent confisquées, il y a un siècle, le dernier lord étant impliqué dans la rebellion de ce temps-là. Il me semble que l'on doit sentir beaucoup de regret d'avoir perdu un si beau lac pour une misérable dispute de politique. Cela me rappelle le bon mot de Danton conduit à la guillotine, et tirant par la manche un de ses compagnons

[1] *To ramble* et *saunter about* sont des expressions qui rendent mieux qu'*errer* l'action de se promener sans dessein ni but fixe, et pour son amusement seulement. *Errer* ne suppose pas toujours de l'amusement, et annonce plutôt de l'inquiétude que du plaisir. Les âmes erraient sur les bords du Styx, elles ne *ramblaient* point. L'auteur célèbre du *Rambler* (docteur Johnson) se trouvant à Paris, fut appelé *monsieur le vagabond*, par des gens qui croyaient faire preuve de leur connaissance de la langue anglaise.

d'infortune : « Mon ami, lui dit-il, s'il y a jamais » une révolution dans l'autre monde, crois-moi, » ne nous en mêlons point ».

Les terres de lord Derwentwater furent données à l'hôpital de Greenwich, qui en a respecté les bois plus que n'auraient fait des particuliers ; et les rives de ce lac sont, par ce moyen, encore ornées de très-beaux arbres. Une autre île, appelée *Vicar's Island*, de 6 acres, est très-agréable, quoiqu'un peu trop plantée, avec une fort jolie maison. Cette petite propriété a été achetée, il y a quelques années, pour 1,700 liv. sterlings.

Nous avons eu le plaisir de voir plusieurs fois le célèbre poëte M. S**. Son ami M. C**, autre favori des muses, également distingué, mais dont la plume est moins fertile, se trouvait auprès de lui. Ces Messieurs, et quelques-uns de leurs amis, avaient formé, il y a une quinzaine d'années, dans le beau feu de leur jeunesse, le généreux projet d'aller respirer l'air pur de la liberté dans les États-Unis de l'Amérique : quelqu'accident en fit différer l'exécution, et le temps refroidit peu à peu ce beau zèle. A présent, ces Messieurs semblent croire qu'il n'est pas besoin d'aller chercher si loin ce qui se trouve fort bien chez eux ; leur démocratie est descendue au degré Whig, et descend encore. M. S** a résidé en Espagne, et connaît fort bien ce pays et sa littérature. Il croit que le peuple espagnol, avec toute son ignorance, sait parfaitement qu'il

a un fort mauvais gouvernement, en désire la réforme, et qu'il ne lui manque que cela pour être invincible. Ces Messieurs sont enthousiastes de la cause espagnole ; ce sentiment en eux est, j'en suis persuadé, sincère, juste et honorable : mais il est bon d'observer que cette cause espagnole est un de ces mots cabalistiques dont j'ai parlé ailleurs, au moyen desquels on reconnaît tout de suite les partis. Par une étrange perversion de l'esprit humain, les opinions libérales et indépendantes d'un de ces partis, en matière de gouvernement, se trouvent généralement associées à une certaine tolérance d'usurpation et de tyrannie, qui est abhorrée de l'autre parti, ami d'ailleurs de la toute-puissance. Il me semble que c'en est assez pour donner des soupçons sur la sincérité des uns et des autres.

J'ai été surpris d'apprendre que la belle race de moutons d'Espagne, si connue sous le nom de *mérinos*, est originaire d'Angleterre, et fut tirée du comté de Gloucester, à ce que je crois. M. S** fonde ce fait singulier sur l'autorité de plusieurs auteurs contemporains anglais et espagnols, un de ceux-ci de l'année 1437. Comme l'espèce ne se trouve plus indigène en Angleterre, il faut supposer qu'elle s'est perfectionnée en Espagne, et il est probable que, rapportée en Angleterre, elle y dégénérera.

M. S** a rectifié l'erreur dans laquelle j'étais sur la pièce espagnole d'où Corneille a tiré son *Cid*. Le vieux père (don Diégo) du *Cid fran-*

çais, cherchant un vengeur de son honneur outragé, apostrophe son fils par ces paroles : *Rodrigue, as-tu du cœur?* A quoi le jeune héros répond, en mettant la main sur la garde de son épée : *Tout autre que mon père l'éprouverait sur l'heure.* Dans l'espagnol, on m'avait assuré que le vieux père appelle successivement ses trois fils. Saisissant la main du premier, il la porte à sa bouche d'un geste tragique, et lui mord le pouce de toutes ses forces. Le jeune homme fait les hauts cris, et se débat comme un possédé; il est renvoyé honteusement : le second se présente, même épreuve, même faiblesse; congédié comme l'autre : vient enfin le jeune *Cid*; celui-ci se laisse mordre sans sourciller, et il est proclamé le vengeur de son père. Au lieu de mordre, nous avons appris de M. S** que le vieillard ne fait que serrer la main vigoureusement, procédé qui s'éloigne infiniment moins des bienséances tragiques.

M. S** s'est choisi une carrière dans laquelle il court sans compétiteur; il est éminemment le poëte des chimères. Milton lui a fourni un beau modèle en ce genre, et il l'a surpassé en créations monstrueuses et en événemens si entièrement hors de la nature, que celle de ses lecteurs ne saurait s'y intéresser : l'humanité ne sympathise qu'avec ce qui est humain.

Je l'avouerai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature.

On sait ce que le cardinal d'Este disait à Arioste en lui rendant le manuscrit d'un de ses poëmes : *Dove, diavolo signor Lodovico, avete pigliate tante coglionerie?* C'est probablement ce que la plus grande partie du public est tentée de dire, après avoir lu Milton et M. S**; ni l'un ni l'autre n'ont eu des succès *populaires* : on admire, mais on ne lit pas.

En dépit de toute la véritable sublimité de Milton, l'extravagance de ses batailles d'immortels et des inutiles blessures qu'ils prennent la peine de se donner, est plus propre à faire sourire que frissonner, et les merveilles de la mythologie indienne, ou de la nécromancie arabe [1], ne me semblent pas plus heureusement introduites par M. S**; mais M. S** entend beaucoup mieux que Milton la piété et la tendresse. L'amour et la théologie du *Paradis perdu* sont toujours austères et durs, grossiers et matériels. Il y a, au contraire, souvent du sentiment et de la spiritualité dans le poëte moderne : celui-ci est au moins aussi pittoresque que Milton, et c'est beaucoup dire. Les paysages de Milton sont de main de maître, et dans l'âge des parterres en compartimens, des jets d'eau et des arbres

---

[1] *Thalaba and the Curse of Kehama.* Ce dernier ouvrage était encore sous presse lors de notre visite à Keswick, mais il a paru sitôt après que j'ai cru pouvoir y faire allusion ici, d'autant plus que j'en avais entendu réciter nombre de passages par un jeune ami de l'auteur.

taillés au ciseau, il a su respecter la nature, et la peindre avec toutes les grâces de la liberté. Heureux, s'il eût pu s'élever au-dessus du mauvais goût de son siècle en matière de théologie, comme en matière de jardins. M. S** paraît être aimé et respecté de tous ceux qui le connaissent, et avoir encore plus de bon sens et de connaissances que de talens; et cependant, à sa grande surprise, il désapprouve, ou plutôt il se méprend sur la doctrine de l'*Essai sur la Population*. Un des rêves de la philosophie révolutionnaire était la faculté de perfection indéfinie de l'espèce humaine; et une de ses erreurs, ou l'un de ses artifices, était de supposer que le seul obstacle à cette perfection venait des institutions sociales. Il n'est pas surprenant que la découverte d'un plus grand obstacle encore, d'un obstacle insurmontable, élevé par la nature même, en privant cette philosophie d'un dogme favori, mette ses disciples de mauvaise humeur : aussi ai-je observé que cet ouvrage forme un des signaux de partis. La doctrine de M. Malthus est souvent approuvée des Whigs; mais je n'ai pas encore trouvé de réformateur absolu à qui elle ne fût odieuse. Au reste, comme ces deux partis s'avoisinent, et ont des sympathies naturelles, et que les individus passent souvent de l'un à l'autre, il est assez naturel que, dans ces métamorphoses, le nouvel insecte, tout fraîchement sorti de sa vieille peau, en entraîne encore après lui quelques lambeaux.

Il y a ici (Keswick) un muséum qui, pour un muséum de campagne, n'est point à mépriser; entre autres choses, nous y avons remarqué une *gong* chinoise, instrument qui, tout commun qu'il puisse être, était nouveau pour deux de nous; et ceux qui ont eu les oreilles déchirées de ses épouvantables vibrations, excuseront cette mention honorable :

The gong that seems, with its thunders dread,
To stun the living, and waken the dead;
The ear-strings throb as if they were broke
And the eye-lids drop at the weight of its stroke [1].

En revenant de Keswick à Ambleside, nous avons passé le long des bords du petit lac de *Leathes Water*, au pied de la montagne de Helvellyn, la plus haute de ce groupe, ou même de l'Angleterre (environ 3,400 pieds) : l'Écosse en a de plus élevées, comme on a vu. En allant nous avions passé de l'autre côté du lac, d'où l'on a une vue plus avantageuse d'Helvellyn. Sur la frontière des comtés de Cumberland et de West-Moreland, on nous a fait remarquer un grand tas de pierres à travers un défilé étroit qui marque le champ d'une bataille que se donnèrent autrefois les roitelets des deux petits royaumes de ce nom. Un des flancs de ce défilé ne voit jamais le soleil.

Le lac de Grasmere se montre mieux approché de côté; *Helm-Craigg* et ses sommets dé-

[1] M. S** avait un modèle à sa porte, et l'a bien décrit.

charnés donnent de la dignité à son avant-scène.

Les gens de campagne que l'on rencontre sur les chemins ne manquent pas de dire un mot de civilité en passant, accompagné de quelques remarques sur la pluie ou le beau temps. J'étais à cheval, et je fus surpris par une ondée assez forte, qui me valut l'observation de *forte averse, Monsieur* (*sharp shower, Sir*), de la part de plusieurs passans. Cette marque d'intérêt indique au moins le bon naturel des habitans, ainsi que la situation écartée et solitaire de ce district.

Le héros de Saint-Jean-d'Acre a passé par ici il y a quelques jours avec sa nouvelle mariée, veuve de sir Th. K**. On répète de lui des mots de jactance qui confirment le commun dire : *qu'il n'y a point de héros pour son valet-de-chambre*. Les *touristes* prêtent à rire aux habitans de ce beau pays. On aperçut l'autre jour un de ces amateurs du pittoresque, voyageant en poste le long de Ulswater, profondément endormi dans sa chaise. Les riches fainéans, qui promenaient autrefois leur désœuvrement sur tous les grands chemins de l'Europe, sont obligés maintenant de circonscrire leurs *tours* aux limites étroites de leur île ; et pour qui ne veut que se mouvoir, il faut convenir que l'on se meut ici d'un lieu à un autre avec plus d'aisance que dans aucun autre pays du monde. Voltaire décrivait ainsi un de ces ambulans britanniques :

Parfait Anglais, voyageant sans dessein,
Achetant cher de modernes antiques,

Regardant tout avec un air hautain,
Et méprisant les Saints et leurs reliques.
De tout Français c'est l'ennemi mortel,
Et son nom est Christophe d'Arondel.
Il parcourait tristement l'Italie;
Et se sentant fort sujet à l'ennui,
Il amenait sa maîtresse avec lui,
Plus dédaigneuse, encor plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour, etc. etc.

Je donne ce portrait pour ce qu'il peut valoir, sans en garantir la ressemblance. Quant à moi, je n'ai certainement rencontré encore aucun ennemi mortel, et les belles m'ont paru assez généralement douces le jour, et nullement impolies.

Les gazettes ont publié par toute l'Angleterre le honteux délit de certains misérables, et de la peine encore plus scandaleuse qui leur a été infligée (le pilori). Par respect pour la nation anglaise, je ne traduirai pas l'article qui a souillé ses yeux. Quelle imprudence que d'armer les lois contre un délit qui doit presque toujours échapper à leur poursuite; un délit qui ne saurait être assez général pour nuire à la société, et qui dans l'obscurité dont il s'enveloppe, nuit infiniment moins aux mœurs publiques que ne fait sa scandaleuse expiation. Les neuf dixièmes de la jeunesse ignoreraient l'existence de cette turpitude dépravée, si on ne prenait soin d'exciter sa curiosité et de salir son imagination. Et puis, quel apprentissage de lâche férocité pour le bas peuple! S'attend-on qu'il sache toujours

distinguer entre l'atrocité légale et celle qui ne l'est pas, et après avoir démuselé le tigre, croit-on qu'il soit toujours facile de le remuseler. Si on voulait en faire des bourreaux *à la lanterne* ou des *septembriseurs*, on ne pourrait en vérité mieux s'y prendre ! Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que l'on noyait encore les sorciers en Angleterre [1]. Il semblerait que l'on est maintenant bien loin de cette ridicule horreur, mais ceci va de pair avec elle ; un inconvénient très-sérieux résulte de ces recherches juridiques : certains escrocs font métier d'effrayer les gens timides, et de leur extorquer de l'argent. La crainte de se voir traduire devant un tribunal de justice, comme prévenu d'un crime si odieux, et qui pis est si ridicule, fait que l'on paye plutôt que de défendre son innocence. Les cas assez nombreux de personnes récalcitrantes, qui ont repoussé l'accusation, dévoilé et puni l'imposture, supposent un plus grand nombre de cas où elle est triomphante.

12 *Novembre*. Nous avons fait de fréquentes promenades dans les environs du lac de Windermere [2], et notre journal de voyage me re-

---

[1] Dans l'année 1751, deux vieilles femmes, suspectées de sortiléges, furent arrêtées ; et dans le cours des expériences que la populace fit sur ces malheureuses, en les plongeant à plusieurs reprises dans un étang, elles furent noyées dans un lieu appelé *Tring*, à quelques milles de Londres.

[2] Reconnaître un pays, le parcourir, l'examiner en dé-

trace le souvenir de maint soleil levant et couchant ; mais je sens qu'il faut en faire grâce à mes lecteurs. Bien que l'on puisse ne se lasser jamais des bois, des lacs et des montagnes, et que la vue du lever et du coucher du soleil, ait des charmes toujours nouveaux, il faut convenir que l'art d'écrire ne fournit qu'un nombre fort limité d'images faibles, usées et banales, qui ne rendent que bien imparfaitement les variétés infinies de la nature. Je ne ferai mention que d'une seule vue, celle de la hauteur de Lough Rigg, au pied de laquelle la maison de nos amis est située : le sommet présente une surface inégale de rochers et de pâturages, entrecoupée de petits lacs ou plutôt de mares d'une eau parfaitement claire et pure, sans arbres ni habitations. Il y a un point de cette esplanade d'où l'on découvre sept lacs : nous en avons vu trois tout-à-fait sous nos pieds : Windermere, Rydal Water et Grasmere. Il y a eu de la neige, elle a disparu partout, excepté sur les grandes hauteurs. La crête des *Rydal mountains*, qui séparent Windermere de Ulswater, est d'une blancheur éclatante ; tandis qu'au-dessous, les bois de *Rydal Park* couvrent les collines des plus riches teintes de l'automne, le brun, le jaune, l'écarlate, et

tail, se rend bien en anglais par le verbe *to explore*, que l'on pourrait adopter en français avec d'autant moins de scrupule, que c'est puiser dans une source commune à tous, le latin.

se détachent de cette blancheur avec le plus grand effet; le château de Rydal est en avant de ces bois. L'œil se repose avec plaisir sur un beau parc et les décorations qui lui appartiennent; il paraît ainsi enchâssé, comme une pierre précieuse dans sa riche monture, de rochers et de neige. Ce parc a de grandes beautés de détail : une de ses chutes d'eau a été justement célébrée par Gray et par Gilpin ; elle est inférieure pourtant à tous égards à sa voisine, Stockgill-Force. L'air est doux et serein, il gèle à peine pendant la nuit, et le rouge-gorge (*robin red breast*) chante gaiement parmi les buissons, perché sur le côté frappé du soleil [1] ; c'est un oiseau privilégié en Angleterre comme les cygnes : ils ne sont jamais exposés aux coups de fusil.

Malgré le temps modéré et agréable, et l'apparence de salubrité, la fièvre scarlatine maligne et contagieuse s'est déclarée dans la vallée de Langdale, et paraît aussi rapidement mortelle que notre *Fièvre jaune*. Les bains froids semblent être un spécifique assuré, car ils réduisent immédiatement la chaleur brûlante et le pouls; on les répète plusieurs fois le jour, et l'on verse de l'eau froide sur la tête pendant que le reste du corps est plongé dans le bain. Les malades eux-mêmes le désirent ardemment, à cause du sou-

---

[1] *Sunny side*, dirait-on en anglais; c'est dommage que l'on ne puisse dire en français, le côté *soleillé*.

lagement immédiat qu'ils éprouvent. L'utilité de la transpiration dans le traitement de la fièvre jaune est probablement d'enlever la chaleur de la surface par l'évaporation, effet qui est produit plus directement par cette immersion dans l'eau froide; quoi qu'il en soit, ce traitement sauve la plupart des malades.

La coqueluche est aussi fort générale ici parmi les enfans; je n'en parle que pour remarquer que le changement de place, même d'une chambre à une autre, dans la même maison, a un effet très-salutaire, ce qui est certainement bien surprenant.

Nous nous préparons à retourner à Édimbourg, qui nous a assez plu pour nous déterminer à revenir sur nos pas, et à y séjourner une partie de l'hiver. Avant de quitter Windermere, je dois faire mention d'un artiste peu connu, M. Green, qui réside parmi ces montagnes, à Ambleside principalement, depuis dix ans. Il a étudié le détail de leurs formes et leur physionomie, et les rend d'une manière aussi exacte qu'originale, et d'autant plus nouvelle, que les artistes ont tous une manière commune et de convention en fait de montagnes; celles de M. Green sont de véritables montagnes, il dit qu'il en connaît l'*anatomie:* il a raison. Il a gravé à l'eau forte soixante grandes planches, formant autant d'études excellentes; c'est-à-dire, qu'il grave le trait seulement à l'eau forte, à la manière du crayon, et lave ensuite à l'encre de la

Chine. Il vend ces études 5 shellings sterling chacune, gravées au trait seulement, ou 31 shellings 6 d. finies à l'encre de la Chine.

Edimbourg, 17 *Novembre*. Nous venons d'arriver ici en trois jours (140 milles) : le grand chemin est un massif de pierres brisées, dur et raboteux comme un mauvais pavé, quoique sans ornières. Les pesans chariots d'Angleterre, avec leurs roues larges de 16 à 18 pouces, aplaniraient ces inégalités, mais on y perdrait à d'autres égards. Le roulage de l'Écosse se fait par le moyen de petites charrettes tirées par un seul cheval; un seul voiturier suffit pour conduire une longue file de ces charrettes, et il n'est pas douteux que les chevaux ne tirent plus en proportion. On calcule qu'il y a un million de chevaux de trait dans le roulage de l'Angleterre (je l'ai entendu dire à M. Allan, au cours de mécanique de l'Institut royal), et qu'un beaucoup moindre nombre suffirait si les voitures et les routes étaient perfectionnées. Supposons une économie d'un cinquième; deux cent mille chevaux, évalués à 30 liv. sterl. par an, voilà un revenu annuel de 6 millions sterl., qui accumulé à 5 pour cent, payerait la dette nationale en soixante-dix ans. Je ne rends, au surplus, M. Allan garant que du fait et non de l'application que je viens d'en faire.

Notre entrée en Écosse a été cette fois par le fameux village de Gretna Green, où se font les mariages de contrebande. Les formalités nup-

tiales sont fort simples en Écosse ; il suffit de se reconnaître marié par-devant témoins, ou même seulement de vivre comme tel, pour l'être légalement et d'une manière indissoluble.

En Angleterre, il y a des bans à publier et d'autres formes incommodes aux amans qui font faux-bond à l'autorité paternelle. Je ne sais pas pourquoi ce village a été choisi de préférence à tout autre sur la frontière de l'Ecosse ; mais enfin il a la vogue et la pratique exclusivement. Certain forgeron ivrogne est le grand prêtre ordinaire de cet hymen furtif ; il lit la liturgie anglaise, pour tranquilliser les scrupules de l'amante effrayée, et lui persuader qu'elle est mariée en conscience ; mais cela n'est pas légalement nécessaire. Suivant les informations que nous prîmes de la maîtresse de l'auberge, le nombre de ces mariages clandestins excède cent par an ; l'Église écossaise les désapprouve hautement, et, je crois, excommunie les parties contractantes ; mais elles n'en contractent pas moins. C'est un abus inséparable des lois du pays sur le mariage, lesquelles avaient pour objet, suivant toute apparence, de mettre un frein au concubinage, et le rendent en effet fort dangereux.

Entre Moffat et Crook on traverse un district pastoral : nous aperçûmes à notre gauche un grand éboulement causé par les eaux dans le flanc de la montagne ; le brouillard épais qui enveloppait la plaine au-dessous de nous, et cachait le fond de cet abîme en augmentait sans

sans doute l'effet : notre postillon lui donna le nom significatif de *Devil's beef tub.*

27 *Novembre.* L'hôtel de Dumbreck, à Édimbourg, est plus commode, plus tranquille, moins cher et en même temps plus splendide qu'aucun établissement de cette sorte que nous connaissions à Londres. Après y avoir passé quelques jours, nous avons trouvé un appartement garni à notre convenance, dans lequel nous nous sommes établis. Au risque d'encourir le ridicule de prendre le public pour confident des détails de nos affaires de ménage, je crois à propos de lui faire savoir qu'un appartement très-décemment meublé, de deux grandes pièces et trois chambres à coucher, le tout de plein-pied, et au premier étage, coûte à Édimbourg quatre guinées par semaine; que pour ce prix on fait votre cuisine, on prend le soin d'acheter tout ce qui est nécessaire à la table, qui coûte environ une guinée par jour; un domestique mâle coûte de plus 3 guinées et demi par mois. Une voiture est presque inutile par la grande proximité des différentes parties de la ville. Les voitures de place sont toute autre chose que celles de Londres, et on peut s'en servir ici sans se déshonorer. Les femmes font généralement usage de chaises à porteur, qui sont préférables aux voitures.

Ayant marqué quelque regret de n'avoir pas assisté, pendant mon séjour à Londres, à une procédure criminelle, j'ai été obligeamment in-

vité à celle qui eut lieu hier à la Cour des sessions pour un cas de meurtre. Voici ce qui s'est passé : à dix heures du matin j'ai été conduit dans une grande salle bien distribuée. Au milieu d'un des côtés, dans un enfoncement ou alcove, et sur une estrade peu élevée, étaient les siéges des juges. En face du tribunal, derrière la barre, le criminel assis, était gardé par un soldat de ville ou huissier, de chaque côté; derrière lui, le public sur des gradins s'élevait jusqu'au plafond. Entre la barre et le tribunal était une table près de laquelle le greffier (*clerk*) était assis; l'avocat-général (*lord advocate*) était à cette table avec ses papiers. Les siéges du jury à la gauche du tribunal; à la droite, en face du jury et de la lumière, une petite tribune pour les témoins; les avocats et gens de loi en dedans de la barre.

Les juges sont bientôt arrivés, le président (*lord chief justice clerk*) [1], M. Hope, lord Meadowbank, et un troisième dont j'ai oublié le nom. Ces juges étaient en grandes robes de satin blanc et couleur de rose, relevées de gros

---

[1] Par un usage assez bizarre, la place de *chief justice*, ou premier président de ce tribunal, est donnée à un grand seigneur, ou du moins à une personne puissante, qui ne siége point, et n'a peut-être jamais été en Écosse. Son secrétaire ou *clerk* le représente; il est revêtu de toute l'autorité et de toute la considération du premier président, et on ignore presque qu'il y en a un autre. Cependant il n'a point le titre de *lord* ou seigneur, que l'on donne à tous les autres juges écossais.

nœuds de rubans de même couleur; ils étaient, de plus, affublés d'énormes perruques, mascarade à laquelle je n'étais pas préparé, et qui n'est pas du meilleur goût. De quarante-cinq personnes appelées aux fonctions du jury et présentées à la Cour, et dont le juge président tenait la liste dans sa main, il a fait *choix* de quinze, qui ont pris séance, formant le jury constitué (*impannelled*) pour le jugement de l'accusé à la barre. Ce choix, je l'avoue, m'a un peu choqué : en Angleterre et dans les États-Unis, le shériff [1] appelle qui lui plaît aux fonctions de jury, et à chaque nouvelle cause douze personnes sont tirées par la voie du sort, du nombre de celles qui ont été ainsi appelées par le shériff. Ici le shériff appelle aussi arbitrairement, mais au lieu du second choix par le sort, c'est le juge qui choisit, comme on a vu, parmi les personnes appelées par le shériff. Cette composition paraît très-susceptible d'abus; elle me paraît mauvaise en Angleterre, et doublement mauvaise en Écosse. Pourquoi ne pas appeler successivement par ordre alphabétique toutes les personnes en état d'être du jury, et ensuite procéder, comme en Angleterre, par la voie du sort; et purger finalement le jury par voie de récusation.

L'accusé a ici, comme en Angleterre, le droit

[1] Le *shériff* est un magistrat, ou plutôt l'officier exécutif des magistrats.

de récusation ; je ne sais pas précisément en quoi il consiste ; dans le cas présent il n'y a pas eu de récusation. Après quelques formalités, les témoins ont été produits et examinés en l'absence les uns des autres, ce qui vaut beaucoup mieux qu'en leur présence, comme en Angleterre. Il paraît que l'accusé et le mort étaient voisins, et que l'accusé avait coutume de passer avec sa charrette à travers la cour de l'autre pour parvenir à la sienne. Ce privilége était contesté et avait donné lieu à diverses altercations. L'accusé, arrivant un soir avec sa charrette, avait trouvé le passage obstrué par un mur ou barricade de pierre, et s'était mis en devoir de s'ouvrir un passage, lorsque son adversaire s'était présenté pour défendre son retranchement ; il en était résulté une querelle, dans le cours de laquelle celui-ci (le mort) avait frappé l'homme à la charrette, qui, beaucoup plus âgé, et fort inférieur en force de corps, s'était retiré chez lui immédiatement après avoir été frappé, et quelques instans après était revenu un fusil à la main. Dans l'intervalle, la femme du défunt avait fait éloigner son mari ; il avait quitté la cour et était entré dans son jardin, qui en était séparé par une haie ou clôture basse ; l'accusé s'était avancé tenant son fusil dirigé droit en avant, à mi-hauteur et sans coucher en joue. La plupart des témoins étaient des ouvriers employés à réparer un toit à quelque distance ; de cette hauteur ils avaient vu l'accusé s'approcher

de la clôture basse, derrière laquelle l'autre se tenait : ils étaient tout près l'un de l'autre, lorsque le fusil avait fait feu, et l'adversaire était tombé mort. Il y a quelque raison de croire que le mort avait un bâton à la main, et en avait frappé le canon du fusil, ce qui l'aurait pu faire partir ; mais cette partie du témoignage n'a pas été fort claire ; il avait fait quelques gestes du bras, mais il n'est point certain qu'il eût touché le canon du fusil; personne n'avait vu l'accusé viser au mort ni presser la détente : il était possible que le coup fût parti par accident, et cette possibilité était la seule chose qui pût sauver l'accusé. Un grand nombre de témoins respectables parurent en faveur de la bonne conduite et du caractère jusqu'alors irréprochable du prisonnier. Le mort paraissait au contraire avoir été fort mal famé : déserteur, braconnier, passant sous un faux nom, etc. etc., circonstances tendant à établir d'une part l'improbabilité que l'intention du prisonnier, en s'armant de son fusil, eût été de commettre un meurtre, au lieu de se défendre seulement; et de l'autre, la probabilité que le mort avait été l'agresseur dans la querelle. Le témoignage de la veuve du mort, jeune, avancée dans sa grossesse, racontant avec simplicité les circonstances du meurtre de son mari, commis en sa présence, firent néanmoins une impression dangereuse. Elle ne put dire si son mari avait frappé le canon du fusil, s'étant détournée de quelques pas dans ce moment.

Après que l'avocat-général eut établi les preuves du crime et donné ses conclusions, le défenseur [1] du prisonnier fit l'usage le plus avantageux des moyens faibles et douteux que présentait la masse de témoignages dont j'ai donné l'extrait. Il parla avec beaucoup de clarté et de justesse, mais d'une manière ingénieuse plutôt que pathétique, et sans ambition d'éloquence.

Les témoins s'étaient accordés à dire que le prisonnier s'était mis à abattre la barricade de pierre et passer sa charrette aussitôt après la mort de son adversaire ; et cette circonstance, assurément fort singulière, avait été donnée en preuve de l'atrocité de son caractère, qui le montrait capable d'un crime prémédité. Le défenseur fit voir au contraire que cette insensibilité apparente était bien plutôt une marque d'innocence, et l'effet de l'étourdissement stupide produit par un coup imprévu qui avait rendu le prisonnier insensible à son propre danger comme à tout autre sentiment ; rien moins enfin que l'idée d'avoir commis un acte qui mit sa propre vie en danger, puisqu'il n'avait point cherché à s'éloigner, et avait été trouvé et arrêté chez lui plusieurs heures après le meurtre prétendu. Le juge président a ensuite résumé l'affaire pour l'instruction du jury avec autant d'habileté que de sevérité ; peut-être avec plus d'énergie

[1] M. Jeffrey, éditeur et principal coopérateur du Journal célèbre, appelé *Edimburgh Review*.

qu'il ne sied à l'impassibilité de la justice. J'ai tremblé pour le prisonnier. C'est un meurtre ou ce n'est rien, a-t-il dit au jury, il n'y a point de milieu.

Le jury pendant toute l'instruction du procès, qui a duré six heures, m'a paru donner l'attention la plus méritoire; les jurés étaient munis de papier et d'encre, et prenaient des notes : à quatre heures ils se sont retirés dans leur chambre. Le prisonnier, vêtu de noir, décent et résigné, écoutait tout sans rien dire; il a bientôt après été renvoyé en prison, où il n'a pas dû passer une bonne nuit.

Je viens d'apprendre que le rapport du jury (*verdict*) n'a été rendu que ce matin. A la majorité de onze à quatre, il a prononcé que l'accusé était *coupable homicide*, contre l'opinion du juge, qui ne voulait point de milieu entre *meurtre* ou rien. Les juges ont prononcé la sentence d'après la loi, qui est déportation pour la vie. Le prisonnier peut avoir à attendre un an ou deux en prison qu'il y ait une cargaison entière prête pour *Botany Bay*.

A tout prendre, je suis content de ce que j'ai vu; cependant le choix du jury me paraît être susceptible d'abus, et la simple pluralité pour condamner ou pour absoudre me semble être trop défavorable à l'accusé, autant que l'unanimité requise en Angleterre est trop favorable : on se laisse entraîner à l'opinion des autres pour absoudre bien plutôt que pour condamner, et

un seul individu obstiné peut sauver et a souvent sauvé un criminel contre l'avis de onze personnes raisonnables, tandis qu'il n'y a probablement jamais eu d'exemples d'un obstiné dans l'autre sens, l'emportant sur onze, pour condamner un innocent [1]. La simple pluralité est au contraire trop peu pour la sûreté de l'innocence, car il est fort possible de rencontrer huit personnes sur quinze prévenues contre l'accusé, passionnées ou déraisonnables; enfin elle paraît trop rigoureuse et cruelle contre le coupable même.

Il n'y a point de grand jury en Écosse, c'est-à-dire, point de jury préparatoire pour déterminer s'il y a lieu à accusation. Les Écossais disent que cette institution n'était utile que lorsque les séances des tribunaux étaient moins fréquentes, et que les accusés auraient pu être détenus trop long-temps en prison. Mais il me semble que l'ignominie d'être mis en jugement, les terreurs de la loi, l'incommodité tout au moins, et les frais d'une poursuite criminelle, valent bien la peine d'être épargnées à l'innocence, quand elle est suffisamment évidente du premier abord.

Le jury n'est point en usage en Écosse, dans les causes civiles, et il y a sans doute de fort bonnes raisons en faveur de cette exclusion; mais il me semble qu'il y en a de meilleures encore

[1] Le jury est composé de douze personnes en Angleterre, et de quinze en Écosse.

en faveur du jury civil. Le jury est en général très-incompétent en matières civiles, il faut en convenir; mais son usage rend la publicité et l'instruction orale indispensables, et cet avantage inestimable emporte la balance.

Lord Stanhope fit une motion au Parlement, il y a quelques mois, pour l'introduction du jury civil en Écosse, et dit que les gens de loi et le peuple le désiraient : c'est ce qui ne me semble pas, et même tout le contraire, et à mon grand étonnement, j'ai entendu parler ici avec irrévérance du jury criminel lui-même, ce palladium de la liberté anglaise. On répondit à lord Stanhope que la pratique des Cours écossaises était si compliquée, que le jury ne pouvait y être adapté, à moins que les lois anglaises n'y fussent en même temps introduites, ce qui est impossible, et la motion ne passa point.

Les juges écossais ont la réputation d'être aussi laborieux qu'intègres, d'étudier en conscience dans leur cabinet, et d'expédier les affaires de leur tribunal comme s'ils travaillaient sous les yeux du public : ils méritent, j'espère, cette réputation, qui leur fait beaucoup d'honneur. Pour moi, je sais par expérience ce que c'est qu'un juge de cabinet : il y a en Angleterre des magistrats appelés *masters in chancery*, membres d'une Cour d'équité dont le chancelier est le chef; l'objet de ce tribunal me paraît être d'obvier aux cas que le droit coutumier (*common law*) laisse sans remède. Quoi qu'il en soit, les

masters in chancery ne travaillent que dans leur cabinet et sur documens et preuves écrites. Je n'ai rien à dire contre leur intégrité, et je sais que plusieurs d'entre eux, et probablement la plupart, ont la réputation des juges écossais; mais tous les gens de loi de la capitale de l'Angleterre, et maint client infortuné, savent ce que c'est que tel empereur que je pourrais nommer, et c'en est assez de nommer ce personnage redoutable pour constater le danger des procédures à huis clos [1].

---

[1] La *Cour d'équité* est considérée par lord Bacon, qui était lui-même chancelier, comme instituée pour remédier à l'injustice des autres Cours, et suppléer à leurs défauts. Le savant et spirituel Selden (*Table Talk*) dit que l'*Équité est un peu friponne*. Le droit coutumier (*common law*) est, dit-il, connu : on sait à quoi s'en tenir; mais l'équité n'est autre chose que la conscience du chancelier; et suivant qu'elle sera large ou étroite, ainsi sera l'équité. Il vaudrait autant prendre le pied du chancelier pour mesure générale. La belle mesure que l'on aurait là! Un chancelier avec un grand pied, un autre avec un petit pied, un troisième avec un pied médiocre (*indifferent foot*).

Blackstone, au contraire, dit que la Cour d'équité décide suivant des règles fixes, et qu'il n'y a guère maintenant que des différences de forme et une *manière* différente d'administrer la justice. Le fait est que cette Cour d'équité s'est, comme l'autre, formée un code par toutes les décisions précédentes. Bacon et Selden parlent de ce qu'elle était, et Blackstone de ce qu'elle est : l'arbitraire étant devenu loi. D'un autre côté, les Cours ordinaires de Westminster-Hall ont étendu leurs limites, s'attachant un peu

Les amusemens et la manière de vivre d'Édimbourg suivent, comme on peut bien le croire, la mode et les coutumes de Londres d'aussi près que la différence de nombre, de situation et

---

plus au sens libéral qu'elles ne faisaient anciennement, et moins strictement à la lettre de la loi.

De Lolme s'accorde plutôt avec Blackstone qu'avec les auteurs précédens. Il l'appelle une *Cour expérimentale*, ce qui revient un peu au pied du chancelier de Selden.

Quoique la loi romaine répugne à la constitution anglaise, elle a pourtant adopté en grande partie ces formes singulières par lesquelles on donne la torture aux points contestés entre les plaideurs, pour les assimiler à certaines classifications arbitraires, sous lesquelles seulement on peut demander justice. Plaideurs et juges, dit Cunningham (*Law dictionary*), sont si exacts et recherchés dans leurs règles, dont l'objet était d'abord pour la plus grande simplicité et clarté de l'affaire, que les plaidoyers sont devenus une pièce curieuse, dans laquelle le plus petit dérangement, l'omission la plus triviale, arrête tout. Quelle que soit l'importance du cas, si le *writ* n'est pas manufacturé dans les règles, le juge est sourd et muet; et si le cas est tellement neuf, qu'aucun *writ* ne puisse s'y adapter, et que le chancelier et *maîtres en chancellerie* ne puissent pas s'accorder pour en manufacturer un, il faut que le Parlement s'en mêle. Pour parer à cet inconvénient, on étend la signification des *writs* d'une manière un peu extraordinaire, sous le nom de *fictions*. Un procès, par exemple, pour recouvrer le salaire du travail, est introduit par un *writ*, qui suppose que le defendeur est entré par force dans le champ du demandeur, qu'il a rompu ses clôtures, et lui a fait d'autres dommages.

Par une fiction de cette sorte, les jurisconsultes romains appelaient une *fille*, *fils*, ce qui sans doute va plus loin

de fortune le permet. Londres est le centre du commerce et des opérations de change et de finance, la résidence royale et législative, le foyer des factions diverses : il n'y en a guère qu'une à Edimbourg, la faction ministérielle, ou, si l'on veut, le parti de l'obéissance et de la loyauté. Il y a des whigs modérés : on assure même que le plus grand nombre des gens de loi et des gens de lettres sont de ce parti ; mais on rencontre très-peu de réformateurs absolus parmi la bonne compagnie d'Édimbourg, et le peuple y est tout loyal : un artisan jacobin y est un phénomène rare, et c'est presque toujours un mauvais sujet. Je tiens cette observation d'une personne très-marquante dans le *whiggisme*, et que l'on ne peut pas accuser d'aimer le ministère : parmi le peuple, le whiggisme est la démocratie outrée (*whiggism is rank democracy*) ; c'est l'expression dont il s'est servi. On n'entend pas plus parler de trafic politique à Édimbourg que de trafic commercial ; rien ne s'y vend, ni ne s'y achète ; aucune de ces vi-

---

qu'ici, où il est proverbial de dire que le Parlement peut tout, excepté de faire d'une fille un garçon, *et vice versâ* *.

Plaute et Térence ont fourni beaucoup de mots et de formes aux recherches des civilistes modernes, dont le zèle a transplanté chez eux ces restes précieux de l'ingénuité des avocats et procureurs de l'antiquité. Un poète anglais ** s'est chargé de rendre le même service aux siècles à venir, et leur a donné un *guide* de beaucoup d'esprit.

* De Lolme. ** Anstey's Pleader's Guide.

laines passions qui déchirent ailleurs la société n'a ici d'aliment. On y vit le mieux qu'on peut dans une médiocrité comparative, sans espoir de l'améliorer. Ceux qui ont la soif de l'avancement et des richesses sont obligés de l'aller satisfaire ailleurs ; il en résulte une certaine impression générale de paix et de tranquillité très-sensible à ceux qui ont vécu ailleurs ; cette quiétude ne dégénère point en sommeil : il y a une affaire et un intérêt, c'est celui de la littérature et des sciences, qui y sont cultivées avec beaucoup de zèle et de succès.

Ainsi qu'à Londres, on tâche d'y former des assemblées aussi nombreuses que possible ; mais malgré cette louable émulation des habitans d'Édimbourg, ils ne sont à ceux de Londres que comme un à dix ; de sorte que leurs assemblées ne sauraient, par la nature des choses, arriver à la perfection de cohue de celles de la capitale. Il en résulte que l'on peut s'y asseoir, y causer, et que les cartes et même les échecs n'en sont pas tout-à-fait exclus : on y trouve généralement une ou deux tables *négligemment* couvertes de brochures du jour, de livres rares et précieux, de gravures, de dessins et même de simples joujoux d'enfans, pour servir de contenance, et donner l'air de s'amuser à ceux qui y sont le moins disposés. Le forté-piano est un autre joujou, sur lequel une jeune et jolie main s'exerce à produire des sons qui ne sont guère écoutés. J'ai toujours observé que, dans les

assemblées nombreuses, la musique est le signal du déchaînement des langues; tout le monde, même ceux qui gardaient le silence auparavant, commencent à parler, par la même sympathie secrète apparemment qui fait chanter le serin dans sa cage au bruit de la conversation, et s'efforcer de la couvrir, comme pour empêcher qu'on ne l'entende. On forme un cercle autour de l'instrument, on se presse autour de la musicienne, et on parle à qui mieux mieux. Il est vrai que, dix fois sur une, la musicienne et son instrument ne font que du bruit, et communément, plus elle a de jeu et de talent dans ses doigts, moins elle produit de musique. Il est par conséquent assez naturel qu'on la regarde, et qu'on ne l'écoute pas.

L'heure des repas, de la société et de tout, est moins tard qu'à Londres, et on n'y fait pas, à beaucoup près, autant de la nuit le jour : véritablement le jour n'y est guère dans cette saison (la fin de l'année) que nominal. A midi, le soleil est si bas, que l'ombre des maisons d'un côté d'une rue spacieuse (*George's street*), quoique de deux étages seulement, couvre le premier étage du côté opposé. Il y avait des gens de qualité en Grèce, dans le siècle de son grand luxe, qui se vantaient de n'avoir jamais vu le soleil : si la difficulté vaincue constitue le mérite, on pourrait tirer vanité ici de l'avoir aperçu. Du reste, le climat de l'Écosse sait se passer de soleil : on n'y sent pas l'hiver, il gèle faiblement

pendant la nuit, et il dégèle dans le milieu du jour; l'herbe des champs est toute verte, point de neige, et il y a encore fréquemment des jours doux et sereins, à qui il ne manque que de durer plus long-temps. C'est comme un beau matin et un beau soir qui se touchent, six à sept heures de jour dans les vingt-quatre heures.

M. L**, si avantageusement connu dans les États-Unis, où il serait à souhaiter, pour la paix des deux pays, qu'il fût encore ambassadeur, a une jolie maison de campagne dans les environs d'Edimbourg; il y a formé, ou plutôt madame L**, un jardin américain, rempli des trésors de nos champs et de nos déserts, auxquels nous ne nous accoutumons pas, sans quelque difficulté, à accorder le degré de considération dû ici à leur qualité d'exotiques. Ces plantes s'accommodent parfaitement de leur situation presque polaire.

M. L** a été autrefois, dans une école militaire en France, le compagnon d'étude de Mirabeau, qui était un grand vaurien dès sa plus tendre jeunesse, plein d'esprit, turbulent et factieux, comme il s'est montré depuis. M. L** raconte plusieurs anecdotes intéressantes de ce célèbre personnage, et en conserve encore des lettres non moins curieuses, écrites à l'âge de dix-sept ans. Mirabeau encourait souvent des punitions méritées, qu'il supportait fort impatiemment. Un jour qu'il se refusait obstinément à sortir de prison, où il avait, disait-il, été mis injustement, à moins qu'on ne lui fît réparation d'honneur,

son ami, M. L**, précoce sans doute dans le talent des négociations, fut employé à l'amener à la raison : « Vous êtes destiné, lui disait-il, à la carrière des armes en France, comment espérez-vous d'y réussir avec cet esprit indisciplinable ? » — « Ah ! dit-il en se frappant le front, voilà le malheur ! pourquoi ne suis-je pas né dans un pays comme le vôtre, où le mérite n'a besoin de faire la cour à personne, et où la carrière des distinctions s'ouvre d'elle-même devant lui ? » et il se répandit en imprécations contre l'état des choses en France.

Nous désirions beaucoup de voir le chantre calédonien dont la verve intarissable, autant que vive et brillante, produit des poëmes avec la rapidité de la pensée, et nous avons eu ce plaisir. M. Scott a trente-cinq ou quarante ans : il est d'une stature grande et forte, mais estropié dans sa jeunesse, il boite extrêmement ; sa physionomie ne répond pas, au premier abord, au portrait que l'on se fait toujours involontairement d'un homme célèbre, surtout de la célébrité poétique. Ce poète-ci a le nez épaté, un grand espace entre le nez et la bouche, peu de menton, une grande surface de joue blême sans barbe ; les cheveux foncés et les sourcils blonds, et le tout ensemble lourd et commun : quand il parle pourtant, ce qu'il ne fait pas souvent, et qu'il s'anime, cette grosse physionomie s'éclaire et ses yeux brillent :

'With all a poet's extasy.

M. Scott n'est point ennemi de la *convivialité*[1], et il conte bien, et *con amore*, ce que l'on ne conte ici qu'après dîner. Il est grand tory, et par conséquent ami chaud de la liberté (en Espagne), disposition que j'ai déjà remarqué être caractéristique de son parti. Afin de mieux marquer cette disposition et sa haute désapprobation d'un certain article du journal critique d'Édimbourg, sur le livre de Cevallos, il a, dit-on, formellement retiré son nom de la liste des souscripteurs, et pourtant cet article est en faveur de la liberté de l'Espagne dans un sens; mais pas apparemment dans le bon. M. Scott a une place de robe, qui lui avait été promise par le ministère qui précéda celui de M. Fox; mais il n'en avait pas été investi, et quelques-uns des collègues de M. Fox ne voulaient pas la lui laisser avoir, objectant que c'était une affaire[2]. « C'est au moins une *affaire* en faveur du génie, dit M. Fox avec cette libéralité qui lui était ordinaire, cela n'arrive pas souvent, et n'est pas dangereux ». M. Scott a eu la place, et

---

[1] Du mot anglais *conviviality*, qui est trop près du français ainsi que du latin pour avoir besoin d'être expliqué, et pour ne pas mériter d'être adopté.

[2] Ce que je traduis ici par le mot *affaire* s'appelle en anglais *job*, et signifie au propre une œuvre basse et sordide, un contrat clandestin. Il n'en faut pas conclure qu'il y eût rien de secret ou de répréhensible dans ce don d'une place à M. Scott; mais *job* est le nom générique des dons de place, sans distinguer les exceptions de pureté.

rend, j'espère, à la mémoire de son patron Whig, la justice qui lui est due.

Le célèbre Braham est ici, et nous l'avons entendu dans l'opéra du *Siége de Belgrade*. On ne peut rien imaginer de plus mauvais que cet opéra; et tout accoutumé qu'est le public anglais à l'infériorité de son théâtre moderne, je crus apercevoir de l'ennui et de la mauvaise humeur. Braham a une voix étonnante, et de l'espèce la plus rare, une belle et pure haute-contre; mais il manque totalement de simplicité et de sentiment. La petite pièce était l'*Avocat de Village* (*the Village Lawyer*), traduction médiocre de notre excellent *Avocat patelin*. Le théâtre d'Edimbourg est des plus mesquins, fort petit et peu fréquenté. Une ville de ce rang, en France, en aurait plusieurs qui seraient toujours pleins; cela tient à la différence des mœurs : on passe ici la soirée dans le sein de sa famille, et ce n'est qu'accidentellement que l'on cherche des plaisirs hors de chez soi. Les Français ne porteront pas envie à cette manière de vivre, et c'est tant pis pour eux. En perdant la faculté des jouissances simples et naturelles, il ne s'ensuit pas que l'on en acquière d'autres. On s'ennuie en France dans des lieux destinés à l'amusement : qu'aurait-il pu arriver de pire chez soi?

L'affaire des cinq hommes mis au pilori dans la ville de Londres, et martyrisés par le peuple d'une manière si barbare, a été le sujet de la conversation dans une maison où je dînai il y a

quelques jours ; et j'eus la satisfaction d'entendre un des juges écossais (*lords of Sessions*) exprimer la désapprobation la plus marquée de ces poursuites inutiles et scandaleuses, et déclarer qu'elles n'avaient jamais eu lieu en Écosse, et n'y seraient point tolérées. On nomma plusieurs personnes de distinction en Angleterre poursuivies, ou en danger de l'être, sur des accusations de cette nature, qui, vraies ou fausses, infligent provisoirement l'opprobre, le ridicule et l'exil.

1er *Janvier* 1811. On ne dort point la première nuit de l'année à Édimbourg. Il est d'usage parmi le peuple d'embrasser toutes les femmes que l'on rencontre dans les rues à minuit, à pied ou en voiture. Peu de femmes s'exposent à cette galanterie ; mais les jeunes gens du peuple n'en passent pas moins la nuit à courir les rues, frapper aux portes, et faire du carillon. C'est un reste de mœurs grossières qui se tolère ; et si l'on considère ce qu'était ce pays avant son union avec l'Angleterre, il y a plus lieu de s'étonner de ce qu'il est si policé, que de ce qu'il l'est si peu.

Malgré la fierté écossaise, qui est proverbiale en France, il y a plus de prévenance dans les mœurs du pays qu'en Angleterre, moins de froideur et de réserve ; en même temps il y a certainement moins d'élégance et de politesse. Il est remarquable qu'on y accuse les manières anglaises d'une douceur fade et affectée, *Soft and washy manners ;* imputation qui paraîtrait extraordinaire partout ailleurs en Europe, où les An-

glais passent pour n'être rien moins que doucereux.

Il existait en Angleterre, pendant la plus grande partie du siècle dernier, une sorte de jalousie inquiète et maligne à l'égard de l'Écosse, ou plutôt à l'égard des Écossais. C'était la mode d'insulter à leur pauvreté, à leur industrie avide, à leur orgueilleuse servilité, à leur saleté, et enfin à leur *gale*. Les ouvrages des plus grands écrivains de l'Angleterre, les conversations et les bons mots de leurs gens d'esprit, tels qu'ils nous sont transmis dans les mémoires du temps, et jusqu'aux discours en Parlement, étaient salis de plaisanteries du plus mauvais goût, sur un sujet en apparence si fertile, qu'on ne semblait pas se douter qu'il pût jamais être usé. Il paraît l'être à présent, et l'on s'étonne de trouver tant d'esprit, si plat. C'est le sort des facéties outrées de notre Voltaire sur Fréron, sur M. le Franc de Pompignan, et sur tant d'autres malheureux adversaires, qui ont amusé toute la France et toute l'Europe, et n'inspirent plus à présent d'autre intérêt ni d'autre sentiment que celui de la pitié, de la surprise et du dégoût. Le docteur Johnson, ce géant de la littérature, fut un de ceux qui se sont le plus exercés en satires et en injures grossières contre les Écossais. Son inimitable historien Boswell les a transmises à la postérité dans un ouvrage plus amusant que le meilleur roman, et plus utile que la meilleure histoire, comme portrait au naturel des mœurs, de la manière

de vivre et de l'esprit de son temps, tracé avec une bonne foi et une candeur de vanité qui défient la critique et le ridicule. Vous vous trouvez placé dans la société de tout ce que l'Angleterre avait de plus savant et de plus spirituel. La conversation de ce cercle ne tarit point; elle n'est jamais faible et languissante; vous y prenez part, sans l'effort pénible de parler, ou l'humiliation de ne rien dire : c'est comme lire au coin du feu les relations d'aventures mémorables, de siéges et de batailles, de grands voyages et de délivrances miraculeuses. Vous éprouvez tout l'enthousiasme, et partagez toute la gloire, sans travail, sans lassitude et sans danger.

Je ne sais si les Écossais ont jamais éprouvé quelque ressentiment de tant de mauvais procédés; ils n'en montrent certainement aucun à présent, et repoussent plus efficacement la calomnie par ce bon esprit et cette modération, que par tout autre moyen. J'ai vu jouer à Londres admirablement, par Cooke, une assez bonne comédie (*l'Homme du Monde*), dans laquelle un Écossais, sir Pertinax Macsycophant, est le personnage principal. C'est un parasite ambitieux et fripon qui, afin d'initier son fils dans les principes utiles qui l'ont conduit à la fortune, lui raconte fort improbablement, mais fort plaisamment, toutes ses manœuvres et ses maximes de bassesse et de fausseté. Cette pièce est au théâtre en Écosse, et y est reçue de fort bonne humeur.

Édimbourg est le Birmingham de la littérature, un lieu nouveau qui a sa fortune à faire. Les deux grandes universités, Oxford et Cambridge, se reposent à l'ombre de leurs lauriers. Édimbourg cultive et fait croître les siens; l'extérieur de son établissement d'éducation est fort modeste. Ses professeurs sont des soldats de fortune qui vivent de leur épée, et vivent mal, s'ils ne se font pas une réputation par leurs talens. Leur revenu dépend du nombre d'étudians qui suivent leurs cours annuels, et payent chacun 3 l. 6 s. pour le cours. Ce nombre est depuis trente ou quarante jusqu'à trois ou quatre cents. M. Playfair, professeur d'histoire naturelle, le docteur Hope, de chimie, M. Brown, successeur de M. Dugald Stewart, pour la chaire de philosophie morale, le docteur Grégory, professeur de médecine, M. Leslie, de mathématiques, et le docteur Thomson, de chirurgie, ont le plus grand nombre d'étudians. Ces étudians ne me paraissent sujets à aucune discipline; ils vivent hors du collége, en pension chez divers particuliers, ne portent aucune marque distinctive, et font l'usage qu'il leur plaît de leur temps : on dit pourtant qu'en général ils l'emploient bien, et j'ai certainement observé parmi eux beaucoup de zèle et d'émulation. Il est assez ordinaire de voir des hommes faits, et même des vieillards, habitans de la ville ou étrangers, suivre ceux de ces cours dont le sujet les intéresse. La moitié de l'audience du professeur d'agriculture,

M. Coventry, m'a paru être composée de cultivateurs de profession (fermiers). Ce professeur est, à ce que l'on dit, un homme de grand mérite. Ses amis devraient bien lui conseiller de parler un peu plus haut. Assis au troisième rang, je n'ai pas entendu plus de la moitié de ce qu'il a dit; et j'ai peine à croire que les oreilles des campagnards écossais assis auprès de moi fussent assez sensibles pour en entendre davantage. Il doit perdre, par cette mauvaise habitude, au moins cent étudians par cours; et les champs de l'Écosse y perdent encore plus.

Le docteur Grégory donne ses leçons d'une manière qui lui est particulière. Assis au centre d'un vaste amphithéâtre couvert de cinq cents têtes, il cause avec ses disciples, son chapeau sur sa tête, jouant avec l'étui de ses lunettes, sans notes, sans livres et sans matériaux, que ses propres idées. Le jour où j'assistai à sa leçon, il était question des maladies du foie, occasionnées, dit-il, presque entièrement par la chaleur des climats méridionaux et par l'intempérance. Il tança vertement l'expression vulgaire des bons vivans britanniques, de *tenir le foie à flot;* c'est-à-dire, de continuer à bien boire, parce qu'on a trop bu; et à l'appui de cette opinion, il nous conta l'histoire de certains officiers anglais faits prisonniers par Tippoo-Saïb, et retenus trois ans dans les fers, pour les punir de leur refus d'entrer à son service. Ils furent traités avec la ri-

gueur la plus barbare : un peu de riz et d'eau pour seule ration, couchés sur la terre, enchaînés deux à deux ; plusieurs étant morts de leurs blessures, les corps morts restèrent attachés aux vivans jusqu'à ce qu'ils tombassent en pourriture. Aucun de ces infortunés ne comptait survivre ; cependant les maladies du foie, dont plusieurs étaient attaqués, disparurent peu à peu ; et lorsqu'après cette longue captivité, ils retournèrent à Calcutta, un grand nombre de leurs amis, qu'ils avaient laissés bien portans, se trouvèrent morts de la maladie dont eux-mêmes avaient été guéris par le terrible régime de Tippoo-Saïb. Il est possible que cette anecdote médicale soit fort connue ; mais elle était nouvelle pour moi et pour un grand nombre d'étudians qui semblaient l'écouter avec beaucoup d'intérêt, ainsi que plusieurs autres anecdotes que le docteur G** introduit fort naturellement, et qui, entre autre effet, a celui de fixer l'attention de ses disciples. Ils manifestaient leur satisfaction, de temps à autre, par un murmure d'applaudissement, que le professeur arrêtait d'un mouvement de la main, et il continuait. Il observa que les maladies du foie font toujours des progrès plus rapides parmi les troupes dans les deux Indes, immédiatement après avoir touché leur paye. Le poids du foie s'accroît, nous dit-il, de trois livres et demi dans l'état de santé, jusqu'à dix-huit, ou même jusqu'à vingt-quatre livres ; et sa substance devient si dure, qu'elle

est difficilement pénétrée par le tranchant des instrumens de chirurgie.

M. Leslie, si bien connu par ses recherches ingénieuses sur le calorique, et par la belle découverte de la congélation par la simple évaporation dans le vide, a eu la complaisance de répéter plusieurs fois devant nous cette brillante expérience. En sept minutes, l'eau renfermée sous le récipient est devenue une masse de glace solide; et s'il eût fait chaud, l'opération n'aurait pris que cinq minutes, par la plus grande rapidité de l'évaporation. Cette circonstance rend la découverte d'autant plus précieuse dans les climats chauds; et M. Leslie a imaginé un appareil [1] fort simple, par le moyen duquel les habitans de la zone torride peuvent se procurer de la glace avec la plus grande facilité.

Ce philosophe à la glace eut le malheur d'allumer, il y a quelques années, un incendie métaphysique entre les gens de lettres et les gens d'église de cette ville savante. Il s'avisa, je ne sais pas trop pourquoi, de toucher, dans un ouvrage de physique, à la doctrine de Hume, sur la relation nécessaire des causes à l'effet [2]. On crut y voir une attaque indirecte sur la grande cause première, et je ne répondrais pas que l'on eût tort; car les philosophes écossais sont un peu sujets à caution. Le clergé écossais s'opposa à son

---

[1] Cet appareil coûte vingt ou trente guinées.

[2] Doctrine of causation.

élection à la chaire qu'il occupe à présent; les gens de lettres prirent fait et cause pour leur confrère : il y eut une guerre de plume à toute outrance. Le professeur D. S. y mit du fiel; le professeur Pl., de l'ironie fine et mordante; le docteur Th. B., du raisonnement. On démontra sinon qu'*il y a des effets sans cause*, du moins qu'un effet ne prouve point sa cause apparente. Tel événement suit ou accompagne tel autre, il est vrai invariablement, comme la lumière, le lever du soleil; mais la relation nécessaire de l'un à l'autre ne saurait se découvrir à *priori* par la raison. Il semblerait qu'il n'y a pas là matière à disputer long-temps.

Le docteur Hume ne doutait pas seulement de l'existence des causes, mais des effets aussi, c'est-à-dire, de l'existence même du monde matériel, tel qu'il nous paraît; il lui substituait de simples impressions, images ou idées, existantes dans l'esprit humain, qui lui-même n'existe pas, ou n'est qu'un système de vibrations correspondantes et associées, c'est-à-dire, une simple modification de la matière. « Most ingeniously rea- » soning us, out of every ground of certainty » and every criterion of truth, involving self-evi- » dent questions in obscurity and confusion, and » intangling our understanding in metaphysical » abstractions [1] »; ou comme le docteur Hume lui-même s'est exprimé en parlant de Berkeley :

[1] Docteur Porteus.

« His arguments admit of no answer, and produce » no conviction, but only momentary amaze- » ment and irresolution. »

De raisonnement en raisonnement, on arrive nécessairement, dans toute recherche métaphysique, à un certain point où il faut s'arrêter, et se contenter en dernière analyse de ce sentiment intérieur qui s'appelle en anglais *consciousness*, et forme la base de toute croyance; comme on se contente de l'attraction pour base du système du monde, bien que cette propriété occulte de la matière ne puisse se prouver à *priori*, ou autrement que par ses effets.

On comprendra facilement que des esprits aussi friands de discussions abstruses, n'ont pas négligé la plus indébrouillable de toutes, le *libre arbitre :* aussi a-t-elle été traitée à fond en Ecosse. Le raisonnement, toujours victorieux d'un côté, et la conviction de l'autre [1]; c'est une conséquence inévitable et avouée [2] de cette doctrine de lá nécessité, que *le remords*, c'est-à-dire, *le blâme de soi-même*, est un *sentiment erroné*. Quand on arrive à un tel résultat, il y a tout au

---

[1] Adam Smith, si connu en France et dans toute l'Europe par son ouvrage sur *la Richesse des Nations*, a traité, dans un autre ouvrage assez prolixe et pesant, et bien moins connu (*Theory of moral sentiments*), cette question épineuse du libre arbitre, et se prononce contre lui, et en faveur de la nécessité absolue.

[2] Belsham.

moins lieu de soupçonner que le raisonnement prouve trop.

Au reste, la lenteur, la sûreté, la rectitude de jugement d'un peuple comme celui-ci, neutralisent les opinions dangereuses, et garantissent de tout abus. Il attend, pour se décider, d'avoir entendu ce qu'il y a à dire des deux côtés, et peut suivre le fil d'une dispute métaphysique sans s'égarer, sans se croire convaincu avant de l'être, et sans se presser d'agir sur les principes de cette conviction spéculative, qui souvent ne vaut rien en pratique.

On a dit de Voltaire qu'il *n'avait pas les reins assez forts pour porter à terme une idée métaphysique*. On est plus robuste ici, les conceptions philosophiques n'y sont pas fort sujettes à avortement, et si le fruit est mauvais quelquefois, ce n'est pas manque de maturité. Il n'est pas douteux que l'on ne soit disposé en France à l'exagération de tout ce qui a déjà été exagéré par les philosophes étrangers, et trop pressé de produire. J. J. Rousseau ainsi que Diderot et Helvétius ont exagéré Locke. *Rien n'est plus voisin de l'ignorance d'un principe que son excessive généralisation*[1].

J'ai déjà cité plusieurs fois un ouvrage que le célèbre professeur Dugald Stewart vient de donner au public en forme d'essais sur divers points de métaphysique. Sans entreprendre d'en

[1] De Gérando, cité par le Prof. docteur Stewart.

rendre compte en détail, je dirai seulement que sa métaphysique est celle du sens commun [1]; que sans le céder en profondeur ou en subtilité, aux autres chimistes de l'esprit humain, ses compatriotes, il ne poursuit l'analyse des matières, naturellement un peu récalcitrantes, soumises à leur fourneau, qu'aussi loin qu'elle peut réellement aller. Sans proclamer la découverte de nouveaux élémens, il se contente d'arranger dans un meilleur ordre ceux dont l'existence est constatée, et de développer leurs affinités et combinaisons variées. Par des citations et des comparaisons singulièrement heureuses, cet écrivain sait jeter sur un sujet naturellement aride et difficile l'attrait de l'amusement. Il l'explique et l'éclaire [2] par la force combinée de l'imagination et du raisonnement. C'est la sa-

[1] Je n'ignore pas que l'expression *sens commun* a été considérée, par quelques métaphysiciens, comme ne signifiant autre chose que les *préjugés communs*. J'entends ici par cette expression simplement le résultat immédiat de l'expérience et du sentiment intérieur, le correctif du paradoxe.

[2] L'anglais fournit deux verbes presque synonymes pour répandre de la lumière sur un sujet, l'expliquer par de justes comparaisons, et l'appuyer de citations bien adaptées : *to elucidate* et *to illustrate*, tous les deux d'origine latine; mais celui-ci me paraît se rapporter plus particulièrement aux secours tirés de l'imagination, et celui-là du raisonnement. On dit, *to illustrate by comparisons*, *to elucidate by explanations and demonstration*.

gesse du vénérable Nestor avec ses longs discours et son éloquence douce et persuasive, qui calme l'emportement de ses compagnons et les ramène de leurs écarts et de leurs erreurs. « Lorsque j'étudie les facultés intellectuelles de » l'homme, dit M. Stewart, dans Hartly, Priestley, Darwin ou Tooke, il me semble que j'examine le misérable mécanisme qui fait mouvoir des marionnettes, ou qu'admis derrière » le rideau de ce qui m'avait paru être un magnifique théâtre, je ne vois plus que la friperie des acteurs, et tout leur clinquant, la » grossièreté et la pauvreté des décorations; et il » ne me reste que la mortification de trouver » que j'ai été trompé et déçu à tous égards, par » de fausses apparences, et par la distance. Quelle » différence du caractère ordinaire des ouvrages » de la nature, qui invitent à l'inspection la plus » recherchée en recevant un nouveau lustre, » et gagnent aux observations microscopiques » autant que les ouvrages de l'art le plus parfait y perdent toujours. Si le monde matériel » excite ainsi notre étonnement et notre admiration dans ses moindres détails, comme dans » son vaste ensemble, pourquoi serait-il réservé aux seuls phénomènes intellectuels de » présenter un spectacle si différent et si inférieur »?

FIN DU PREMIER VOLUME.

